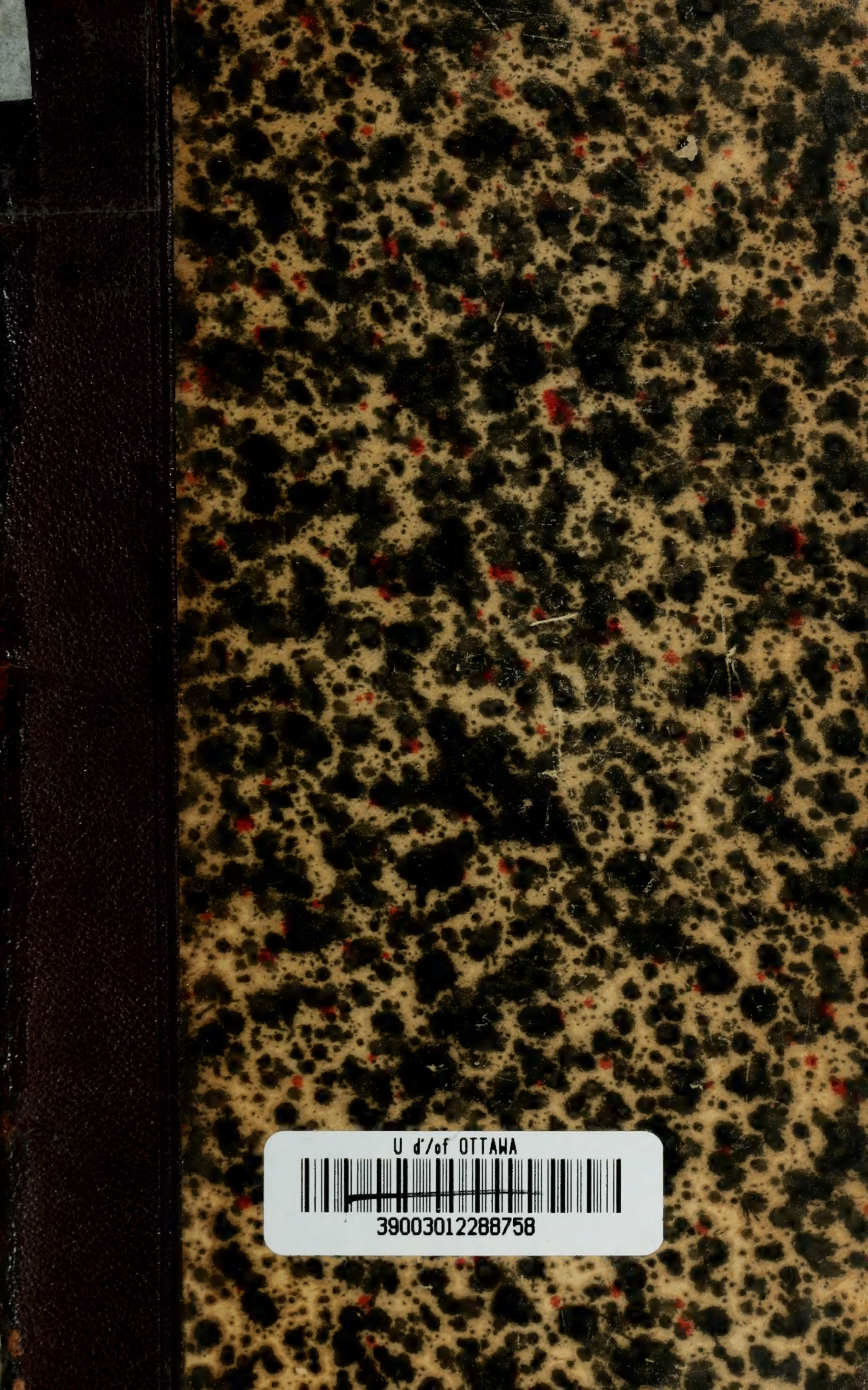
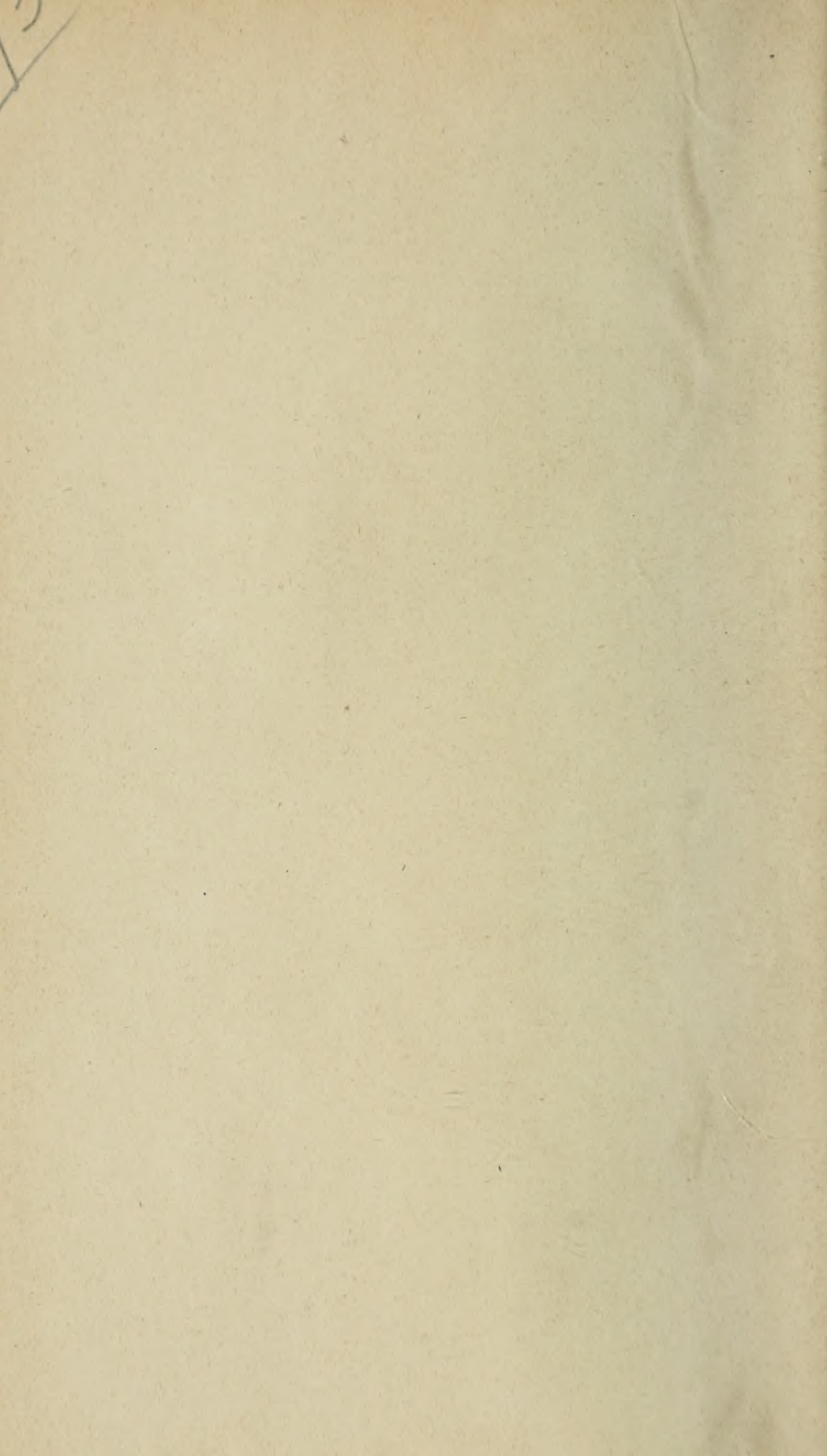


U d'/of OTTAWA
39003012288758







MÉMOIRES

DU VICE-AMIRAL

BARON GRIVEL

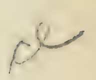


Héliog. Ducourtioux — Plon-Nourrit & Cie Edit.

JEAN GRIVEL

Capitaine de Vaisseau

d'après une miniature communiquée par M. l'amiral Baëhme



MÉMOIRES

DU VICE-AMIRAL

BARON GRIVEL

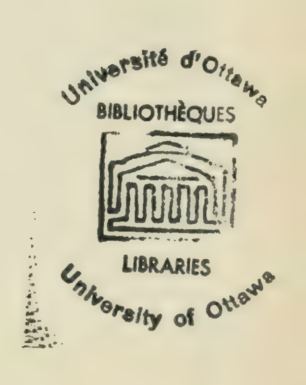
RÉVOLUTION — EMPIRE

Préface de M. G. LACOUR-GAYET

MEMBRE DE L'INSTITUT

Avec deux portraits et une gravure.





PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e^

1914

Ce fut au cours d'une visite que je fis au château de Crénan, dans les Côtes-du-Nord, à mon cousin le baron Jean Grivel, petit-fils du vice-amiral baron Grivel, mon grand-oncle, que j'appris l'existence d'un manuscrit où le vieil amiral avait noté ses souvenirs, malheureusement d'une brièveté regrettable et, qu'en outre, un brusque arrêt interrompt à une époque très éloignée cependant de la fin de la carrière active même de l'amiral. Extrêmement intéressé par leur lecture, j'estimai que c'était un devoir de faire connaître tous ces détails souvent inédits de la grande époque, ainsi que les curieuses observations recueillies par l'ancien marin de la Garde, qui appréciait avec tant de bon sens et d'esprit les pays qu'il parcourait et les personnes que les circonstances lui faisaient connaître.

J'obtins du baron Jean l'autorisation de tenter la publication de ces souvenirs, qui, conservés précieusement par Mme Le Saulnier de la Cour, fille du vice-amiral baron Grivel, étaient devenus la propriété du petit-fils, chef de la famille.

Je suis persuadé de l'intérêt captivant que causera la lecture de ces faits passionnants, qui touchent à tant de choses différentes et souvent même surprenantes. Ils permettent de juger la mentalité de la jeunesse de cette époque, son enthousiasme, son vrai et absolu patriotisme.

Je ne doute pas de l'émotion fortifiante qu'ils produiront sur la génération nouvelle qui paraît très pénétrée du dévouement à la Patrie et des sacrifices complets qu'il impose.

Quels magnifiques exemples d'abnégation, d'insouciance des intérêts personnels, du peu d'importance qu'on attachait alors au bien-être et à sa propre existence! Tout pour celui qui représentait avec tant d'éclat, de bonheur et d'intelligence

le pays, la Patrie! Le marin de la Garde dépeint nettement l'évolution bien naturelle qui naît dans la Garde, malgré le profond chagrin qu'elle éprouve à la chute de son Idole. C'est que tous ces braves, même les plus anciens, pensent avant tout à leur Patrie et à ce qui pourra la sauver. L'amiral subit la même influence; n'a-t-il pas le même désir!

Quel enthousiasme, quel entrain chacun met à exécuter un ordre, à faire l'effort nécessaire!

Que tous mes jeunes camarades, toute la jeunesse de mon pays lisent attentivement ces quelques souvenirs, dans lesquels se révèlent si souvent la foi en Dieu et l'affectueux respect pour la famille.

Je suis certain que leur âme ardente, pleine de confiance et d'espoir, sera fière de leur ancien et jalousera la vie de celui qui, dans les multiples circonstances, souvent pénibles, dans lesquelles il s'est trouvé, a su conserver et inspirer à tous ceux qui l'approchaient, le plus haut sentiment du devoir et la solidarité la plus grande. Qu'il puisse servir d'exemple à tous!...

Le Contre-Amiral
J. Baëhme.

Avril 1914

PRÉFACE

Les *Mémoires* de l'amiral Grivel constituent une lecture singulièrement attachante. L'intérêt qui s'en dégage est dû à la manière même dont ils ont été conçus. Ils ne sont point, en effet, l'œuvre d'un écrivain de profession qui compose un récit d'après les règles; ils ne sont pas davantage l'œuvre d'un homme politique qui prétend établir une thèse. Avec cet homme intelligent, qui sait regarder et faire regarder les spectacles de tout genre dont une carrière accidentée l'a rendu témoin, le *Scribitur ad narrandum* est la vérité même. L'amiral Grivel raconte pour le plaisir de raconter.

« Qu'on me pardonne ces digressions involontaires, dit-il à propos d'épisodes du siège de Cadix; j'écris bien plus pour communiquer mes impressions que pour rapporter les événements et m'attache davantage à faire connaître, à chaque moment de ma carrière, le cours des choses sous le rapport moral que sous le rapport matériel. Ainsi, qu'on en prenne son parti. » Il le dit encore : mon plaisir est de « retracer mes impressions

dans ce récit, à bâtons rompus, des événements contemporains ». Ou, suivant un autre mot de lui : « C'est bien plus l'histoire de mes sensations que des événements que j'écris. »

Ainsi compris, les *Mémoires* de l'amiral Grivel sont comme un cinéma pittoresque et sans cesse renouvelé de la période comprise entre 1780 environ et 1815. Les historiens de la fin de l'ancien régime, les historiens de la Révolution et de l'Empire auront plus d'un épisode curieux, plus d'une opinion judicieuse à glaner dans ces pages; elles ont le mérite de la sincérité, de la loyauté parfaite : car ceci est un livre de bonne foi.

*
* *

Les *Mémoires* s'ouvrent par une peinture très curieuse de la vie de famille dans le Limousin à la veille même de la Révolution; il y a là des pages que l'on peut rapprocher des récits classiques de Marmontel. C'est ensuite la vie à l'armée des Pyrénées, puis à Paris à l'époque du 13 Vendémiaire. La carrière de marin exerçait sur le futur amiral une séduction irrésistible. Il commença à naviguer comme simple « grimpereau », à cette époque de misère maritime qu'était le Directoire; ses croisières abondent en détails typiques. Mais voici que de grandes choses se préparaient pour la marine : le camp de Boulogne s'organisait. Grivel est versé dans les marins de la Garde et reçoit les galons de lieutenant. La descente en Angleterre tant espérée

n'eut pas lieu. L'amiral est assez disposé à rendre Villeneuve responsable de cet avortement. « Il manquait, dit-il, totalement d'initiative, et son caractère n'était pas à la hauteur de sa mission... Il parlait trop souvent de ses oliviers et du bonheur de mener une vie tranquille en Provence. »

Les marins de la Garde furent incorporés dans la Grande Armée, et Grivel fut désormais mêlé aux campagnes de Napoléon dans l'Europe continentale. « Quel temps et quelle jubilation éternelle! » dit-il à propos de la campagne d'Austerlitz. Les hasards de sa carrière le conduisirent en Espagne; c'est la partie la plus développée des *Mémoires*. Il se rendit bien compte de la fragilité de notre situation dans la péninsule. « Nous étions, dit-il, maîtres de la terre que nous avions sous la semelle de nos souliers. » Pris à Baylen avec les soldats de Dupont, il fut conduit sur les pontons de Cadix. Son évasion fut un chef-d'œuvre de sang-froid et d'audace. Il reprit du service actif en Espagne, puis en Allemagne, puis en France; il était promu capitaine de vaisseau quelques jours après la bataille de Laon. Les Cent Jours et la seconde Restauration lui permirent de jouer, en 1815, un rôle personnel dans les événements de Marseille et de Toulon. Il reçut alors le commandement de l'*Espérance* et il partit pour les mers du Levant. Là s'arrête brusquement, et d'une manière très fâcheuse, ce récit plein d'intérêt.

*
* *

Le lecteur goûtera ces *Mémoires*, comme il a goûté les *Mémoires* de Marbot, qui est un peu un compatriote de Grivel ; on a le tempérament narratif dans cette partie de la France. Il remarquera aussi des jugements qui sont tout à l'honneur de l'amiral.

On sera frappé en particulier de la largeur de vue et de l'intelligence patriotique avec lesquelles il décrit l'état des esprits dans ces années critiques de 1814 et de 1815, où la foi des plus robustes fut soumise à de si cruelles épreuves. Pour Grivel, l'honneur de la France est la règle suprême ; c'est à ce titre que « l'héroïque Vendéen comme le non moins héroïque soldat de la République arriveront à droits égaux à la postérité ».

Qu'y avait-il à faire en 1815, lors du « fatal retour de l'île d'Elbe » ? Quelle ligne de conduite à suivre? Voici ce que disaient Grivel et ses amis : « Tant que le roi aura un pied de terre en France sous la semelle de ses souliers, nous serons ses soldats ; mais, s'il va se placer au milieu des baïonnettes étrangères, pour venir avec elles sous prétexte de reconquérir son royaume, à l'instant même nous prenons les armes contre lui ; car nous sommes Français avant tout, et notre premier désir est d'empêcher notre pays d'être envahi. » Il a encore écrit cette forte parole : « Il y aura toujours, de quelque façon qu'on raisonne, cette grande figure de la France qu'il fallait défendre d'abord contre l'étran-

ger, sauf à voir ensuite qui dominerait chez elle. » C'est le même esprit qui lui fait dire : « Nous n'étions ni les soldats d'Alexandre ni ceux de César, nous étions avant tout ceux de la France. »

L'amour sincère du pays a toujours inspiré l'amiral Grivel. On savait déjà de lui qu'il avait été un excellent commandant, un préfet maritime modèle. Les *Mémoires* qu'on présente au public révéleront en outre chez l'amiral Grivel un observateur et un écrivain; ils permettront aussi de connaître une âme qui fut toujours loyale et bien française.

G. Lacour-Gayet.

3 juin 1914.

MÉMOIRES

DU

VICE-AMIRAL BARON GRIVEL

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE

Ma naissance. — Mon grand-père. — Son goût pour l'agriculture. — Mon père s'engage dans le régiment de Normandie. — Il obtient son congé. — Premiers symptômes de la Révolution à Tulle. — Le Jour de la peur. — Élan patriotique de la jeunesse vers la frontière menacée — Le 4ᵉ bataillon de la Corrèze en garnison à Nîmes. — J'y rejoins mon père. — J'obtiens de l'accompagner à l'armée des Pyrénées. — Le camp de Cosprom. — J'entends pour la première fois siffler les balles à la bataille de Sierra-Negra.

Je suis né en l'an de grâce 1778, au mois d'août, à l'époque de la guerre de l'Amérique et de l'émancipation des colonies anglaises.

Mes parents habitaient une petite ville du Limousin, Brive-la-Gaillarde, où mon père, ancien officier aux gardes de la Porte du Roi, exerçait la profession d'avocat. Mes ancêtres venaient originairement de l'Auvergne (1), où ils occupaient un rang très distingué et où l'on trouve encore un village de leur nom. Je ne me suis jamais informé de ces circonstances, ma curiosité n'étant point excitée, mais je crois me rappeler qu'on

(1) Les Grivel d'Auvergne et du Bourbonnais produisirent plusieurs grands officiers de la Couronne. *(Histoire des grands officiers de la Couronne,* t. II, p. 177.)

conservait dans la famille des papiers qu'on regardait comme très précieux, parce qu'ils établissaient notre descendance. J'ignore ce que ces papiers sont devenus et ne m'en suis pas autrement inquiété, ayant toujours été assez indifférent sur cet article de la naissance. Cependant un honorable ecclésiastique de notre lignée, s'étant livré à des recherches minutieuses, n'a pas tardé à faire des découvertes dignes d'attention, si, comme il le prétend, ces découvertes nous font remonter aux Croisades. Quoi qu'il en soit de cette filiation, les Grivel sont Limousins depuis très longtemps.

Malgré mon désir d'être succinct, je dois dire quelque chose de mon père et de mon grand-père, parce que le caractère prononcé de ces deux personnages a singulièrement influé sur ma destinée. Je vois encore ce dernier, comme s'il était devant mes yeux. C'était un homme de taille ordinaire dans son pays, c'est-à-dire d'à peu près cinq pieds six pouces, mais il était carré comme une guérite et remarquablement bien fait. Toute son attitude annonçait une grande force musculaire, et ses yeux bleus, qui brillaient sous un sourcil blond fort épais, son large front et sa pose athlétique disaient, de reste, qu'il avait la résolution nécessaire pour tirer parti de ses moyens physiques, quand les autres seraient sans effet. Il avait la parole brève, et même un peu rude, comme on l'a dans nos montagnes, mais l'air avenant et rempli de cette bienveillance hospitalière si à la mode de son temps dans la province; au total, c'était un bon et brave homme. La nourriture de mon grand-père ne différait guère de celle de ses domestiques qui travaillaient sa terre; mais il était fait à cette manière de vivre, et, bien que dans une sorte d'opulence relative, jamais il n'eût voulu changer ses coutumes.

A soixante ans, qu'il avait au temps dont je parle, on eût difficilement trouvé dans la paroisse un homme qui fût plus dispos et plus fort que lui. Mon grand-père était un agriculteur émérite et disait : « La source de tout est de s'y connaître,

et je m'y connaissais. Il m'est arrivé d'acheter presque pour rien des terrains considérés comme stériles et de les revendre plusieurs fois le prix que j'avais payé, après les avoir gardés quelques années. En général j'avais la main bonne, et les paysans ne disaient pas sans raison que je pourrais faire pousser de l'herbe sur les toits, s'il m'en prenait la fantaisie. J'ai changé la culture dans nos environs, et on peut voir avec quel avantage, puisque notre canton est un de ceux dont Arthur Young a parlé avec éloge (1). J'ai toujours eu pour principe de bien nourrir et de bien payer mes domestiques, de les surveiller et diriger en toutes choses, et voilà, avec l'aide de Dieu, la cause de mes succès. »

On pense bien, d'après ce que j'ai fait connaître de sa manière de vivre, qu'il n'était pas magnifique et que les dépenses de sa maison étaient réglées avec une économie sévère. Sa femme, élevée comme lui, s'accordait parfaitement sous ce rapport avec son mari. Seulement, dans quelques circonstances solennelles, le couple s'entendait pour faire les choses grandement. Il n'était pas rare que la bonne vieille, quand ses brus ou ses petites-filles venaient de la ville les visiter, glissât dans la poche de ces dames quelques doubles louis. Je crois que plusieurs fois ma mère a été gratifiée de cette façon par le grand-père, qui ajoutait toujours cette recommandation formelle : « N'en dites rien à ma femme, ni à personne au monde. »

Mon grand-père avait quatre enfants, deux garçons et deux filles. Mon père (2), qui était l'aîné, était un beau brun, grand et

(1) Young, célèbre agronome anglais, né dans le comté de Suffolk en 1741, mort en 1820, visita la France en 1787-88-89. *(Voyages en France et Annales d'agriculture,* en 45 volumes.)

(2) Antoine Grivel, un de ceux qui commandaient une demi-brigade à l'armée des Pyrénées en 1794, fut tour à tour lieutenant aux gardes de la Porte du roi Louis XVI, puis avocat au Parlement de Bordeaux. Colonel en 1794, juge de paix, puis Président au tribunal de Tulle. Il termina son existence comme Président à la Cour royale de Limoges, en 1825, à soixante-dix-sept ans.

vigoureux pour son âge, et qui tenait déjà un rang honorable parmi les dénicheurs de merles, les joueurs de barre et les combattants à coups de poing de son quartier. Il ne rentrait guère à la maison sans avoir ses habits déchirés, les genoux écorchés et les cheveux en désordre ; bref, c'était un petit polisson fort alerte et dégourdi, qui trouvait la vie de gamin charmante et qui ne se souciait nullement d'aller décliner *musa* la muse, au hasard du fouet et de la férule très à la mode dans ce temps-là. Mais on ne le consulta pas, et il fut décidé qu'il serait mis à Tulle, où il y avait un collège. Il partit en conséquence à la rentrée des classes et fut installé, avec quelques autres jeunes gens de son âge, chez une bonne femme, qui les reçut à raison de douze francs par mois et de quelques denrées en nature que les parents des pensionnaires devaient fournir régulièrement.

L'enfant apprit là la somme de latin nécessaire pour entrer en cinquième. Dès qu'il fut parvenu à cet apogée des premières connaissances, il prit courage et marcha assez rondement jusqu'en troisième. Il avait même à peu près terminé cette classe importante lorsqu'un régiment d'infanterie vint à passer dans les environs de Tulle.

Comme c'est beau un régiment d'infanterie! Le moyen de tenir contre cette musique guerrière, ce brillant des armes et de l'uniforme, contre cette mâle fierté des soldats et le charme de leurs évolutions. Il ne faudrait pas avoir de sang dans les veines pour voir impunément de si belles choses et pour ne pas désirer de s'entourer de cet éclat. Heureusement, ça n'a jamais été difficile, quand on possède un corps droit et sans défaut, de taille raisonnable. Or le jeune écolier avait cet avantage. Il fut en conséquence agréé d'emblée, au grand regret de sa mère, qui le tint pour perdu, dès qu'elle apprit qu'il avait planté là les conjugaisons. Elle voulut d'abord le racheter, mais son mari n'entendit pas de cette oreille. Il ne voulut en aucune manière délivrer son fils des mains des recruteurs et déclara à sa femme que, « puisqu'il avait fait la sottise, il la boirait » ;

ajoutant ironiquement « qu'après tout, ce n'était pas là un grand malheur, et que le jeune soldat deviendrait probablement colonel au lieu de président à mortier », ce qui, d'après les idées de madame sa mère, reviendrait absolument au même.

Mon cher père Antoine partit donc pour la Flandre, où on l'envoya rejoindre le régiment de Normandie, qui tenait garnison à Lille. Laissons-le là pour le moment et parlons du reste de la famille.

Mon grand-père avait un autre fils, nommé Jean, et une fille appelée Étiennette, qu'il maria de bonne heure au fils d'un de ses voisins, M. Baril de la Tour. Le jeune cadet de mon père fut destiné à l'agriculture exclusivement. Le bonhomme, lui trouvant des dispositions, l'initia de bonne heure à toutes ses méthodes. Il était très fort et avait le caractère que les Espagnols appellent *suffridor*, c'est-à-dire capable de supporter. De plus, il ne s'inquiétait nullement des affaires du monde, et, hors les limites des possessions paternelles, les objets étaient pour lui comme s'ils n'existaient pas. Il était tout d'une pièce et peu éclairé. Mon grand-père le préférait cependant et hautement à son fils le militaire, malgré que ce dernier fût un garçon d'esprit. On verra plus tard les effets de cette prédilection.

Lorsque le premier feu de mon père fut passé et qu'il eut assez fait *à droite* et *à gauche* en Flandre, il lui arriva de regretter la maison paternelle et même la pension de Tulle. Il tint bon cependant et ne voulut point se dédire, sans un motif apparent qui sauvât son amour-propre; mais il attendit le semestre avec impatience, comptant bien que ses parents feraient quelques démarches pour obtenir son congé et le prieraient de ne plus les abandonner. Il avait, d'après cette supposition, résolu de se laisser faire; et son plan réussit à souhait. Il jouit donc du vif plaisir d'étaler son uniforme blanc à revers noirs aux yeux ébaubis des paysans, et de leur demander : « Quelle heure est-il? » le chapeau sur l'oreille, pendant une assez longue période.

Enfin son congé lui fut délivré en bonne forme, et il retomba sur ses pieds comme devant, avec quelques années de plus et quelques vertus de moins.

Ce n'est pas qu'il n'eut bien profité au régiment et qu'il n'eut acquis, en servant, des idées d'honneur, si à la mode dans ce temps-là. Il n'avait pas manqué de s'exercer à l'escrime, et même il était devenu d'une bonne force, qui suppose, sans qu'il soit besoin de le dire, qu'il était buveur et tapageur en conséquence de ce joli talent. Toutefois, comme il n'était pas fier avec les paysans, qu'il avait le cœur sur les lèvres, une tournure martiale, et qu'à tout prendre, il pouvait passer pour un bon garçon, chacun l'aimait dans la paroisse; mon grand-père résolut, à part lui, de rendre ses bonnes grâces à l'enfant prodigue, si celui-ci voulait rester près de lui et l'aider à faire valoir ses biens. Quand je dis ses bonnes grâces, il faut entendre par là qu'il ne s'agissait pas seulement d'accueillir le fugitif plus ou moins bien, mais de le traiter, en cas de mariage, en aîné de famille, ce qui impliquait alors une donation en bonne forme de la moitié de la fortune paternelle et maternelle. Or, la fortune de mon grand-père était si clairement établie, qu'on ne pouvait souhaiter rien de plus solide; le bonhomme n'imaginant pas que, quelque débauché que fût son fils, ses penchants désordonnés pussent tenir devant un appât de cette nature. En conséquence, il le laissa, comme il disait, jeter son feu, en se réservant de le faire changer de marche, dès que l'occasion s'en présenterait. Après plusieurs querelles trop longues à rapporter, mon grand-père, cédant aux prières de sa femme, permit à son fils aîné d'aller à Bordeaux, où il devait terminer ses études.

Nous ne suivrons pas le jeune étudiant dans les nombreuses aventures qui se succédèrent. Il y en aurait trop long à conter. Je dirai seulement qu'il se sauva en Espagne à la suite d'un duel et figura quelque temps dans les gardes wallones, que plus tard il rentra dans sa patrie et vint à Paris faire son droit,

qu'enfin il se rangea à son devoir et mit fin à sa vie turbulente, en regagnant la petite ville de Brive, où il se maria. Il était alors avocat et commençait à se faire une clientèle, qui s'accrut rapidement. Son père, en le voyant s'amender et en train de faire ce qu'on appelait alors une fin honnête, l'aida sans qu'il le sût et se réconcilia par la suite avec lui. C'est durant cet âge d'or de courte durée que je vins au monde. Je fus immédiatement suivi par un frère et une sœur, de manière que la maison se remplit de bambins en même temps que de plaideurs. Mon père gagnait peu, car il était fort désintéressé; mais, comme il était assidu au travail et qu'il ne sortait guère que pour se rendre au palais, il soutenait sans trop de difficulté sa jeune famille. Il était, du reste, merveilleusement aidé par ma mère, Antoinette Froidefond, qui, ornée de toutes les vertus domestiques et adorant son mari, se passait fort bien de distractions au dehors et ne quittait guère sa maison que pour aller à la messe, ou pour faire quelques visites au couvent de Sainte-Claire, où elle avait été élevée. Ma grand'mère maternelle menait les affaires, prenait soin du petit bien et gouvernait littéralement; ce qui allait bien à son caractère. Somme toute, les enfants s'élevaient, et tout le monde était heureux de ce bonheur modeste, qui depuis est devenu si rare.

On me destina à la robe, dès que je sus lire, et je dois à cette disposition de mon père l'instruction hâtive qu'on me donna et qui, bien que très imparfaite, m'a rendu beaucoup de services par la suite.

Déjà les premiers symptômes de la Révolution commençaient à se manifester chez nous, et, malgré notre éloignement de la capitale, nous éprouvions de temps à autre de ces petites secousses qui en font présager de plus grandes. Rien n'était ostensiblement changé dans le pays, sans doute; on y était encore plein d'un amour traditionnel pour le Roi et de respect pour les institutions nationales. La religion y était vénérée, et peu de gens se dispensaient d'en suivre assidûment les pra-

tiques. Il y avait bien, par-ci par-là dans les villes, quelques personnes qui se faisaient gloire d'appartenir à ce qu'on appelait les esprits forts; mais comme ces personnes ne jouissaient, en général, que d'une considération médiocre, elles étaient loin d'entraîner les masses. Cependant il régnait, au milieu du calme apparent des populations, je ne sais quelle agitation vague qui donnait de l'inquiétude aux esprits prévoyants. Les États généraux, assemblés en 89, s'étaient déjà convertis en Assemblée constituante, et le mouvement était donné.

Je ne parlerai point autrement des événements qui se succédèrent avec rapidité, tout le monde les connaît. Je rapporterai seulement quelques scènes dont j'ai été le témoin, parce qu'elles intéressaient ma famille, ou qu'elles étaient de nature à frapper ma jeune imagination.

Ainsi je me souviens parfaitement du *jour de la peur*. On appela longtemps de ce nom, dans le pays, le jour où, sur tous les points de notre province, se répandit à la même heure l'annonce de « l'arrivée des brigands ». D'où venaient ces brigands? Par qui étaient-ils envoyés? C'est ce que personne ne savait. Ils arrivaient partout en même temps et n'étaient jamais qu'à quelques lieues des petites villes qu'ils avaient mission de piller; tel était le bruit universellement répandu. Je vois encore notre vieux lieutenant-criminel s'avançant tout effaré sous la fenêtre du cabinet de mon père et lui criant à tue-tête : « Vite, vite, monsieur l'avocat, armez-vous et venez sur la place. Les brigands marchent sur nous du côté de Paris. Ils ont brûlé Donzenac et veulent en faire autant de nous. — Et combien sont-ils? demanda l'avocat. — Ah! Seigneur! ils sont au moins dix mille! — En ce cas, répliqua mon père en riant, ce n'est pas la peine de mettre ma perruque. » Il s'habilla néanmoins sur les instances de son vieil ami et sortit avec lui. Rentré bientôt après, il s'arma d'un grand sabre et partit pour exercer le commandement supérieur qui lui avait été décerné tout d'une voix.

Je me souviens que nous fûmes, mes jeunes frères et moi, conduits dans l'intérieur de la ville, chez un brave chanoine qui était fort lié avec notre famille. Ma mère, tout éplorée, fut s'enfermer aux Ursulines, où elle avait été élevée. Quant à ma grand'mère, elle ne voulut point quitter la maison, dans laquelle elle s'enferma avec quelques domestiques. Pendant que nous étions à prendre ces arrangements particuliers, tout s'organisait pour la résistance dans la cité. Une garde bourgeoise était improvisée et armée, tant bien que mal. Les ponts étaient barricadés avec des charrettes, des postes établis et des rondes mises en marche. D'heure en heure circulaient des nouvelles plus alarmantes les unes que les autres; et jusqu'à minuit, tout le monde trembla. Mais, minuit passé, on commença à se rassurer. Bientôt on se demanda comment dix mille brigands pouvaient ainsi sortir de terre, sans qu'on en fût informé autrement que par leur apparition; enfin les plus hardis doutèrent, et, n'était la honte, ils eussent volontiers repris le chemin de leur maison. Mon père, qui visitait ses postes, arriva à la grand'-garde qui avait été placée au poste d'honneur, c'est-à-dire en dehors des ponts. Il la trouva dormant de tout son cœur, depuis le capitaine jusqu'au dernier homme, et dormant si bien, que je ne sais comment il l'eût réveillée, si les rayons du soleil levant et le chant matinal des oiseaux ne lui fussent venus en aide. Enfin, le jour fait et parfait, chacun s'en alla chez soi et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Telle fut la première prise d'armes dans notre contrée.

J'ai souvent pensé, depuis, à cette affaire, et je me suis demandé d'où pouvait provenir l'idée vraiment originale de faire improviser, au moyen d'une bourde aussi grossière que celle de l'arrivée subite d'une troupe de brigands, l'armement de tout un pays. Il ne put y avoir au fond de tout ça qu'un motif politique, et c'est effectivement ainsi qu'on en jugea dans le temps. Reste à savoir si l'idée de ce singulier moyen fut conçue par les meneurs de l'époque et si le moyen fut

employé généralement. On l'a dit, et il mérite d'être rapporté à cause de ses suites qui furent immenses, car, une fois que le peupleeut pris les armes, il ne les quitta plus.

Je passe sur beaucoup de faits intermédiaires, pendant lesquels je poursuivais, comme il plaisait à Dieu, mes études. Pourtant je ne puis négliger de faire connaître l'élan patriotique de la jeunesse, lorsqu'il s'agit d'aller à la frontière pour défendre le pays. Je ne crois pas qu'à aucune époque de notre histoire, on n'ait rien vu de si grand et de si digne de servir d'exemple à l'avenir. J'ai vu, moi qui, trop jeune encore, ne pouvais penser à les suivre, partir presque tous mes condisciples et pleurer à chaudes larmes ceux qui étaient repoussés des premiers bataillons, comme de taille insuffisante. Je l'ai dit ailleurs, on ne se ferait pas aisément une idée aujourd'hui de ce qu'étaient réellement les écoliers de ce temps de miracles, jeunes, gais, pleins d'insouciance, de bravoure, et encore sous le charme de la fraternité du collège; ils partaient sans calcul, sans arrière-pensée d'aucune sorte, et se disputaient seulement à qui ne prendrait point de grade. Si quelque vanité du jeune âge se mêlait à tant d'abnégation, c'était celle d'être grenadier ou canonnier. L'ambition de ces âmes généreuses n'allait pas au delà d'une épaulette de laine.

On a cru que la France avait résisté par le *nombre* et en sacrifiant des masses de ces nouveaux soldats, mais c'est une erreur. C'est par l'*espèce* qu'elle a résisté, et lorsqu'on a vu les premières formations de volontaires, il n'est plus possible de s'abuser là-dessus. Sans doute, elles étaient principalement composées de gens de la campagne, mais les campagnards n'étaient ni illettrés ni aussi grossiers qu'on a voulu le faire entendre. D'ailleurs, la jeunesse des villes entrait en foule dans les bataillons, et il y avait bon nombre de compagnies dans lesquelles les soldats étaient familiers avec l'histoire ancienne et étaient capables d'expliquer couramment Horace et Virgile. L'instruction mathématique était, il est vrai, peu répandue. Il

était rare qu'un écolier sût au delà des quatre règles, et ce n'est que par hasard que quelques-uns d'entre eux avaient des notions de géométrie ; mais, en revanche, on ne voyait pas de ces jeunes savants en lunettes, qui abondent aujourd'hui dans nos troupes et font craindre que leur frêle organisation ne puisse suffire aux nécessités de la guerre. Il fallait dans ce temps de grandes choses des âmes bien trempées, avec des corps à l'avenant et de l'élan plutôt que de la méthode et de la science. Ce qu'il y en avait dans les armes de l'artillerie et du génie suffisait pour guider ces soldats enthousiastes, qui ne doutaient de rien et qui avaient au cœur le vif désir de vaincre. Je me rappelle les états-majors de cette époque ; ils étaient, à peu d'exceptions près, composés de très beaux hommes, et d'hommes d'action, ou, en d'autres termes, de sabreurs, couverts de panaches éclatants. Mais au milieu d'eux il était facile de remarquer, à sa mise simple et modeste, un petit officier à revers noirs qui portait une carte dans ses fontes et qui était le régulateur des mouvements ordonnés par son impétueux général. On a peine à croire, aujourd'hui que la division du travail a mis à notre disposition tant de spécialités de toute sorte, quels résultats on obtenait avec des moyens si restreints.

Mais revenons sur nos pas. On avait formé chez nous, comme ailleurs, une garde nationale. Le commandement en fut donné à un vieil officier, irlandais retraité, et mon père en devint le major. C'est en cette qualité qu'il prit la tête de la députation que la ville envoya à la grande Fédération, et qu'il embrassa le jeune Dauphin au nom des gardes nationales de France, circonstance notable et qui montre l'esprit qui régnait dans la province et celui des Fédérés en général. Cet esprit était excellent, quoi qu'on ait pu en dire par la suite, et il ne s'altéra qu'à la longue. Mon père m'a souvent assuré que les dispositions de la plupart des députations, qui figurèrent alors autour de l'autel de la patrie, n'étaient nullement douteuses ;

mais il ajoutait que la Cour avait mal jugé de ces dispositions, que les Princes avaient paru devant ces troupes citoyennes avec des allures anglaises et un laisser-aller auquel on ne s'attendait guère; qu'enfin ils avaient déplu, mais que le Roi, en revanche, avait gagné tous les cœurs, et toujours mon père finissait en s'écriant : « Si le Roi avait voulu, nous étions là plus de trente mille fédérés, ayant été militaires, qui auraient immédiatement tiré l'épée pour son service. » Les événements marchaient vite en ce temps-là. Bientôt la royauté fut avilie et successivement abolie. La République fut inaugurée, l'ancien système de gouvernement détruit. La religion perdit ses temples, et ses cérémonies ne purent désormais s'accomplir que dans les bois et les cavernes, comme celles des premiers chrétiens. Enfin, la liberté fut complètement étouffée dans le pays par l'effroyable dictature du Comité de salut public. Tout le monde n'accéda pas néanmoins à ce bouleversement inconcevable. Des légions se formèrent dans une trentaine de départements, pour faire tête à l'orage et tâcher de sauver la propriété et la vie des citoyens. J'ai toujours ignoré si cette levée extraordinaire avait un but politique, moins exclusif, mon père ne s'étant jamais expliqué catégoriquement à cet égard. Comme il commandait la légion qu'on arma chez nous, il était probablement lié par sa parole; mais je me souviens qu'il déplorait souvent qu'on ne songeât pas à se lier par un état-major général et qu'il prédisait avec beaucoup de justesse ce qui arriva effectivement, c'est-à-dire qu'aucune de ces forces départementales ne tiendrait devant un décret de dissolution. Ce décret ne se fit pas attendre, et il était temps qu'il fût rendu, car ces légions éphémères dont je parle commençaient à prendre de la consistance. Celle de notre département comptait près de 2000 hommes, dont 400 de cavalerie et 100 d'artillerie. Tout ça était habillé, armé, équipé et exercé journellement. Certes, une trentaine de corps de cette nature était une belle avance pour attacher le grelot, mais le souffle puis-

sant de la Convention dispersa ces éléments de résistance comme des feuilles sèches, et il fallut se soumettre, comme mon père l'avait prévu, parce qu'on ne s'était pas uni par un état-major général prêt à fonctionner.

Lui ne balança pas un seul instant. Voyant la marche accélérée des circonstances et devinant le sort qui lui était réservé s'il déposait les armes, il demanda à partir pour la frontière immédiatement avec tous ceux qui voudraient le suivre ; ce qui lui fut accordé. De là le 4e bataillon de la Corrèze, qui s'achemina vers les Pyrénées et dont il prit le commandement. Mon frère cadet, déjà grand, le suivit. Quant à moi, je demeurai pour conduire ma mère, lorsqu'une fois on connaîtrait la destination de la nouvelle troupe.

C'était au camp de Toulouse qu'on se rendait. On y manœuvrait fort peu, mais on y déclamait beaucoup, comme c'était alors l'usage. Je rejoignis mon père. Nous allâmes bientôt après à Avignon, cité naguère papale, mais pour le moment livrée aux fureurs démagogiques. Il paraît que mon père, jugeant que je n'étais pas encore assez développé pour faire campagne, et peut-être aussi voulant sauver son fils aîné des dangers de la guerre, m'avait ménagé d'avance un abri chez un ami, qui me reçut affectueusement. Parmi les livres que je lus chez lui se trouvait une histoire des flibustiers. Cette héroïque association de bandits y était magnifiée outre mesure, et je crois sincèrement que mon goût pour la mer date de là.

On ne fait pas assez d'attention, je crois, aux causes qui déterminent la vocation des jeunes gens pour telle ou telle partie. Il ne s'agit point de ceux qui, étant de nature moutonnière, se laissent emporter au torrent et marchent sans se détourner dans la première ornière qu'ils voient béante devant eux, mais de ceux chez lesquels il se manifeste de bonne heure une ardente curiosité et qui sont disposés à l'admiration pour tout ce qui est aventureux. Si ceux-là se rapprochent d'une

ville de garnison, il est difficile qu'ils ne soient pas soldats, et s'ils voient la mer de bonne heure, à coup sûr ils seront marins. C'est ce qui m'arriva plus tard, comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Pendant que je m'échauffais ainsi le cerveau, le camp de Toulouse s'était dissous. Toulon venait d'être repris, et le bataillon de mon père, arrivé trop tard pour figurer longtemps au siège, avait été envoyé à Nîmes, où il tenait garnison. L'ami de mon père se trouvait être une bonne âme et même à plusieurs égards un homme distingué. Je ne me rappelle jamais sans plaisir les conversations que nous avions le soir ensemble, lorsque, les pieds sur un brasero, le bonhomme, enveloppé de fourrures, me contait des histoires de l'ancien temps. Il était généralement gai, quoique fort vieux, et, malgré que nous vivions dans un temps assez rude, soit qu'il eût une entière confiance dans mon ingénuité, soit que son âge avancé le portât à faire peu de cas de la vie, il ne se gênait guère pour donner au diable le temps où nous vivions. Le temps était dur, car on coupait fréquemment des têtes sur la grande place du lieu. J'ai été témoin involontaire d'une de ces exécutions. Il s'agissait de quelques malheureux, probablement innocents, qui mouraient victimes de quelque dénonciation locale, à ce qu'on disait. Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire, c'est que, dans la foule qui assistait à leur supplice, il n'y avait peut-être pas dix personnes qui les crussent coupables du moindre méfait. Pourtant on saluait chaque coup du fatal instrument par des cris de « Vive la République ». Mon vieux protecteur trouvait ces scènes barbares et le disait sans difficulté. Il citait souvent l'histoire ancienne pour se consoler et me parlait des proscriptions de Marius et de Sylla, qui avaient engendré celles des Triumvirs. Enfin il philosophait à sa manière et se sauvait du présent comme il pouvait en considérant le passé. Je dus beaucoup à ces entretiens journaliers avec un homme d'un caractère ferme et loyal. Je me plaisais à l'entendre,

parce qu'il me rappelait les idées sucées avec le lait dans ma famille.

J'allai à Nîmes voir mon père, dont le bataillon était en partance pour l'Espagne, et j'obtins de l'y accompagner. Militaire lui-même, mon père comprit très bien que son fils aîné eût un dégoût pour la vie casanière, et il se décida à m'emmener, sans trop savoir ce qu'il ferait de moi. En attendant, je pris rang dans le corps comme soldat. Là j'étais dans mon centre. Non que j'eusse aucune vocation pour la vie militaire proprement dite; mais j'étais avide d'émotions, et il me tardait de me voir au milieu du bruit et de la fumée d'un champ de bataille, pour savoir à quoi m'en tenir sur ce jeu terrible de la guerre que je ne connaissais encore que par mes lectures. En attendant, je cheminais allégrement avec la troupe au travers du Languedoc.

Il n'est pas aisé de comprendre le bonheur réel que j'éprouvais, aujourd'hui que les communications sont devenues faciles et que chacun voyage plus ou moins. Il en était tout autrement alors. Peu de personnes se transportaient hors de leur province, et la plupart des Français vivaient et mouraient sur place, ni plus ni moins que leur clocher. C'était au point que dans mon enfance on citait les habitants de notre petite ville qui avaient été à Paris. Hormis les jeunes gens qui servaient, chacun restait coi d'ordinaire et ne se faisait pas à l'idée de courir le monde, car généralement on n'en avait pas les moyens. C'était donc une bonne fortune pour un écolier tel que moi de pouvoir changer de lieu tous les jours de compagnie avec ses compatriotes et, pour ainsi dire, en famille. Aussi m'en donnais-je le long de la route et ouvrais-je de grands yeux, frappé que j'étais de voir des choses nouvelles.

Je m'arrêtais peu aux productions de la nature, mais l'air balsamique du Midi me faisait sentir son influence plus qu'à qui que ce fût. Il se passait certainement en moi quelque chose d'extraordinaire sous ce rapport, et tandis que mes compa-

gnons ne s'occupaient guère que du bon marché du vin, de la grosseur des raisins et de l'abondance de toutes choses, je me régalais, à part moi, de l'exquise douceur de la température le soir et le matin. Il faut que la sensation que j'éprouvais fût bien forte, car elle s'est gravée si bel et si bien dans mon souvenir que je la conserve encore dans toute sa fraîcheur.

Il est bon de savoir que j'avais tout le temps de me livrer à mon goût pour la belle nature. Quoique astreint à suivre fidèlement la troupe, je ne faisais d'ailleurs aucun service, si ce n'est que je servais de secrétaire dans l'occasion, comme j'avais une assez belle main, avantage qui était alors fort prisé parmi les soldats. Ceux qui étaient illettrés me donnaient facilement leur confiance, et j'écrivais pour eux à leur famille. Quand je dis que j'écrivais, c'est que je me bornais à mettre exactement ce qu'ils me dictaient, sans le polir en aucune façon. Il résultait de cette réserve de ma part des morceaux d'éloquence épistolaire fort curieux, suivant le caractère des personnes auxquelles je servais d'interprète; mais, en général, la correspondance de ces âmes naïves abondait en sentiments recommandables et même généreux. Il n'y avait pas de politique, comme de raison, et encore moins de détails guerriers, mais une simplicité de cœur très touchante et un grand fonds de vraie piété, en dépit des remarques très burlesques des jeunes volontaires.

Nous fûmes quelque temps en garnison à Collioure, et nous occupâmes plus tard l'ermitage de Cosprom, situé entre cette petite ville et Port-Vendres. La vie que je menais dans ce lieu relativement sauvage était singulière, et je prie qu'on me permette de m'y arrêter un instant.

Comme nous avions affaire à un ennemi peu entreprenant, et que, de notre côté, nous ne manquions pas de bonnes raisons pour ne pas brusquer les choses, nous jouissions, en dépit de la guerre, de beaucoup de loisirs. Le matin, après la prise d'armes, on se rassemblait d'ordinaire autour d'une masure qui servait de retraite à mon père, et l'on se rangeait gaiment

autour d'une gamelle dans laquelle tout le monde puisait. Officiers et soldats étaient là à droits égaux, et, à part la déférence naturelle qu'on avait pour le colonel à cause de son âge, tout le reste était exactement au même niveau. Nos repas étaient bien exigus, puisqu'ils se composaient simplement de la soupe et d'un morceau de viande gros comme le pouce; mais le vin ne manquait pas, et cette mauvaise chère était assaisonnée par la gaîté la plus vive, par des chansons joyeuses et par la parfaite confiance qu'on avait les uns dans les autres. C'est que les bataillons novices de ce temps, formés dans le même pays et en général composés de jeunes gens élevés ensemble, n'étaient nullement gênés par la subordination militaire. Chacun obéissait sans doute dans l'occasion, mais, hors du service, l'égalité reprenait ses droits et, hormis l'ascendant de l'âge et du caractère, on n'en eût toléré aucun autre. Cependant il ne régnait dans cette famille armée, ni mauvais ton, ni grossièreté. Il y avait, au contraire, une sorte de civilité accompagnée de bonhomie, de laquelle on ne se départait guère, et les hommes restaient, à peu de chose près, placés, les uns par rapport aux autres, comme ils l'étaient dans le pays natal, lors de la prise d'armes. En dépit des grades militaires, qui n'obtenaient point encore la considération qu'ils ont eue depuis, une circonstance frappante de ce temps de défiance et d'accusation réciproque dans l'intérieur, c'est celle (dont on jouissait) de la sécurité relative, à l'armée, pour tout ce qui touchait à la politique. Chacun avait son franc parler au bivouac et on ne s'inquiétait jamais des principes de quiconque se battait loyalement. Il n'est pas étonnant que, dans le corps dont il s'agit, il y eût beaucoup de froideur et même d'opposition secrète au gouvernement violent de l'époque, ce corps ayant été formé des débris de la force départementale destinée à marcher contre la Montagne dans le principe; mais il en était de même dans tous les autres à l'armée des Pyrénées orientales, et généralement on y était fort à l'aise quant aux opinions.

La conduite des représentants Delbrel et Goupilleau de Fontenay, qui avaient succédé à Soubrany et à je ne sais quel autre de même force, était franche et modérée. Les hommes, persécutés par l'effervescence méridionale dans les cités environnantes, s'armaient d'un fusil et venaient joindre les divers bataillons, sans qu'on leur demandât d'autre certificat de civisme que de payer de leur personne bravement. On peut dire qu'une fois rendus à l'armée, ils étaient affranchis de cette misérable tyrannie locale alors en vigueur dans le pays, et que là seulement ils respiraient! Je ne puis pas oublier que j'ai vu plus d'un père de famille pleurer de reconnaissance pour avoir été accueilli parmi nous comme simple volontaire au moment où il ne savait où donner de la tête. Il passa aussi dans nos rangs plusieurs prêtres, et ce n'est pas ceux qui se battaient le moins bien. Mon père seul connaissait l'histoire de ces sortes d'intrus, et ils n'étaient, aux yeux des soldats, que des camarades qui avaient pris les armes accidentellement, afin de chasser les Espagnols du territoire, et puis qui devaient retourner chez eux à leurs affaires. Chose étrange, les armées étaient à cette époque l'asile naturel de ce qui restait à la France de sécurité et de liberté.

Je ne sais combien de temps nous séjournâmes dans cette position si pittoresque de Cosprom, mais un beau matin il fallut la quitter et entrer en ligne. On nous envoya d'abord au col des Frères où nous tiraillâmes chaque jour, ou à peu près, avec les Espagnols qui étaient en face de nous, mais sans nous faire beaucoup de mal. C'est là que j'entendis pour la première fois siffler quelques balles et aussi les cris de l'ennemi. Ces cris étaient des injures, à la façon des guerriers d'Homère. On nous appelait « tueurs de rois, hérétiques ». Nous ne demeurions pas en reste assurément et tout ce tapage était aussi bruyant que peu dangereux. Mais nous ne devions pas en être toujours quittes à si bon marché. Bientôt eut lieu l'attaque des redoutes d'Expouilles, dans laquelle nous figurâmes et qui fut

principalement remarquable par la perte des généraux en chef des deux armées. Nous étions commandés par Dugommier (1), militaire expérimenté, et les Espagnols par le comte de la Union, qui jouissait également d'une bonne renommée dans son pays. Sur la fin de la journée qui était, je crois, le 25 brumaire, nous étions à peu près vainqueurs. Je ne me rendis pas bien compte de l'affaire, quoique j'y assistasse du commencement à la fin. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si nous courûmes de grands dangers, je ne m'en aperçus pas. Je me rappelle seulement de la vive sensation que me fit éprouver un pauvre jeune homme qu'on rapportait de la ligne des tirailleurs et qui avait reçu une balle dans l'aine. Je rencontrai plusieurs corps morts ce jour-là et je fus entre autres frappé de voir un de nos cavaliers faire passer et repasser son cheval sur eux, au grand déplaisir de l'animal qui n'était pas dressé à ce cruel exercice. Il me semblait que le cheval avait plus de générosité que le maître. Il y eut une reprise trois jours après, et il paraît que notre victoire fut complète, car nous avançâmes beaucoup, entrant décidément sur le territoire ennemi.

Rosas, que nous assiégions depuis longtemps, venait d'être pris, et bientôt après le fort de Figuères, fort considérable dont la nombreuse garnison se rendit sans coup férir. Durant les escarmouches qui précédèrent la journée du 30, un vieux sergent espagnol, pris je ne sais comment, fut amené à mon père. Cet homme était retiré du service et n'avait point été pris les armes à la main, mais il avait conservé son uniforme blanc. On l'engagea à se déclarer déserteur, par suite des idées de guerre à mort qu'on conservait encore dans les bataillons de volontaires, bien que jamais ce décret rigoureux n'eût été exécuté aux Pyrénées orientales. Je vivrais mille ans que jamais je ne pourrais oublier sa réponse. « J'ai servi trente ans avec

(1) Dugommier, célèbre général, né à la Guadeloupe en 1736, tué à la bataille de Serra-Negra, 17 novembre 1794, alors qu'il commandait l'armée des Pyrénées.

honneur, dit-il, je ne renierai pas mon roi, mon pays, ma religion pour me sauver. Viva España! » On le traita bien, et, le soir, au bivouac, on le fêta à qui mieux mieux. C'est ici qu'il faut remarquer combien l'esprit des armées de la République différait de celui des meneurs du temps. J'ignore ce qui se faisait ailleurs et comme on s'arrangeait pour laisser sans application le système implacable de la Convention, mais je puis affirmer que dans notre armée ce système était abhorré, et je n'ai jamais entendu dire qu'on se soit prévalu de cette loi de sang sur aucune de nos frontières.

Je cherche à retrouver les impressions de ma première jeunesse et à les traduire avec fidélité, bien plus qu'à me rattacher à des dates ou à une succession régulière de temps. J'aime à me rappeler les effets des détonations de la poudre sur mon âme novice, et je puis assurer que ce bruit me plaisait, au lieu de m'intimider. J'ai été initié graduellement au surplus et de manière à ne pas trop souffrir de cette initiation. Aucun des miens n'ayant été atteint dans les premières affaires auxquelles j'ai assisté, il m'est arrivé de me familiariser avec les boulets et les balles, comme les enfants d'une ville assiégée se familiarisent avec les bombes. J'ai donc été, de bonne heure, un petit homme, capable d'entendre sans sourciller passer près de son oreille ces projectiles meurtriers, tandis que je n'aurais pas supporté un regard de colère d'un grand soldat, surtout s'il eût été monté sur un cheval. Cette singulière appréciation du danger provenait à n'en pas douter de ma faiblesse physique, car j'étais alors sans force aucune, ce qui excluait toute idée de résistance qui pût être efficace, si on m'appréhendait au corps.

CHAPITRE II

SÉJOUR A PARIS

Mon père, à la paix, rentre dans ses foyers. — Il s'installe, avec sa famille, comme avocat, près de Donzenac dans la vieille maison du grand-père. — Les craintes au sujet de la validité de son congé. — Je suis envoyé à Paris pour régulariser cette situation. — Mon voyage. — Mon arrivée dans la capitale. — J'entre dans un bureau d'un ministère. — Mon ami Fain. — Le Théâtre-Français. — Les artistes et le répertoire. — Le 13 Vendémiaire. — Comment mon cousin devint commis aux subsistances de la Ville.

La paix ne tarda pas à se faire avec l'Espagne, et dès qu'on entrevit la cessation des hostilités, on se mit à amalgamer les bataillons nouveaux avec des corps de formation plus ancienne. Il résulta de là que la plupart de nos officiers perdirent leur position; mais on faisait si peu d'état des grades militaires à cette époque qu'il n'y eut pas le moindre murmure. Mon père, qui n'avait rallié l'armée et fait campagne que pour éviter l'échafaud, profita de l'occasion pour rentrer dans ses foyers. Il reçut un congé provisoire et put enfin céder aux instances de sa femme, qui ne vivait plus depuis qu'elle était séparée de lui et qui le priait à mains jointes de revenir dans sa maison. Robespierre était mort depuis longtemps. Les mesures tyranniques avaient à peu près pris fin dans le pays, et on pouvait y vivre désormais sans être chaque jour en danger d'être dénoncé et mis en prison. Bref, on respirait, et, après les maux qu'on venait d'endurer, on n'en demandait généralement pas davantage.

Nous avions hérité par arrangement d'une portion du bien

de mon grand-père, près de la petite ville de Donzenac, et nous nous installâmes dans la vieille maison où j'avais été si bien accueilli dans mon enfance. Nous étions là tous et toutes, enchantés de nous retrouver après la bourrasque et de pouvoir exister en paix. Le ménage se composait, en outre de mon père, de ma mère et de leurs sept enfants, de ma grand'-mère et de deux de ses filles, dont l'une était religieuse et avait été chassée de son couvent.

Mon père était avocat, comme je l'ai déjà dit. Il ne tarda pas à être entouré de plaideurs demandant des consultations, et comme il ne voulait point de l'argent des paysans, ceux-ci l'accablaient de présents en nature, qui défrayaient largement notre table et nous entretenaient sous ce rapport dans une sorte d'abondance. A tout prendre, notre vie était douce; plus d'école, car je n'avais pas repris mes études; plus de devoirs, mais des promenades sans fin à travers les prairies et les milliers d'arbres fruitiers qui couvraient cet heureux morceau de terre; le soir, les soupers en famille et de la joie comme le matin. C'était charmant.

Pourtant les enfants croissaient en nombre et en force. Nous vivions assez à l'aise sans doute, mais mon père, froissé par les événements, n'était pas tranquille et craignait, non sans raison, d'être recherché par rapport à son ancien commandement de la force départementale. Bientôt il eut des doutes sur la validité de son congé et voulut le faire viser par le ministre de la Guerre. Il imagina de me charger de ce soin, moi, son premier né, qui avais été congédié avec lui. Le voyage de Paris, qu'il fallait faire pour cela, n'était point embarrassant pour moi, attendu mon jeune âge et l'exiguïté de ma taille, qui démontraient sans réplique que je ne pouvais être un réquisitionnaire déserteur. Mais, quand il fallut partir, les difficultés surgirent de toutes parts. D'abord ma mère, qui me chérissait tendrement, démontra les dangers de plusieurs sortes que je pouvais trouver dans la capitale. Son mari avait beau dire, elle ne pou-

vait consentir à se séparer de son premier enfant, lorsqu'à peine elle venait de le retrouver. Mes frères, mes sœurs, mes tantes, tout le monde prit son parti, car nous nous aimions beaucoup; mais ma grand'mère, qui était le Salomon de la famille, se rangea du côté de mon père et dit à sa fille : « Ici, la nécessité commande. Il faut que ton fils aille terminer l'affaire de son père. La difficulté est de le faire vivre pendant qu'il la suivra; car nous pouvons à la rigueur lui donner ce qu'il lui faut pour se rendre à Paris. Eh bien! Dieu y pourvoira. Peut-être se placera-t-il, et, en tout cas, j'ai là une vieille connaissance qui l'accueillera au moins pour le moment et lui donnera peut-être l'argent nécessaire pour revenir. » Il n'y avait pas à appeler de cette sentence; aussi mon départ fut-il résolu.

On s'ingénia, dès ce moment, pour me fournir des chemises, bas, etc... On me composa, comme on put, un petit paquet, avec lequel je devais m'aventurer. On me donna en outre 100 francs d'assignats, somme à laquelle ma grand'-mère joignit de vieilles boucles d'argent de son défunt mari, plus une petite chaîne d'or qu'elle avait sauvée de l'autel de la patrie, sur lequel la dite chaîne eût sans doute été immolée avec d'autres bijoux, si on avait pensé à elle. Enfin ma grand'-mère ajouta à ce trésor de pièces et de morceaux deux écus de six livres, qui me parurent un pactole. Je ne sus que longtemps après, comment elle avait pu se les procurer. Ils venaient de la vieille Jeannette, notre affectionnée servante qui nous avait tous élevés, après avoir élevé ma mère, qu'elle grondait souvent, et avait à plus forte raison sur nous une autorité sans limites. Elle était de cette race de domestiques devenue fort rare, qui vivaient et mouraient dans la maison et partageaient la bonne ou la mauvaise fortune de leurs maîtres, sans se douter qu'il pût en être autrement. Race précieuse qui honorait son humble condition par le dévouement et qui trouvait sa récompense dans les soins et les égards que ce dévouement lui valait! Cet échange de bons procédés était, comme

on le voit, bien différent de ce qui se passe aujourd'hui que maîtres et serviteurs semblent faire assaut d'indifférence.

Me voilà donc lancé au travers du monde avec ce qu'on peut avoir d'expérience à quinze ans, quatre chemises, quelques paires de bas et quelques mouchoirs, plus une valeur numérique d'environ 120 francs. J'étais pourtant ce qu'on appelait en ce temps-là un fils de famille, assez douillettement élevé, suivant les idées d'alors, mais qui avait l'avantage d'avoir vécu au milieu des troubles civils et d'avoir par-dessus le marché fait une campagne. Diable, ce n'était pas là une petite avance!

J'arrivai à Paris sans encombre, ayant eu la chance de voyager avec une famille, dont tout me faisait reconnaître la bonne éducation. Je n'ai jamais demandé le nom qu'elle prenait, et je ne sais même si elle eût confessé le véritable. Il y avait, outre le père et la mère, un jeune homme qui me revenait fort, et qui répondait au nom de Jules, plus une demoiselle de seize à dix-huit ans, qui me parut belle comme un ange. Tous parlaient anglais, langue dont je ne comprenais pas alors un mot; mais ils avaient la bonté de se servir avec moi du français. Comme un véritable blanc-bec que j'étais, je les avais mis au fait de ma courte histoire. Ils me témoignèrent beaucoup d'intérêt. Ceci dura jusqu'à la cour des messageries, où nous nous sommes dit adieu pour ne plus nous revoir.

Paris me parut laid. Les premières impressions que me fit cette grande ville ne lui furent nullement favorables. Peu en état de comprendre ce qu'elle a de réellement beau, insensible au spectacle d'une foule qui me semblait généralement grossière et pas du tout bienveillante, un peu étonné, d'ailleurs, de mon isolement, je me sentis découragé, et je crois que, si j'avais pu, je serais revenu sur mes pas immédiatement. Mais mon voyage avait un but et il ne pouvait être question de retour, avant que ce but ne fût atteint.

Je commençai les démarches nécessaires, après que je me

fus logé comme il plut à Dieu, chez un compatriote, pour lequel j'avais un mot de recommandation de mon père et qui me reçut fort bien. Je dois déclarer ici, pour rendre hommage à la vérité, qu'accoutumé à la franche hospitalité si en honneur alors dans ma province, je n'attachai pas d'abord un grand prix à l'accueil que je recevais et que je le regardai comme une chose toute simple. Le temps m'a détrompé à cet égard, comme à beaucoup d'autres, et j'ai senti depuis combien je devais de reconnaissance à ce brave homme, qui résidait au Gros-Caillou. Heureusement que je ne lui fus pas longtemps à charge.

Parmi les hauts fonctionnaires auxquels je devais me présenter pour obtenir le visa du congé de mon père, se trouvaient deux législateurs (1) qui l'avaient connu à l'armée et qui, non seulement facilitèrent mes démarches, mais me proposèrent de me placer dans un bureau en attendant que j'eusse obtenu un résultat; ce que j'acceptai avec empressement. Je fus donc installé, rue et hôtel des Capucins, dans une chambrette qu'on me donna et qui était pourvue d'un lit et d'une chaise. Mais je n'avais pas le droit d'être difficile et je me trouvai très heureux d'avoir le couvert sans qu'il m'en coûtât rien pour cela, que d'être constamment au bureau. Je gagnais 50 francs par mois. C'était énorme, bien qu'en assignats, parce que à cet argent de papier étaient jointes quelques distributions d'huile, de savon, de chandelle,... sans compter le pain qu'on avait à la section. Ceux qui comme moi étaient de jeunes garçons sans suite et sans connaissance vendaient d'ordinaire leurs fournitures aux employés mariés, mais la plupart les portaient à leurs familles. Il résultait de tout cela qu'on vivait à la diable, mais qu'enfin l'on vivait, et c'était beaucoup alors. On pense bien que, jeune comme je l'étais et sentant la province, je fis dans le commencement une pauvre figure parmi les enfants de Paris qui avaient la routine des bureaux et qui étaient en général de

(1) Les conventionnels Delbrel et Goupilleau de Fontenay.

beaux parleurs. On m'occupa en conséquence à faire des enveloppes, à donner des reçus et à copier des choses peu importantes. Après quelques semaines néanmoins, on voulut bien s'apercevoir que j'avais une belle main, que j'étais toujours à l'ouvrage et que je n'étais pas dénué d'intelligence. Bientôt notre chef changea, et son remplaçant (1), quoique fort jeune, se trouva un tout autre homme que son prédécesseur. Il devint pour moi un ami d'autant plus précieux qu'il était plein de mérite et du meilleur exemple. Comme il était grand et fort et que j'étais comparativement fort petit, il s'habitua à me tutoyer, mais je n'usai pas de la même familiarité à son égard. Nous sommes demeurés ainsi pendant toute notre liaison, qui n'a fini qu'à sa mort, et ce contraste ne laissait pas que d'avoir son côté comique lorsque, parvenus tous deux à des fonctions élevées, nous nous trouvions ensemble en représentation; mais n'anticipons pas sur les événements.

Me voilà donc commis de bureau, c'est-à-dire en passe de gagner quelque jour 16 ou 1 800 francs par an, et vis-à-vis, pour le moment, de ce que j'avais sur le corps et des quelques chemises apportées du pays. Si mes espérances n'étaient pas brillantes, ma position actuelle l'était encore moins; mais j'étais à la fleur de l'âge; je ne manquais ni d'ardeur, ni d'une sorte de sagacité, assez ordinaire dans nos montagnes. Enfin, à tout prendre, je ne me trouvais pas à plaindre.

Il faut se faire une idée de ce qu'était Paris, à cette époque de l'an III de la République une et indivisible, pour bien comprendre la situation d'un pauvre enfant (car j'étais encore un enfant à bien des égards) tombé tout à coup dans un pareil milieu. On commençait à respirer à la suite de la chute de Robespierre, mais la compression exercée par le Comité de salut public n'en durait pas moins toujours, et si le sang ne coulait

(1) Fain (1778-1837), plus tard le célèbre baron Fain, secrétaire intime de Napoléon Ier, à partir de 1806; a laissé de très intéressants *Mémoires*, publiés en 1909. (Plon-Nourrit et Cie édit.)

plus sur les échafauds, la grossièreté de commande, que plusieurs avaient pris l'habitude d'affecter du temps de la Terreur, n'avait point encore disparu. Le tutoiement s'effaçait journellement, il est vrai, mais le costume avait de la peine à s'améliorer et l'appellation de *citoyen* était de rigueur partout. Les carrés des Tuileries étaient plantés en pommes de terre, le pain rare et les autres vivres chers à cause des assignats. Ceux-ci perdaient environ 30 pour 100. Ils avaient un cours forcé, sans doute, mais l'on ne pouvait se procurer que les gros besoins avec cette monnaie, et certains articles étaient introuvables pour qui n'avait pas d'argent sonnant. Cependant les théâtres étaient pleins chaque soir, et je me rappelle le plaisir indicible que j'éprouvais lorsque Fain, mon chef de bureau, s'étant procuré des billets, voulait bien m'emmener avec lui aux Français. Je vis là pour la première fois les grands acteurs du temps. C'était l'aurore de Mlle Mars et de Talma. Mlle Contat était encore dans tout son lustre, et Dazincourt, Chomel, Dugazon, Baptiste aîné se disputaient les applaudissements du public. Je crois qu'on rencontrera difficilement à aucune époque une telle réunion de talents. Mlle Mars surtout s'annonçait avec de tels avantages qu'il était facile de prévoir qu'elle serait un jour l'honneur du théâtre. Elle a tenu parole, et cela pendant quarante ans. Je l'ai connue plus tard, et lorsque, arrivée à son apogée, elle était vraiment la reine de la comédie. Je puis assurer qu'elle n'était pas moins bien dans son salon qu'à la scène. Les hommes les plus remarquables fréquentaient chez elle. J'ai rencontré là, entre autres notabilités contemporaines, de Humboldt (1), le voyageur, plusieurs Anglais de marque et le chansonnier Bérenger. On avait assis une fois ce dernier au milieu de l'appartement, sur une espèce de chaise d'enfant, qui l'exhaussait un peu, et je me souviens qu'il chanta avec une verve fort gaie, quoique à peu près sans voix. Il fut fort

(1) Baron Frédéric de Humboldt, illustre naturaliste et voyageur allemand, né à Berlin en 1769, mort dans la même ville en 1859.

applaudi, et cela devait être, dans un cercle connaisseur comme celui-là; mais revenons à nos moutons.

Les pièces que l'on jouait étaient, comme on le pense bien, en harmonie avec le temps. C'était *Brutus*, la *Mort de César*, le *Wenceslas* de Rotrou, le *Charles IX* de Chénier, etc... Connaissant mes classiques, je savais généralement par cœur les belles tirades de nos meilleures pièces; mais comme les beaux vers gagnaient à être récités par des acteurs dignes de les comprendre! J'étais enthousiasmé, et, de tous les plaisirs que je goûtai à cette époque de ma première jeunesse, aucun n'était aussi vif, aussi complet que celui du théâtre. Il n'y avait point alors de claqueurs en titre, et la division du travail n'avait point encore produit cette espèce jugée indispensable plus tard. Le public prononçait donc en toute liberté et d'après ses impressions du moment. On eût perdu son temps si on eût essayé de le dominer par la claque, comme cela s'est pratiqué depuis. Les passions politiques entraient sans doute pour beaucoup dans les jugements, mais déjà commençait à poindre un jour nouveau, et une sorte de réaction littéraire se faisait pressentir. Il était clair que le bon goût frappait à la porte du temple, et qu'il ne tarderait pas à reprendre son empire, à faire justice des maximes révolutionnaires qui ne seraient pas énoncées en bon français. Aux coins du parterre se trouvait d'ordinaire une réunion d'amateurs, qui débattait le mérite des acteurs et des pièces et qui était religieusement écouté par les jeunes gens. Je puis dire que j'ai fait là une sorte de cours de littérature dramatique, qui me plaisait beaucoup. Nous sortions ordinairement ensemble, mon brave Fain et moi, et, chemin faisant, il complétait mon instruction par des remarques très fines et très spirituelles sur les scènes que nous venions de voir jouer. Nous entrions parfois — lorsqu'il nous arrivait d'avoir quelques sous de reste — au café du coin de la rue des Capucines et là nous partagions fraternellement une bavaroise au chocolat avec une brioche, n'étant pas assez riches pour en

demander deux. Je lui dois d'avoir senti de bonne heure la nécessité de modérer ses expressions et de me défier de cette exubérance du jeune âge, qui se traduit trop souvent en boursouflure.

Comme on n'ignorait pas dans la famille dans quelles conditions je vivais à Paris, on venait à mon aide en m'expédiant de temps à autre quelques secours, mais cela était bien insuffisant. Par bonheur, mon oncle de Donzenac, qui avait beaucoup de ressources dans ses domaines, eut la bonne idée de m'envoyer un sac de farine toute blutée, cadeau inappréciable dans le moment de gène où l'on se trouvait alors. Je faisais faire du pain avec cette farine, et nous nous régalions, Fain et moi, le soir, sans avoir besoin d'aucun assaisonnement. Il m'invitait parfois à venir dîner chez son père, où on ne faisait pas maigre chère, mais c'était toujours à condition que je porterais mon pain. Que de joyeux repas nous avons faits ainsi, en dépit des malheurs de l'époque et de l'incertitude dans laquelle nous nous trouvions par rapport à notre avenir! Mais la jeunesse rend raison de cette insouciance que nous avions tous deux et que nous poussions à un degré inconnu aux jeunes gens d'aujourd'hui. Perchés comme des moineaux dans une position bien précaire, ou changeant de place à la manière des hirondelles, nous en avions le babil et la gaîté et nous n'étions pas en vain entre seize et dix-huit ans.

Sur ces entrefaites, arriva le 13 Vendémiaire, jour néfaste pour les royalistes de Paris, et même pour beaucoup de gens qui n'étaient pas de cette opinion. On sait qu'il s'agissait d'empêcher la Convention de conserver le pouvoir pour une partie de ses membres et que les sections de la Ville, se croyant assez fortes pour l'obliger à faire maison nette, furent sévèrement punies de leur mécompte. Je me trouvai précisément au foyer de la résistance des Conventionnels, non de mon plein gré, mais par position. En effet j'étais au bureau de la force armée que dirigeaient les députés Delmas, Goupilleau de Fontenay et,

je crois, Laporte. Là venaient fréquemment les généraux employés à Paris ou aux environs, et je me souviens d'avoir vu le jeune Bonaparte plus d'une fois. Barras y parut le 11 et le 12, si je me rappelle bien. Tout fut concerté pour le lendemain. N'ayant point de poste assigné et le bureau ne s'étant point ouvert le 13 au matin, je suivis la femme du député Delbrel que je connaissais et me rendis aux Tuileries avec elle. Le feu commença bientôt, et on sait le résultat de la journée. La victoire de la Convention fut complète. Elle n'avait pourtant pas beaucoup de troupes, mais les sections ne purent résister au canon employé contre elles avec beaucoup d'à-propos. Je me souviens d'avoir vu dans la rue de l'Échelle et dans la cour du Carrousel des rangs entiers de cadavres, qu'on laissa, par ordre exprès du général, sur le pavé jusqu'au soir. En outre de la troupe de ligne, il y avait dans le jardin plusieurs centaines de patriotes chaleureux qui demandaient des armes et auxquels on en distribua, je crois, quelques-unes. On portait les blessés dans la salle des inspecteurs, et les femmes des députés, dont plusieurs avaient suivi leurs maris, les pansaient. La Convention délibérait pendant le combat et ne semblait nullement inquiète. Il est vrai que les députés de ce temps étaient habitués à faire face au danger comme des soldats, que plusieurs d'entre eux avaient figuré honorablement aux armées et fait assaut de courage avec les têtes brûlées, qui tentaient les expéditions les plus hasardeuses, ou présenté leur poitrine aux assassins durant les troubles civils. C'est que le métier de législateur n'était point alors, comme il l'est devenu depuis, une sorte de piédestal, sur lequel on pouvait monter à tout hasard, sauf à se laisser glisser mollement à terre, si l'on ne s'y trouvait pas à l'aise, et à aller s'ensevelir dans quelque bonne sinécure départementale. Lorsqu'un député disait adieu à ses champs ou à sa petite ville pour venir à Paris, il devait être prêt à faire le coup de sabre avec l'ennemi extérieur, à entreprendre des missions souvent très périlleuses dans les

départements, à tenir tête à l'émeute partout et à réfuter les dénonciations les plus absurdes. Ceux qui ne se sentaient pas le courage de guerroyer ou de courir devaient travailler comme des bœufs dans les commissions, et c'est sur eux que roulait la besogne administrative. On tirait parti de tous, en ce temps-là, et nul ne serait resté oisif impunément. Il en eût coûté cher à quiconque eût essayé de vivre inutile.

Un peu avant cette journée de Vendémiaire, j'avais reçu, au moment où je m'y attendais le moins, la visite d'un parent éloigné que je savais à Paris, mais chez lequel je n'avais pas osé me présenter, ne sachant pas sur quel pied il était avec ma famille. Il était employé à l'administration des subsistances de la Ville, partie fort difficile et non moins périlleuse à cette époque. Il en était l'un des agents les plus actifs et les plus éclairés. Il avait été, avant la Révolution, secrétaire du gouverneur des Invalides, nommé par le Roi et jouissant d'une certaine considération par sa place, mais ce n'était rien auprès de l'amitié de M. de Guibert (1), qu'il avait acquise par sa droiture et ses qualités aimables. Voici à quelle occasion son caractère se révéla. La chose, quoique assez minime en elle-même, mérite d'être rapportée, parce qu'elle peut servir d'exemple aux personnes employées près des grands.

M. de Guibert, désirant faire avoir au jeune homme je ne sais quelle faveur pour le récompenser de ses bons services, l'adressa au Ministre compétent et lui demanda cette faveur comme un service personnel. Il chargea l'intéressé de la lettre qu'il écrivait pour lui à l'Excellence et lui recommanda de lui rendre immédiatement compte de sa démarche. Tout allait bien jusque-là; le succès était infiniment probable et mon parent, patronné par un homme comme M. de Guibert, ne s'attendait nullement à être mal accueilli. C'est ce qui arriva cependant, Dieu sait pour quelle raison, et non seulement le

(1) Gouverneur des Invalides.

Ministre refusa, mais il assaisonna son refus de quelques mots peu agréables pour les protecteurs en général et M. de Guibert en particulier. Mon cousin répondit hautement que M. de Guibert était le meilleur et le plus généreux des hommes, et aussitôt se retira. A quelques jours de là, le Gouverneur demanda devant beaucoup de monde à M. le Secrétaire où en était son affaire et si le Ministre l'avait accueilli. « Parfaitement, Monseigneur, et dès que j'ai prononcé votre nom, il n'y a pas de bontés que le Ministre n'ait eues pour moi. Je pense que désormais je puis compter sur le succès de ma démarche. » Il disait vrai, car, M. de Guibert s'étant mis à remercier le Ministre un jour qu'il le rencontra chez le Roi, l'Excellence resta un moment pensive et puis répondit : « Parbleu, votre jeune homme est un garçon d'esprit et de cœur. Renvoyez-le-moi, il est de l'étoffe dont on fait les premiers commis. » On devine que l'affaire ne tarda pas à être conclue, et qu'au lieu d'un protecteur, mon parent en eut deux à l'avenir. Il s'était marié à une femme qui avait de la fortune, mais ils furent ruinés par la Révolution. Cependant il avait, en dépit de ses malheurs, un logement confortable et probablement quelques bribes de son ancienne aisance, ce qui lui aidait à recevoir ses compatriotes, car il était fort accueillant et généreux. Je fus admis plusieurs fois dans ce ménage et j'y puisai de bonnes leçons.

CHAPITRE III

DÉBUTS DANS LA MARINE

J'entre dans la marine et suis embarqué sur l'*Alceste*. — En route pour Constantinople. — La marine de l'époque. — Officiers anciens et nouveaux. — La misère était générale. — Je deviens un *grimpereau*. — Mes amis les Osmanlis. — Retour à Toulon.

Je passe sur les événements du jour pour en venir à l'installation du Directoire. Mon ami Fain, appelé dans les bureaux de cette nouvelle administration, y prit place immédiatement. Quant à moi, qui avais heureusement fini les affaires de mon père et qui ne tenais à rien, je pris un parti tout différent. Séduit par une envie démesurée de voir le monde et par la lecture des voyages, je résolus de servir dans la marine. Je fus de suite agréé, après une espèce d'examen oral qu'on me fit subir au ministère, et expédié pour Toulon en compagnie d'une demi-douzaine d'officiers de marine qui venaient de Brest et qui allaient rejoindre l'escadre de la Méditerranée.

J'arrivai avec un brevet d'aspirant de 3ᵉ classe et fus immédiatement embarqué comme tel sur l'*Alceste* de 36 (1). Je servis sur ce bâtiment pendant une vingtaine de mois, durant lesquels nous nous rendîmes à Constantinople avec la suite de l'Ambassadeur. Nous portions en outre une compagnie d'artillerie volante, et la *Danaé,* frégate de 44, qui était notre commandante, en avait une autre. Toutes deux étaient destinées à ins-

(1) C'est-à-dire de 36 canons.

truire les troupes turques. Nous les débarquâmes à notre arrivée, et je les vis depuis fort bien montées à Top Hané (1). Chemin faisant, nous fîmes deux prises. Une d'elles était chargée de soieries et nous valut quelque argent, le premier que j'eusse vu depuis des années. Nous les expédiâmes pour Marseille, où elles arrivèrent à bon port.

Je ne sais si je pourrai faire comprendre, aujourd'hui où les choses ont tant changé dans notre marine, ce qu'elle était à cette époque et comment les bâtiments de guerre étaient installés, comment surtout le service s'y faisait. Sans doute on n'était plus au temps où les capitaines étaient conduits par les pilotes et où ils laissaient manœuvrer leurs navires par les officiers bleus. Une révolution s'était faite en ce genre, à cause des capitaines marchands, admis en grand nombre dans la flotte. Ceux-là arrivaient précisément avec le genre de connaissances qui manquait aux anciens officiers, et dont ces derniers ne se souciaient guère. Tacticiens en général et comprenant les manœuvres d'ensemble, peu d'entre eux s'entendaient au gréement ou à la manœuvre d'un vaisseau. Ils étaient principalement des hommes de guerre et ne s'occupaient que du combat. Leurs successeurs, au contraire, étaient des hommes spéciaux, capables de construire un vaisseau, de l'outiller pour la mer et de le bien conduire; mais ils manquaient sous d'autres rapports des principales qualités militaires, bien qu'ils aient souvent déployé une grande bravoure. C'est que l'élévation des sentiments, la noblesse d'âme et la générosité, qui sont d'obligation pour ceux qui commandent, ne suffisent pas. Ce n'est pas assez pour l'officier de se battre aussi vaillamment qu'un simple matelot, il faut encore que celui-ci reconnaisse dans son chef une supériorité d'éducation incontestable. Je ne dis pas que par la suite, et lorsque l'effet de la dissémination aura mis tout le monde au même niveau, le besoin de cette éduca-

(1) Top Hané, sur la rive gauche du Bosphore, où se trouve la grande maîtrise de l'artillerie, devant laquelle sont amarrés les stationnaires étrangers

tion supérieure continuera à se faire sentir; mais alors il existait dans toute sa force et se montrait chaque jour. Je me souviens de la différence que, même dans les temps d'effervescence républicaine, les équipages faisaient entre le peu d'élèves de l'ancienne marine qui étaient restés au service et les officiers nouveaux. Cette différence était grande et tout à fait à l'avantage des premiers. J'eus le bonheur de trouver sur l'*Alceste* deux officiers de cette provenance, et leur assistance me soutint contre l'influence əp mes compagnons immédiats. Je n'échappai point d'abord aux façons grossières du moment, mais je ne tardai pas à sentir combien tout cela contrastait avec l'éducation première que j'avais reçue, et je revins promptement à mon ton naturel.

C'est qu'on était encore au fort de la révolution à Toulon, et que les passions méridionales, excitées par les réactions, qui s'étaient rapidement succédé dans ce malheureux pays, s'y montraient dans toute leur exaltation. Le défaut de discipline se faisait sentir partout encore, mais principalement sur les bâtiments provençaux, où les rancunes locales avaient nécessairement plus de prise que dans ceux qui venaient de l'Océan. Ces derniers en général, mieux commandés et armés d'hommes plus tranquilles, conservaient une sorte de subordination. Plusieurs avaient à leur tête d'anciens officiers de la compagnie des Indes, qui, accoutumés à manier des équipages nombreux, s'étaient faits assez facilement aux habitudes militaires. D'autre part, les idées d'égalité alors si à la mode n'étaient point passées à l'état pratique chez les matelots bretons. De là une tout autre manière d'être et une tenue meilleure. De là aussi plus de solidité, de persistance, et, en définitive, des équipages plus heureux. On sait qu'il n'était pas question de solde effective, car on ne manquait pas de payer en assignats, mais ces assignats étaient sans valeur. Leur discrédit était tel qu'on avait reconnu la nécessité de donner un peu d'argent mensuel pour les menues dépenses indispensables.

Ainsi les officiers avaient 8 francs par mois en numéraire et tout le reste, élèves compris, 3 francs en monnaie de billon, ce qui revenait exactement à deux sous par jour. Ces deux sous servaient à acheter du savon pour se blanchir, du fil pour raccommoder ses hardes et trop souvent pour se procurer de petites raves, qui donnaient quelque saveur au déjeuner du matin des jeunes gens sans prévoyance. On s'ingéniait dans tous les postes, non pour vivre, puisque la ration suffisait à la rigueur pour cela, mais pour se vêtir. Il y avait bien, à bord de chaque navire, un coffre de hardes que le commissaire distribuait aux marins de temps à autre, en apostillant la valeur des objets délivrés sur la solde de la partie prenante, mais les élèves n'étaient pas facilement admis à se pourvoir dans cette réserve, d'ailleurs fort exiguë. Cependant ils y prenaient par-ci par-là un pantalon ou une veste, car plusieurs manquaient des vêtements les plus indispensables. Il suit de là qu'on ne parlait point de tenue à cette époque, et que chacun s'habillait comme il pouvait. Il n'était pas rare qu'on portât son chapeau rond recouvert de toile à voile qu'on peignait en noir, et des souliers fabriqués avec de la tresse, et dont le dessus était en mélis double. C'était décidément la misère, mais, comme elle était générale, nul n'en rougissait. Combien de fois m'est-il arrivé d'aller laver mon linge en compagnie de jeunes gens qui, avant et depuis, ont laissé ce soin à d'autres et dont plusieurs sont devenus des personnages?

On vivait, comme je l'ai dit, avec la ration. Il fallait de bons estomacs pour se faire à ce régime, car il était loin d'être confortable et encore moins délicat, mais la nécessité faisait passer sur le dégoût. On butinait à bord des prises quand on les amarinait, et c'était toujours vers la partie essentielle des vivres que se dirigeait la convoitise des élèves. Malheur à celui qui revenait les mains vides pour la gamelle. Il était sûr d'être mal accueilli et bafoué, comme le conscrit qui apporte un serin à son caporal en revenant de la maraude. Aussi l'on savait en

général se débrouiller sous ce rapport, et, durant les croisières fructueuses, on était assez bien pourvu de ce qu'on pouvait espérer. De parts de prise, va-t'en voir s'ils viennent, Jean; il n'en était question que pour mémoire, bien qu'il y en eut, dit-on, pour 600 millions de vendues dans nos ports en l'an IV. C'est ici le lieu de remarquer combien ce défaut de paiement des prises a porté un coup à la France révolutionnaire dans le temps. Il serait difficile de calculer les résultats d'une conduite toute contraire de la part du gouvernement au début de la guerre, mais certainement ce résultat eût été immense, si l'on se fût piqué de fidélité à ses engagements et qu'on eût pris des mesures pour faire donner immédiatement aux capteurs ce qui leur revenait selon les lois existantes. On eût inévitablement attiré bon nombre de matelots neutres à notre service, et nos équipages se seraient recrutés facilement. Je ne sais si les circonstances permettaient d'agir avec cette loyauté et si, dans ce temps de maximum de réquisitions et enfin de désordres financiers de toutes sortes, on eût pu préserver les prises du gaspillage général, mais on est forcé de convenir que là était véritablement le nœud de la question. Peut-être ceux qui menaient alors les affaires ne comprirent pas à temps cet intérêt de premier ordre. Ils ne jugèrent pas sainement du parti qu'ils pouvaient tirer des forces navales, en se bornant à faire la course en grand et en montrant une équité rigoureuse dans les répartitions. Peut-être aussi, trop occupés de défendre le pays contre l'invasion européenne, ils n'accordaient aux affaires maritimes qu'une importance secondaire. Cette manière de voir était commune alors, et peu de personnes chez nous se faisaient une juste idée du poids réel d'une marine militaire. Il a fallu des revers multipliés, des pertes énormes et, enfin, la chute de l'Empire pour ouvrir les yeux de la nation à cet égard.

Quoi qu'il en soit, les prises n'étaient pas payées, la solde était nulle et les rations seulement passables. Les matelots, peu ou mal vêtus, servaient néanmoins, mais comme il était pénible

d'être obligé d'exiger d'eux l'activité nécessaire dans le mauvais temps! Lorsque les malheureux étaient mouillés, ils n'avaient généralement pas de hardes de rechange, et ils grelottaient dans leurs hamacs. Je me rappelle d'avoir été plusieurs fois le sabre à la main dans les entreponts, par ordre du lieutenant, pour les forcer à monter durant des nuits pluvieuses, et ce n'est jamais sans douleur que j'accomplissais ce devoir, que la nécessité la plus impérieuse rendait cependant indispensable. On ne sait pas assez en France combien les marins endurèrent de souffrances à cette terrible époque.

C'est durant ce voyage à Constantinople que j'acquis les premières notions du métier, pour lequel j'avais un goût prononcé. J'appris facilement à faire toutes sortes de nœuds, à courir lestement dans les agrès et à me rendre utile en haut (1). Doué d'une vue excellente et d'une activité corporelle remarquable, je luttais avec les plus agiles; au bout de la campagne enfin, je devins ce qu'on appelle un *grimpereau* en très peu de temps. Un des officiers du bord m'apprit à réduire les routes et à les pointer sur la carte, et bientôt je pus me rendre raison de ce qui se faisait à bord. Cependant mes notions étaient encore fort confuses et ne se classaient pas dans ma tête avec l'ordre désirable. Il est vrai qu'emporté par ma légèreté naturelle, je ne réfléchissais pas autrement et ne donnais pas aux diverses opérations de la frégate toute l'attention requise. Je voyais sans doute, mais je ne m'attachais pas, comme j'aurais dû le faire, à ce que je voyais un sens bien déterminé. J'étais, du reste, sujet à je ne sais quelle manie qui me faisait toujours rechercher le côté brillant des choses. J'ignore si j'avais déjà en moi le germe de la poésie, que j'ai tant aimée par la suite, mais il est certain que j'inclinais vers tout ce qui me semblait hors ligne.

Ainsi les Osmanlis m'avaient intéressé, on ne peut davantage, et je suis encore à comprendre comment je ne désertai pas

(1) *En haut* veut dire *dans la mâture*.

la frégate pour rester parmi eux. Sans savoir une syllabe des langues orientales, je trouvai le moyen de me faire entendre et me formai promptement un vocabulaire assez étendu. Je commençai d'abord à compter en grec et en turc, puis vinrent les noms des objets usuels, et bientôt je fus à l'aise. Je suis convaincu que, si j'avais séjourné un an, j'eusse attrapé, non peut-être le fond, mais certainement la pratique des deux langues. Je faisais autant de courses que je pouvais et de fréquentes stations dans un café où se réunissaient de graves mollahs, ainsi que beaucoup de janissaires. Je me rendais là avec le chef de timonerie de la frégate, qui était un homme recommandable et qui comparait continuellement ce qu'il voyait avec les nations de l'Inde et de l'Afrique. Il trouvait ceux de Constantinople plus civilisés et moins farouches que les derniers.

Nous parlions politique à notre manière. « Nous sommes amis des Osmanlis, disions-nous, car nous nous battons contre les Autrichiens. — C'est vrai, répondait-on, mais pourquoi ne portez-vous pas de turbans et de babouches comme nous? Pourquoi ne faites-vous pas la profession de foi? pourquoi ne dites-vous pas les cinq prières? » On sent que nous nous gardions d'avouer que nous ne priions pas Dieu du tout, ce qui était malheureusement trop vrai, car nous eussions fait horreur à ces braves musulmans. Le chef de timonerie, qui était un excellent marin, mais un pauvre raisonneur, avait assez de bon sens pour ne pas approuver notre indifférence religieuse et même pour la déplorer. Il me confiait ses scrupules à cet égard, et me recommandait toujours de ne jamais avouer aux étrangers que nous vivions comme des bêtes à bord de nos navires. C'était un Breton, très honnête homme et d'une conduite exemplaire. Que de fois je me suis souvenu depuis de ses paroles, et comme les idées qu'il m'exprimait sur les inconvénients de cette indifférence étaient fondées! Cette absence de tout culte particulière à notre flotte m'a frappé de tout temps et, à mesure que j'ai acquis de l'expérience, elle m'a frappé de

plus en plus. J'en suis venu enfin à élever la voix devant le pays pour en faire sentir le danger, lorsque mes paroles ont pu être de quelque poids, et cet appel a été entendu.

J'aimais singulièrement les bords du Bosphore et je me délectais à les parcourir tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. J'allais à Scutari et à Chalcédoine pour pouvoir dire que j'avais mis le pied en Asie, ce qui, à cette époque et dans ma province, devait avoir bon air, à ce que je m'imaginais, et paraître extraordinaire. On voit que je n'étais pas complètement débarrassé de mes idées d'enfant et que j'avais toujours en vue mon cher Limousin. Cela ne m'empêchait pas de donner toute mon attention aux scènes qui m'environnaient et qui étaient vraiment superbes.

Les Turcs n'avaient alors changé ni leurs costumes, ni leurs habitudes ; c'étaient toujours les fiers Ottomans d'autrefois, du moins quant à l'apparence. La pompe qui accompagnait le Grand Seigneur dans ses excursions était toujours imposante ; mais, lorsqu'il allait faire ses dévotions le vendredi à la mosquée du sultan Achmet, suivi des grands de l'Empire et entouré des chefs des divers orfas de janissaires, il paraissait dans toute sa splendeur. Rien de majestueux comme la figure de Selim au milieu de ce nuage ondoyant de plumes blanches, qui surmontaient les casques des colonels de sa milice. Rien de gracieux comme les jeunes icoglans, couverts d'armes étincelantes, qui précédaient le groupe impérial. C'était là une magnifique chevauchée et comme on n'en a plus depuis les changements opérés par la Réforme.

Nous revînmes de Constantinople à Toulon ensemble avec la *Danaé*, comme nous y étions allés, et nous fûmes mis en quarantaine, selon l'usage. Dès que nous fûmes délivrés, je demandai un congé et pris gaîment le chemin du Limousin.

CHAPITRE IV

PÉRÉGRINATION ET NAVIGATION

Mon séjour à Donzenac, dans ma famille. — Nous voulons, mon frère et moi, entrer dans les hussards. — Nous traversons les Alpes — *Italiam!* — Je rentre dans la marine sur la *Badine*, avec mon frère, comme novice. — Nos officiers. — Cagliari. — Les suites d'un coup de couteau. — Je risque d'être écharpé, à cause d'un caniche. — Deux frégates anglaises nous donnent la chasse. — Nous rentrons à Toulon. — Mon frère Richild. — L'affaire du *Bulldog*.

Je retrouvai ma famille à Donzenac, où je l'avais laissée. C'était une petite ville fort ancienne et tout agricole. Mon père exerçait les modestes fonctions de juge de paix, ce qui lui valait 600 francs par an. On peut bien penser qu'il n'allait pas loin avec cette somme et que, même en y joignant les revenus des petits domaines qui nous restaient et dont le principal était ruiné, nous n'avions pas de quoi faire figure. Heureusement que les nombreuses consultations que mon père donnait toujours gratis aux paysans, nous valaient de nombreux présents de comestibles. Nous vivions tranquillement et même joyeusement, car, au sortir de la bourrasque révolutionnaire, chacun jouissait de la paix du foyer avec délices. J'arrivai au commencement de l'hiver et j'eus pour toute la saison à conter mes aventures chez les parents et les amis de la maison.

Au printemps, les promenades eurent leur tour. Notre habitation était située au bas de la colline sur laquelle la ville est bâtie. Elle était isolée au milieu des prairies et des jardins. Tout auprès coulait une petite rivière, qui murmurait conti-

nuellement sur des cailloux blancs comme la neige. Tout cela était couvert d'ombrages et de fleurs et environné des plus riches cultures. C'était vraiment un petit Éden, où les jours coulaient paisiblement durant cette halte de la Révolution.

Nous étions déjà grands, mes frères et moi, et quoique nous n'eussions pas encore poil en barbe, nous commencions à rechercher la société. Il y avait alors à Donzenac une vieille dame, dont le mari avait émigré, et qui élevait, comme elle pouvait, ses nombreux enfants à l'aide d'un de ses oncles, qui était un ancien curé non assermenté. Le bonhomme, quoique infirme, faisait assidûment la classe à ses petits-neveux, et mon frère puîné prenait part à ses leçons. D'autre part, mon père dirigeait les démarches de la dame, afin que l'on ne vendît pas les biens de son mari, ce à quoi il réussit au moins en partie. Je crois, sans toutefois en être certain, qu'on fut obligé de faire divorcer la pauvre femme, et cela à son insu, car ses sentiments ne lui eussent jamais permis de se prêter à rien de semblable. Je ne sais comment mon père s'y prit, mais ce qu'il y a de certain, c'est que la fortune de cette famille fut sauvée, comme on avait sauvé le vieux prêtre de l'incarcération en le cachant.

On sait que nous étions encore en pleine révolution et que de grands garçons comme mon frère et moi ne pouvaient rester longtemps oisifs; nous devions retourner au service de façon ou d'autre, c'était évident. Nous nous avisâmes un beau jour de vouloir entrer dans les hussards. Si ce fut un moment de délire chevaleresque qui nous saisit, ou si les réflexions de mon père nous décidèrent, c'est ce dont je ne me souviens pas; mais le fait est que je plantai là mes souvenirs de Toulon pour ne pas me séparer de mon frère qui voulait servir dans la cavalerie, et que nous prîmes tous deux le chemin de l'Italie, après une courte délibération en famille. Il fallait bien que l'ardeur de la jeunesse nous poussât et que nous eussions la bosse militaire, comme on dirait aujourd'hui, bien caractérisée, pour que nous

abandonnassions ainsi de gaîté de cœur la maison paternelle et toutes les douceurs d'être tendrement aimés de nos parents et amis avec lesquels nous vivions le plus agréablement du monde. Nous partîmes cependant résolument et sans regarder en arrière, à quatre heures du matin d'un des premiers jours d'avril, avec un temps superbe. Notre mère, qui nous avait congédiés le soir en nous bénissant et en nous baignant de ses larmes, voulait encore nous embrasser le matin, mais mon père l'obligea à se tenir tranquille, comme si elle reposait, pendant que nous passions sur la pointe du pied devant son appartement.

Nous cheminâmes gaiement, mon frère et moi, traversant la France jusqu'aux Alpes sans aucun souci. Mon frère, en sa qualité de fervent latiniste, ne manqua pas de s'écrier du haut du mont Cenis : *Italiam*, *Italiam!* et puis nous descendîmes à Suze. Nous passâmes de là à Turin, Milan et allâmes même jusqu'auprès de Mantoue, d'où la fièvre nous chassa bientôt. Le cadet fut surtout fort malade et, comme on l'évacuait d'hôpital en hôpital, je l'accompagnai. Cette marche rétrograde qui était forcée nous ramena à Turin.

C'est alors que je me mis à regretter la marine, à laquelle j'avais faussé compagnie si légèrement. Je persuadai au pauvre gisant qu'il vaudrait mieux nous rendre à Toulon, lorsqu'il serait rétabli, et c'est ce que nous exécutâmes dès qu'il put se remuer. Quelques mois après avoir quitté la maison paternelle, il était novice sur la *Badine*, où j'avais repris facilement mon poste d'aspirant.

Pendant cette pérégrination si inutile que nous faisions en Italie, j'avais beaucoup regardé à mon ordinaire le pays que je parcourais. Les magnifiques plaines de la Lombardie m'avaient surtout frappé par leur culture diaprée et par les guirlandes de vigne qui, allant d'un ormeau à l'autre, formaient une décoration à laquelle on ne peut rien comparer. Qu'on se représente un cachemire où l'on a mêlé les couleurs les plus vives, voilà

le sol, et ce sol était surmonté de portiques de verdure d'où pendaient en festons capricieux des grappes semblables par leur belle apparence à celles de la Terre promise. Tout cela, inondé de cette belle lumière méridionale, formait un tableau dont je ne pouvais me rassasier. J'ai, depuis, repassé aux mêmes lieux dans une situation bien différente de celle que j'avais la première fois ; eh bien, l'effet de la vue de ce beau pays a été pour moi absolument le même. Voilà *l'Italia bella!* Je la vois toujours du même œil, au travers de ce double souvenir, et la tiens pour le plus beau pays de la terre.

De Toulon se préparait en ce temps-là la campagne d'Égypte, si célèbre depuis dans nos annales. — 1798. — C'était une grande époque de toute façon. Un mouvement extraordinaire au milieu duquel deux pauvres enfants étaient lancés sans autres chances d'avenir que celles que pourrait leur offrir la Providence. Bien que l'ordre commençât à renaître et que la prochaine survenance du général Bonaparte exerçât une certaine influence sur l'esprit turbulent des Provençaux, tout était encore bien grossier à bord des vaisseaux armés par eux, et, sous ce rapport, la *Badine*, à laquelle nous fûmes destinés, l'emportait de beaucoup sur la frégate où j'avais débuté d'abord. Exemple : le capitaine, ancien maître d'équipage, ne savait pas lire! Le second, moins illettré, ne brillait ni par ses qualités de marin, ni par son activité. Il n'y avait rien à dire des autres, tous plus ou moins ignorants. Le chef de timonerie conduisait le navire, et il avait, quoique fort au-dessous de ses analogues d'aujourd'hui, une telle estime pour son talent qu'il se cachait de nous autres jeunes gens quand il réduisait ses routes sur le quartier, afin de ne rien perdre de son importance.

Voici mot pour mot le premier appareillage de la corvette sur la rade de Toulon, avec les vents du nord-ouest; les huniers (1) sont hissés.

(1) Voiles carrées principales entre les vergues inférieures et celles du dessus.

« Tout le monde en haut, vire au cabestan. » Là-dessus on vire et on est bientôt à pic (1). Le capitaine, en gilet de cotonnade rayé, pantalon *idem*, et coiffé d'un bonnet fourré à queue de renard, crie au maître : « Eh ben, l'y siam? — Oui, l'y siam. (Oui, nous y sommes.) — Alors, bordons le petit hunier. » On borda effectivement le petit hunier qu'on coiffa (2) et qui fit abattre (3) la corvette; puis nous voilà en route.

Il y avait un rôle de combat, mais le maître canonnier avait la grande main dans la batterie. C'est lui qui commandait l'exercice, quand il nous arrivait d'en faire, ce qui était assez rare. Le capitaine d'armes distribuait les armes de main, selon l'usage, et chacun connaissait à peu près son poste de combat, mais c'était là tout. Cependant, au milieu de tout ce désordre, un reste de vieilles traditions se faisait encore sentir avantageusement parmi les subalternes. Les maîtres, obligés de faire face à tout, étaient en général des hommes capables et dévoués. Ils avaient de l'âme certainement et beaucoup de zèle, mais chacun d'eux était jaloux de son autorité sur ce qu'il appelait son *monde*, et ne souffrait pas que ce *monde* obéît à d'autres qu'à lui. En revanche, tous tenaient à honneur de remplir leur tâche. Il n'y avait pas beaucoup d'ensemble, et cela se comprend dans une telle manière d'aller, mais enfin le navire marchait et se battait dans l'occasion. Nous fûmes expédiés quelques jours avant le départ de la flotte pour aller en Corse, et de là à la côte d'Italie, afin de faire rallier le convoi escorté par la frégate *la Justice*. Nous arrêtâmes, chemin faisant, un navire, que je commandai comme capitaine de prise et qui suivit la corvette jusqu'à Ajaccio, où nous la laissâmes. C'était l'*Eliza* de Philadelphie, capitaine Paterson, brick de 200 tonneaux, et qui était chargé de cacao. Nous le relâchâmes après avoir vérifié qu'il n'avait aucune marchandise anglaise.

(1) Lorsque la chaîne de l'ancre est verticale.
(2) Mettre le vent dessus.
(3) Tourner.

C'est sur ce navire que j'ai été pour la première fois en contact avec les mœurs américaines. Je regardais avec une sorte d'avidité ces marins si différents des Provençaux par leur humeur et leur tenue si relativement taciturnes et tout d'une pièce.

La flotte avait quitté Toulon pendant que nous remplissions la mission qu'on nous avait donnée, et nous la rencontrâmes quelques jours seulement avant la prise de Malte (12 juin 1798). Pendant la nuit qui suivit notre jonction, il y eut un changement notable à bord de notre corvette. Le capitaine d'une des frégates étant trépassé de la veille fut remplacé par notre propre capitaine, et ce dernier par un lieutenant de vaisseau venu d'un autre navire. Avec lui arriva à bord un officier nouveau en remplacement d'un des nôtres qui avait suivi le capitaine. Cette mutation s'accomplit dans la nuit et sans que nous en eussions connaissance que par l'événement lui-même. Ce n'est qu'au matin que nous vîmes notre nouveau commandant. C'était un Normand, très bel homme, et qui paraissait doué d'une grande force musculaire. Il avait aussi une tout autre allure que son devancier.

L'officier venu avec lui ne manquait pas non plus d'une certaine tenue. Il était très bon marin, de sorte que nous gagnâmes beaucoup au changement. Avec le nouveau commandant commencèrent immédiatement les exercices, et la vieille *Badine* devint en peu de temps un vrai bâtiment de guerre, car son équipage était excellent et ne péchait plus que par le défaut d'ensemble. Nous eûmes bientôt lieu de nous applaudir de notre marche nouvelle. L'armée fila et alla prendre Malte. Nous fûmes, nous, laissés en croisière sur les côtes de la Sardaigne, pour faire rallier les bâtiments retardataires sortis des divers ports d'Italie. Nous entrâmes bientôt à Cagliari, où était le centre de notre station. Mais nous y fûmes reçus coussi-coussi par les habitants, quoique assez bien par les autorités locales.

Il y avait dans la darse de Cagliari une frégate vénitienne,

dont l'équipage devait être dispersé depuis longtemps, mais qui conservait encore quelques officiers et battait son pavillon; du reste aucun bâtiment de guerre. Certes, si j'avais été sujet au péché d'envie, je n'eusse pas manqué de le commettre sur cette rade, car la terre était pleine de tentations, et nous ne pouvions user, en aucune manière, des joies qu'elle nous promettait. La misère des élèves était grande encore à cette époque, et, comme on ne payait pas la solde, nous étions littéralement sans un sou. Le moyen de ne pas se donner au diable en voyant à quatre pas de nous, sur le môle, des cafés bien frais où nous eussions pu nous désaltérer pour quelques centimes, et dans lesquels nous ne pouvions mettre les pieds, faute d'argent. Les matelots, du moins, allaient boire à la fontaine, mais nous avec nos sabres et nos insignes, nous trouvions dur d'en faire autant. Il le fallait néanmoins, car le capitaine que nous accompagnions à terre eut aussi bien songé à porter l'élève sur ses épaules qu'à l'emmener avec lui dans aucune maison.

Quelquefois, lorsque nous faisions de l'eau ou des vivres, arrivaient des scènes tragiques. Ainsi, par suite d'une querelle entre deux bouviers, qui nous apportaient des barriques sur leurs charrettes, un d'eux reçut de son camarade un coup de couteau qui l'étendit mort sur la place. L'assassin se jeta comme un fou dans la chaloupe que je commandais et vint embrasser le pavillon. Pousser au large de quelques brasses fut l'affaire d'une seconde et il était temps, car les amis du mort vinrent en grand nombre pour enlever le réfugié. Ils s'arrêtèrent forcément devant l'impossibilité et de vociférer non contre nous, qu'ils approuvaient du fond de l'âme, mais contre le sort qui ne leur permettait pas de se venger. Pendant ce tumulte la garde arriva, mais, dès que je l'aperçus, je mis à la voile pour me rendre à bord, laissant sur le quai une partie des provisions à la merci de la populace, qui, appréciant mes motifs, n'y toucha pas et qui eut fait un mauvais parti à

quiconque se fût permis le moindre larcin. On débarqua dans la nuit ce malheureux à quelques lieues de là, et tout fut dit, car un coup de couteau n'est pas une affaire dans ce pays-là.

La conduite que je tins à cette occasion me valut apparemment la bienveillance des gens du peuple qui fréquentaient le môle, car je pus sortir sain et sauf d'une bagarre, qui eut lieu bientôt après, et dans laquelle il est miraculeux que nous n'ayons pas perdu la vie, un de mes camarades et moi. Envoyé chez le consul pour porter un message, cet élève avait pris avec lui un beau caniche qu'on n'était pas dans l'usage de laisser descendre à terre du côté de la ville, et il l'avait étourdiment lancé sur des enfants qui se baignaient dans la darse, comme on avait l'habitude de le lancer à bord au milieu de nos mousses, sans qu'il en résultât jamais le moindre inconvénient. L'animal, accoutumé à ces jeux nautiques, se porta vers les enfants, mais ceux-ci s'effrayèrent et cherchèrent à gagner la rive en poussant de grands cris. La populace accourut, et un cordonnier s'étant écrié « que les Français faisaient manger les enfants par leurs chiens », il n'en fallait pas davantage pour animer les gens du môle, de telle façon que, si l'élève eût paru, il eût, très probablement, été mis en pièces, avant qu'il lui eût été possible de s'expliquer. Heureusement il avait été remplir sa commission, après avoir lancé le chien, sans s'occuper des suites, et on ne le trouva pas, mais on me trouva moi, qui n'en pouvais mais, et qui, ignorant la cause de tout ce tapage, m'étais avancé vers la foule. « Ce n'est pas toi, disait le cordonnier, mais c'est un homme habillé comme toi! » Et là-dessus, prenant une pose tragique : « Est-ce d'un chrétien, s'écria-t-il, de faire dévorer des innocents par des bêtes féroces? Est-ce pour cela que vous venez demander l'hospitalité dans notre île... » Je coupai court à ce harangueur, en m'écriant à mon tour : « Où est le mal? Où sont les blessés? Quelqu'un a-t-il seulement été mordu? » On n'eût pu répondre à ces interrogations, sans aucun doute; mais ce n'était pas de cela qu'il

s'agissait, et il était bien plutôt question de me jeter à la mer que de m'écouter. Cependant, comme j'avais une douzaine de matelots avec moi, et qu'au fond ce n'était pas à moi qu'on en voulait, nous pûmes contenir la foule, tant bien que mal, et la querelle allait dégénérer en parlementage, lorsque le diable, qui se mêle de tout, amena le délinquant sur le môle, où il revenait sans se douter de rien, après avoir rempli sa mission. En le voyant, on l'entoura et on le couvrit en un clin d'œil de coups de toute sorte et de crachats à la figure, sans que cependant il en résultât aucune blessure. J'eus ma bonne part de tout cela dans cette bousculade, où personne ne s'entendait et où chacun tapait à qui mieux mieux. Les matelots, comme on le pense bien, se jetèrent à l'instant dans la bagarre et, malgré le nombre des assaillants, je crois que nous nous serions débrouillés, mais la garde arriva et un major de place qui mit fin à la bataille en introduisant mon camarade dans un corps de garde sous la protection d'un fort détachement. Il n'en fallait pas moins pour contenir la foule, qui s'était accrue de plusieurs centaines de paysans, avec lesquels il n'eût plus été question de bourrades, mais bien de coups de stylet. Heureusement que tout cela finit par s'apaiser, grâce à l'intervention du brave major.

Nous vîmes arriver, un beau matin, sur cette rade neutre de Cagliari une frégate anglaise de cinquante canons, et nous apprîmes bientôt qu'elle portait partie de l'équipage et tout l'état-major de la *Sensible* de 36, qu'elle avait capturée peu après que celle-ci eut quitté Malte. Je me rendis à bord par ordre du commandant, pour y prendre le capitaine et ses officiers.

Jamais je n'avais vu un bâtiment anglais armé en guerre et j'examinai cette frégate, qui se nommait le *Seahorse*, aussi bien que ce me fut possible, mais on ne m'en donna guère le temps. Je fus frappé de la grosseur de ses coronades, arme qui nous était à peu près inconnue à cette époque. J'admirai aussi

les poulies de retour de ses drisses de hune, que je trouvais très grandes par rapport aux nôtres ; enfin, je me dis à moi-même que notre pauvre petite *Badine* ne brillerait pas à côté d'un navire de cette force. Cependant nous n'étions nullement faibles, eu égard à notre dimension, et notre équipage avait une force musculaire remarquable. Nous avions bien quelques Provençaux à bord, mais le fond était Languedocien et avait été levé dans le golfe de Lyon. Les hommes étaient en général très beaux dans ces quartiers, où le recrutement n'était pas toujours facile. Ils excellaient dans la profession ; seulement ils étaient criards et insubordonnés, mais le nouveau capitaine avait rétabli la discipline, et ce fut fort heureux, car à quelque temps de là nous fûmes chassés vigoureusement, et je ne doute pas que, si nous n'eussions bien exercé notre équipage, nous n'eussions été pris dans cette chasse.

Nous aperçûmes l'ennemi peu après le déjeuner, comme nous faisions route pour rentrer en rade de Cagliari. Il était au vent à nous et s'en venait avec la brise du large, qui fraîchit, comme on sait, à mesure que le soleil monte. Nous reconnûmes parfaitement deux frégates de quarante canons et une corvette de notre force qui était un peu en arrière. Les frégates venaient sur nous sous toutes voiles et, nous, nous mouillions les nôtres avec la pompe à incendie, afin de ne pas perdre la moindre parcelle du petit vent que nous ressentions. Enfin la brise du large nous arriva et en même temps des boulets envoyés par les pièces de chasse, dont un perça la bonnette (1) de bas ; un autre écorcha un peu la vergue de misaine et un troisième coupa l'itaque du petit hunier. Nous filions en attendant vers le cap de Poule, notre vieux pilote provençal côtier prétendant qu'il y avait là une crique dans laquelle nous pourrions entrer et une tour des gardes qui nous protégerait peut-être en vertu de la neutralité ; qu'il ne répondait pas de la cor-

(1) Voile que l'on mettait au dehors de la misaine, lorsqu'on était vent arrière.

vette, mais que, si nous la perdions, ce serait à la côte et que cela valait mieux que de la donner à l'ennemi. Le capitaine approuvait ce parti, qui était évidemment le meilleur que nous puissions prendre, et il encourageait les pièces de 8, que nous avions en retraite, à tirer vivement, parce que, disait-il, ça nous poussait. Du reste, il avait bon air sur son banc de quart et disait des mots fort drôles, tout en veillant à sa manœuvre. Ainsi, comme les frégates avaient d'abord mis le pavillon espagnol, il s'écria, tout en riant : « Ah ! ils nous prennent pour des abbés, mais à d'autres ! »

La chasse dura près de deux heures ; nous ne perdîmes heureusement personne, mais nos voiles furent trouées en plusieurs endroits. Lorsque les frégates, que nous avons su après être l'*Émeraude* et l'*Acmène*, nous quittèrent parce qu'elles ne pouvaient nous suivre dans la crique, à cause de leur tirant d'eau, elles étaient si acharnées à la poursuite qu'elles se gênèrent l'une et l'autre en venant au vent, pour nous envoyer une dernière bordée ; elles nous firent ainsi peu de dommage.

Peu de jours après, nous prîmes un brick marchand anglais. Nous rentrâmes à Toulon au bout de nos vivres ; mais, avant de quitter la Sardaigne, il arriva que plusieurs corsaires de Tunis opérèrent un débarquement à Saint-Pierre, s'emparèrent de cette petite île et en enlevèrent presque tous les habitants. À peine l'événement fut-il connu à Gagliari que le vice-roi en appela à notre capitaine et le supplia de se porter sur les corsaires, afin de leur arracher leur proie et d'empêcher que les victimes de cette déprédation ne fussent emmenées en Afrique. Je dois ici rendre justice au brave Normand qui nous commandait. Il ne balança pas un moment, et l'équipage partagea ses sentiments de générosité.

Nous mîmes incontinent à la voile, décidés à faire lâcher prise aux maraudeurs, quels qu'ils fussent. Malheureusement nous arrivâmes trop tard, et les Chebeks avaient disparu. Cet enlèvement de gens paisibles, dont la masse se composait

presque entièrement de femmes et d'enfants, est, je le crois, le dernier exploit des Barbaresques sur cette côte et même ailleurs. Je suppose que des représentations sérieuses furent faites au bey de Tunis, les armements en question étant sortis de cette régence; mais aucune mesure militaire ne fut prise par les grandes puissances pour mettre fin à ces pillages des forbans de la Méditerranée. Ce n'est que plus tard, et lorsque la paix générale fut établie, que l'Angleterre se décida à une attaque vigoureuse contre Alger. Cette attaque obtint une sorte de succès et délivra plusieurs esclaves chrétiens, mais elle ne coupa nullement la racine du mal. C'était à la France, respirant à peine et encore sous le coup de ses anciens désastres, que cet honneur était réservé. C'est elle qui devait affranchir les côtes d'Espagne et d'Italie de ces tributs honteux de chair humaine qu'elles payaient de temps à autre aux barbares et le commerce de toutes les nations de ses sacrifices annuels. Alger fut pris un beau jour, ses milices turbulentes exportées et la piraterie extirpée radicalement, le tout pour venger un coup d'éventail que le Dey, dans un moment de colère, avait fait mine de porter à notre consul général. Vengeance, certes la plus noble et la plus utile en ce qu'elle rendait un service éminent à l'humanité et à la civilisation, en même temps qu'elle prouvait ce que peut le grand pays de France, quand il est révolté par un outrage!

A mon arrivée à Toulon, mon frère puiné, à qui la mer n'allait pas, trouva moyen de la quitter, mais il fut immédiatement remplacé par mon troisième frère Richild, qui, grand comme un baliveau, arrivait du Limousin à seize ans, sans jamais avoir servi. Le caractère de ce dernier était particulier. On n'a jamais vu un jeune homme plus calme et d'un sang-froid plus imperturbable. Il avait pour principe de ne se hâter en aucune circonstance. Il servit six mois comme novice et, au premier examen, il passa élève sans difficulté. Voici son court dialogue avec M. Monge. Celui-ci lui demanda d'abord le plus

grand diviseur commun. Je ne me rappelle pas la réponse, mais l'examinateur lui dit : « Vous avez vu autre chose que l'arithmétique? — Oui, monsieur. — La géométrie. — Oui. — L'algèbre peut-être. — Oui. — Allez vous asseoir. » Il faut savoir que, depuis la Révolution, on commençait à s'adonner aux sciences exactes dans les provinces, et qu'un vieux chanoine ami de mon père avait pris soin d'enseigner quelques principes à Richild, qui, étant lui-même porté par le goût vers les mathématiques, avait fait de notables progrès.

Nous voilà donc acheminés tous deux comme on pouvait l'être à cette époque, c'est-à-dire, assurés de manger le pain de la République, jusqu'à ce que nous fussions tués ou mis hors de service par quelque chose d'approchant, mais rien de plus. Nous courûmes, depuis, des fortunes diverses, nous étant séparés à Gênes bientôt après. Cette séparation devait être éternelle, car le pauvre garçon mourut sans que j'aie eu le plaisir de le revoir. Il était devenu assez promptement lieutenant de vaisseau et lieutenant estimé. C'était un homme de mérite et qui eût fait son chemin. Il s'était distingué à bord du *Bulldog,* corvette prise sur les Anglais et qu'on avait armée, comme on avait pu en Italie. On parla peu de cette affaire, parce que le coup de main véritablement très hardi qu'il fallut entreprendre était forcé, pour ainsi dire, mais il n'en fait pas moins grand honneur aux sous-ordres qui l'exécutèrent.

Qu'on se représente en effet un bâtiment, assez mal installé, et à bord duquel le service se faisait comme il plaisait à Dieu par un équipage formé de bric et de brac, enlevé du môle d'Ancône plus d'une heure avant que le capitaine et les officiers, qui étaient tous au bal, aient connaissance de l'événement. C'est ce bâtiment qu'il s'agissait d'aller reprendre à plus d'une lieue au large avec le seul secours de deux canots qui étaient à terre. Le problème était difficile, et cependant il fallait le résoudre ou se préparer à subir un jugement humiliant. On n'hésita pas. Un bateau du pays, qui avait sur son avant une

pièce de quatre et qui servait à faire arraisonner les navires du commerce, reçut les équipages des deux canots. Un autre bateau plus petit, et dans lequel se jetèrent quelques marins et quelques braves officiers de la garnison, se joignit à lui, et puis voilà ces messieurs en bas de soie qui poussent au large pour aller reprendre le *Bulldog* ou périr. Ils réussirent. La frégate, retenue au large par le calme, ne put venir au secours de sa prise, que les bateaux capteurs abandonnèrent en y laissant plusieurs hommes ivres-morts, après avoir reçu quelques boulets de la petite pièce dont nous avons parlé. Ce coup de main était très beau, et il ne lui manquait que l'à-propos pour faire ou du moins pour commencer la renommée de ceux qui osèrent l'entreprendre. Malheureusement ils ne pouvaient faire autrement, étant tous compromis plus ou moins par le premier enlèvement.

CHAPITRE V

QUELQUES CROISIÈRES

Le *Saint-Hilaire*. — L'escorte des convois. — Je suis nommé second. — Le capitaine et mes camarades. — Gênes. — Un corsaire mahonais. — La paix. — J'embarque sur la *Badine*, comme officier. — Saint-Domingue. — Nos passagers. — *Circa pectus erat*. — Cherbourg. — Brest. — Dunkerque. — Armement de l'*Alerte*. — Voyage au Sénégal. — Mon ami le greffier. — Les noirs et les Maures de l'île Saint-Louis. — Nous ramenons le gouverneur évincé à Cherbourg. — L'*Impétueux* et son état-major. — Les rapports entre lieutenant et enseigne. — Tous ont le grand désir de se distinguer.

Je reviens sur mes pas.

Je continuai à naviguer sur la côte et passai successivement à bord de plusieurs navires. Je m'arrêtai enfin à bord d'un chebeck de dix canons, appelé le *Saint-Hilaire*, où je m'embarquai comme troisième officier et commençai dès lors cette escorte des convois que je ne devais plus quitter qu'à la paix, dès que j'eus tâté de cette navigation côtière, pleine de chances, mais aussi divertissante à plusieurs égards. En moins d'un an, je fus second de cette barque, ayant deux camarades à peu près de mon étoffe et quatre élèves. De plus, le chef de timonerie était mon ami Guillois, depuis capitaine de vaisseau. Notre vieux maître calfat, qui était un homme d'expérience et d'un bon jugement, disait en parlant de nous tous : « Le bon Dieu les fait et puis il les assemble. »

Il est certain qu'il eût été difficile de trouver une réunion plus complète de jeunes gens gaillards, alertes et décidés à tout entreprendre. Je n'ai encore rien dit du capitaine, mais il ne

perdra pas pour attendre. C'était un Normand de taille ordinaire, fort comme un cheval, et qui nous parut d'abord peu avenant; mais nous ne tardâmes pas à voir que, sous une écorce assez rude, il cachait un bon cœur et même un bon caractère. Il provenait du commerce, comme la plupart des officiers de ce temps; mais le long séjour qu'il avait fait sur les vaisseaux de guerre l'avait poli jusqu'à un certain point. Il parlait volontiers, et son jargon maritime était quelquefois très plaisant. Il chantait bien et nous égayait souvent après boire par des chansons qui n'étaient pas sans mérite. Bref, il avait compris les jeunes gens dont il était entouré, ne leur en voulait pas d'être jeunes, et reconnaissait hautement la supériorité de leur éducation. Il se revanchait par son expérience navale, qui était bien au-dessus de la nôtre, et au total nous l'aimions et l'estimions. Il se nommait Lephay, et il est mort capitaine de vaisseau après avoir perdu un bras vers la fin de la guerre.

Nous allâmes à Gênes et nous restâmes quelques semaines dans ce port. Là se passèrent plusieurs scènes, tantôt sérieuses, tantôt comiques, dont je rapporterai quelques-unes, afin de donner une idée de notre manière d'être dans ce temps-là. Nous étions amarrés à quatre dans la darse et nous fournissions l'équipage d'un petit bateau que le commandant de la place maintenait à la chaîne, dans le but de s'assurer si les pêcheurs qui allaient en mer étaient munis d'une permission. L'élève qui était de service sur cette sorte de stationnaire avait mission de vérifier les laissez-passer délivrés par l'état-major et de ne laisser partir aucun pêcheur qui ne serait pas porteur de cette pièce essentielle. Jusque-là tout était régulier. Mais ce qui ne l'était pas autant, c'est que le commandant susdit faisait attendre les pêcheurs, avant de leur délivrer leur papier, plus longtemps qu'ils ne l'eussent voulu, et qu'en outre on exigeait dans ses bureaux deux francs par bateau, ce qui semblait dur aux Génois. Comme ceux-ci étaient fort avisés, ils s'imaginèrent qu'en contant leurs griefs aux élèves chargés de contrôler les

sorties, ils obtiendraient un adoucissement quelconque, et ils ne se trompèrent pas, car les élèves de ce temps de désordres étaient très accommodants et très humains. Ils comprirent le désagrément qu'éprouvaient les pêcheurs et ils compatirent à leur fâcheuse position, en ne se montrant pas rigoureux observateurs de leur consigne. Les pêcheurs reconnaissants ne laissaient pas leurs jeunes protecteurs manquer de poisson, ni de fruits. Mais les complaisances de nos jeunes gens allèrent si loin que les recettes de l'état-major en souffrirent bientôt considérablement. De là des éclaircissements, et enfin la découverte du pot aux roses. Le général qui commandait en ville, prit fort bien la chose et en rit de tout son cœur.

Nous quittâmes Gênes pour rentrer à Toulon, où nous arrivâmes bientôt et où nous reprîmes nos allures le long de la côte. Dans une de nos sorties, on nous dénonça un corsaire mahonais, qui devait être caché dans les îles d'Hyères. Nous allâmes l'y chercher et nous le trouvâmes effectivement, qui faisait sa soupe dans une crique à l'est de l'île du Levant. Nous le surprîmes certainement, et néanmoins nous ne pûmes l'empêcher de faire voile, car il avait une soixantaine de grands gaillards fort alertes et qui n'avaient pas la moindre envie de venir à Toulon. Heureusement la volée, qui renversa brusquement sa marmite, coupa sa longue antenne à quelques pieds au-dessus de la drisse. Le corsaire ajusta sa voile comme il put et nous obligea à le chasser jusqu'au soir. Enfin, cependant, nous nous en emparâmes et, peu après, nous en prîmes deux autres. Nous étions devenus un épouvantail pour les Mahonais.

Enfin, un bon jour, la paix se fit. La paix, mon Dieu! qui comprendra l'effet magique que ce mot fit sur nous. Le premier mouvement ne fut pas un mouvement de joie, car nous doutions encore, et puis nos oreilles n'étaient pas faites à ce mot, pas plus que nos habitudes à la chose. La faculté d'aller et de venir sans être perpétuellement sur le qui-vive, la reprise des armements commerciaux, les congédiements de nos

marins, mais c'était trop de biens à la fois, sans compter la circulation de l'argent qui commençait et dont, pour ma part, je fus ébloui. Jamais je n'avais eu en ma possession que des sommes très minimes, et je n'exagère rien en disant que de ma vie je n'avais jamais passé par la même porte en compagnie d'une centaine de francs. Comme, durant le dernier voyage d'Italie, j'avais été fait officier, j'eus à recevoir, en rentrant, quelques mois de solde, qui me parurent un *pactole*. Il est vrai que mes besoins augmentèrent en conséquence de ma nouvelle position, mais aussi que de jouissances! D'abord une chambre à terre, puis le spectacle, le café, sans compter que je montai ma garde-robe en véritable jeune homme. Je ne fis pas de folies néanmoins, parce que, immédiatement transplanté sur la *Badine* où j'avais servi quelques années auparavant, je ne tardai pas à filer pour Saint-Domingue.

Je quittai avec regret le capitaine Lephay et mes amis du *Saint-Hilaire,* mais enfin je les quittai pour m'en aller au large. Je n'avais point encore franchi le détroit, et, malgré toutes les peines que je m'étais données pour me faire envoyer à Brest, je n'avais pu y réussir. Je sentais que je perdais mon temps désormais à la côte de Provence et qu'il était temps de la quitter, si je ne voulais pas borner ma carrière en continuant cette petite navigation. Je passai sur la *Badine,* qui devait aller à Saint-Domingue, avec l'expédition de l'amiral Ganteaume, et bientôt nous fîmes voile. Nous naviguâmes de concert avec elle pendant quelque temps, mais enfin nous nous séparâmes pour ne nous rejoindre qu'à Saint-Domingue. Nous eûmes là, en arrivant, un spectacle fort pénible. C'est celui de deux de nos vaisseaux qui avaient donné sur les roches. L'un d'eux s'en tira, mais l'autre ne put en être arraché. On ne comprend guère comment un tel malheur arriva; le temps était superbe, la brise fraîche du large et toutes les circonstances favorables pour entrer. Il est vrai que les noirs avaient enlevé les balises, mais comment l'armée de l'amiral Villaret-Joyeuse,

au mouillage depuis plusieurs jours, ne les avait-elle pas rétablies? Comment le Major général n'avait-il pas eu soin d'envoyer des pilotes au-devant des divisions qui arrivaient? D'autre part, comment des vaisseaux qui mettent en panne sur une côte, mettent-ils en panne, le cap à terre, lorsqu'ils sont très près? Il était clair que cette manœuvre les obligerait à un virement de bord, lorsque l'eau viendrait à leur manquer et qu'ils n'auraient pas le temps de prendre assez d'ère pour assurer l'évolution. Je ne sais si on fit ces objections aux capitaines lors de leur jugement; mais je crois que la chose se passa beaucoup mieux pour eux qu'ils n'avaient sujet de l'espérer, si on eut été plus rigoureux pour la perte des vaisseaux en ce temps-là. Je ne relèverais pas cet événement fâcheux, si nous étions corrigés depuis longtemps du laisser-aller avec lequel nous procédons aux jugements de ces sortes d'affaires; mais, quoique la marine ait beaucoup gagné depuis, sous d'autres rapports, elle n'a fait aucun progrès sous celui-là.

Nous débarquâmes, en arrivant, les deux compagnies que nous portions, et nous commençâmes à nous nettoyer après en être délivrés. C'étaient de braves soldats et des officiers fort recommandables sans doute; mais on connaît l'extrême embarras qu'occasionnent toujours aux bâtiments de guerre ces sortes de cargaisons, et la satisfaction qu'éprouvent les marins lorsqu'ils les mettent à terre. Parmi nos passagers il y avait un jeune médecin, qui était recommandable à plus d'un titre; il avait une prestance remarquable et, à ce qu'il paraissait, beaucoup de science, en dépit de son jeune âge. Il savait le grec, comme le démontrait un Anacréon qu'il avait sans cesse à la main, et s'exprimait d'ailleurs avec une rare élégance. Il avait trouvé à bord à qui parler, beaucoup plus qu'il ne le supposait probablement, car je n'ai jamais vu de stupéfaction pareille à la sienne, lorsque notre capitaine, qui avait l'air d'un grossier matelot, se révéla à lui d'une manière aussi inattendue qu'elle était irrécusable. J'étais de quart et il ventait bonne

brise, ce qui nous faisait incliner un peu. Le capitaine s'était affourché sur le gaillard, ce qui signifie qu'il avait écarté raisonnablement les jambes, afin de défier le roulis. Tout à coup un éclat de bois provenant d'un réa de poulie fut projeté si fortement qu'il vint se ficher dans le bordage du pont, précisément entre les jambes susdites. Or, comme le capitaine ne bougea pas, le docteur s'écria, en me regardant « ... *illi robur et æs triplex* », etc. etc... Mais je ne pourrais peindre son étonnement lorsque le capitaine lui dit tout à coup : « Docteur, vous oubliez *circa pectus erat*. » C'est qu'en vérité on se serait autant attendu à voir le cabestan faire une pareille observation que le brave capitaine. Il était très instruit et savait ses classiques sur le bout du doigt.

Nous avions aussi un jeune élève de l'École polytechnique. Non seulement il était au-dessus de nous tous en fait de sciences, mais il avait en outre toutes les parties d'un homme bien élevé, et on le considérait beaucoup à bord. J'eus la bonne fortune de l'avoir de quart avec moi, et nos causeries étaient sans fin, malgré l'immense supériorité qu'il avait sur moi en mathématiques et en littérature. C'est que les élèves de l'École polytechnique, dans ces commencements, ne négligeaient pas cette dernière partie autant qu'ils l'ont négligée depuis et qu'ils étaient généralement distingués par d'autres connaissances que celles des sciences exactes. On les appelait à Paris les « Don Quichotte du bon goût », et ils méritaient cette appellation par la manière dont ils faisaient justice des pièces de théâtre, vieilles ou nouvelles. On leur doit la réhabilitation de la vraie poésie et le rajeunissement de la gloire, alors un peu oubliée, de Corneille et de Racine.

Je ne me mêle pas de ce qui se passa alors dans cette partie de l'île, ni des événements qui s'y succédèrent. Arrivés à temps pour voir les ruines de la capitale encore fumantes, nous quittâmes la colonie bientôt après, pour rentrer en France, y prendre de nouvelles troupes et recommencer le voyage. Nous

nous présentâmes devant Brest, mais nos coups de canon réitérés ne nous ayant point attiré de pilote, nous n'osâmes pas donner dedans et notre capitaine se décida à laisser courir pour Cherbourg, où nous entrâmes le surlendemain. C'était la première fois que je voyais cette belle côte de Normandie, que j'ai visitée depuis à satiété. L'établissement du port militaire n'était pas à beaucoup près ce qu'il est devenu depuis, et la rade me sembla peu sûre, car la digue ne s'élevait point encore au-dessus des marées de l'équinoxe. Comme nous étions en paix avec l'Angleterre, j'eus là occasion de voir bon nombre de bateaux de Jersey et de Guernesey, et j'en admirai l'élégante construction, ainsi que la bonne mine de leurs équipages.

On nous renvoya à Brest avec un pilote de la Manche, qu'on nous mit à bord. Nous y arrivâmes avec une belle brise d'ouest, la veille du pardon de Gouesnou.

La pauvre *Badine*, vieille et un peu disloquée par les grosses mers que nous avions trouvées sur le banc de Terre-Neuve, dut entrer dans le port pour s'y calfater avant de reprendre le large, et nous profitâmes de ce répit pour débarquer. Nous nous étions brouillés avec notre capitaine et nous résolûmes de le quitter tous ensemble, ce qui était facile à cette époque. Je fis comme les autres, sans pouvoir m'en donner à moi même une raison satisfaisante, car j'aimais le capitaine, loin de lui en vouloir, et j'aurais dû le défendre, lorsqu'on l'attaquait dans le carré. Mais je cédai à la camaraderie, comme on fait dans le jeune âge, et si je n'eus pas à m'en repentir plus tard, c'est par un bonheur qu'il n'était pas raisonnable d'espérer.

Je séjournai à Brest quelques semaines seulement et c'en fut assez pour me le faire prendre en grippe. D'abord il me sembla noir, sale outre mesure et désagréable de toute façon, à cause du peu de facilité qu'on y trouvait pour se nourrir. Peu habitué alors à vivre à terre, je ne me faisais pas à la nécessité d'aller chercher mon dîner de chaque jour dans les vilaines échoppes qui foisonnaient sur le quai, et je trouvai les rares

restaurants qu'il y avait en ville beaucoup trop chers. Tout cela, joint à la pluie presque continuelle, me déplaisait, et je saisis la première occasion qui se présenta pour m'en éloigner. On eut besoin d'envoyer quelques officiers à Dunkerque à cette époque et on m'y expédia. Je devais passer par Paris, où je m'arrêtai quelques jours, et ce voyage me sembla charmant.

J'avais été embarqué, à mon arrivée à Dunkerque, comme second sur une gabarre qu'on chargeait pour le Sénégal. Nous étions deux officiers sur cette barque et un élève, avec l'accompagnement ordinaire du commissaire et du major. Nous eûmes en outre plusieurs officiers passagers, car nous devions transporter une compagnie du 47e de ligne. En même temps que nous armions, nous fréquentions les cafés, comme c'était alors l'usage, et nous vivions fort bien avec messieurs de la garnison. Parmi les officiers se trouvait M. Cambronne, célèbre depuis et qui était, en attendant sa célébrité, un des bons vivants de la caserne. Nous devions nous retrouver plus tard, et certes, ni lui, ni moi, ne pouvions prévoir que ce serait au milieu des combats perpétuels de la campagne de France. Nous nous rappelâmes avec plaisir notre séjour à Dunkerque, en déjeunant au bivouac peu après Champaubert.

L'armement de l'*Alerte*, — ainsi s'appelait la gabarre en dépit de sa lourde charpente, — ne pouvait être éternel. Il prit fin comme toute chose, et nous dûmes faire voile avec notre chargement et nos soldats passagers pour nous rendre au Sénégal, où nous arrivâmes sans incident remarquable.

Je trouvai là un ancien employé que j'avais connu à Paris et qui passait pour assez mauvaise tête, quoiqu'il fût sans contredit un homme de mérite. Peut-être est-ce parce qu'il avait trop de mérite qu'on ne s'accommoda pas longtemps de lui dans les bureaux? Il ne put y être conservé, malgré l'amitié de Fain, qui réussit à l'envoyer au Sénégal, comme greffier de la colonie, sans beaucoup de peine. C'est que déjà l'ongle du lion se faisait sentir et qu'on éloignait volontiers les hommes qui se

montraient trop fortement empreints de la fierté républicaine. Le susdit clochait de ce pied-là, et on l'envoya volontiers au large pour cette raison. Il eut le bonheur de trouver une excellente bibliothèque, rassemblée par les soins de ses prédécesseurs, et, comme son greffe lui donnait le moyen de vivre doucement, à la manière du pays, il se trouvait heureux. Il se plaignait seulement de ne pas trouver à qui parler dans la colonie, et, pour s'étourdir sur ce désagrément, il venait de fomenter une petite révolution au moment où nous arrivâmes. Quand je dis fomenter, ce n'est peut-être pas le terme propre, et je ne voudrais pas charger sa mémoire d'un fait de cette nature, légèrement. Je crois plutôt qu'il laissa faire; car, comme il était et par ses talents et par son caractère très au-dessus des Sénégalais de ce temps, je n'admets pas qu'ils se fussent décidés à déporter leur gouverneur sans l'assentiment de M. le Greffier.

Quoi qu'il en soit, le bureau des colonies approuva, et nous rapportâmes en France le gouverneur dépossédé.

Il y avait à cette époque sur l'île Saint-Louis un seul blanc établi et je ne sais combien de quasi-blancs, mais de blanches, point. Le sol était peu cultivé et, hormis le mil, on n'en tirait aucun secours. Les légumes étaient si rares qu'on s'invitait, lorsqu'on avait une salade à offrir à ses hôtes. Du reste, le poisson était abondant et les volailles pas chères. Il arrivait quelques goélettes pour la traite de la gomme et de temps en temps de gros négriers, mais qui ne faisaient que prendre langue en passant et se rendaient ensuite dans le sud. C'est que le Sénégal n'était pas un marché pour eux et que les Yoloffs de cette partie de la côte étaient libres. Quels beaux noirs! et comme j'étais frappé de leur tournure, lorsque je les rencontrais dans la campagne avec leurs grandes zagaies! Plusieurs d'entre eux étaient réellement remarquables. J'ai vu dans l'autre sexe une seule femme parfaitement belle de forme et qui n'avait d'autre défaut que d'être colossale.

Les Maures, qui circulent constamment entre le fleuve Sénégal et le désert, sont, comme on sait, extrêmement jaloux de leurs femmes, qui ne sont jolies que dans leur toute première jeunesse. J'ai vu parmi elles des figures ravissantes, devant lesquelles un peintre se serait extasié, et des enfants également charmants; mais la vie que mènent ces peuples est tellement dure que la beauté ne peut se conserver chez elles. Il serait difficile de faire comprendre à nos poupées civilisées comment on peut aimer, ou même supporter, une vie pareille à celle que mènent les dames maures les plus huppées; et il est douteux que la plus pauvre de nos paysannes voulût changer de sort avec n'importe quelle princesse du désert, bien que cette dernière ait des milliers d'arpents de sable à sa disposition, qu'elle voyage sur un chameau et qu'elle soit servie avec empressement par des esclaves. Quant aux hommes, leurs pérégrinations continuelles les endurcissent de bonne heure, et leur force musculaire considérable se conserve jusqu'à un âge avancé. Les plus riches ont des chevaux, mais cela ne les exempte pas des misères inhérentes à leur genre de vie. On a blâmé avec raison leur fanatisme cruel, leur avidité et les maux qu'ils font souffrir aux malheureux naufragés qui tombent entre leurs mains; mais il faut avouer que, les comblassent-ils de faveurs et les traitassent-ils en frères, peu de marins s'accommoderaient de la misérable existence du désert. Ces Maures, répandus sur tout le littoral africain, depuis le cap Spartel jusqu'au cap Blanc et même un peu plus bas, sont pasteurs; mais ils sont aussi pillards ou guerriers — comme on voudra — et dominent en général les peuplades noires par l'ascendant d'une demi-civilisation. Ils sont aussi marchands et de manière à ce que tout le commerce passe par leurs mains. Tantôt ils protègent les caravanes, et tantôt ils les pillent; mais toujours ils les dominent, et elles ne peuvent se rendre du Sénégal à Tanger que sous leurs auspices.

Je passai quelques jours à terre chez mon ami le greffier,

qui m'avait accueilli avec empressement et qui me faisait manger des outardes tant qu'il pouvait. Nous nous oubliions quelquefois à causer jusqu'à deux heures du matin. Il me raconta l'histoire de son prédécesseur, qui lui avait laissé une excellente bibliothèque et qui, étant un homme lettré, avait dû faire une figure singulière au milieu des Maures, des noirs, des capitaines traitants de gomme et autres blancs ou soi-disant tels, qui formaient seuls la population du Sénégal. Eh bien, ce séjour prolongé sur ce plateau de sable qu'on appelle l'île Saint-Louis, au milieu des êtres les plus éloignés de la civilisation et de ses agréments, sous une chaleur incandescente qui pouvait faire croire qu'on était dans le vestibule de l'enfer, avait été très utile à ce pécheur endurci. Tombé dans un milieu pareil après les délices de Paris, avec ses bas de soie et ses lunettes, il eut heureusement le temps de s'amender et de devenir honnête homme *in extremis*. Il avait établi une croix de canne à la tête de son lit, ce qui n'était pas commun en ce temps-là, et il y faisait dévotement ses prières. C'était aussi édifiant qu'extraordinaire pour un habitué du Palais-Royal. Il est vrai que, pour ne pas renier tout à fait sa philosophie, il recouvrait l'emblème sacré d'un rideau et que ce ne fut qu'après sa mort qu'on le trouva. Au reste, cette faiblesse est plus commune qu'on ne le croit, et surtout parmi les militaires; il fallait, à l'époque dont je parle, quelque courage pour en triompher.

Nous quittâmes le Sénégal après y être restés en station, et nous rapportâmes en France le gouverneur évincé. C'était un chef de bataillon, qui était décoré d'une balafre à la joue et qui ne manquait ni de talents ni de courage. Je ne sais pourquoi il avait déplu aux Sénégalais, ni comment il avait pu être enlevé si facilement, puisqu'il commandait les troupes. Il se plaignait fort de quelques personnes qui ne l'avaient ni soutenu, ni secondé, etc... Mais, comme ces sortes d'excuses sont banales en pareil cas, nous ne les admîmes qu'à titre de poli-

tesse. Du reste, il avait une cave excellente et nous eussions eu bien mauvaise grâce de douter de ce qu'il racontait en buvant son vin, qu'il ne nous épargnait pas. Nous faisions fort mauvaise chère, car le peu de volailles que nous avions pu nous procurer à Saint-Louis ne nous menèrent pas loin, et l'*Alerte* marchant comme une bouée, nous avions le temps de maigrir avant de prendre terre à la côte de Bretagne, où nous nous rendions. Le capitaine tomba malade et l'élève aussi. Heureusement, nous suffîmes, mon camarade et moi, aux besoins de tous les jours, mais, grand Dieu, quels quarts que ces quarts de six heures avec une nuit de quatorze heures! J'ai eu le loisir de faire des réflexions dans cette éternelle bordée de Sainte-Amure, car je n'avais personne avec qui échanger une parole. J'en étais réduit à écouter les matelots qui chantaient ou discouraient dans trois ou quatre langues différentes. Comme j'étais doué d'un haut appétit et que le pain ne nous manquait pas, je mangeais des beurrées énormes. Ma logeuse de Dunkerque m'avait fait préparer sous ses yeux deux grandes potiches d'excellent beurre flamand.

Nous arrivâmes enfin malgré le peu de marche de la gabarre et nous prîmes terre à Cherbourg. Le calme nous obligea de mouiller un peu après que nous eûmes dépassé le feu des Casquets durant la nuit, et bien nous en prit, car au jour je jetai le loch moi-même pour neuf nœuds de courant le long du bord. Nous étions dans la *Déroute*, où un pêcheur vint nous prendre et nous piloter jusqu'à Cherbourg.

Nous avions eu la coquetterie de peindre l'*Alerte*, avant d'arriver. Personne, en la voyant, ne se fût douté de la longue traversée qu'elle venait de faire. On l'entra immédiatement, et une grande preuve de la mauvaise chère que nous avions faite, les uns et les autres, c'est que, bien qu'il fût amarré bord à quai, aucun de nous, le capitaine excepté, ne songea à descendre à terre avant de s'être bien rempli l'estomac. Il est vrai que le gouverneur avait eu l'attention d'envoyer à bord tout ce

qu'il avait trouvé chez le premier rôtisseur venu, et qu'il y avait sur notre table, naguère si frugale, de quoi nous occuper agréablement. Nous nous en donnâmes à cœur joie, et cette fringale dura tout le temps que nous restâmes à Cherbourg.

Il y eut, peu après notre arrivée, un incendie dans le voisinage du port; je m'y rendis avec l'équipage et nous en fûmes bientôt maîtres. Je ne parlerais pas de cette circonstance, n'était qu'elle donna lieu à un tour de force d'un de nos matelots qui, à demi ivre, était monté du premier jet sur le faîte de la maison avec ses sabots et qui se laissait glisser tout debout sur la pente du toit. Il fut heureusement arrêté par le petit rebord qu'établissait le canal de la gouttière, sans quoi il eût été précipité de plus de soixante pieds de haut sur le pavé.

Nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Lorient. J'emportai de Cherbourg une idée assez riante, à cause du bon accueil que nous avions reçu. Du reste, je m'occupai assez peu des travaux de ce port célèbre, qui étaient peu actifs en ce temps-là.

Arrivés à Lorient, on donna le commandement de la gabarre à un vieux lieutenant de vaisseau. Je ne sais pourquoi je m'étais figuré — moi qui en étais le second — que cette qualité de second me donnait des droits à la commander. Cette idée me traversa la tête, mais je ne fis pas la folie de commencer des démarches; en conséquence, et comme on armait le vaisseau l'*Impétueux*, je me laissai mettre dessus sans mot dire. Bien m'en prit, car je tombai là avec un état-major recommandable, à la tête duquel était un homme de premier mérite, L'Hermitte (1) de l'Inde. J'ai plus appris dans le cours d'une année passée à bord de ce vaisseau que je n'avais fait jusque-là, en ce qui concerne le service d'un bâtiment de

(1) L'Hermitte (Jean-Marthe-Adrien), amiral français, baron de l'Empire, né à Coutances en 1766, mort au Plessis-Picquet près de Paris en 1826. Il avait capturé dans ses campagnes, mers du Nord, des Indes et de Chine, 130 navires anglais, fait 1 600 prisonniers, pris 229 canons et plus de 10 millions de marchandises.

guerre, dans toute ma précédente navigation. Il est vrai qu'avec un capitaine comme le nôtre, pas un moment n'était perdu. C'étaient des exercices continuels, faits à blanc d'abord, mais plus tard nous tirions le canon en réalité, et nous apprenions méthodiquement à nous servir des petites armes.

Nous ne tardâmes pas à nous rendre à Brest et, à peine sur cette rade, nous apprîmes que la guerre était déclarée de nouveau. Ce fut une raison de plus pour continuer nos exercices et pour les faire sous voiles, lorsque le temps le permettait. Nous appareillâmes fréquemment dans ce dessein, et nous ne revenions d'ordinaire prendre notre corps mort que lorsque tout était terminé, M. L'Hermitte maniant son vaisseau comme un canot et le mettant sous voiles sans plus de difficultés. Cette manœuvre a pris faveur depuis, et, comme elle est devenue habituelle plus tard, on s'est prêté dans l'accastillage et aussi dans la façon de placer les ancres, etc., à la faciliter. Mais, de mon temps, il fallait la croix et la bannière pour appareiller un vaisseau ; les choses ont bien changé depuis.

J'ai parlé de l'état-major. Il était, ainsi que je l'ai dit, recommandable et même distingué pour le temps. Il y avait bien dans le nombre quelques personnes un peu trop sujettes aux vapeurs de l'après-dîner; mais les lieutenants étaient marins et c'est ce qui importait. Quant à nous autres enseignes, nous étions regardés avec raison comme des novices, et quoiqu'on ne nous traitât pas comme tels, nous nous serions donné de garde de ne pas laisser partout le haut bout à messieurs les chefs de quart; c'est qu'à l'époque dont je parle, il y avait une grande différence entre un lieutenant et un enseigne, lorsqu'ils étaient tous deux sur un vaisseau.

Le premier était chef de quart, et le second se tenait, par rapport à lui, dans une réserve continuelle, même hors de service. On attachait une importance réelle au rôle de lieutenant, principalement en escadre, et il résultait de cette opinion que ces messieurs avaient la conscience de leur valeur. Leur tenue

et leurs manières s'en ressentaient, et, bien qu'ils fussent en général de bons camarades, ils se familiarisaient peu avec leurs subalternes immédiats. Le service ne perdait pas à cela, et on avait alors plus de respect pour les grades qu'aujourd'hui; les lieutenants jouissaient de plus de considération personnelle, par exemple, que les capitaines de vaisseau d'à présent, et du petit au grand tout le monde s'estimait davantage. Nul n'eût souffert qu'on portât la moindre atteinte à ce qu'il croyait lui être dû, en affectant une sorte d'égalité. Comme on allait fort peu dans le monde, les jeunes gens disposés à s'émanciper avaient infiniment moins d'occasions qu'ils n'en ont de nos jours pour primer leurs supérieurs, et le mérite de salon était à peu près inconnu. Ce n'était guère que par son aptitude comme marin qu'on pouvait se faire distinguer. Il y avait sans doute des exceptions, surtout dans les ports de l'Ouest, où on était par nature fort accueillant, mais on était encore trop près de la Révolution pour que l'épaulette fût une garantie et pour qu'on admît dans sa maison le premier venu, uniquement parce qu'il était officier. C'est ce qui rendait les fréquentations rares, et d'ailleurs la discipline, qui se rétablissait à vue d'œil, laissait peu de temps aux beaux, quels qu'ils fussent, lorsqu'ils étaient embarqués. Les préfectures, qui venaient de naître, n'étaient point, comme elles le sont devenues depuis, un lieu de rendez-vous général, et le cercle qui y figurait était fort restreint. A bord on faisait non seulement la garde, mais le quart comme à la mer, dès que le bâtiment figurait sur la rade. C'était l'excès du bien, mais un excès fort gênant, et je me souviens avec peine d'avoir mangé mon dîner sur le pont plusieurs fois, en vertu de l'ordonnance que notre commandant faisait suivre à la lettre. C'était dur lorsqu'on était amarré sur un corps mort et qu'on n'avait pas de voile en vergue, mais c'était peut-être nécessaire pour ramener l'ordre. Au reste, tous les vaisseaux ne se soumettaient pas à cette rigoureuse exactitude, et, pour cette raison, on nous appelait, en plaisantant, les *esclaves*. Heureuse-

ment nous étions en fonds pour répondre aux mauvais plaisants, et, comme l'*Impétueux* avait une supériorité incontestable sur tous les autres bâtiments, notre amour-propre était à l'aise.

Je ferais rire maintenant si je rapportais nos conversations habituelles et nos préoccupations de tous les jours. Nous avions véritablement un grand désir du bien et l'envie de nous distinguer. Nos entretiens roulaient toujours là-dessus, et ils étaient animés par le spectacle continuel du blocus qui venait de s'établir devant Brest. Nous faisions des projets à perte de vue pour la descente en Angleterre, dont il commençait à être question. Cette disposition de notre esprit donna lieu à une publication fort courte, mais très énergique, destinée à faire connaître au pays le caractère des marins. Elle devint une sorte de programme, et comme elle partait de notre vaisseau, elle appela l'attention de l'autorité sur son état-major, dont cinq officiers furent appelés plus tard à Paris pour faire partie du corps d'élite destiné à figurer au premier rang, lors de la descente.

CHAPITRE VI

LE CAMP DE BOULOGNE

Projet de descente en Angleterre. — Le camp de Boulogne. — Ardeur patriotique des soldats et des marins. — Création des marins de la Garde. — Lannion. — Ma canonnière. — Je suis nommé lieutenant. — Le capitaine Lion. — Hospitalité bretonne. — Je suis appelé à Paris pour faire partie de la Garde des Consuls. — Notre cantonnement à Courbevoie. — Officiers et marins. — De Rouen au Havre. — Dîners et réceptions. — Le colonel Soulès. — Du Havre à Boulogne. — Vimereux. — Bals et fêtes. — J'ai la chance d'échapper à une frégate anglaise. — Tout est prêt. — L'escadre de l'amiral de Villeneuve. — Une nouvelle coalition. — La plus belle armée qu'on ait vue en France.

Tout s'animait sur la côte, depuis Bayonne jusqu'à Dunkerque. Partout on mettait sur le chantier des chaloupes canonnières, des bateaux plats, portant une pièce de 24 et des péniches armées d'un obusier. Les matériaux affluaient; les ouvriers montraient le plus grand zèle, et on peut dire que l'esprit de nationalité faisait des miracles.

Dans les ports plus rapprochés du lieu d'embarquement, on construisait une sorte de navires à trois quilles pour porter les chevaux et qui étaient aussi pourvus d'une batterie de long en long. Enfin on ne négligeait rien pour que l'armée expéditionnaire eût sous la main les moyens d'entreprendre son immense opération. L'argent ne manquait pas, et ce nerf de la guerre rendait tout facile.

On commença par se moquer, en Angleterre, de ces préparatifs, et la flotte *lilliputienne* défraya pendant quelque temps les caricaturistes de l'autre côté du canal. Ils ne tarissaient pas

sur ce chapitre, et, comme nous sommes grands imitateurs en France, même à nos dépens, on joua les coquilles de noix jusque sur nos théâtres. Les gens sensés ne plaisantaient guère sur un sujet aussi sérieux, mais ils étaient préoccupés, tant en Angleterre que chez nous, de la difficulté de réunir tant de faibles navires sur un point donné de la côte de la Manche, lorsqu'il était avéré que l'on ne pouvait naviguer le long de nos côtes que sous convoi et avec beaucoup de dangers. Plusieurs marins affirmaient même qu'une telle réunion ne s'effectuerait pas sans perdre au moins la moitié des bâtiments, et c'était en général l'opinion des plus expérimentés.

Cependant les troupes se rassemblaient à Boulogne et aux environs, faisant face à l'ennemi. Elles se répartissaient en camp de droite et camp de gauche, s'ordonnaient sur le littoral par divisions et l'opération commençait à se dessiner. Ce n'est pas tout. Il s'agissait de creuser des ports de droite et de gauche, afin que les navires arrivant de tous côtés pussent trouver un asile sûr. On s'en occupa, et les soldats prirent gaiement la pioche et la brouette pour cette besogne rebutante. C'était une œuvre patriotique; ils le sentaient. Ils connaissaient l'idée du premier Consul, ils en étaient pénétrés, et rien ne leur coûtait, pour que cette idée pût se réaliser. Jamais travaux plus durs ne furent exécutés avec une pareille allégresse. Il est vrai qu'on avait grand soin de les tenir au courant de leur solde et que, la journée qu'ils gagnaient comme manœuvres leur étant exactement payée, ils faisaient relativement bonne chère, ce qui entretenait leur santé en même temps que leur belle humeur.

On dira ce qu'on voudra de cette époque, mais, bien que les promesses qu'elle semblait faire n'aient pas été tenues, il est impossible que ceux, qui ont été témoins des faits et gestes de nos soldats, ne les aient pas admirés. Leur dévouement à la patrie, à l'honneur français, à l'homme qui, pour eux, personnifiait toutes ces choses, était pur de convoitise et d'égoïsme. Ils étaient décidés à se sacrifier dans l'occasion pour ces nobles

sentiments, et on le comprenait, rien qu'à les voir. Il est vrai que leur réunion offrait une foule de types devenus à peu près introuvables aujourd'hui, et l'on peut affirmer sans crainte que des milliers de sous-officiers d'alors avaient des figures aussi imposantes que celles des colonels d'aujourd'hui. Il est vrai que ces figures s'étaient bronzées au feu des batailles et qu'il leur en restait quelque chose, même lorsqu'elles étaient au repos. C'était bien là le calme de la force dans son héroïque simplicité.

Rien n'égalait la beauté de ces régiments, si ce n'est leur valeur, et, quoi que j'aie longtemps fréquenté nos armées depuis, je n'ai rien vu d'égal à ces soldats de Boulogne, qui servaient pour servir, et comme s'ils n'envisageaient pas de plus grand bonheur que celui-là. Jamais je ne parviendrai à exprimer toute l'admiration qu'ils m'inspirèrent dans le temps. C'est que je me trouvai par événement au milieu d'eux, et voici comment.

Le premier Consul, qui pensait à tout, avait dans sa Garde des grenadiers à pied et à cheval, des chasseurs de même et quelques batteries d'artillerie, avec une compagnie de Mamelouks. Il y avait en outre quelques officiers du génie et un petit corps de gendarmes montés, sous le nom de gendarmerie d'élite. Tout cela représentait assez bien les diverses armes, et il n'y manquait que des dragons, qui furent créés plus tard. Mais la marine n'était pas représentée, et comme elle allait jouer inévitablement un grand rôle dans l'expédition qu'on avait en vue, il était bien qu'on eût sous la main un corps de marins assez exercés pour concourir aux opérations et applanir les obstacles de mer ou de rivière qu'on pourrait trouver sur son chemin. De là, la création des marins de la Garde, qui eut lieu par arrêté des Consuls.

J'étais, au moment de cette création, dans un petit port de la côte, occupé de l'armement d'une canonnière — car j'avais quitté mon vaisseau — et mon esprit de jeune homme n'avait pas été à l'abri de la séduction d'un commandement.

Je fus tout de suite sous le charme, lorsqu'on m'offrit cette chance inespérée! Être appelé capitaine, ne plus connaître d'égal à son bord, etc... C'était merveilleux, éblouissant et tout à fait irrésistible; aussi je ne balançai pas un seul instant, malgré l'affection que j'avais pour mon brave commandant. Je le quittai avec une joie peu dissimulée et qui lui fit hausser les épaules. Il avait raison; je quittais la réalité pour l'ombre et un bon et solide vaisseau de guerre, très bien armé et manié, pour une coquille de noix, dans laquelle je devais me noyer ou me faire prendre. Ni l'un ni l'autre n'arriva néanmoins, parce que j'abandonnai le commandement susdit, comme j'abandonnai l'*Impétueux*, au moment où j'y pensais le moins et par l'effet d'une séduction encore plus forte que la première.

Il faut dire à ma décharge que mes deux plus chers camarades venaient de débarquer avant moi, appelés à Paris en toute hâte pour entrer dans le corps nouveau, et que deux autres devaient incessamment les suivre. Qu'on se représente l'effet de cette disjonction subite, pour un tel motif, sur un caractère comme le mien! Je ne me consolai que par le commandement de la canonnière, qui devait aussi me conduire à Boulogne, pour courir la même fortune que mes amis, et ce fut une des principales raisons qui me fit débarquer si lestement.

J'allai donc à Lannion, où se trouvait ma canonnière. On venait de la lancer quand j'arrivai, et il faut voir comme je la parcourus amoureusement de fond à cave, dès que je pus mettre le pied à bord. Il est vrai que je n'eus pas grand chemin à faire, attendu que, lorsque je me tenais debout sur la carlingue, ma tête venait au ras du pont. Je me souviens seulement que je désapprouvai d'abord les coulisses massives qu'elle avait devant et qui devaient servir à des canons de vingt-quatre. Il résultait de cet arrangement que le bâtiment ne pouvait battre que de pointe, ce qui était bon pour le moment de la mise à terre, sans doute, mais qui rendait l'artillerie inutile dans les autres circonstances. Il y avait même, dans le cas d'un échouage général

sur une plage, cet inconvénient que, si la canonnière n'était pas parfaitement droite après son échouage, ses canons ne pouvaient suivre qu'avec de grands efforts le chemin de bois dans lequel ils étaient emprisonnés. Enfin tel qu'il était, et malgré ses défauts, mon navire me charma. Je m'occupai de son installation au fur et à mesure que les instructions m'arrivaient, car toutes ces embarcations devant coopérer à une même fin devaient être arrangées suivant le même plan. Durant ces soins, je fus fait lieutenant de vaisseau et mon frère Richild enseigne.

Je continuai d'armer dans ce petit port de Lannion et comme je croyais y rester un certain temps, je me logeai chez un vieux notaire pour 12 francs par mois, y compris pension pour déjeuner et dîner 3 francs. Nous n'avions pas de vin, mais notre ordinaire était excellent, et le gibier ainsi que le meilleur poisson abondaient sur notre table. Nous rencontrâmes là, mon camarade et moi, — car nous étions deux marins — plusieurs officiers de chasseurs à cheval fort aimables et dont le capitaine portait à la joue une balafre très respectable. Il se nommait Lion et a fini par commander les chasseurs de la Garde impériale dans les derniers temps. Ces messieurs nous accueillirent à merveille; ils nous prêtaient des chevaux et nous donnaient en riant des leçons d'équitation. Nous étions bien avec les gens de l'endroit et partout on nous accueillait avec une bienveillance marquée. On nous recevait même à la campagne dans les châteaux voisins, et bien que nous fussions encore des officiers républicains, et que les susdits châteaux fussent remplis d'émigrés rentrés, nous y étions reçus avec beaucoup de considération. Il y avait là des colloques singuliers et quelquefois assez animés entre nos cavaliers qui venaient de faire la guerre sur le Rhin et les gentilshommes bretons qui avaient figuré à l'armée de Condé, mais jamais ils ne s'écartaient de la politesse bienveillante qu'ils nous devaient comme à leurs hôtes.

Je me souviens entre autres d'avoir été danser à une noce, qui eut lieu à Keryvon et d'avoir admiré le savoir-vivre et les manières distinguées de la châtelaine. C'était une femme qui avait peut-être quelque chose au delà de la trentaine, mais elle l'emportait par la grâce et la tenue sur presque toutes les autres. Il est difficile de trouver réunies plus de courtoisie et de franche politesse. On peut juger, par un petit incident qui arriva pendant la fête, de sa présence d'esprit. Lorsque le moment fut venu de donner la main aux dames pour le souper, les cavaliers bretons, qui étaient tous parents ou amis de la famille, se trouvèrent naturellement acceptés et par conséquent logés à table avant les étrangers. C'était tout simple, et cependant, comme les discordes civiles n'étaient encore qu'assoupies, nous fûmes un peu surpris de nous voir seuls au milieu du salon, et de cette surprise à un sentiment de défiance il n'y avait pas loin. La maîtresse de la maison, qui s'en aperçut, vint droit à nous et, donnant la main au capitaine Lion, elle nous dit gaiement : « Messieurs, je vous ai tous réservés pour ma table. » C'était peut-être vrai, mais, si cela ne l'était pas, on est forcé de convenir que jamais mensonge ne fut plus gracieux et plus utile.

Nous eûmes bientôt, après cette scène, une visite qui mit en émoi tout le canton. Un aide de camp de l'Empereur, le général Le Marrois, tomba des nues, comme c'était alors l'usage, pour inspecter les armements et approvisionnements, etc... C'était un jeune homme de moins de trente ans, grand et bien fait. Il vit autant que cela était possible et alla au fond des choses plus que nous ne l'en eussions jugé capable. Je crois bien que son investigation ne se bornait pas à trois ou quatre pauvres barques, mais qu'il avait mission de voir les dispositions du pays. Il dut être satisfait, car, malgré les plaisanteries des Anglais, on commençait à croire que la descente était possible et on s'y préparait tout de bon. Déjà plusieurs engagements avaient eu lieu le long de la côte, et nous nous en

étions bien tirés. La réunion s'opérait lentement sans doute, mais enfin elle s'opérait, et déjà on pouvait présumer qu'elle ne coûterait pas, à beaucoup près, aussi cher qu'on l'avait craint dans le principe. Il y avait eu même quelques affaires brillantes. Enfin la confiance s'établissait, et c'était beaucoup.

Au milieu de ces joies de Lannion et de nos préparatifs pour mettre dehors, je fus bien étonné de recevoir un beau matin l'ordre de quitter immédiatement ma canonnière, qui était donnée à un autre lieutenant de vaisseau, et de me rendre à Bres- dans les vingt-quatre heures. Je ne savais à quoi attribuer ce revirement subit de fortune et il m'affligea beaucoup. Pourtant il ne me restait qu'à obéir, et c'est ce que je fis. Je revins donc au département et allai me présenter au préfet, qui m'accueillit et m'annonça que j'étais appelé à Paris pour faire partie de la Garde des Consuls. Il faut se reporter au temps pour comprendre l'effet que devait faire une destination de cette nature sur un jeune officier plein d'ardeur, comme je l'étais, et d'envie de se distinguer. Je fus ébloui. J'allai saluer mon ancien capitaine, M. L'Hermitte, à bord de l'*Impétueux*, et, bien que ses réflexions, assurément fort sensées, rabattissent un peu mes fumées de gloire, il en restait encore assez pour m'enivrer.

Mon chemin jusqu'à Paris fut un enchantement perpétuel. Il fallait qu'il fût bien complet, puisque je ne faisais aucune attention au désagrément de la route, faite dans le panier à salade de l'époque, à côté d'un courrier peu avenant et d'un malheureux goutteux, qui criait miséricorde. En arrivant, je me trouvai dans un monde nouveau.

Paris commençait à prendre figure. Le luxe renaissait, non comme sous le Directoire pour quelques fournisseurs et quelques agioteurs heureux, mais par suite de l'abondance de l'argent et du bien-être général. Au reste, c'était principalement un luxe militaire, et par conséquent accompagné d'une sorte de dignité qu'on n'aurait pas violée impunément. Les saturnales

révolutionnaires étaient bien décidément finies, et comme chacun se trouvait placé selon sa pesanteur spécifique, la machine gouvernementale marchait bien. Il n'y avait ni hésitation dans le commandement, ni difficulté dans l'obéissance. L'idée du devoir, rappelée par le premier Consul, était alors dans la tête de tout le monde, et, à part quelques conspirateurs émérites ou cachés, dont aucune queue de révolution n'est exempte, il n'y avait pas d'opposants. Je fus bientôt au courant de ce qu'exigeait de moi ma nouvelle position.

On nous avait assigné Courbevoie pour résidence, et nous étions cantonnés là, à côté des grenadiers à pied, qui devaient nous enseigner l'exercice à pied de l'infanterie. On ne prétendait pas nous rendre très habiles en ce genre; mais enfin il était convenable que nous en sussions assez pour ne pas trop déparer les revues de la Garde et pour pouvoir nous défendre dans l'occasion. Les matelots arrivaient en foule et les officiers de même; nous fûmes bientôt au complet.

Il faut que je m'arrête un moment sur notre composition, pour qu'on se fasse une juste idée de la manière dont le premier Consul était servi en tout ce qui dépendait du département de la marine.

Certes, personne ne peut contester les qualités du ministre d'alors, M. Decrès, ni ses aptitudes. Il était suffisamment instruit, plein d'esprit et de ressources et d'une bravoure éprouvée; mais il m'est impossible de croire qu'il ait fait ce qu'un loyal serviteur devait faire et qu'il ait consciencieusement cherché, pour les rapprocher du Consul, les meilleurs éléments de la flotte, tant en officiers qu'en matelots. Que de raisons cependant pour faire un choix éclairé et pour ne mettre sous les yeux de l'armée de terre qu'une élite de l'armée de mer!...

Nous avions un chef distingué à plusieurs égards et digne comme homme de toute confiance; mais il laissait à désirer comme marin et manquait d'élan, ce qui était un véritable défaut dans sa position. Après ça, il n'aimait ni les fatigues, ni

les dangers, bien qu'il se comportât en brave, quand il y était jeté. A sa suite s'étaient glissés quelques non-valeurs, comme il s'en trouve toujours à Paris lors des créations nouvelles, et aussi plusieurs officiers desquels il n'y avait rien à dire, ni en bien, ni en mal. Les matelots n'avaient pas été mieux choisis. Il y en avait quelques-uns d'excellents, mais les médiocres étaient en grand nombre, et, dans la Méditerranée surtout, on les avait pris à la taille beaucoup trop souvent. La contexture du corps était d'ailleurs mauvaise, et il fallut l'établir plus tard sur un autre pied. On l'avait armé ridiculement de haches d'armes, de longues gaffes et puis de pistolets. On quitta bientôt tout cela pour prendre des fusils, et on s'en trouva bien.

Malgré tant de vices de naissance et en dépit de notre peu de valeur intrinsèque sous le rapport naval, nous prîmes bien dans la Garde et nous y fûmes franchement accueillis. Nous répondîmes de notre mieux aux façons cordiales de nos nouveaux camarades, et la fusion fut bientôt complète. C'est que nous avions heureusement parmi nous plusieurs officiers au cœur chaud et dévoués à l'honneur du corps. Ceux-là paraissaient le plus souvent et avaient un soin extrême de voiler, autant que cela dépendait d'eux, l'insignifiance du reste. Le diable n'y perdait rien, il est vrai, et dans notre intérieur nous étions bien toujours la marine, c'est-à-dire, que nous nous disputions souvent entre nous, et que la subordination n'allait que juste au point où elle devait aller, pour ne pas mettre le public dans la confidence de nos différends. On verra plus tard se développer les mauvais effets de cette disposition des esprits.

Je passai plus de six mois occupé d'exercices le matin et un peu de plaisirs le soir. J'avais retrouvé mon ami Fain ; il commençait à être un personnage, et non seulement il me donna de bons conseils mais me mit en rapport avec un capitaine de grenadiers, qui devint plus tard général. Celui-ci me conduisit lui-même à Courbevoie et me présenta aux principaux officiers de grenadiers. Il me fit faire, peu après, connaissance avec les

artilleurs et les cavaliers. Il m'instruisit de la manière dont il fallait se comporter dans la Garde et me fut réellement utile, car il avait un bon jugement et de la droiture de cœur.

J'avais peu de goût pour les exercices militaires, mais je les suivais avec assiduité, parce que je tenais à les comprendre et à savoir par la suite mener une troupe, sans commettre de grosses fautes. Du reste, les exercices me laissaient assez de temps pour d'autres occupations. Je ne sais comment il me vint à l'esprit de traiter un sujet auquel rien ne m'avait préparé, et ne puis dire ce qui amena cette singulière excursion dans un ordre d'idées si différentes de celles qui dominaient alors parmi les jeunes officiers. Toujours est-il que je m'avisai de faire une note critique, mais je ne cédai point à la tentation de la publier. Je crois que j'avais été mis sur la voie par une conversation à laquelle j'assistai, sans néanmoins y prendre part, chez le second Consul. Je me mis à brocher tout d'un trait un petit écrit qui avait pour titre : *De l'influence des études mathématiques sur la langue et sur les mœurs*. Qu'on se figure ce que pouvait être une sortie de ce genre à une époque où les sciences positives étaient sur le trône, et où peu de gens s'occupaient des conséquences fatales que leur culte, à peu près exclusif, devait produire dans un avenir peu éloigné. J'abordai la question sans hésiter et l'envisageai avec fermeté, mais avec une grande sobriété de style. Je sentais, quoique peu habitué à la polémique, qu'un pareil sujet ne comportait ni déclamation, ni paroles oiseuses, et qu'il fallait avant tout *démontrer*. Je me resserrai en conséquence et n'employai qu'un cahier de papier à lettres pour ce travail qui eût peut-être exigé des volumes.

Immédiatement après, je m'avisai de faire une organisation complète de la marine, que je proposais de diviser en bataillons portant le nom des divers vaisseaux. Quelque chose d'à peu près semblable a eu lieu depuis, pour que les personnes qui ont lu mon mémoire m'aient considéré comme ayant donné la

première idée des équipages de ligne. En effet il était difficile, lorsqu'on envisageait l'état de la flotte et celui de nos ressources, ainsi que les nécessités auxquelles les circonstances obligeaient de faire face en ce moment, de ne pas sentir, pour peu qu'on fût doué de quelque perspicacité, qu'il était instant d'ordonner la force navale de manière qu'elle fût plus maniable que par le passé. J'étais si pénétré de cette nécessité et si véritablement zélé pour l'honneur de mon arme, que je travaillai nuit et jour à bien établir la théorie nouvelle, dont j'entreprenais de démontrer l'efficacité, et que je la présentai, dès que j'y eus mis la dernière main. Mon colonel, après avoir, comme de raison, parcouru mon petit ouvrage, voulut bien le présenter au premier Consul. Il est fort douteux que ce dernier l'ait jamais lu, mais il l'accueillit néanmoins avec une grande bienveillance. Je suppose que ce travail fut communiqué au ministre Decrès et que ce dernier l'enfouit dans ses cartons. Quoi qu'il en soit, la plupart des propositions qu'il contenait ont été adoptées dans la suite.

J'ai beaucoup écrit. J'avais ce goût et il était rare que je ne fusse pas occupé, malgré la vie active que je menais, de quelque question intéressante; mais je n'ai jamais été pressé de communiquer mes pensées à autrui, et, hors un petit cercle d'amis, il était rare qu'on connût ce que je faisais. Je n'avais d'ailleurs aucun soin de conserver mes papiers, et, une fois mes productions bien et dûment libellées, elles devenaient ce qu'elles pouvaient, sans que j'y songeasse davantage. Je regrette maintenant cette négligence, parce qu'elle m'a fait perdre des morceaux que je reverrais avec plaisir et qui pourraient servir comme matériaux à l'histoire contemporaine. Ainsi j'avais fait un récit aussi vrai que détaillé de plusieurs événements majeurs dans lesquels j'avais figuré; entre autres, de ma captivité en Espagne. J'avais aussi raconté l'entrevue de Tilsit, et successivement ce qui se passa dans le midi de la France, lors des Cent jours. De tout cela il ne reste pas trace.

Je voudrais encore tenir ces originaux, car je m'étais piqué d'une sincérité entière, et je crois qu'à ce titre ils méritaient d'être lus.

Comme tout s'organisait à Boulogne, nous ne tardâmes pas à recevoir l'ordre de nous y rendre. Déjà la seconde compagnie — qu'on appelait le deuxième équipage — nous y avait précédés, mais nous devions, chemin faisant, prendre à Rouen des canonnières pour les conduire au Havre, où un fort détachement de la Garde allait s'embarquer à destination de Boulogne. Je fus détaché avec une partie du cinquième équipage auquel j'appartenais, et nous arrivâmes dans la capitale de la vieille Normandie, tambour battant. Nous y séjournâmes jusqu'au moment où les canonnières furent prêtes et en prîmes possession, dès qu'il ne manqua plus rien à leur armement, dont l'administration locale était chargée. Nous nous mîmes sur-le-champ à dériver et je reçus là ma première leçon sur la navigation des rivières, navigation dont je n'avais pas l'habitude. Je commençai par louvoyer avec ma petite barque, lorsque le vent devint contraire, et je fatiguais mon monde à courir de petites bordées insignifiantes. Le tout pour le plaisir de faire la corvette — car, par événement, le bateau allait très bien — mais aussi parce que je n'en savais pas davantage.

Heureusement, l'exemple d'un de mes camarades, qui était accoutumé à se débrouiller dans les rivières, me vint en aide, et comme je le vis dériver avec son grand hunier seulement, qu'il éventait ou masquait à volonté, selon qu'il approchait plus ou moins du rivage, et qu'au moyen de cette manœuvre toute simple il avançait autant que moi, je ne tardai pas à l'imiter. Nous arrivâmes au Havre sans encombre, seulement le pilote me mit sur le Poullier,, mais je m'en retirai sans dommage.

Une fois au Havre, nous laissâmes les canonnières que nous avions conduites de Rouen, pour en prendre d'autres qui étaient en armement et que nous préparâmes. J'avais eu le temps de

faire connaissance avec mes hommes et d'employer chacun, selon sa capacité. J'avais dans le nombre quelques Dunkerquois excellents et qui me gréèrent à merveille. Je m'occupais moi-même du matin au soir d'améliorer cette partie et tenais beaucoup à ne pas être inférieur à certains bâtiments de la flottille déjà rendus à Boulogne, et que nos camarades nous citaient comme des modèles. Il faut dire que, bien que nous ne fussions pas une élite, — comme on devait réellement le supposer — nous avions à cœur de paraître tels, parce que nous sentions tout ce qu'on avait le droit d'exiger de nous. Je comprenais ce devoir de position et je m'efforçais d'y satisfaire, autant que cela m'était possible. Je poussais ce sentiment fort loin et m'inquiétais de la réputation du corps jusque dans le dernier de nos matelots. Je ne comprenais rien au laisser-aller de nos chefs en général, et trouvais qu'ils étaient au moins insouciants sur ce chapitre, qui me tenait si fort au cœur. Au reste, je n'étais pas le seul à penser ainsi, et plusieurs de mes camarades avaient à cet égard le même dévouement que moi. Il ne tint pas à nous que nous n'en donnassions immédiatement la preuve.

Le détachement de la Garde que nous devions embarquer arriva bientôt. Nous l'accueillîmes avec empressement et le fêtâmes de notre mieux. Ce fut une série de dîners militaires fort bruyants et fort gais, auxquels prenaient part les sommités de tout genre. Il était commandé par le colonel Soulès, des chasseurs à pied, et se composait de toutes les armes. Ce brave colonel n'était pas un homme commun, tant s'en faut, mais il n'avait pas reçu d'autre éducation que celle des camps, et, dans les réunions où il fallait déployer un certain savoir-vivre, il était quelquefois fort plaisant. Ainsi, comme on était, à un de ces dîners que nous venons de mentionner, en train de porter des toasts, il se leva et proposa avec une grande courtoisie la santé du général commandant du Havre. Il s'exprima littéralement ainsi : « Nous allons porter une santé qui nous est bien chère, c'est celle du brave général... » et puis, la mémoire du

nom lui manquant tout à coup, il se tourna gravement vers son convive et lui demanda à haute voix : « Votre nom, N. de D...? » Des rires fous auraient accueilli cette singulière apostrophe en toute autre occasion, mais on avait alors un si grand respect pour les hauts grades que nul n'éclata et que les espiègles, dont il y avait bon nombre, se contentèrent de cacher leur hilarité dans leur serviette.

C'est que les hauts grades étaient le prix des plus belles actions, et que le colonel, dont il s'agit, était précisément le même homme qui commandait à Marengo le corps que le premier Consul appela la *colonne de granit*. La moquerie n'était pas de saison avec de tels personnages. Il régnait beaucoup de confraternité dans les diverses armes et on se regardait comme de la même famille, comme solidaires les uns des autres de tout ce qui pouvait arriver d'heureux ou de malheureux. Il y avait, comme on le pense bien, un dévouement complet pour le premier Consul et une envie extraordinaire d'en être distingué; mais ce dévouement n'avait rien que d'honorable, et, s'il s'y mêlait d'autres sentiments, ils étaient, en général, de bon aloi. On voulait avancer sans doute et l'ambition avait sa part dans tout cela; mais on voulait avancer par de nobles actions et par des traits de courage, quand l'occasion s'offrirait, et non par de basses manœuvres. Il y avait d'ailleurs au fond des âmes un véritable patriotisme; on n'était pas encore *les hommes d'un homme*, *mais les hommes du pays*.

Nous séjournâmes longtemps au Havre. La ville fut bombardée à plusieurs reprises pendant que nous y étions et bloquée tout le temps. Nous paradions en ligne d'embossage, comme on le faisait à Boulogne, afin d'éloigner les bombardes, et nous figurâmes dans plusieurs engagements sans conséquence, mais qui nous faisaient donner au diable par la population, celle-ci étant persuadée que c'était notre présence qui attirait l'ennemi. Il est vrai que, d'autre part, nous l'enrichissions par nos dépenses journalières, et que, somme toute, elle

n'avait pas trop à se plaindre; mais les Havrais de ce temps étaient de grands bavards et justifiaient le proverbe normand : *Havrais, Hableux*. Au reste, il faut convenir qu'ils ne nous critiquaient pas toujours sans raison, et que nous nous montrâmes quelquefois peu hasardeux. Il est vrai que notre commandant avait une responsabilité très grande et qu'il ne pouvait pas exposer légèrement un fort détachement de la Garde, manquer son opération ou être pris sans gloire, comme cela n'eût pas manqué d'arriver, s'il se fût aventuré le moins du monde.

Nous étions prêts depuis longtemps et il hésitait toujours à faire voile, lorsqu'un autre capitaine de vaisseau, M. Hamelin, fut envoyé pour prendre le commandement d'une division de la flottille qui se trouvait, ainsi que nous, au Havre et qui était également prête. Celui-ci ne balança pas. Il décampa à peine arrivé, passa heureusement avec tous ses navires, et il était rendu à Boulogne que nous étions toujours à délibérer. Cet exemple était frappant et nous le regardions, nous autres jeunes gens, comme une leçon d'autant plus dure qu'elle était méritée. C'était à qui s'emporterait contre une lenteur que nous trouvions déshonorante, et nous en vînmes au point de presser le départ par toutes sortes de moyens. Un soir, les circonstances nous paraissant favorables, nous nous réunîmes au nombre de quatre et allâmes trouver le colonel en lui disant : « Nous nous mettrons en ligne en dehors, amarrés les uns aux autres, et nous soutiendrons l'attaque des bâtiments ennemis, jusqu'à ce que nous soyons au fond; pendant ce temps-là vous filerez avec le reste. » Certes on peut penser de cette proposition ce qu'on voudra, mais au moins elle était franche et généreuse. Elle ne fut pas acceptée, mais je crois qu'elle décida néanmoins notre départ, qui eut lieu le lendemain. J'eus l'honneur d'être serre-file. Nous appareillâmes au brun de nuit avec jolie brise et presque vent arrière, et navigâmes toute la nuit sans aucun embarras. Le lendemain nous passâmes devant Dieppe, où nous devions prendre des pilotes, et nous conti-

nuâmes à petite voile pour donner à la mer le temps de monter dans le port de Boulogne. Enfin nous parûmes devant ce lieu de rendez-vous et entrâmes immédiatement, en grande partie. Je dis « en grande partie » parce que quatre de nos canonnières et quelques bateaux plats manquèrent leur entrée et furent donner du nez sur la plage. Il ne résulta rien de fâcheux de cet accident, mais il nous fut extrêmement désagréable à cause de la circonstance.

Il faut savoir que nous entrions précisément au milieu d'une fête, que le premier Consul, nouvellement fait Empereur, y était entouré de son armée et qu'il inaugurait en ce moment même la magnifique institution de la Légion d'honneur. C'est durant la première distribution des croix si solennelle que nous parûmes, et cette apparition inattendue, qui semblait un complément de bonheur, fut reçue par Napoléon et par l'armée comme un effet de son étoile. Il était piquant d'apporter nous-mêmes une ombre à ce tableau par la maladresse de quelques-uns des nôtres. La chose n'était rien par elle-même sans doute et ne valait pas la peine qu'on la relevât; mais il se trouvait auprès du trône des personnes zélées, et il ne tint pas à elles qu'on ne crût le cas très grave. Ces personnes s'empressèrent de se mettre à l'eau pour sauver les soldats passagers de ce naufrage prétendu, tandis que ces soldats ne risquaient rien, et que, tout compte fait, il n'y eut ni une cartouche mouillée, ni une galette de biscuit perdue, et que le tout fut renfloué le lendemain facilement. J'insiste sur cet incident, parce que, dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions, il nous humilia profondément, et il y eut cela de remarquable que ce ne fut pas les officiers auxquels le malheur était arrivé qui en souffrirent davantage et qui en furent le plus affectés. L'Empereur s'en occupa, et peut-être conçut-il dès ce moment quelques doutes sur cette bonne composition de cette partie de la Garde. Nous fûmes mandés au Quartier général le lendemain, et là, tout en nous félicitant de notre heureuse arrivée, il demanda comment

il se faisait que des officiers eussent manqué le port. On lui parla de l'absence des pilotes. « Bah! les pilotes! Il faut le devenir soi-même. Si j'étais officier de marine, la première chose que je ferais en arrivant dans un port serait de prendre un bateau de pêche et d'aller reconnaître l'entrée scrupuleusement, de manière à la retrouver de nuit comme de jour. » On pouvait facilement répondre, et on lui répondit, mais on ne lui dit pas qu'avec un peu de soin on eût facilement évité l'échouage. On allégua — ce qui était vrai — que le port de Boulogne était tout neuf et, la tête des jetées changeant de figure chaque jour, le plus fin pouvait s'y tromper. On lui donna d'assez pauvres raisons, tandis qu'il n'y avait qu'à dire la vérité, car l'échouage était une babiole et ne valait pas le bruit qu'on en fit. Quoi qu'en pensât l'Empereur, il nous congédia affectueusement et ne parut pas dans la suite se souvenir de ce petit événement. Nous sûmes seulement qu'il avait dit à son ministre : « Je vous avais demandé des loups de mer pour ma Garde et vous ne m'avez donné que des blancs-becs. » Ce à quoi M. Decrès répliqua : « Sire, aucun des blancs-becs n'a manqué le port, et ceux qui ont fait côte sont officiers depuis huit ans. » Nous regardâmes cette réponse comme un dédommagement pour nous autres, jeunes gens, qui tenions tant à notre renommée. Mais au fond nous gardâmes longtemps au cœur le désir de prendre une revanche à la première occasion qui s'offrirait. Cette occasion ne pouvait manquer de se présenter bientôt, car nous étions bloqués de très près. Il est vrai que nous évitions soigneusement de nous laisser couper de la terre et que, comme nous tirions peu d'eau, l'ennemi ne pouvait nous suivre que jusqu'à une certaine distance. Il essaya de nous envoyer des brûlots pendant que nous figurions en ligne d'embossage, et une belle nuit que le vent et la marée lui parurent favorables, il aventura des catamarans (1) de toute dimen-

(1) Catamaran, radeau fait avec des troncs d'arbres et possédant une voile de fortune ; il servait de brûlot.

sion, ainsi que quelques cutters qui s'enflammèrent et sautèrent dans notre ligne, mais tout cela n'eut pas le moindre résultat, et nous en fûmes quittes pour un beaupré coupé et quelques autres avaries de minime conséquence. La réunion de la flottille était toujours le point de mire des Anglais, et ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour l'empêcher. De là une foule d'engagements heureux pour nous, puisque notre but se remplissait généralement sans perte. Nous étions répartis dans les trois ports d'Étaples, de Boulogne et de Vimereux. Ce dernier était principalement affecté à la Garde impériale, et nous y avions une fort belle baraque, qui nous servait de quartier général. Nous y mangions ensemble et donnions de temps à autre de bons dîners, mais il était difficile de se loger et on habitait sa canonnière, quelque peu agréable qu'en fût le séjour. Tant que dura le premier été, cela alla bien; nous pensions que des spéculateurs ne manqueraient pas de bâtir quelques maisons, et c'est effectivement ce qui arriva; seulement elles étaient horriblement incommodes; mais enfin cela valait mieux que le bord, lorsqu'on ne pouvait sortir en rade. Nous tenions au surplus la ligne d'embossage hiver comme été, toutes les fois que le temps le permettait, et on ne nous faisait rentrer d'ordinaire que lorsqu'il était manifestement impossible de rester davantage.

Il arrivait fréquemment alors que des canonnières manquaient le port et étaient obligées de filer pour Calais, ou même pour Dunkerque, ce qui n'était pas commode à cause du peu de qualité qu'avaient nos navires, et aussi parce que la nuit survenait toujours avant qu'on ne se décidât à faire courir. On fit quelques pertes à cause de cette persistance, et deux ou trois canonnières périrent corps et biens; elles se remplirent par le côté, ne pouvant soutenir l'effort de leur voilure. C'était là des accidents sans doute, mais ils étaient inévitables dans une si grande foule, et ils ne devaient pas être mis en balance avec les avantages qu'on retirait du séjour en rade. On s'ama-

rinait beaucoup par cette pratique continuelle et on apprenait à prendre son parti vivement dans les mauvais cas. Les soldats se faisaient à la vie de bord; ils n'étaient plus malades après quelques sorties. On acquit finalement une si grande habitude que toute l'armée put être embarquée une fois dans *une heure et demie*. C'est prodigieux, mais c'est exact, et jamais, je crois, on n'avait fait jusque-là un pareil tour de force.

Je ne rapporte pas les mille incidents qui arrivèrent à cette époque, les revues multipliées, les changements d'installation ou de répartition des navires et les absences comme les survenances inopinées de l'Empereur. On sait que le maréchal commandait l'armée en son absence, et l'amiral Bruix la flotte. Ces deux prévôts de l'expédition restaient toujours et menaient à Boulogne un grand train. De leur côté, les habitants de la haute ville se piquaient de donner des fêtes, et les plaisirs succédaient aux travaux régulièrement. Comme la solde était toujours alignée et qu'on avait une foule de suppléments considérables, à cause des ouvrages extraordinaires que l'armée accomplissait, la ville s'enrichissait à vue d'œil. Les bals des autorités ou des divers corps avaient lieu au spectacle, et la salle pouvait à peine contenir les invités. On venait non seulement de la banlieue, mais des villes voisines et souvent de Paris. C'était une véritable fortune pour les belles qui aimaient la danse, et aucune ne courait la chance de rester sur sa chaise, quelque peu que la nature l'ait favorisée, car il y avait trente cavaliers pour une dame, si ce n'est plus.

Nous étions particulièrement accueillis, nous autres marins, dans la société boulonnaise, et deux de nos plus brillants officiers finirent par y prendre femme. Nous réussissions facilement à nous faire admettre et il ne tenait qu'à nous d'imiter nos camarades. Il est même probable que les choses eussent tourné de ce côté et que le vent du ménage eût soufflé sur nous d'une manière irrésistible sans la guerre d'Autriche.

Comme toute cette fréquentation n'empêchait pas les sorties en ligne d'embossage, il m'arriva dans une de ces stations une petite rafale de fer, qui heureusement n'eut aucune mauvaise suite. J'avais quitté Vimereux le soir, en compagnie de deux de mes camarades, et comme la nuit se fit promptement, je mouillai avec eux où je me trouvais jusqu'au jour. Le matin il y avait de la brume sur la queue de la ligne, mais cela n'empêcha pas le général qui commandait la rade de voir que nous n'étions pas à notre poste. Aussitôt qu'il en fut certain, il nous donna l'ordre de nous y rendre, ce que je me préparai à faire sur-le-champ. Il ventait petite brise, la mer était clapoteuse et il n'y avait pas grande chance de gagner, mais je ne calculai pas tout ça et je me disposai à exécuter le signal. Je levai mon ancre et mis sous voiles le cap au large, sans m'inquiéter de la croisière ennemie que je ne voyais pas. Mes camarades, un peu plus au vent que moi, la voyaient et me firent des signaux, mais inutilement. Pendant que je levais mon ancre et m'en allais au large babord amures, une frégate, que nous sûmes plus tard être l'*Immortality*, venait du bord à terre, et je ne l'aperçus que lorsqu'elle fut exactement sur moi. Nous nous trouvions si près qu'elle me héla et me dit de passer sous le vent. Je n'avais garde. J'envoyai vent devant au contraire et réussis à virer contre toute apparence. Alors la frégate se fâcha et m'envoya plus de quatre-vingts coups de canon en virant elle-même. Mon gréement fut un peu endommagé et mes voiles criblées, mais je ne perdis pas un homme. Nous étions si près que l'un de mes matelots s'écria : « Si nous manquons à virer, nous l'aborderons forcément. » Dieu nous permit de ne pas manquer; qu'il en soit loué au plus haut des cieux! On n'eût pas manqué de dire que je m'étais fait prendre comme un benêt, et cependant il est exact que je ne voyais pas la frégate à cause de la brume et que je me tirai de ses griffes par une manœuvre délicate et qui ne pouvait aboutir qu'avec un grand sang-froid. L'amiral

Holloway (1), qui commandait la croisière et auprès duquel on alla en parlementaire, je ne sais pour quel sujet, le lendemain, dit à l'officier français qu'il avait manqué prendre une de nos canonnières sans y penser, mais qu'elle lui avait échappé par une manœuvre aussi prompte qu'adroite et qu'il pouvait en faire compliment à son capitaine. Ce jugement des Anglais, qui me flatta beaucoup, je l'avoue, n'empêcha pas que je fus tancé par l'amiral sur mon outrecuidance; mais je me défendis en répondant simplement. « Je ne commente pas les ordres que je reçois, amiral. Vous m'avez fait un signal et j'ai obéi aussitôt. Au reste, je ne voyais pas la frégate. Mes avaries sont peu de chose et je suis à mon poste. » Là-dessus je fus congédié avec bienveillance.

Cependant le temps marchait, les événements se pressaient et le moment de la solution approchait à grands pas. Déjà quelques officiers de confiance stationnaient au cap Gris-Nez pour observer je ne sais quel arrivage, sur lequel on ne s'expliquait pas, mais que nous devinions facilement. Il s'agissait de l'escadre de l'amiral Villeneuve, que l'Empereur attendait comme le Messie, et que, par une combinaison véritablement fort habile, il voulait attirer dans la Manche. Cette escadre, que les dernières nouvelles laissaient à la Martinique, avait trompé l'ennemi jusque-là, et rien ne l'empêchait, selon les probabilités, de le primer encore devant Boulogne. Le calcul de l'Empereur était fort simple, et il est évident que, s'il était maître du canal au moyen de la flotte pendant quelques jours, l'expédition se faisait avec sûreté. Alors Dieu seul peut savoir quelles en eussent été les conséquences. Mais l'escadre n'arriva pas. Elle rencontra l'ennemi et livra le combat qu'on appela dans le temps des Quinze-Vingts. Ce combat fut malheureux, non seulement parce que nous y perdîmes deux vaisseaux espagnols, mais

(1) Amiral anglais, né en 1749, mort en 1826, se distingua dans la plupart des combats navals avec les Français pendant la guerre d'Amérique. Il était amiral dans l'escadre bleue en 1809.

aussi parce que le grand but fut manqué et l'Anglais averti. L'humiliation de la marine fut complète. On ne pouvait accuser son courage, sans aucun doute, et on convenait qu'une armée combinée ne pouvait remporter, sans miracle, des avantages; mais comme le magnifique résultat auquel on s'attendait était désormais perdu, le *tolle* fut général. On devine notre situation à nous, jeunes marins, pleins d'amour-propre et vivant dans ce milieu de la Garde impériale et de l'armée. Elle était digne de pitié, et il nous fallut beaucoup de force d'âme pour n'en être pas accablés. Nous tînmes bon néanmoins, et il faut avouer, à la louange de nos camarades de terre, qu'aucun d'eux ne l'aggrava par la moindre réflexion désobligeante. Ils cherchaient à nous consoler et ils redoublèrent d'attentions pour nous. C'était de la générosité autant que de la justice.

Dès que l'escadre combinée fut entrée à Cadix à la suite du combat en question, il y a à croire que le projet de descente fut abandonné *in petto* par l'Empereur, et qu'il se décida à battre les Anglais sur le dos de leurs alliés du continent. Il continua néanmoins de venir à Boulogne, de temps à autre, et rien ne fut changé dans la disposition de l'armée.

Ici quelques réflexions :

Si, au lieu de se laisser aller à la routine et de confier une opération aussi importante que celle de l'entrée de la flotte française dans le canal, où elle devait nécessairement primer les Anglais, à un homme qui déjà avait montré peu de décision à Aboukir, le Ministre d'alors eût éclairé Napoléon sur la portée de cet homme, peut-être les choses eussent tourné tout autrement. Je ne voudrais pas porter un jugement téméraire, ni rien dire qui puisse ternir la mémoire de l'amiral Villeneuve; il était brave de sa personne, comme il l'a bien prouvé, et même expérimenté; mais il manquait totalement d'initiative, et son caractère n'était pas à la hauteur de sa mission. Je ne serais

pas étonné que la crainte d'aborder franchement la navigation de la Manche ne fût entrée pour quelque chose dans son allure et son peu d'empressement. Il fut peut-être assez mal avisé pour mettre en ligne de compte le danger de perdre ses vaisseaux à la côte, tandis qu'une pareille perte devait être hasardée sans hésitation. Il ne fallait voir que la fin dans une telle affaire et on peut supposer qu'il ne la vit pas uniquement. Si c'est là un de ses motifs, il est déplorable qu'il ait si mal compris son rôle. La vérité est qu'il y avait dans son escadre cent officiers qui l'auraient jouée plus franchement et qu'il valait mieux, pour une opération de ce genre, un matelot aventureux que le tacticien le plus habile. De la Jaille, Cosmao, Bourdais, où étiez-vous ?

Une coalition nouvelle se reforma bientôt, et les Anglais, si sérieusement menacés, la fomentèrent, comme de raison, autant qu'ils le purent. Cette diversion devait leur être utile de plusieurs manières ; d'abord, elle allait rejeter loin de leur île l'armée formidable qui la menaçait ; secondement, elle allait leur donner le temps de compléter l'asservissement de tous les points maritimes qui étaient à leur convenance, pendant que leur ennemi serait occupé ailleurs. Ils n'étaient pas d'ailleurs sans espérance de le voir succomber dans cette lutte, et l'événement a justifié leur politique. Il est vrai qu'il a fallu un concours de circonstances inouï et qu'en attendant ils grandirent cet ennemi outre mesure ; ce que, probablement, ils n'avaient pas calculé.

L'armée de Boulogne était, comme je crois l'avoir déjà fait entendre, la plus belle qu'on eût vue en France, mais elle était aussi la meilleure. Exercée aux grandes manœuvres, elle les accomplissait avec un ensemble merveilleux. Elle était composée d'hommes dans la force de l'âge, déjà bronzés par plusieurs campagnes, ou de jeunes gens pleins d'envie de bien faire et flattés de servir sous les ordres directs du grand capitaine. Il y avait bien par-ci par-là quelques restes du vieil esprit

républicain et, peut-être, quelques germes de dissidence en matière d'opinion, mais, en général, on s'occupait peu de politique. S'il y avait encore l'ancienne rivalité des soldats du Rhin avec ceux de l'Italie, cette rivalité se tournait en émulation et devait enfanter des prodiges.

CHAPITRE VII

CAMPAGNE D'AUSTERLITZ

Enthousiasme général. — Je fais partie du détachement des marins de la Garde. — J'accompagne quatre grands bateaux sur le Danube. — Vienne. — La comtesse Hoyos. — Le baron de Bubna. — Relations avec une famille hongroise. — Victoire d'Austerlitz. — Napoléon signe la paix. — Sa modération envers les Viennois. — Retour à travers la Bavière et les bords du Rhin. — Quels vaillants soldats! — Paris nous préparait une réception grandiose.

Au premier bruit d'une campagne au delà du Rhin, ce furent des cris de joie! A ce sentiment très réel se joignait le plaisir de changer de place, et peut-être, sans qu'on s'en rendît compte, celui d'échapper au *sabot*. Les soldats se sentaient allégés de cette pensée de l'embarquement, qui les avait toujours un peu préoccupés. Ils retrouvaient leur terrain et comptaient pour rien les dangers ordinaires de la guerre; puis ils entrevoyaient les grades, les croix, sans compter qu'ils allaient manger encore les patates des Allemands, ce qui leur souriait beaucoup. Ce fut une fête dans les trois camps, lorsqu'on apprit la nouvelle destination de l'armée. Déjà on connaissait l'entrée des Autrichiens en Bavière et le passage de l'Inn. L'armée s'ébranla et marcha vers l'Allemagne, comme on va à la noce.

Nous rongions notre frein à Boulogne pendant ce temps-là, et toujours avec un chagrin réel; car l'opération était abandonnée, ou du moins fort ajournée. Un ordre subit, auquel nous ne nous attendions guère, vint nous consoler. Un détachement de cent vingt marins de la Garde dut s'acheminer vers la

frontière que l'on venait de franchir, et j'eus la chance d'en faire partie. Nous partîmes gaiement du pied gauche et nous nous portâmes à marches forcées sur Ulm — capitulation du 17 octobre 1805, — mais les succès étaient si rapides que, malgré toute notre diligence, nous ne pûmes rallier la Garde qu'au delà du Danube.

J'avais dû quitter le détachement à Passau pour accompagner quatre grands bateaux, à bord desquels on avait placé je ne sais combien de soldats disséminés et qui tous allaient rejoindre leurs corps divers. Les raisons pour lesquelles ils en avaient été séparés étaient plausibles, et on conçoit qu'à une marche si longue et si accélérée il y eut des retardataires obligés. Mais il se trouvait dans le nombre quelques rouleurs, que la subordination arrangeait moins bien que le vagabondage, et ce n'était pas une petite affaire que de conduire cette bande désordonnée. J'en vins à bout, néanmoins, à force de précaution et de fermeté; mais, arrivé à Braunau, mes bateliers désertèrent, et le lendemain je fus obligé de dériver vers Vienne avec quelques riverains enlevés de force, qui ne manquèrent pas plus tard de m'échouer au beau milieu du fleuve. Je débarquai comme je pus, et, après avoir pris langue avec le commandant le plus voisin qui envoya une garde au lieu de l'échouage, tout le monde fut acheminé par terre. Je passai durant ce trajet sous l'ancienne forteresse de Diernstein, célèbre par la captivité de Richard Cœur de Lion, et sous l'abbaye de Melk. Le voisinage de Vienne s'annonçait et la campagne devenait de plus en plus riante, à mesure que nous approchions. Enfin j'arrivai et fus immédiatement logé sur le Grabon, chez M. le comte Hoyos, chambellan de Sa Majesté apostolique, lequel était avec l'Empereur en Moravie.

Il avait laissé la Comtesse, qui se trouvait malade en ce moment, avec un vieil intendant et quelques serviteurs dévoués. Mais je trouvai la maison pleine d'officiers de toute sorte et en assez mauvais ordre par cette raison. Mon premier soin fut

de rendre compte au général Hullin, qui commandait la place, de l'état des choses, et il prit de promptes mesures pour le faire cesser. Je demeurai seul avec un chef de bataillon du génie, qui était un brave homme, de tout point convenable, et nous fûmes tous deux une sorte de sauvegarde pour la jeune dame, car, par événement, je demeurai à Vienne jusqu'à la paix.

Le détachement dont je faisais partie s'était arrêté à Krems et je songeais à aller le joindre, quand je reçus l'ordre de préparer quatre grands bateaux, dont je devais faire choix, pour y placer de l'artillerie. J'examinai immédiatement les ressources que m'offrait la ville pour ce travail et le commençai avec ardeur. Je n'avais avec moi qu'un matelot flamand, qui me servait d'interprète auprès des ouvriers; mais, comme il était fort intelligent, la besogne marchait avec rapidité. Il fallait construire une plate-forme au centre de chacune de ces embarcations, et elle devait, en restant légère, être assez solide pour résister au tir d'une pièce de 12. Je vins à bout de ce travail, grâce à M. de Bubna, ingénieur civil autrichien, et qui, ne pouvant me refuser son assistance, me la donna assez franchement. Je ne sais s'il s'en repentit plus tard ou s'il eut vent de quelques propos qui l'inquiétèrent, mais je crus m'apercevoir qu'il se refroidissait et que son concours devenait de jour en jour moins cordial. Je m'en expliquai avec lui, et, non content de cette démarche toute simple, j'en fis une autre qui l'était un peu moins pour le tranquilliser tout à fait. Je me rendis un matin chez M. le baron de Bubna (1), gouverneur de la ville pour l'Autriche, dans le dessein de me plaindre de ce qu'on paralysait mes efforts en influençant ceux qui pouvaient m'aider. J'étais guidé principalement par un esprit de justice et même de générosité. C'est ce que M. de Bubna comprit très

(1) Comte quelques années plus tard. Feld-maréchal autrichien, né en Bohême en 1772, mort en 1825. Ambassadeur à Paris en 1813. Se rendit maître de Lyon en 1814-1815.

bien, et, loin de me savoir mauvais gré de mon apparition un peu brusque dans son cabinet, il me combla d'attentions et me rassura complètement.

Il faut que j'avoue ici combien ce gouverneur m'étonna.

C'était un fort bel homme, en costume de cour et avec un grand air. Comme j'entrais chez lui avec cette assurance qu'avaient alors les officiers français en tout lieu, et que je m'apprêtais à lui parler d'un ton péremptoire, je fus frappé de la distinction de ses manières et mis de l'eau dans mon vin, instinctivement. Je lui exposai néanmoins mon affaire, mais simplement et sans animation. Je lui dis que M. de Bubna ne pouvait se dispenser de faire ce qu'il faisait, et que, si son assistance eût pu blesser en rien ce qu'il devait à sa patrie, je ne l'eusse jamais réclamée, que je l'honorais trop pour cela. Ces sentiments franchement exprimés plurent à M. le baron de Bubna, et il me le témoigna à plusieurs reprises. Il m'apprit, en me reconduisant, que M. de Bubna, dont il était question, lui avait enseigné les mathématiques, qu'il conservait pour lui cette sorte de respect dont un homme bien né ne s'écarte jamais envers ceux qui l'ont élevé et que je pouvais lui dire de continuer à m'aider en toute confiance. Nous nous quittâmes ainsi, sans nous douter ni l'un ni l'autre des rapports bien différents que nous eussions pu avoir quelques années après, lorsqu'il était tout-puissant à Paris et que j'y rentrais en vaincu.

Je menais une vie fort douce à Vienne, et, malgré mes occupations, je trouvais du temps pour tout. Je fis la connaissance de plusieurs Hongrois, qui conservaient, malgré le désarroi des affaires autrichiennes, tout leur amour-propre national. Il est vrai qu'ils avaient soin d'avertir, en relevant la tête, qu'ils étaient Hongrois, et ne s'imaginaient pas que nous pouvions les confondre avec les Viennois. Je fréquentais un de ces braves patriotes et trouvais beaucoup d'agrément dans sa maison, car, indépendamment de sa femme qui était fort

avenante, il y avait près d'elle une jeune sœur non mariée, sans compter une chanoinesse, qui ne quittait guère ces dames et qui pouvait avoir vingt-cinq ans. Elles étaient aimables, polies et bien élevées, et ne devaient, selon la dame, qu'être vues à la lumière. « Nous sommes des belles de nuit, » disait-elle, et franchement elle avait raison, quant à elle et à sa sœur; mais la chanoinesse avait un teint superbe et pouvait braver le grand jour impunément. Elle avait des manières très engageantes et paraissait disposée à filer un roman sans crainte du qu'en dira-t-on, car ces sortes de demi-religieuses peuvent se marier quand elles le veulent.

Pendant que je dépensais mes loisirs à Vienne, en attendant que les marins rappelés de Krems, où on les avait laissés d'abord, eussent rejoint, la bataille d'Austerlitz eut lieu — 1[er] décembre 1805 — et on sait ce qui s'ensuivit. L'empereur d'Autriche, se soumettant à la nécessité, vint au bivouac de Napoléon demander merci, et l'empereur de Russie, encore sous l'impression de l'événement, consentit à s'éloigner sur-le-champ. Il rentra dans son pays à journées d'étapes, convenues avec l'aide de camp Savary, ce qui était un pauvre dénouement du noble rôle qu'il avait cru jouer d'abord. Ce Prince, remarquable d'ailleurs par mille qualités solides, n'avait connu jusque-là les troupes françaises que par ouï-dire. Il donnait un peu dans les forfanteries de son état-major et surtout de quelques jeunes Russes favoris, qui accusaient ouvertement l'armée autrichienne de s'être laissé battre facilement. Austerlitz fit justice de cette calomnie, et l'empereur Alexandre revint aisément à des sentiments plus vrais, lorsqu'un malheur commun lui prouva que ses propres troupes pouvaient être vaincues tout aussi complètement que celles de son allié.

J'appris la nouvelle de la bataille par la proclamation célèbre : « Soldats, je suis content de vous! », et ce qu'il y a de piquant, c'est que la première communication m'en fut donnée par la dame hongroise dont j'ai parlé. Comme je passais

devant chez elle pour me rendre à mon travail dans le Léopoldstat, elle me fit appeler et je la vis au haut de son escalier qui criait : « Soldats, je suis content de vous! » Elle tenait la pancarte à la main et me la fit lire avec un sentiment de joie véritable, car elle voyait la paix à travers ce papier. Nous nous embrassâmes là-dessus cordialement, et certes on ne pouvait pas faire moins. Il faut dire que j'avais eu la veille le soupçon d'un fait considérable, mais que je n'avais pas cherché à vérifier, parce que je n'en avais pas le loisir. Toujours est-il que dans mille cas on a vu les nouvelles des grandes actions se répandre avec une célérité qui tient du prodige. L'antiquité a conservé plusieurs exemples de cette transmission vraiment étonnante. Il est certain que le bruit avait couru à Vienne, au moment même de la bataille, qu'elle était gagnée complètement par les Français et que les Russes avaient été écrasés. C'était le mot dont se servaient les Viennois qui propageaient la nouvelle. Qu'on arrange cela comme on voudra, mais le fait est, cette fois, incontestable.

La paix survint, comme on s'y attendait, et l'évacuation bientôt après. L'empereur Napoléon, revenu à Schœnbrunn, passait des revues et distribuait des récompenses à ses régiments. Ces revues étaient fort brillantes et très courues par les Viennois, jaloux d'admirer le vainqueur. Il est vrai que le vainqueur, tout en fouillant profondément dans leurs poches et en leur enlevant les canons qui servirent depuis à former la colonne de la place Vendôme, avait mis tous les procédés de son côté; qu'il s'était abstenu d'entrer de sa personne dans leur capitale, et qu'en outre il avait laissé intacte et parfaitement armée leur belle garde bourgeoise. C'était là beaucoup pour l'amour-propre national; mais cet exemple, renouvelé depuis par les Alliés, quand ils furent les maîtres de Paris, ne signifie pas grand'chose; seulement il démontre à quel point les armées régulières prenaient peu de souci des corps bâtards qu'on organise pour la police intérieure des États, mais qui ne

peuvent être propres à la guerre qu'après de grandes modifications.

Je pourrais parler ici du bel arsenal, dans lequel nous laissâmes chaque chose à sa place, et où je vis pour la première fois des chevaliers armés de toutes pièces, à la porte de chaque salle. Nous ne touchâmes à aucun trophée et l'arsenal fut respecté dans toutes ses parties. Les Viennois tinrent compte à Napoléon de cette modération, et ils affluaient à ses revues, empressés de l'admirer. On a pu dire ce qu'on a voulu, lorsque ce grand homme est tombé, mais je puis assurer qu'en ce moment il était l'objet des hommages sincères de tous les Allemands que j'ai connus, et qu'aucun d'eux ne prononçait son nom sans l'accompagner d'épithètes aussi flatteuses que méritées. Pourtant l'empereur d'Autriche n'en était ni moins aimé, ni moins respecté pour cela. Nous pouvions recueillir chaque jour des preuves de cette vénération profonde que les Viennois avaient pour leur Kaiser, et dans tous les rangs ce sentiment se manifestait sans contrainte. Il faut dire aussi à l'honneur des souverains allemands que leur manière d'être envers leurs peuples était essentiellement différente de beaucoup d'autres monarques; que, loin d'être inaccessibles, ou invisibles ou séparés de leurs sujets par un mur de courtisans, ils étaient au contraire d'abord facile, pour tout le monde. Rien n'était plus ordinaire que de les voir circuler dans leurs résidences au milieu de la foule, accompagnés de leurs enfants et suivis d'un seul valet de pied. Rien n'était plus honorable, car une telle bonhomie témoignait en faveur de leur nation, non moins qu'en faveur du souverain. Je ne sais si une telle mansuétude n'aurait pas eu de graves inconvénients chez nous autres Français, mais nous l'admirions chez les Allemands, et les simples soldats eux-mêmes en étaient sensiblement touchés. Nous sommes peut-être comme les Athéniens : nous connaissons ce qui est bien, mais nous le laissons pratiquer aux autres.

Je n'ai pas été témoin des scènes patriarcales, qui ont lieu dans les temps ordinaires et lorsque le pays est tranquille, mais j'en ai assez vu pour y croire parfaitement. Il doit être curieux de voir les Viennois venir en foule sur les belles pelouses du Prater et d'Emgarten, et se promener, eux et leurs familles, sous ces frais ombrages, puis banqueter paisiblement au son de la musique. Laissons Vienne et ses enchantements, comme dirait un touriste moderne.

L'heure de notre départ sonna, au grand soulagement de nos hôtes, mais non sans que plusieurs d'entre eux regrettassent individuellement notre départ. Il faut convenir que, si nous avions parmi nous quelques mauvais garnements, nos soldats étaient des commensaux infiniment moins à charge que les Bavarois ou tels autres, appartenant à la Confédération du Rhin; que les Viennois les préféraient en conséquence et ne s'en cachaient nullement. « Vos hommes sont bruyants, tapageurs et exigeants d'abord, mais on les désarme facilement, disait mon vieil intendant. Il suffit pour cela du premier visage féminin venu, pourvu qu'il ne soit pas difforme. On a vu des grenadiers en fureur vaincus par le sourire d'une servante, lui prendre le seau de la main et aller puiser de l'eau à sa place pour lui éviter la peine, et cela ou l'équivalent arrive tous les jours. On dirait que vos guerriers ont honte de s'emporter devant les femmes; puis ils s'identifient à la famille, sont complaisants pour les enfants et finissent par se croire tout à fait de la maison. » J'acceptais ce jugement des Viennois, parce que j'en connaissais la justesse, et je ne doute pas qu'il ne soit confirmé par les Allemands en général.

Nous quittâmes Vienne par détachements; mais, comme les travaux que j'y avais faits, quoique bien minimes, donnaient lieu à quelques remises administratives, je ne suivis point la Garde et je demeurai quelques jours en arrière. J'eus le temps de voir arriver le comte Hoyos, chez lequel je logeais, sur le Graben, et de recevoir ses remerciements pour la manière dont

j'avais agi dans sa maison. Il est certain que j'avais tout fait pour la préserver des logements de guerre pendant mon séjour et que j'y avais réussi. C'était quelque chose que cette préservation durant le passage de toute une armée, mais je n'avais fait que suivre mes inclinations naturelles, en étant poli et bienveillant envers mes hôtes. Ils me le rendirent au centuple, et nous nous séparâmes avec des sentiments de regrets mutuels.

En sortant de la ville et comme je me rendais à Saint-Polten, je fis la rencontre d'un brigadier des chasseurs à cheval de la Garde, qui m'apprit la mort de l'adjudant-major de ce beau régiment, tué avant d'avoir pu donner un seul coup de sabre, ce que le brigadier semblait déplorer principalement. J'aimais beaucoup l'officier en question, et certes ce n'était pas sans raison, car, en outre des qualités militaires qu'il possédait à un haut degré, il était du commerce le plus agréable et le plus sûr. C'était un des membres les plus amusants de notre société de Boulogne. Nous avions, en causant dans une de nos soirées intimes, abordé plusieurs questions singulières touchant les facultés de l'âme après la mort, et nous nous étions promis, en cas qu'on pût revenir un seul moment de l'autre monde, de nous avertir réciproquement de ce qui s'y passait; les premiers tués devaient naturellement tenir cette promesse, et nous nous y engageâmes sur l'honneur. Hélas! presque tous ceux qui ont pris cet engagement sont depuis longtemps morts, et je suis peut-être le seul survivant; je n'ai pourtant revu aucun de ces braves amis, ce qui me persuade de plus en plus qu'il y a une barrière infranchissable entre eux et moi, et qu'on ne peut revoir les trépassés qu'en songe ou lorsque l'esprit affaibli admet des visions, qui n'ont pas le sens commun.

Je ne rejoignis les marins qu'à Augsbourg, et nous continuâmes la route ensemble jusqu'à Strasbourg.

Jamais voyage plus gai que cette course au travers de la Bavière et des autres petits États des bords du Rhin. Qu'on se figure que nous n'avions quitté Boulogne que depuis envi-

ron trois mois, et que nous rentrions chargés de trophées conquis sur deux grandes puissances du continent que nous venions de forcer à la paix. On peut bien dire que, cette fois, la victoire fut due à la guêtre et aux sous-pieds du soldat; mais aussi quelle ardeur, quel désir de bien faire et quelle fermeté dans le combat! Je n'avais pas encore vu de telles troupes, et je n'en reverrai probablement jamais. Certes nos premiers bataillons républicains étaient aussi braves, mais ils étaient loin d'être aussi exercés, et c'est là une différence immense. Quoiqu'ils eussent une grande habitude de la guerre, ils ne pouvaient atteindre d'abord à la précision, ni à la régularité des mouvements, qui leur valurent de si beaux succès après *l'école de Boulogne*.

Le long séjour dans les camps établis sur cette côte, les durs travaux manuels auxquels les soldats furent soumis dans l'intervalle des exercices, la bonne nourriture qu'ils prenaient et que les journées payées fidèlement les mettaient à même de se procurer, l'absence de toute distraction autre que celle de la variété dans l'emploi de leurs forces, tout cela avait concouru à les rendre vigoureux et adroits, autant qu'ils étaient courageux. A leur tête figuraient les premiers hommes de guerre de l'époque, et les restes éprouvés des campagnes de la Révolution se montraient dans tous les rangs. A ces vétérans encore nombreux se joignaient les contingents vendéens, qui commençaient à entrer franchement en ligne, et dont les jeunes gentilshommes figuraient volontiers dans les états-majors et les officiers des régiments. On ne parlait plus de guerres civiles, si ce n'est pour se promettre de bien employer l'expérience qu'on y avait acquise contre les ennemis de la France. Celle-ci se trouvait alors dans cette période qui accompagne d'ordinaire la pacification antérieure des puissantes nations et qui double leurs moyens d'attaque, par la raison, dit Montesquieu, qu'elles forment alors un peuple de soldats, au lieu d'un peuple de citoyens.

La France, armée tout entière depuis la Révolution, s'était familiarisée avec les combats de tout genre et avec les chances diverses de l'état de guerre. La Vendée avait fait de chaque habitant des provinces de l'Ouest et de ceux qui leur étaient opposés autant de soldats, et lorsque ces éléments divers se confondirent par la pacification, ils devinrent d'autant plus redoutables aux ennemis de la patrie commune qu'ils avaient montré d'héroïsme en se déchirant eux-mêmes. Je me demande souvent pourquoi notre histoire militaire ne s'est pas arrêtée sur ce point culminant de la fortune de nos armes. La plupart de ceux qui ont rapporté nos annales jusqu'à ce jour, ont attendu plus tard, et c'est aux conférences de Tilsitt qu'ils l'ont placé; mais les belles campagnes qui suivirent la levée du camp de Boulogne, furent un effet de la grande cause que je viens d'indiquer et ne font que démontrer ce qui existait déjà pleinement. Il était visible pour quiconque ne fermait pas les yeux volontairement qu'aucune armée ne résisterait sur le continent à l'élan que prendraient les soldats de Boulogne sous la main d'un homme tel que Napoléon. La force dont il disposait s'épuiserait sans doute et ne pouvait être éternelle, quelque bien ménagée qu'elle fût; il devait au bout d'un temps donné en voir la fin. L'Angleterre, qui n'avait à supporter que des sacrifices d'argent, qui faisait une guerre maritime très heureuse, et qui comptait pour rien les douleurs de ses alliés, pouvait raisonner ainsi et prévoir la fatale journée du nouveau César, mais on doit pardonner aux Français de s'être un moment enivrés de ses triomphes et d'avoir cru à son étoile. Ils n'ont fait en cela qu'imiter les peuples qu'ils avaient vaincus.

Revenons à notre itinéraire. Il serait superflu de décrire les scènes diverses de notre marche vers le Rhin, ni de celle que nous exécutâmes par journées d'étapes jusqu'à Paris, au milieu des populations exaltées par l'importance et surtout par la rapidité de nos succès. Je passe donc sous silence plusieurs

épisodes fort gais de cette rentrée dans la patrie, qui n'avait jamais paru si heureuse; nous la fîmes littéralement sous des arcs de triomphe, comme l'Empereur l'avait annoncé au commencement de la campagne, et la ville de Paris, qui nous préparait une si belle réception, ne fit en cela qu'imiter les populations de nos départements frontières. Quel temps et quelle jubilation éternelle!

CHAPITRE VIII

RECONNAISSANCE EN ITALIE

Mission en Italie. — Arrivée à Venise. — Impressions. — L'Arsenal. — L'ingénieur Salvini. — M. et Mme de Chateaubriand. — Exploration sur les côtes de l'Adriatique. — Beautemps-Beaupré. — Les Vénitiens d'autrefois. — La rade de Pola. — Rovigo. — Notre vie à bord. — Raguse. — Les Monténégrins. — Le général Lauriston. — L'amiral de Villeneuve. — Cattaro. — La Ville éternelle.

Dès que je fus de retour, je commençai à suivre un plan d'études dont je sentais la nécessité, et auxquelles ma longue navigation dans la Méditerranée ne m'avait pas permis de me livrer avec l'assiduité requise. Je voulus faire un cours d'hydrographie et tâcher de me faire quelques amis au dépôt des cartes et plans, ce qui ne devait pas être difficile, afin de m'initier à un genre de connaissances assez rares à cette époque dans le corps de la marine.

Mais, au moment où j'allais mettre à exécution ce louable dessein, j'en fus détourné par une circonstance fortuite, voici comment. Le colonel des marins de la Garde, M. Augier, fut chargé par le ministre de la Marine d'une reconnaissance que l'Empereur avait fort à cœur et qui concernait le golfe de Venise. Il s'agissait de parcourir le littoral entier de l'Adriatique et d'en faire la description sous le rapport naval, afin de bien établir le parti qu'on pourrait en tirer. Il fallait que cette opération eût lieu dans le courant de l'été, et il était bon de la commencer aux premiers beaux jours. Je fus choisi par le colonel pour l'assister dans son travail avec mon camarade Teissier de Marguerittes.

Nous quittâmes donc Paris et passâmes les Alpes au mont Cenis, emportés dans un excellent coupé, et nous nous rendîmes à Milan où nous devions voir le jeune vice-roi, lequel n'était autre que le prince Eugène de Beauharnais, récemment marié à la fille du roi de Bavière, Augustine-Amélie. Le titre de *prince* que je donne ici pour la première fois au colonel des chasseurs de la Garde était, comme celui de *roi* donné à l'électeur de Bavière et comme le mariage qui s'ensuivit, une suite naturelle de la campagne d'Austerlitz. On allait vite en ce temps-là!

Napoléon, devenu roi d'Italie, en avait confié le gouvernement à son fils adoptif, et la sagesse avec laquelle ce jeune homme menait les affaires de ce pays justifiait parfaitement ce choix. Rien de mieux ordonné que sa petite cour de Milan, et on disait que le royaume ne l'était pas moins bien, que les finances étaient administrées avec talent et intégrité, la justice rendue impartialement et l'armée en bon ordre, comme la petite marine italienne.

Nous eûmes l'honneur d'être présentés à la belle vice-reine à Monza et nous passâmes quelques jours à Milan, pour visiter cette ville célèbre; après quoi, nous nous rendîmes à Venise où devaient commencer nos investigations.

On quittait d'ordinaire la terre ferme à Mestra, petit bourg où se trouvent toujours un grand nombre de gondoles et des doubles gondoles appelées peotes, qui vous mènent à Venise en deux ou trois heures. Après avoir remisé notre voiture et pris les arrangements nécessaires pour la trouver en état au retour, nous nous embarquâmes gaiement et ne tardâmes pas à arriver à une osteria fort belle, située sur le canal Grande.

Nous nous y établîmes assez confortablement pour quelques jours et fûmes traités comme des personnes dont on attendait une certaine dépense. Nous nous pourvûmes d'une gondole, ce qui était indispensable, attendu qu'on ne saurait faire un pas à Venise sans ce moyen de locomotion, et le soir même lui

donnâmes de l'exercice. Après les visites officielles qui eurent lieu le lendemain, nous allâmes au théâtre de la Fénice et enfin au café Florian sur la Piazzetta, comme cela se pratique.

Venise étant tout entière dans l'eau, on comprend qu'il n'y ait point de promenades proprement dites, et que les seuls grands espaces qu'on y rencontre soient tous bâtis. A part les Procuraties et la Piazzetta, devant laquelle on voit l'église de Saint-Marc, nous ne remarquâmes aucun lieu de rassemblement. Il y en a dans les différentes îles dont la ville se compose, et aussi de riants jardins, mais tout cela est circonscrit et enterré de telle sorte qu'on ne peut apercevoir que l'extrémité des arbres qui les parent. On se lasse bientôt de parcourir ces canaux et ces lagunes où il est difficile de mettre pied à terre et de ne jamais voir que des murailles devant soi. Les bords du canal Grande sont couverts de beaux édifices sans doute, et leur architecture, ainsi que le marbre d'Istrie dont la plupart sont bâtis, attire d'abord les regards. Il en est de même du pont du Rialto, qui est un chef-d'œuvre, de l'église Saint-Marc, du palais des Doges, etc... Mais on est bientôt rassasié de ces merveilles de pierre. Il ne faut pas être injuste cependant et certes l'amateur de peinture ou de musique trouvera là de quoi s'occuper des mois entiers, s'il veut visiter les nombreuses galeries qu'on expose libéralement aux regards des étrangers. Il entendra chaque soir des concerts délicieux et assistera à fort bon marché aux opéras en vogue. Puis il ira dans un casino, où il ne manquera jamais de compagnie pour jouer avec lui; tant que les écus dureront, il sera un véritable *cavaliere* bien venu de tout le monde.

On comprend que nous, qui venions pour un objet tout spécial fort éloigné d'une vie de paresseux, nous eussions autre chose à penser. Nous avions l'ordre de faire une reconnaissance nautique et militaire du golfe de l'Adriatique, et nous eûmes d'abord à nous occuper des moyens. Après les premières courses indispensables et la visite sommaire que nous fîmes de

l'arsenal, nous louâmes un petit bateau ponté d'une trentaine de tonneaux et avec lui quatre matelots de Rovigo, parmi lesquels un patron. Ce dernier connaissait ou était censé connaître la navigation de ses côtes natales, et il n'avait pas à cela un grand mérite, attendu qu'elles sont les plus belles et les plus commodes qu'un marin puisse parcourir. Je m'attachai à installer notre domicile nouveau à bord de cette barque de mon mieux, car nous devions l'habiter un certain temps. Cela ne m'empêcha pas de me livrer à une exploration méthodique que nous fîmes de l'arsenal vénitien et de ses dépendances. Il ne renfermait plus de vaisseaux de guerre pour le moment, et une frégate de quarante canons était le seul bâtiment en chantier; mais les matières abondaient et les ouvriers également. On voyait qu'au premier ordre on pourrait bâtir là des escadres. La grande difficulté était de les en faire sortir, la mer ne montant pas assez haut dans les lagunes pour qu'un bâtiment au-dessus de 17 pieds pût y flotter, même en l'allégeant. La sortie de l'arsenal devait être changée entre autres choses, si on voulait dégager convenablement la voie. Plusieurs séances d'une commission mixte eurent lieu à ce sujet. Dans une de ces séances, je me souviens qu'on agita la question des *chameaux*, dont on se servait en Hollande pour faire flotter les grands vaisseaux sur les eaux basses, et qu'à ce sujet le savant hydrographe Beautemps-Beaupré s'écria que ce moyen ne convenait pas à Venise. On lui demanda la raison. « La raison, dit-il, c'est que les Hollandais sont des Hollandais et les Vénitiens des Vénitiens. » On rit beaucoup de cette boutade, et la discussion finit là.

Il y avait à cette époque dans l'arsenal un brave ingénieur italien du nom de Salvini, qui nous amusait beaucoup par sa manière originale de saisir toutes les questions et de les élucider. Comme il était doué d'une grande faculté d'analyse, il réduisait immédiatement tout bavardage à l'expression la plus simple et tirait des conclusions fort plaisantes, quoique fort

justes, des entretiens auxquels il prenait part. Il était en conséquence très redouté des diseurs de rien et des gens qui parlent pour parler seulement, gens dont l'espèce surabondait alors à Venise et dont il se glissait toujours un certain nombre dans les commissions scientifiques. Je ne sais si nous avons gagné depuis sous ce rapport, mais en ce temps-là on n'évitait guère cet inconvénient d'avoir affaire à des ignorants plus ou moins prétentieux qui voulaient déguiser leur peu de fonds au moyen de phrases sonores. On les laissait aller néanmoins par politesse, car il y en avait qu'on n'eût pu brusquement rappeler à la question sans les fâcher, mais on reprenait ensuite la délibération exactement comme s'ils n'avaient pas ouvert la bouche. Ils ne s'en apercevaient point généralement, et c'était tout ce qu'il fallait.

Je recevais pour mon compte de bonnes leçons dans ces occasions délicates et en faisais mon profit sans mot dire; car heureusement je n'avais pas voix au chapitre; mais le diable n'y perdait rien, et les résumés dont Salvini nous régalait le soir à huis clos étaient extrêmement gais, assaisonnés de sa pantomime italienne si vraie et si divertissante. Ils valaient la meilleure comédie.

Nos occupations de la journée ne nous empêchaient pas de prendre part à une foule de dîners, priés chez les autorités françaises, ni d'aller au spectacle, au café de Florian. Nous étions littéralement toujours sur pied et je m'arrangeais fort bien de cette activité sans relâche, parce que, passant continuellement d'un objet à l'autre, nous évitions la monotonie. Nous faisions aussi des rencontres intéressantes. Ainsi nous eûmes la chance de dîner chez le Commissaire général de police du royaume d'Italie avec M. et Mme de Chateaubriand. C'est là que je vis pour la première fois cet homme déjà célèbre. Il commençait — si je ne me trompe — le voyage auquel on a dû *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Je regardais de tous mes yeux ce petit homme, destiné à devenir un personnage histo-

rique et à exercer plus tard une influence si considérable sur la littérature de son pays. Il n'y avait pas que des Français à Venise en fait d'étrangers; quoique les Anglais fussent momentanément rejetés de l'Italie, ainsi que les autres sujets des puissances avec lesquelles nous étions en guerre, on trouvait encore des voyageurs fort aimables.

Mais tout prend fin dans ce monde; bientôt il fallut plier bagage et nous embarquer sur notre bateau pour commencer nos courses. Nous nous rendîmes d'abord à Trieste et successivement dans tous les ports de l'Istrie et de la Dalmatie, sans oublier la plus petite callanque. Il est bon de savoir, pour se faire une idée de notre travail, que cette côte est la mieux percée qu'il soit possible de voir, qu'elle est bordée d'une chaîne d'îles et d'îlots, la plupart très accores et en tel nombre dans les environs du Carner, que le groupe sur ce point est appelé par les pilotes de Rovigo *bosco di mare*, bois de la mer. Nous faisions, au fur et à mesure que nous avancions, la description des lieux en ce qui a rapport à la navigation; mais on sent que nous n'avions le temps d'en dresser aucun plan. Cette besogne incombait à une expédition particulière, dirigée par M. Beautemps-Beaupré, que nous rencontrâmes peu après Pola, et personne ne pouvait la mener plus sûrement à bien que cet habile hydrographe. C'est là que je fis sa connaissance et que nous nous liâmes d'une amitié sincère. J'étais à l'école comme de raison près de cet excellent maître, et son mérite reconnu me faisait accepter ce rôle avec plaisir. J'ai eu l'honneur de le recevoir comme préfet maritime de Brest, lorsqu'il termina sa dernière campagne par la description de la côte de France, et de lui faire devant mes nombreux convives une sorte d'ovation qui lui arracha des larmes. Je me féliciterai toujours d'avoir eu cette chance de rendre justice publiquement à un homme dont on n'a pas, selon moi, récompensé les travaux aussi noblement qu'ils auraient dû l'être. Des travaux plus récents, que l'emploi de sa méthode avait rendus comparative-

ment plus faciles, ne doivent pas faire oublier le nom de celui qui a ouvert la carrière, pour ainsi dire, et qui est une des gloires les plus pures de son temps et de son pays.

Nous faisions donc, ainsi que je l'ai dit, une description nautique de la côte. Nous nous occupions aussi de tout ce qui est afférent aux constructions, aux approvisionnements, au recrutement, etc. d'une flotte. On sait que les bois, les chanvres abondent dans cette partie et que l'arsenal de Venise n'a qu'à tendre la main pour se munir de toutes les matières navales nécessaires. D'autre part, le nombre des marins est considérable le long de cette côte tailladée, où l'on ne peut faire dix milles sans trouver de quoi remiser une escadre. Seulement ces marins ne sont guère que des pêcheurs timides, bien que ceux des îles soient réputés jusqu'à un certain point, parce qu'ils naviguent en grande eau et vont même en Amérique.

Quand on songe à ce que Venise a fait jadis avec de pareils hommes et qu'on se représente le vieux Dandolo se faisant armer quoique aveugle, malgré ses quatre-vingts ans, pour escalader les murs de Constantinople qu'il touchait de la proue de son navire, il est impossible qu'un marin ne se livre pas à quelques observations touchant les grandes actions de guerre qu'on peut entreprendre avec de faibles moyens. J'ai toujours pensé qu'un riverain dont la conformation ne présentait aucun vice radical pouvait être utilisé, quelque peu d'inclination qu'il montrât d'abord pour le service naval. Il est clair que je n'entends point par là qu'il est facile de métamorphoser en marin un lazzarone de Naples, ni tout autre batelier corrompu des grandes villes maritimes de l'Italie, mais certainement personne n'a le droit de comparer les honnêtes pêcheurs de l'Istrie et de la Dalmatie à cette écume méprisable, et je suis convaincu que, s'ils étaient pris à temps, ils deviendraient avant peu des hommes de ressource pour la flotte. En effet, ils sont généralement grands et forts; ils sont sobres, rangés et très soumis. Ils ont nécessairement le cœur quelque part, et le tout est de

le trouver. Accoutumés à une vie laborieuse, sinon dure, ils n'ont point été gâtés, tant s'en faut, par leurs anciens maîtres, et je suis persuadé qu'en les payant exactement et en les traitant comme des hommes, lorsqu'ils se comporteraient en hommes, on en tirerait un grand parti.

Les Vénitiens, au temps de leurs triomphes, n'avaient point d'autres recrues, et l'on sait comment ils les mirent en œuvre. Il est vrai qu'ils avaient soin de les encadrer dans des sous-ordres vigoureux, instruits par les soins du patriciat et que leurs galères étaient commandées par les premiers hommes de la République; de là leurs succès et la haute renommée à laquelle parvint la flotte. Ils furent durant une période les maîtres du commerce du Levant, qui avait alors une grande importance, et ils acquirent des richesses égales à leur renommée, richesses qu'ils conservèrent longtemps après la perte de leur puissance, et tant que les vieilles mœurs ne furent pas absolument mises en oubli.

Je n'entends pas vous traîner à ma suite dans les mille canaux que nous fûmes contraints de suivre, ni vous obliger de sonder avec moi le grand nombre de passes que nous crûmes devoir reconnaître; il y en aurait trop long à dire. Je m'arrêterai seulement sur quelques points principaux.

La magnifique rade de Pola se présente d'abord, avec ses trois goulets, ses abords faciles et ses fonds excellents. Elle peut contenir autant de vaisseaux qu'on voudra, et les plus forts peuvent venir bord à quai sans la moindre crainte. Ces quais sont faits par la nature et n'ont besoin que du revêtement ordinaire, attendu que le roc les forme naturellement et que j'ai trouvé généralement de sept à huit brasses à pic touchant d'une main à terre et sondant de l'autre dans l'embarcation. Il y a à Pola, en outre de sa rade véritablement superbe et de ses bassins intérieurs parfaitement accores et abrités autant qu'on peut le désirer, un reste d'antiquités romaines du meilleur temps, parmi lesquelles un arc de triomphe et un amphi-

théâtre presque entier construit en marbre du pays. Il paraît blanc quand on vient de la mer et est d'un grand effet sur le paysage. Je grimpai jusqu'aux gradins supérieurs sans beaucoup de difficulté, mais je fus obligé d'ôter mes bottes pour descendre, car la moindre glissade eût pu me précipiter et les marches étaient unies comme une glace. J'opérai mon retour heureusement après cette ascension aventureuse, dont mes camarades se dispensèrent avec raison, car elle ne pouvait servir à rien; mais j'étais à cette époque constamment disposé à donner des preuves d'agilité, et je ne voulais pas laisser rouiller celle que j'avais acquise à bord des vaisseaux.

Nous quittâmes Pola plus tôt que nous ne nous y attendions, et tout à fait à l'improviste. Le colonel ordonna un beau matin de faire voile pour Rovigo, sans autre explication, et sur-le-champ nous filâmes le long de la côte d'Istrie, véritable côte de marbre bleu clair, extrêmement accidentée, et que nous explorâmes pouce à pouce sans interruption. Il va sans dire que nous n'en faisions point le plan et que nous nous bornions à une reconnaissance qui pût donner une idée à la navigation en général et servir de guide à un bâtiment qui eût voulu nous suivre, fût-il du plus grand tirant d'eau. Nous sondions exactement toutes les passes et donnions les indications nécessaires pour qu'on pût entrer et sortir des ports que nous visitions, avec sûreté.

Nous n'avions pas grand mérite à cela, l'eau étant profonde presque partout et les écueils élevés au-dessus de sa surface. Nous ne manquions pas non plus de parler de l'armement des divers points qu'il nous paraissait utile de munir de bonnes batteries, ainsi que de la facilité qu'auraient les convois, une fois que la côte serait pourvue de canons.

Nos matelots de Rovigo étaient assez pratiques jusqu'à Raguse et nous servaient avec affection, parce que nous les traitions bien. J'avais fait disposer le bateau à peu près comme un yatch de plaisance, aux agréments près, bien entendu;

mais nous y étions couchés à l'aise, et nous pouvions y faire une cuisine passable. Nous vivions de poisson et de ce que nous pouvions nous procurer dans nos relâches. Le gibier n'était pas rare et les légumes abondaient, ainsi que les fruits. Quand le raisin fut mûr, ce qui ne tarda pas, nous n'en manquions jamais.

Je dois avouer que nous nous approvisionnions la plupart du temps comme si nous avions été dans l'âge d'or et que, lorsque nous ne trouvions pas de maîtres à qui parler sur les écueils chargés de vignes que nous visitions, nous n'en cueillions pas moins les plus belles grappes sans remords. C'était, du reste, une compensation légitime de ce que, en notre qualité d'étrangers, on nous faisait payer en plus sur les marchés de l'Istrie et de la Dalmatie.

Je m'accommodais très bien de cette vie de fatigue le jour et de repos la nuit. Coucher sur la dure n'était rien pour moi et la vie nomade m'a toujours arrangé, puis j'aimais à voir du nouveau, et là ma satisfaction était entière sous ce rapport, car il est impossible, lorsqu'on regarde avec l'œil d'un marin cette profusion de belles rades et de ports faits par la nature, de n'être pas dans une sorte de ravissement. La terre aussi avait son mérite, et les costumes variant selon les lieux excitaient notre curiosité. Lorsque nous n'avions aucun intérêt dans l'endroit où nous jetions l'ancre pour la nuit, et qu'après avoir dressé notre table sur l'arrière du bateau nous nous mettions en train de faire honneur à notre souper, c'était plaisir de voir comme nous devisions et l'appétit vraiment formidable avec lequel nous le faisions disparaître.

Notre colonel, qui en vertu de ses quarante et quelques années n'était pas aussi grand mangeur que nous, nous sortait des histoires fort gaies, car il était homme d'esprit et de bonne compagnie. On commençait bien par s'entretenir des travaux de la journée et par résumer ce qu'on avait vu de nouveau depuis la veille ; mais la gaudriole avait son tour, et, comme

M. Augier était en fonds d'anecdotes fort amusantes, nous l'écoutions avec beaucoup de plaisir. Je ne doute pas que, parmi celles qui nous ont semblé les plus drôles, il n'y en eût quelques-unes qui lui étaient personnelles, mais nous étions trop discrets pour témoigner le moindre soupçon à cet égard.

L'honneur que nous avions d'appartenir à la Garde impériale nous faisait accueillir avec une faveur marquée, partout où nous rencontrions des troupes françaises, mais ce n'était que dans les chefs-lieux que nous avions cette bonne fortune. Partout ailleurs nous avions affaire à des autorités italiennes ou censées telles, qui étaient à nos pieds, ça va sans dire, tout en nous éconduisant de leur mieux. Au reste, nous n'avions qu'à demander des provisions fraîches, et, comme nous payions largement, nous n'avions besoin d'aucune intervention pour être bien servis. Nous nous amusions parfois à inviter à notre table ces braves employés du royaume d'Italie, et ils reconnaissaient cette courtoisie en amenant leurs femmes et leurs filles, ce qui charmait nos soirées. Nous trouvions beaucoup de naturel et de bonhomie dans ces familles; seulement toutes se plaignaient du peu d'avancement de leurs frères ou de leurs maris. Venise était, comme de raison, le paradis auquel toutes ces dames aspiraient et auquel elles pensaient nuit et jour.

Toujours cheminant, toujours sondant, prenant des relèvements et enfin examinant la côte pied à pied, nous arrivâmes successivement à Zara, où nous trouvâmes garnison française. Je ne dirai rien de cette capitale dalmate, parce que nous ne nous y arrêtâmes que peu de jours et que j'ai hâte d'arriver à Raguse. On connaît l'histoire de cette petite république, si sage, si modeste, et dont les marins étaient appelés à bon droit les Hollandais de la Méditerranée. Là, pas une famille et peut-être un individu qui ne soit intéressé directement aux profits de la navigation. On est dans l'usage, lorsqu'on engage des servantes — dont il y a toujours bon nombre dans chaque maison — de leur allouer, selon leur degré d'ancienneté, une por-

tion de plus en plus grande de cette sorte de bénéfices. Rien de plus patriarcal que ces familles ragusaines, et dont l'intérieur est si différent de ce que l'on voit ailleurs. Ce qu'il y avait de bizarre, c'est la différence extrême que nous trouvions entre les patriciens chez qui nous étions logés et les gens de leur service. On aurait dit deux races différentes.

Autant nos hôtes des deux sexes nous paraissaient frappés d'une laideur incurable, autant le peuple nous paraissait beau et avenant. Nous ne cherchâmes point à nous rendre compte de cette singularité de la nature, parce que nous étions occupés de toute autre chose; mais j'y ai souvent pensé et je suis convaincu qu'il n'est pas de Français de cette époque, qui, ayant habité Raguse quelque temps, n'ait fait les mêmes observations. La ville, où commandait le général Lauriston, se trouve au pied du Monténégro. Elle est par conséquent en rapport continuel avec le velika ou l'évêque de cette montagne, évêque grec qui réunit tous les pouvoirs et commande à la communauté. Ses ouailles, quoique peu civilisées, à ce qu'on dit à Raguse, sont soumises à leur pasteur et ne manquent pas de ces rudes vertus qu'on trouve d'ordinaire chez les peuples primitifs. En revanche elles sont guerrières, ce qui veut dire pillardes en ce pays-là, et elles regardent les biens des gens de la plaine environnante comme leur appartenant, dès qu'elles peuvent s'en emparer. C'est l'histoire des Higlanders écossais avec les habitants des basses terres.

Quoi qu'il en soit, ces Monténégrins, assistés de je ne sais combien d'autres et poussés, dit-on, par les Russes, avaient tout à coup bloqué Raguse où se trouvait le général Lauriston avec une garnison très faible, et il avait fallu une marche rapide des Français pour les refouler de nouveau dans leurs montagnes. Cette opération fit beaucoup d'honneur au général Molitor qui commandait dans cette partie et fut regardée dans le temps comme très audacieuse et très habile. On était encore sous le coup de cet événement lorsque nous arrivâmes, et c'est

à la table du général Lauriston, qu'il nous avait généreusement offerte, que je l'ai entendu souvent célébrer.

L'ennemi, en se retirant, avait incendié presque tous les navires qui étaient en construction à Sainte-Croix, qui est le chantier de Raguse et une localité maritime de la plus grande beauté et commodité. Les Russes parurent quelques jours après notre arrivée avec quatre vaisseaux de ligne devant le port. Ils paradèrent quelques jours et disparurent enfin. On les disait commandés par un amiral.

C'est pendant les soirées que nous passions chez le général Lauriston que je recueillis plusieurs informations directes sur le caractère de M. de Villeneuve, informations qui me donnèrent la clé des hésitations de cet amiral et de la série de fautes qui nous furent si fatales. On sait que le général avait été détaché exprès par l'Empereur pour accompagner l'escadre jusqu'à son arrivée dans la Manche, et, qu'embarqué à Toulon avec l'amiral, il ne le quitta qu'après l'affaire dite des Quinze-Vingts, ou autrement de Calder (1). Il eut pendant cette longue navigation des entretiens perpétuels et absolument confidentiels avec lui, et fut à même de juger, sinon de ses moyens comme homme de mer, du moins de sa résolution dans les cas difficiles. Imbu des pensées de Napoléon sur la grande opération que M. de Villeneuve conduisait, pénétré des résultats décisifs que cette opération pouvait amener, et persuadé qu'elle allait couronner dignement les merveilleux travaux des armées françaises, le jeune aide de camp faisait son possible pour faire passer dans l'âme de son interlocuteur le feu de la sienne et pour le maintenir à la hauteur de l'entreprise; mais il n'y réussissait qu'à demi, et bien que toujours réservé, surtout quand il parlait à des marins, le général Lauriston laissait entrevoir qu'il n'avait pas trouvé le ressort sur lequel il avait

(1) Sir Robert Calder, amiral anglais (1745-1818) commandant l'escadre des dix-neuf vaisseaux qui livra bataille à la flotte franco-espagnole à la hauteur du Cap Saint-Vincent et l'obligea à la retraite.

cru pouvoir compter dans la personne de M. de Villeneuve. « Il parlait trop souvent de ses oliviers, disait-il, et du bonheur de mener une vie tranquille en Provence, etc... et se plaignait constamment du fardeau qu'on lui avait imposé et du peu de moyens qu'on lui avait donné pour le soulever. »

Au nombre des convives habituels du général se trouvait un officier d'ordonnance de l'Empereur, qui nous frappait par l'aisance de ses manières et le laisser-aller de sa conversation, et, il faut le confesser, par une tenue débraillée alors fort rare dans nos cercles militaires. Ce monsieur nous paraissait absolument sans gêne, comme on disait à cette époque, et surtout fort original. Il se nommait de Thiard (1), était chef de bataillon ou d'escadron et avait des allures fort au-dessus de ce grade. Il sentait son grand seigneur et l'était effectivement. Il est devenu depuis un des coryphées du parti libéral dans nos Assemblées parlementaires et je l'ai retrouvé à Paris en 1844, où il me rappela obligeamment notre rencontre à Raguse.

Nous partîmes pour Cattaro, mais ne pûmes nous enfoncer dans ces bouches si renommées, ni les examiner en détail, à cause du défaut de sûreté. Nous trouvâmes en arrivant la pointe d'Ostro occupée momentanément par le général Marmont qui avait établi son bivouac au bord de la mer. C'est là que j'eus la bonne fortune d'entendre raconter au général C... quelques-unes de ses aventures et que j'eus la première révélation de l'existence d'Ali Pacha de Janina, ce terrible despote destiné à une mort digne de sa vie.

Après une reconnaissance assez sommaire de l'entrée du premier goulet, qui ne présente du reste aucune difficulté,

(1) Le comte de Thiard de Bissy (1772-1852) débuta comme officier sous l'ancien Régime, émigra, adopta par la suite les idées de la Révolution, attira l'attention de Bonaparte qui le nomma plus tard chambellan, puis aide de camp. Maréchal de camp sous la Restauration, il fut en 1820 nommé député de Saône-et-Loire, devint, sous la monarchie de Juillet, inspecteur des gardes nationales de France, et remplit, de 1848 au commencement de 1849, les fonctions de ministre de la République française en Suisse.

nous terminâmes là nos travaux de cette partie du golfe et rentrâmes à Raguse.

Nous y fûmes reçus avec la même cordialité qu'à notre dernier passage par le général Lauriston et les autorités françaises, et nous commençâmes là à mettre en ordre les nombreuses notes qui devaient plus tard former la base de notre travail. Nous repassâmes, en revenant sur nos pas jusqu'à Venise, par les points les plus intéressants et nous visitâmes avec soin les îles, dont quelques-unes sont fort remarquables.

Jusque-là nous n'avions visité qu'un côté du golfe, mais c'était de beaucoup le plus intéressant; l'autre n'offrant guère que des plages de peu de ressources pour la navigation. Aussi là comme dans notre Manche les côtes opposées l'une à l'autre sont totalement différentes. Celles de l'Istrie et de la Dalmatie étant admirablement pourvues de rades excellentes, tandis que celles de l'Italie n'ont que peu ou point d'abris, si ce n'est celui d'Ancône. Nous la visitâmes néanmoins avec l'attention requise, et cette visite nous donna l'occasion de voir Loreto, ville célèbre par sa Madone et par le beau temple qu'on lui a élevé.

Nous fîmes là provision de chapelets, sachant que je ferais un véritable plaisir à ma famille en lui rapportant ces objets vénérés. Je ne manquai pas de les lui expédier en rentrant en France, ainsi que les chapeaux de paille que nous achetâmes plus tard à Florence. Ils étaient fort à la mode en ce temps-là à Paris, parce qu'on se les y procurait difficilement et qu'ils coûtaient fort cher.

Nous vîmes Florence, son palais Pitti, ses cassines et les mille chefs-d'œuvre que renfermaient, en outre de la célèbre galerie, une foule d'établissements particuliers. Pourtant, malgré tous ses charmes, nous n'y restâmes que peu de temps, étant très empressés d'aller à Rome, à Rome la ville par excellence, la Ville éternelle. En dépit de son marasme actuel, Rome n'en demeure pas moins, aux yeux des hommes éclairés

de tous les pays et de toutes les croyances, la première des villes et celle dont la destinée est la plus étonnante. En effet elle a été à deux fois la maîtresse du monde occidental et l'a maintenu dans l'obéissance par la bonté de ses lois autant que par la vigueur de son gouvernement. Si elle a eu des factieux scélérats comme Catilina et des maîtres comme Néron et Héliogabale, elle peut présenter à l'admiration des hommes les vertus de son vieux Sénat et celles plus douces des Antonins; en un mot, elle a longtemps conservé par la sagesse l'établissement qu'elle avait créé par la force et résolu le difficile problème de faire de grandes choses avec de petits moyens.

Nous entrâmes par la porte du Peuplier ou *del Popoli*, que plusieurs appellent porte du Peuple, et nous rendîmes immédiatement à la place d'Espagne, où nous logeâmes à l'Écu de France. Nous nous trouvâmes pourvus en quelques heures du cicerone obligé et de toutes les commodités qu'on peut désirer pour voir la ville avec fruit. Nous commençâmes par les autorités françaises, comme de raison, car nous occupions en ce moment la Cité sainte. Nous nous livrâmes ensuite à notre goût pour les monuments anciens et modernes. Je ne veux pas répéter ici ce qu'on a dit des uns et des autres, mais il est impossible de ne pas dire un mot du Colysée, de la Rotonde et du temple de Vesta, lorsqu'on se souvient de l'effet que produisent ces restes vénérables. Certes je n'avais pas encore lu *les Nuits* de Verri (1), et ne pensais nullement à une évocation comme celle qu'il a faite, mais je ne puis oublier qu'il me vint, en examinant le Colysée, à la tombée de la nuit, des idées au moins aussi étranges que les siennes. Le sonnet de Scarron se présenta, je ne sais comment, à ma mémoire au plus fort de mon enthousiasme, et je ne pus m'empêcher de le réciter aussitôt, ce qui fit rire mes compagnons à se tenir les côtes.

(1) *Les Nuits romaines*, un des ouvrages classiques de la littérature italienne, du comte Alexandre Verri. Une traduction française parut en 1812, complète en 1826.

En fait de monuments modernes, Saint-Pierre qui l'emporte sur tous les temples connus, comme on sait, fut visité avec soin. Je grimpai jusqu'au sommet de son dôme majestueux, et cette ascension n'eut pas lieu sans difficultés, car il fallait contourner extérieurement la boule qui est au pied de la croix. Bien m'en valut d'être habitué à passer par les *Gambes de revers*. Une des choses qui me frappèrent le plus, en entrant dans cette église, fut l'illusion que produisit sur moi la parfaite harmonie des détails; ainsi le cicerone me demandant comment je trouvais la taille des deux anges qui supportent la chaire et qui me semblaient assez près de nous, je lui répondis que je les trouvais de la taille ordinaire d'un enfant. « Avançons, dit-il, et vous verrez! » Nous avançâmes en effet, et je fus fort surpris de voir que les deux statues étaient colossales et que leurs bras étaient gros comme mon corps.

On critiqua la hardiesse de Michel-Ange lorsque, à la vue de la Rotonde ou Panthéon, il s'écria qu'il le mettrait en l'air un jour. Mais cette promesse d'un homme de génie fut complètement réalisée par l'érection de la coupole de Saint-Pierre qui n'est, dit-on, que la copie exacte du monument antique. Nous demeurâmes huit jours à Rome, parcourant continuellement la ville et les belles villas des environs, allant à Frascati et le soir au théâtre.

Notre temps était ainsi bien occupé, mais nous commencions à en avoir assez des monuments de l'Italie. Nous savions que la Prusse avait rompu la paix avec nous, et que notre armée, n'ayant qu'un à droite à faire pour se trouver en face de l'ennemi, devait déjà être aux prises, et il nous tardait de revenir à Paris. Nous avions l'intention d'aller à Naples dans le principe, mais les chemins n'étant pas sûrs, notre route aurait pu être allongée de beaucoup et nous nous décidâmes à sacrifier cette pointe qui était au surplus parfaitement en dehors de notre itinéraire. Nous revînmes donc à Milan avec ce que nous avions de poisson pris et repassâmes les Alpes quelques jours après.

CHAPITRE IX

TILSITT

Les séductions de Paris. — Une valse entraînante. — Mission au Quartier général. — L'Empereur m'envoie à Dantzick. — Prise de la place. — Mon cheval culbute. — Audience de l'Empereur. — Accueil cordial des habitants. — Stettin. — Tilsitt. — L'Empereur Alexandre et le roi de Prusse. — Napoléon empereur d'Occident. — Les relations entre les trois armées. — A travers l'Allemagne. — Retour à Paris. — Situation de la France après Tilsitt.

Les événements avaient marché pendant notre absence. La Prusse avait eu le temps d'être écrasée à Iéna et la guerre, jusqu'à la rencontre des Russes, ressemblait à une chasse. Nous trouvâmes Paris dans la jubilation, car, bien qu'accoutumé aux triomphes, jamais il n'en avait vu de si extraordinaires.

Nous nous occupâmes incontinent du rapport de notre campagne et cette besogne nous prit plus de temps que nous ne l'eussions cru nécessaire. Au reste l'ouvrage existe et doit se trouver au Ministère de la Marine. On peut voir en le parcourant quelle série de travaux il a exigés. Ce n'est qu'une reconnaissance sans doute, et je ne la donne pas pour autre chose, mais je crois que cette reconnaissance a été complète et faite avec assez de soin pour mériter toute confiance. Qui sait si, un jour, elle ne sera pas fort utile?

On avait coutume aux bals de la Cour d'offrir des danseuses aux officiers de la Garde et il faut bien avouer que ce n'étaient pas les plus jeunes, ni les plus jolies. Je fus un soir présenté à une grosse dame fort parée, étincelante de diamants. Elle était si pressée de partir que je me sentis emporté, sans pouvoir me

garer, dans une valse des plus entraînantes. *A Dieu vat*, et gare les abordages, me disais-je? Nous allâmes donner sur un couple qui passait gracieusement, *patatra!* tout le monde par terre. Ce fut la dernière fois que je valsai, car j'avais eu le malheur de prendre en écharpe la reine Hortense, qui dansait avec le colonel de Broc. Je laissai la grosse dame se débarbouiller comme elle put, présentai mes humbles excuses à Sa Majesté, qui les accueillit avec son amabilité ordinaire et me promit bien d'éviter dorénavant de si terribles écueils.

Mais ce bon temps, passé à Paris dans l'étude du matin et les plaisirs du soir, ne pouvait durer toujours; il fallut reprendre le harnais plus tôt que je ne m'y attendais, et malgré les séductions de Paris, je le repris avec joie, car j'éprouvais le vif désir de revenir à l'armée.

Une circonstance se présenta pour m'y rendre isolément. Je ne manquai pas d'en profiter; voici ce qui arriva. On était dans l'usage d'expédier toutes les semaines le travail des divers ministères et les dépêches de l'archi-chancelier au Quartier général de l'Empereur par un auditeur au Conseil d'État. Cette marche était suivie sans altération, et on ne songeait pas à en prendre une autre, mais un des derniers auditeurs expédiés s'étant laissé voler son portefeuille ou l'ayant égaré, l'Empereur ordonna de charger à l'avenir des officiers de sa Garde de cette commission. Je fus en conséquence mandé par M. Maret, qui savait que je me trouvais disponible et que je ne demandais pas mieux que de partir pour l'armée. Il me proposa cette bonne aubaine et j'acceptai avec reconnaissance, pensant bien que mon corps ne tarderait pas à être appelé en Pologne, ce qui eut lieu en effet.

Il n'est pas inutile de dire comment les choses se passaient quant à ces commissions. L'officier partant allait rendre ses devoirs à l'Impératrice, prenait les ordres de l'archi-chancelier, voyait les ministres et recevait subséquemment le portefeuille. La direction des Postes lui remettait une somme de 5000 francs,

au moyen desquels il devait se pourvoir d'un chariot allemand ou d'une voiture pour porter les dépêches au Quartier général, en courant jour et nuit, sans interruption, et remettre en arrivant et sa voiture et le reste de la somme à l'officier chargé de rapporter à Paris le travail de l'Empereur. Il ne devait pas perdre de vue son portefeuille un seul moment. Tels étaient ses ordres. On va voir que je ne pus les exécuter qu'à demi.

Je quittai Paris après avoir fait mes visites officielles, je traversai rapidement la France, passai le Rhin à Mayence et arrivai bientôt à Berlin. De là je me dirigeai sur le Quartier général qui se trouvait en ce moment à Finckenstein. J'étais accompagné d'un de mes camarades, auquel je fis la politesse de le porter jusque dans cette capitale. Nous ne nous amusâmes pas en route, et malgré deux accidents qui m'obligèrent de changer la voiture achetée à Paris contre un chariot allemand, je fus rendu assez promptement pour que ma diligence fut remarquée.

On pense bien que le petit village qui entourait le château était encombré, et que je ne fus point étonné de trouver quelques amis que j'avais dans l'état-major du maréchal Bessières, couchés sur la paille. Ils m'entourèrent, comme c'était bien naturel, et me demandèrent des nouvelles de Paris. Je venais de rendre mes paquets à la secrétairerie d'État et me disposais à prendre ma part d'un gigot, qui était le fond du dîner de ces messieurs, lorsqu'on me fit appeler du château pour venir parler à l'Empereur. Sa Majesté était dans une petite chambre attenante au grand salon de réception et qui était métamorphosée en cabinet de travail. Elle était debout, ayant devant elle une petite table et était seule. « D'où venez-vous? — De Paris, Sire. — Avez-vous vu l'Impératrice? — Oui, Sire. — Que faisiez-vous à Paris? — Je revenais d'Italie et travaillais sous les ordres de mon colonel au rapport de l'exploration que nous venions de faire dans le golfe de Venise. — Vous appartenez aux marins de ma Garde? — Oui, Sire. — Eh bien,

allez-vous-en à Dantzick. On m'a envoyé là je ne sais qui, mais les rapports que je reçois ne me semblent pas clairs. Rendez-vous-y. Vous verrez les bâtiments qui sont à l'embouchure de la Vistule, après quoi vous m'écrirez tous les jours ce que vous apprendrez et vous ne vous laisserez influencer ni par les maréchaux, ni par les caporaux. » Je m'inclinai sans répondre et me préparais à gagner la porte, lorsque l'Empereur reprit : « Vous êtes fatigué, quand partirez-vous? — Sur-le-champ, Sire. » Alors il répéta d'un air bienveillant : « Eh bien, allez-vous-en à Dantzick. » Cela dit, je pris congé.

Me voilà pourtant bien empêtré dans ce vaste château, avec ma voiture dans la cour, mon argent à remettre avec elle à je ne savais qui, et, par-dessus le marché, un ordre subit qui n'était exécutable qu'autant que je ne serais pas démonté. Comme je m'en allais pensif le long d'un vaste corridor, je rencontrai mon ami Fain, alors secrétaire du Cabinet, et je lui fis part de mon embarras. « Que t'a dit l'Empereur? — De m'en aller à Dantzick », et je lui défilai la phrase. « Alors va-t'en à Dantzick. — Mais ma voiture et l'argent que je dois rendre? — Ne t'occupe pas de ça, pars sur-le-champ, puisque c'est l'ordre; on s'arrangera pour le retour à Paris. » Ma foi je ne demandai pas mon reste, j'eus des chevaux de poste, et en avant! Le gigot dont je devais manger ma part chez le maréchal Bessières eut tort, la causerie qui ne pouvait manquer de suivre le repas également, et le lit de paille dont je me serais si bien accommodé pour quelques heures, non moins. Bref, je roulai vers Dantzick, m'attendant peu à ce que je devais trouver en arrivant.

La première chose que j'aperçus en découvrant la Vistule fut un grand bâtiment échoué qui devait l'être depuis peu, puisqu'il avait encore son grand foc hissé et ses voiles en pentaine. Je ne comprenais rien à l'événement, mais je ne tardai pas à en avoir l'explication. J'arrivai bientôt après à un petit village où je trouvai un détachement de nos marins, ainsi

que mon ami Leroy qui m'en remit le commandement. Il me fit connaître l'état des choses et me conduisit immédiatement chez le maréchal Lefebvre, qui était chargé du siège et qui m'accueillit avec bonté. Je crus devoir l'informer, sans aucun détour, de la commission que j'avais, et il me sut bon gré de ma franchise qu'il loua. Pour comprendre ceci, il faut savoir que la prise de Dantzick importait beaucoup en ce moment, et que par suite l'Empereur était impatient. Il avait expédié successivement plusieurs aides de camp, et même, je crois, le maréchal Lannes, afin de préparer l'investissement de la place, autant du moins qu'elle pouvait être investie. Comme sur ces entrefaites il était survenu à la bouche de la rivière un convoi considérable et qui paraissait chargé de troupes, on consulta mon camarade Leroy pour savoir ce qu'il pensait du nombre de soldats que ce convoi pouvait amener. Il estima que le renfort pouvait être de dix mille hommes, et le déclara immédiatement. Soit que cette évaluation parut exagérée, soit que la jeunesse du déclarant, qui avait à peine poil en barbe, ne permit pas d'avoir foi en ses paroles, les généraux ne furent pas d'accord pour les admettre. De là les rapports contradictoires envoyés au Quartier général et l'incertitude de l'Empereur, auquel on avait probablement signalé le jeune âge de l'officier de marine. Je n'ai pas la certitude que les choses se soient passées de cette manière, mais je crois que je ne m'éloigne pas de la vérité d'après les paroles de Sa Majesté qui m'avait dit : « On a envoyé là je ne sais qui? » Quoi qu'il en soit, je confirmai, après avoir vu par moi-même, le jugement de mon ami, et la suite prouva qu'il était juste.

Je commençai ma tâche aussitôt et ne manquai pas d'écrire directement à l'Empereur tous les jours, comme j'en avais l'ordre; cela dura jusqu'à la prise de la place, dans laquelle nous entrâmes le 27 mai 1807. Il m'arriva ce jour-là un accident qui pouvait mettre fin aux aventures que je raconte, mais qui se borna à une grave lésion du bras gauche. Comme j'étais

à la suite du maréchal Lefebvre et qu'il y avait une poussière qui empêchait de voir devant soi, mon cheval alors au galop tomba dans un des nombreux trous à bombes qui étaient çà et là sur la route et s'abattit. Je passai par-dessus sa tête, et c'est en voulant se relever qu'il me blessa. On me releva, et je gagnai la ville assez mal en ordre, pour que je dusse me coucher aussitôt chez le capitaine du port, où on avait fait mon logement. Mais il ne pouvait être question de rester au lit; l'Empereur arrivait et me fit demander immédiatement. J'avais eu le temps heureusement de parcourir l'intérieur du port et de me rendre compte *grosso modo* de ce qu'il contenait. Bien m'en prit, car la première chose qu'il demanda fut celle-ci : « Y a-t-il des bâtiments susceptibles d'être armés en guerre? — Non, Sire, il y a la prise anglaise, mais elle exigerait beaucoup de travaux. Si... » Je m'arrêtai là. L'Empereur faisait sauter sans mot dire une tache de boue qu'il avait sur le genou. Après un moment de silence, il me regarda fixement en répétant le mot « Si... » Je repris alors : « S'il entrait dans les projets de Votre Majesté d'établir quelques canonnières pour être maîtresse des Vaks, on peut le faire de suite au moyen des caronades de la prise que nous installerons sur des embarcations marchandes capables de les porter et dont il y a bon nombre à Dantzick. — C'est cela. Qu'on s'en occupe! » Et l'audience finit là.

Les marins de la Garde avaient été appelés de Boulogne depuis longtemps, car ils arrivèrent bientôt, et je pus au moyen de leur concours exécuter promptement l'ordre reçu. Nous équipâmes en rien de temps une douzaine de canonnières gréées en cutter avec une caronade sur l'avant. Ces caronades provenaient de la prise anglaise dont j'ai parlé.

Voici comment elle était tombée entre nos mains. Elle avait entrepris au fort du siège de remonter la Vistule jusqu'à la ville, afin d'y porter des munitions, mais comme elle s'en venait sous toutes voiles avec bonne brise, elle toucha du côté occupé par nos troupes et si près du rivage qu'on la cribla à l'instant de

coups de fusil. C'est elle que j'avais vue avec son grand foc en l'air, le jour même de mon arrivée. On l'amarrina sans peine, tout le monde étant descendu dans la cale pour éviter une grêle de balles irrésistible. Plus tard on la conduisit dans le port. Elle avait vingt-quatre pièces et était à barbette. Si elle n'avait été ainsi fortuitement arrêtée, elle n'aurait pas manqué de l'être, un peu plus bas, par un barrage établi sur la rivière et qu'elle ne connaissait pas. L'entreprise qu'elle tentait était d'une grande hardiesse et faisait honneur à son capitaine, dont je regrette de ne pas savoir le nom.

Nos jeunes gens furent envoyés sur la côte avec les embarcations nouvellement armées et firent plusieurs prises. Pendant ce temps je m'étais établi avec Leroy chez un négociant fort à l'aise, et qui nous traitait on ne peut mieux. Il avait le Van hollandais avant son nom et ne démentait pas son origine. Le malheur qu'il avait eu de perdre sa femme au commencement du siège ne dérangeait nullement la régularité de sa maison, et notre introduction pas davantage. Il avait quatre enfants, dont le plus âgé n'avait que huit ans. Comme c'était une fille et qu'elle parlait, à l'exemple de presque toutes ses jeunes compatriotes, un français quelque peu allemand, nous nous appliquâmes, mon camarade et moi, à redresser sa prononciation et nous y réussîmes jusqu'à un certain point.

C'était un vrai plaisir pour nous de développer les moyens que la nature lui avait libéralement accordés et de nous mêler aux jeux de ses petits frères qui grimpaient sur nos genoux et nous tiraient les moustaches. Des scènes analogues avaient lieu dans beaucoup d'autres logements. C'est dire assez que nous étions les bienvenus à Dantzick. On nous avait d'abord pris là comme ailleurs pour des soldats, mais en voyant avec quelle prestesse nous avions disposé nos petites barques et comme nous les manœuvrions, on vit bien que nous étions réellement des marins; ce qui nous valut un accueil aussi cordial que nous pouvions le souhaiter. Cependant la belle saison

avait amené de grands mouvements et bientôt nous fûmes envoyés à Stettin, où nous séjournâmes pendant près d'un mois. Le hasard m'envoya sur la grande place de la ville dans une fort belle maison appartenant à M. le conseiller Gisler. J'arrivai très fatigué et à demi étouffé par la poussière et la chaleur. J'avais été précédé par un domestique et mes chevaux. On me plaça dans un grand cabinet assez commode, et tout le monde fut content.

A quelques jours de là, je m'occupais du recensement des navires qui étaient en rivière, mon colonel voulant savoir le parti qu'on en pourrait tirer en cas de besoin, quand survint une pauvre femme qui tremblait pour un petit schooner dont son fils était patron, et qui, disait-elle, donnait à vivre à toute sa famille. Mlle Philippine, fille du conseiller, qui servait d'interprète, joignant ses sollicitations à celles de la veuve, il ne fut pas difficile à celle-ci de l'emporter, et elle s'éloigna bien joyeuse de voir sa barque échapper à la Conscription. Le fait est qu'on ne prit aucun de ces vaisseaux grands ou petits, mais l'Empereur qui pensait à tout, comme chacun sait, pouvait d'un moment à l'autre demander des renseignements, et chaque chef de service était alerte pour cette raison. A peine arrivés dans un port, nous devions nous enquérir des ressources qu'il pouvait offrir tant en matières navales qu'en bâtiments susceptibles d'être armés en guerre ou servir de transports. Nous devions enfin nous livrer à toutes les investigations qui concernaient notre partie, et c'est ce que nous ne manquions pas de faire.

Les marins de la Garde avaient été envoyés à Kœnisberg, et nous allâmes les y joindre, mon ami Leroy et moi. La guerre tirait à sa fin et la bataille de Friedland, le 14 juin 1807, termina les opérations de la campagne. Les deux armées, séparées par le Niémen, avaient leurs Quartiers généraux près l'un de l'autre, et une armistice acheva de les immobiliser. A peine la mesure était-elle connue qu'on m'expédia en toute

hâte dans un fort beau canot, armé de douze avirons à couple, pour remonter le Pregel et me rendre à Tilsitt, afin de promener sur le Niémen l'empereur Napoléon et probablement son auguste frère Alexandre.

On peut bien s'imaginer que je ne perdis pas de temps pour me rendre, et que je fis beaucoup d'efforts pour arriver à temps; mais j'avais compté sans les Cosaques qui m'arrêtèrent avec beaucoup de politesse, mais enfin qui me retardèrent. Je repris ma course de plus belle et arrivai à deux lieues de Tilsitt, remarquant avec beaucoup de chagrin que le Niémen, fort bas en ce moment, ne me permettait pas de faire une encâblure sans échouer trois ou quatre fois. Il portait néanmoins des allèges fort grands, mais à fond plat et qui ne tiraient que très peu d'eau. Je m'arrêtai devant cette observation, à peu près comme Sancho Pança devant *el Toboso*, et me pris à considérer que : 1° je ne pouvais décidément servir à rien, à cause du tirant d'eau de mon canot, 2° que, dès que l'Empereur verrait une embarcation armée par sa Garde, il ne s'informerait pas si elle pouvait naviguer ou non sur le fleuve, et que très probablement il s'y embarquerait aussitôt, peut-être avec son nouvel et grand Ami; que, comme je ne pouvais faire un pas sans échouer, l'Empereur se fâcherait non sans raison, et que je n'en serais pas plus avancé. Je fis part de ces observations au major général Berthier, qui les trouva fort justes et m'ordonna de laisser le canot où il était; ce que je fis, à mon avis, fort sagement.

Je perdais une belle occasion de voir de près le souverain de toutes les Russies et d'entendre causer amicalement deux hommes extraordinaires. Je connaissais l'empereur Napoléon de longue date; j'avais eu l'honneur de lui parler maintes fois et l'avais conduit en bateau, mais je n'avais aucune idée de l'autocrate et je n'eusse pas été fâché de le voir de près. Le ciel en ordonna autrement. J'assistai de ma personne à cette entrevue célèbre de Tilsitt et aux scènes diverses qui eurent lieu à

cette occasion. Je vis souvent les deux Empereurs partant pour passer des revues, ou se céder réciproquement la droite. On sait l'adresse que Napoléon déploya en cette circonstance et quel usage il sut faire de l'œil fascinateur qu'on lui connaissait. Alexandre, qui avait sa part de ce genre de mérite et qui était un fort bel homme, tenait son rang sans difficulté, mais le roi de Prusse avait l'air accablé. Murat et Constantin, qui s'estimaient comme sabreurs, marchaient à la hauteur l'un de l'autre, et puis venait la suite mêlée, comme si elle avait appartenu à la même nation. On dînait d'ordinaire chez Napoléon et quelquefois les soldats se donnaient le plaisir d'aller crier des *Vivats* sous les fenêtres. Ils en faisaient autant sous celles d'Alexandre, et, d'ordinaire, ils s'en tenaient là. Mais un jour l'un d'eux s'écria : « Allons, c'est ce pauvre roi de Prusse qui paie les violons, puisque nous sommes dans sa France, allons lui faire aussi un *hourra*. » Et le *hourra* eut lieu.

Je ne puis m'empêcher, quand je me rappelle de ce temps-là, de m'arrêter un peu, car des événements pareils à ceux de Tilsitt ne se rencontrent pas deux fois dans la vie d'un homme, et c'est quelque chose que d'y avoir assisté. Il ne s'agissait de rien moins que du partage amical de l'Europe entre les deux personnages qui s'embrassèrent sur le radeau à la vue des deux armées; que ces deux armées étaient pleines d'estime l'une pour l'autre, et capables, si elles se donnaient la main, de faire la loi d'un bout à l'autre du continent; que le sort des plus vieilles monarchies pouvait être mis en question et un remaniement général les envelopper dans un naufrage commun. Rien ne pouvait s'opposer du moins à l'anéantissement de l'Empire turc et à ce que les mahométans fussent définitivement chassés de l'Europe. Je ne sais si la question de la possession du Bosphore fut la pierre d'achoppement de la négociation, mais il est infiniment probable que cette négociation eut lieu et fut menée jusqu'à un certain point. Il n'est pas aisé de dire, aujourd'hui que les événements sont loin de nous, ce qui serait résulté

d'une mesure aussi extraordinaire; mais il est possible que rien, pour le moment, n'eût pu y mettre obstacle, et que messieurs les empereurs d'Orient et d'Occident pouvaient opérer ce grand changement, sans éprouver aucune opposition sérieuse. On parla beaucoup au Quartier général d'un projet d'invasion de l'Hindoustan qui aurait eu lieu par la Perse. Il fut même question d'un détachement mi-partie des deux armées; mais tout cela n'aboutit pas et on se borna à envoyer le général Gardanne en Perse, avec des instructions.

On ignore encore, et peut-être qu'on ignorera toujours quelles combinaisons singulières de puissance durent se présenter à la vive imagination de Napoléon dans ses colloques fréquents avec son grand Ami. Il est probable qu'il fit briller à ses yeux, relativement novices, des perspectives sans fin et pleines d'enchantements, mais la position d'Alexandre ne lui permettrait pas de tout entreprendre, car il devait compter avec son aristocratie, encore très vigoureuse, qui ne le perdait pas de vue un seul moment. Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux Empereurs, tout en se séparant avec de grandes démonstrations d'amitié et de confiance, n'en firent pas moins leurs réserves *in petto*, chacun de son côté, et la suite prouva qu'ils n'avaient pas apporté plus de franchise l'un que l'autre dans leurs communications.

Il fut question à Tilsitt d'une innovation très audacieuse dans le protocole impérial. J'ignore si l'idée première en vint à Napoléon lui-même, ou si elle ne fut qu'une des mille rêveries dont la flatterie de ses entours commençait à l'enivrer. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on parla beaucoup dans l'armée du titre d'Empereur d'Occident que l'heureux vainqueur devait prendre, disait-on, à notre retour à Paris. Certes, rien en apparence ne s'opposait à ce qu'on usât d'une appellation qui ne faisait après tout que constater un fait. Napoléon tenait incontestablement sous son influence, sinon sous son pouvoir direct, l'Allemagne presque entière, l'Italie, la Suisse, l'Espagne et la Hollande. Il

dominait depuis le Texel jusqu'au Cattaro, et son trône semblait si bien affermi en France que les vieux partis ne soufflaient plus, et que ce qu'ils renfermaient de vigoureux s'était dévoué à son service. On peut dire qu'il était réellement à Tilsitt à l'apogée de sa fortune. Ce qu'il avait su inspirer à l'armée d'émulation et de désir de bien faire était incroyable; mais il faut convenir que l'éclat des fortunes subites et merveilleuses de quelques-uns de ses lieutenants avait agi sur les imaginations des soldats, au moins autant que ses magnifiques promesses, et il n'était pas rare de leur entendre dire des frères de l'Empereur, ou même d'un de leurs généraux, qu'il allait bientôt « passer roi », comme ils auraient dit d'un de leurs camarades qu'il allait passer sergent ou caporal. Je puis attester qu'ils n'y mettaient pas la moindre malice et qu'ils ne croyaient pas dire quelque chose d'inconvenant. En effet, ils n'entendaient point ravaler la royauté par cette locution soldatesque, et, s'ils l'employaient familièrement, c'est que de fréquents exemples de ces avancements prodigieux leur étaient donnés. Ils ne trouvaient plus rien de miraculeux. Je suis persuadé même qu'il existait parmi eux un bon nombre de vieux braves qui prenaient en pitié le roi de Prusse et qui n'eussent pas consenti à changer de rôle avec lui dans le moment.

Les rapports journaliers avec les Russes n'avaient fait qu'augmenter l'estime qu'avaient l'une pour l'autre les deux armées; pas la moindre altercation, pas le moindre signe d'ennui ou de désaccord. On se témoignait au contraire une bienveillance d'autant plus piquante qu'elle se donnait la main, pour ainsi dire, sur la tête des vaincus, et certes en cela nous étions moins blessants pour les Prussiens que leurs anciens alliés, car il arrivait rarement que nous fissions blanc de notre épée. Je ne puis oublier que, pendant un déjeuner que nous fîmes chez le colonel Lallemand, des dragons, déjeuner auquel assistaient plusieurs convives des trois nations, je fus particulièrement touché de l'attitude d'un major prussien, qui, encore tout froissé des

événements du jour, avait de la peine à contenir son émotion, et finit par s'écrier, les larmes aux yeux « : Oh ! messieurs, nous sommes pourtant de braves gens ! » Le sentiment qui se faisait ainsi jour chez le militaire malheureux fut compris, et il n'est pas de frais qu'on ne fît pour le réconforter. Le colonel mit dans ses procédés envers lui une modestie rare et la courtoisie la plus aimable. Il fut secondé, on ne peut mieux, par tous les officiers français, et il était aisé de voir que la sincérité était de la partie. Ce fut un moment délicieux pour tout ce qui portait un cœur d'homme et comprenait le véritable honneur; eh bien, de pareilles scènes n'étaient pas rares, et je le constate par esprit de justice autant que par amour pour la vérité.

Tout le monde était joyeux à notre Quartier général, et ce n'était pas sans raison. D'abord l'abondance relative dans laquelle on vivait, la sécurité complète, la beauté de la saison, et par-dessus tout la victoire : tout cela faisait oublier les boues de la Pologne et la rude journée d'Eylau. Puis, sans ressembler précisément aux jeunes patriciens de l'armée de Pompée, nous n'étions pas fâchés de revenir à Paris, montrer nos cicatrices et jouir de nos triomphes. C'était pardonnable, après tout, car, si nous avions acquis de la gloire, c'était sans marchander notre sang, ni nos peines.

Je ne devais pas, quant à moi, prendre le chemin le plus court pour revenir en France, car, les marins de la Garde ayant été envoyés à Stralsund, je dus les y rejoindre après avoir ramené mon bateau à Kœnisberg. Nous demeurâmes encore quelque temps à cette extrémité de la Poméranie suédoise qui nous rappelait Charles XII. La place est très forte et nous l'occupions, mais nous n'avions pas encore envahi l'île de Rugen, et j'arrivai à temps pour aider au passage des chevau-légers bavarois qu'on y envoyait. Nous les y transportâmes lestement, et l'opération fut si bien conduite que pas un cheval ne souffrit, bien que nous fussions obligés de les empiler dans des bateaux pontés de petites dimensions. L'île est très fertile, d'un aspect

fort agréable, et on la compare dans le pays aux vallées les plus renommées de la Suisse. Bientôt après, nous fûmes rappelés en France. Nous traversâmes l'Allemagne par journées d'étapes en suivant notre troupe et je ne crois pas avoir fait de ma vie de voyage plus joyeux.

Comme nous n'étions pas tous nécessaires au maintien du bon ordre parmi nos matelots, que nous étions bien montés et que l'argent ne nous manquait pas, nous nous permettions quelques excursions à droite et à gauche de la route. Ces excursions amenaient des incidents tantôt comiques, tantôt sérieux, mais généralement d'un caractère agréable. Nous fîmes ainsi connaissance avec beaucoup de châtelains, et, comme nous étions fort gais, ils nous recevaient de leur mieux. Plusieurs même nous accompagnèrent à notre départ pendant des journées entières. Il était impossible de n'être pas touché de ces attentions germaniques.

Nous arrivâmes à Paris et reprîmes notre ancien logement à l'École militaire; mais cela ne devait pas être pour longtemps. En effet on sentait déjà, sans pouvoir se rendre un compte exact de la situation, qu'elle n'était pas ordinaire. On pensait que ce n'était pas en vain que les deux grands Empereurs s'étaient entendus à Tilsitt, et chacun dans l'armée s'attendait à un remaniement général, non des nationalités peut-être, mais certainement des souverainetés du continent. Rien ne paraissait impossible à celui qui venait, non seulement de battre, mais d'écraser et de réduire à zéro une force militaire jusqu'alors regardée comme la plus solide de l'Europe, et cela dans une compagne. Y avait-il quelque entreprise au-dessus des moyens d'un vainqueur aussi rapide; et que ne ferait-il pas maintenant qu'il s'entendait si bien avec le puissant empire du Nord. On ne savait, mais on était sûr qu'il ferait quelque chose d'inouï; et cette opinion était générale parmi nous. Nous comprenions aussi qu'il faudrait bientôt des trônes pour les frères de l'Empereur qui n'étaient pas pourvus, et que nous allions probable-

ment travailler à leur en procurer, aux dépens des possesseurs actuels. Ces pressentiments d'une armée dévouée, s'il en fut jamais, et en ce moment comblée de grâces et de récompenses, ne lui étaient pourtant point agréables. On aimait l'Empereur franchement, et c'est à qui seconderait ses desseins, parce que, jusqu'à ce moment, ils avaient été grands, généreux et surtout nationaux ; mais il s'en fallait de beaucoup qu'on eût le même zèle pour l'avancement de ses frères, et on n'était nullement disposé à faire la guerre pour leur gagner des couronnes. En général ils ne plaisaient pas. On portait même cette répulsion jusqu'à l'injustice, en leur déniant des qualités qu'ils possédaient véritablement ; et, quand ils furent devenus rois de fait, on se moqua de leurs titres, jusque dans l'entourage de Napoléon.

Les officiers français qui s'étaient attachés à leur service, et qui avaient tout à coup obtenu des grades élevés en prenant les cocardes des nouveaux souverains, n'avaient gagné à cela ni influence, ni considération, et étaient demeurés *Gros-Jean comme devant* aux yeux de leurs camarades. Le dernier sous-lieutenant de l'armée s'estimait plus que ces parvenus d'une nouvelle espèce et ne leur eût obéi en aucun cas, sans y être forcé. Ce refus d'obéissance ou même de concours, qui causa par la suite bien des maux, n'était peut-être pas pur de toute jalousie, mais il prenait sa source dans un sentiment profond de nationalité certainement respectable. On ne concevait point alors dans nos rangs qu'on pût se résoudre à prendre des insignes étrangers, lorsqu'on avait l'honneur de compter dans l'armée française, et, quelque avantage présent qu'offrît ce genre de conversion, elle n'était pas jugée favorablement. Je remarque cette disposition des esprits, parce qu'il est le premier indice d'une dissidence quelconque entre les idées de Napoléon et celles de ses soldats. Le singulier de l'affaire, c'est que Napoléon partageait lui-même pleinement les préjugés de ses vieux compagnons à cet égard, et qu'en plusieurs occasions

il les a manifestés, sans considérer qu'ils étaient en contradiction avec sa politique. C'est qu'il était Français au fond de l'âme.

Ainsi, pendant que dans le secret des chancelleries se préparent les grands événements de ce monde, il en transpire toujours quelque chose aux yeux des peuples, et les armées qui sont peuple, sous bien des rapports, ont presque toujours une espèce d'intuition qui les trompe rarement sur les desseins de ceux qui les conduisent. Certes peu de personnes parmi nous étaient au courant de ce qu'on appelle les grandes affaires. On s'en occupait fort peu dans les états-majors, et chacun avait assez de besogne journalière pour ne pas perdre son temps à deviner les projets de l'Empereur, lorsque, par hasard, on avait quelque loisir. Eh bien, malgré ce sans-souci à peu près universel, il ne s'en établissait pas moins une opinion dans nos têtes sur nos opérations futures, et cette opinion était générale, même avant notre sortie de l'Allemagne. Nous avions tous l'Espagne en perspective, Dieu sait pourquoi? puisqu'elle était notre alliée fidèle et que nous n'avions aucune connaissance de la félonie de Godoy; mais enfin nous pensions à elle, et cela suffit pour prouver ce que j'ai avancé.

On voit par ces réflexions, que je rappelle peut-être un peu trop longuement, qu'il m'en coûte d'aborder une autre phase de nos annales que celle dont je viens de retracer le souvenir, et de faire descendre notre fortune guerrière du magnifique piédestal sur lequel elle était assise après l'entrevue de Tilsitt, fondée sur l'abnégation la plus entière, sur un courage à toute épreuve et sur une expérience de quinze ans de combats acharnés. Cette fortune était si bien établie que rien ne semblait vouloir la borner et encore moins la détruire. Elle avait d'ailleurs pour elle le bon droit, et l'Europe savait que, si la France était devenue si redoutable, c'était en résistant et non en attaquant ses ennemis. Mais cette période si noble de notre histoire devait finir, et la politique jusqu'alors contenue dans

de justes limites allait disposer des immenses trésors de gloire accumulés par nos armées, comme des biens matériels qu'on devait à leurs sacrifices, pour dilapider les uns et les autres. Aux stipulations presque toujours équitables et souvent généreuses d'un temps d'effervescence, allaient succéder des combinaisons peu honorables et plus dignes du machiavélisme des petits princes d'Italie au moyen âge que d'un souverain tel que Napoléon. Nous entrions décidément dans une carrière nouvelle, et la France, après avoir affranchi son territoire, porté la guerre chez ses ennemis et gagné la plus belle couronne militaire des temps modernes, allait s'exposer à la perdre par une agression faite dans un intérêt qui n'était plus le sien uniquement.

CHAPITRE X

LA CAPITULATION DE BAYLEN

Le commencement de la fin. — En route pour l'Espagne. — Le roi Ferdinand à Vittoria. — Don Manuel Godoy. — Le roi Charles IV découronné. — Madrid. — La journée du 2 mai. — Exaspération nationale. — La Manche et Don Quichotte. — La division Dupont. — Un mendiant espagnol. — Prise de Jaën. — Dina se noie. — La marche en arrière. — Les Fourches Caudines. — La capitulation. — Vers la côte. — Hostilité des populations. — Je reste avec mes marins. — Patriotiques illusions.

Les conférences de Bayonne eurent lieu. Déjà filaient dans la Péninsule quelques troupes françaises, qui devaient avec le concours des Espagnols envahir le Portugal pour en chasser les Anglais.

Je ne sais si le gouvernement de Madrid comprit dès lors le péril qui le menaçait, mais à coup sûr les peuples n'en eurent pas le moindre soupçon, et les Français furent partout accueillis en alliés sincères. Ils s'étaient déjà avancés jusqu'à Burgos; ainsi la première impulsion les avait portés au centre de la Vieille-Castille, sans que le royaume s'en émût, et bien que leur présence dût frapper vivement les imaginations, déjà prévenues par leur renommée militaire. Elle ne produisit pourtant aucun sentiment de défiance et encore moins de crainte. Je crois même que, s'il y eut au contact subit de deux nations si différentes quelque étonnement, ce n'est pas les Espagnols qui furent les plus surpris. Nos vieilles bandes étaient, sans doute, fort habituées aux choses nouvelles et ne s'en laissaient pas facilement imposer par l'apparence, mais nous avions, en

revanche, parmi nous, beaucoup de jeunes soldats qui n'avaient encore vu que leurs compatriotes, ou tout au plus les faces placides des Allemands, et sur lesquels les figures bronzées et généralement rigides de la Péninsule faisaient une impression profonde. L'attitude du peuple, lorsque nos troupes faisaient leur entrée dans quelque ville avec leur musique et leur belle prestance, était remarquable par une sorte de calme affecté, qui allait quelquefois jusqu'à l'apparence du dédain. On aurait pu croire que les Espagnols avaient pris pour règle de conduite le *Nil admirari* du poète, et que notre pompe guerrière, loin de les éblouir, ne les affectait que médiocrement. Il n'en était pas de même de leurs soldats, il est vrai, et ceux-ci sentaient leur infériorité ; seulement ils la regardaient comme une conséquence de la manière dont on les gouvernait et nullement comme provenant d'aucune infériorité de leur part. Au reste, point de jactance chez eux, mais aussi point de faiblesse. Ils étaient calmes et résolus devant nos troupes, mais, comme ils ne pouvaient manquer de voir que tout allait chez eux à la débandade, ils servaient mollement et sans espoir raisonnable que leur dévouement fût utile à leur pays.

Je ne prétends pas suivre les événements de la guerre qui ne tarda pas à éclater dans la Péninsule, ni m'astreindre à l'ordre des temps ; je raconte ce que j'ai vu et rien de plus, sans avoir la prétention de faire de l'histoire. Si j'ai figuré dans quelques circonstances intéressantes, je dirai simplement ce que j'ai éprouvé et l'on jugera.

J'avais laissé filer le bataillon et, retenu à Paris quelque temps après son départ, je ne le rejoignis qu'à Madrid. Je fis la route de Bayonne à cette capitale dans un coche de *Colberas* attelé de huit mules, et en compagnie de quelques officiers du génie et de l'artillerie. Pourquoi l'Empereur, que nous aimions tous et pour lequel chacun de nous eût donné sa vie au premier signe, ne put-il pas entendre les réflexions que nous inspiraient ses procédés envers l'Espagne et le doulou-

reux étonnement dont nous étions tous frappés? C'est alors qu'il eût pu apprécier sainements les effets de sa politique sur le cœur de ses soldats et pressentir le jugement de la postérité. Certes nous étions bien loin encore de prévoir les malheurs qui ne tardèrent pas à survenir, et de penser que nous assistions à ce qu'on a appelé depuis le commencement de la fin, mais l'injustice nous révoltait, et nos sentiments français étaient surtout blessés de l'astuce qui avait précédé l'invasion. Nous ne pouvions nous accoutumer à voir notre Empereur se conduire comme un conquérant ordinaire, et nous en étions personnellement humiliés.

Nous n'en étions ni moins empressés, ni moins résolus de faire notre devoir en toute occasion, mais le charme n'était plus le même, et tout ce qui raisonnait dans l'armée désapprouvait formellement la nouvelle guerre que chacun prévoyait, bien que rien ne l'annonçât ostensiblement encore. Nous avancions peu à peu dans la Péninsule, trouvant généralement les portes ouvertes et les enfonçant quand elles ne l'étaient pas, pour surprendre les places fortes dont l'occupation nous paraissait nécessaire à notre sûreté. C'est ainsi que nous étions parvenus jusqu'à Madrid, où nous avaient appelés les querelles domestiques de la maison royale.

Le prince Murat, à peine entré dans cette capitale, s'interposa entre le vieux Roi et son fils, qu'une émeute avait couronné. Il prit le commandement militaire d'abord, et bientôt après le gouvernement, lorsque le nouveau monarque eut quitté la ville, pour se porter au-devant de l'Empereur, qu'il devait trouver, disait-on, à Burgos, ou, au moins, à Vittoria.

C'est pendant ce voyage de Ferdinand que nous nous croisâmes avec son cortège à Vittoria même. Nous étions arrivés dans la matinée, et notre muletier, empressé comme tous les Espagnols de saluer son nouveau souverain, nous avait arrêtés au milieu de la grande place, précisément en face du balcon du Roi. Cette place était remplie de monde et l'on apercevait à

peine une ligne de nos troupes qui enserrait tout un côté, au nombre de dix-huit cents hommes. Le plus grand enthousiasme paraissait animer cette foule de Biscayens, venus des localités voisines et qui, en se livrant à toutes sortes de jeux pour divertir leur monarque, poussaient à chaque moment des vivats formidables. Un de ces crieurs monta à diverses reprises sur le marchepied de notre voiture et tenta de nous faire faire chorus avec lui. Son insistance avait quelque chose de véhément qui nous déplut, et aucun de nous n'ouvrit la bouche. Il supposa probablement que nous ne le comprenions pas, mais la scène commençait à devenir embarrassante, car il y avait, au moment même, une grande incertitude dans l'esprit de Ferdinand, et pour peu qu'il eût témoigné la moindre envie de discontinuer son voyage, il n'est pas aisé de dire ce qui serait arrivé. Nous pensions, quant à nous, qu'il eût été enlevé par les paysans sans la moindre difficulté; que la présence de nos troupes, ni celle du général Savary n'eussent pu arrêter l'élan populaire, et en supposant que nous en eussions eu la volonté et dans le hourvari qui en serait résulté, notre sort n'était pas douteux, perdus que nous étions avec notre coche au milieu de la bagarre. Nous eussions été probablement mis en cannelle à la première poussée, et nous ne nous dissimulions pas cette vérité. Heureusement le vent tourna du bon bord et le Roi se décida à poursuivre sa route pour Bayonne. Nous lui souhaitâmes cordialement bon voyage et nous continuâmes notre route pour Madrid.

Cette scène de Vittoria nous montra pour la première fois la population espagnole sous un jour nouveau, et nous en conçûmes, dès lors, la possibilité de l'avoir pour ennemie bientôt. Aucun acte de violence n'avait encore eu lieu, il est vrai, dans la Péninsule, la bonne harmonie régnait partout, et on n'entendait parler d'aucun événement désagréable, mais nous savions que le prince Murat n'avait pas reconnu le jeune Roi, qu'il avai considéré l'abdication de Charles IV comme non avenue et qu'il

avait pris Don Manuel Godoy sous sa protection. Il n'en fallut pas davantage pour s'aliéner tous les cœurs, et quiconque a connu l'exagération des Espagnols et la haine qu'ils avaient pour le prince de la Paix, ne sera pas surpris que notre crédit n'ait été fort altéré, du moment où l'on vit que nous allions soustraire ce grand misérable à ce qu'ils appelaient la justice du pays.

Nous rencontrâmes chemin faisant ce grand favori, qu'un escadron de chasseurs à cheval escortait avec beaucoup de soin, et aussi le roi Charles IV allant également vers Bayonne avec sa famille. Nous mîmes pied à terre pour saluer ce vieillard découronné, qui s'avançait dans une immense voiture et dont le train plus que modeste sur cette route poudreuse nous frappait comme l'épave d'un naufrage.

Enfin nous arrivâmes à Madrid. Nous nous trouvâmes là parmi les nôtres, car il y avait en ville pas mal de troupes, indépendamment du camp qui était auprès. Les Polonais y étaient en entier et les marins de même, ainsi que le régiment des fusiliers; de plus, un état-major nombreux. Madrid nous sembla triste d'abord, car on y arrive sans intermédiaire, et on peut dire que la campagne la plus aride touche les maisons. La cité paraît plantée dans le désert, comme un champignon, et saute aux yeux des arrivants ni plus ni moins que Jérusalem. Rien ne prépare à voir une capitale, ni même une ville de quelque étendue, lorsqu'on se trouve tout à coup au milieu de la rue d'Alcala et de la célèbre *Puerta del Sol*. Au reste nous ne tardâmes pas à nous remettre, et, les souvenirs de Gil Blas aidant, nous reconnûmes que nous étions en pleine Castille, non seulement à la disposition des lieux, mais à celle des figures et aux habitudes du peuple.

Nous étions logés au billet, comme nous l'avions été partout, mais nous n'avions aucun droit à la nourriture, comme en Allemagne, et on nous confinait dans une chambre séparée du reste de la maison, autant que cela était possible. Les mœurs

nationales ne se fussent pas prêtées à un autre arrangement. Madrid était tranquille, malgré les doutes qu'on commençait à concevoir sur nos intentions, mais ni le départ du roi Ferdinand, ni celui du vieux monarque n'avaient point encore altéré la bonne harmonie, du moins à l'extérieur. On allait au Prado le soir à l'ordinaire, et les officiers français abondaient sur cette belle promenade. Les cafés étaient remplis de consommateurs, et on sait que ces sortes d'établissements peuvent en admettre en plus grand nombre que dans les autres capitales. La police se faisait bien, car on n'entendait parler d'aucun accident, mais chacun avait l'air de se tenir sur la réserve, et il n'existait entre les habitants et nous aucune sympathie. On s'observait, c'était visible. Tout le monde semblait attendre quelque grave événement.

Cet événement eut lieu, en effet, et la bombe éclata le 2 mai, comme on s'y attendait le moins, à l'occasion du départ d'un membre de la famille royale, que l'on voulait, disait-on, arracher du Palais et faire aller à Bayonne malgré lui. Le peuple coupa les traits des mules, résista à la garde et maltraita un aide de camp du prince Murat. Une fois l'alarme donnée, on courut sus aux Français isolés dans tous les quartiers; mais, comme il était encore d'assez bonne heure, on n'en rencontra pas hors de leur logis autant qu'on pouvait le craindre. Tous les postes prirent immédiatement les armes, et bientôt la troupe parut. Le combat s'engagea principalement dans la rue d'Alcala, d'où les chasseurs à cheval furent ramenés assez vivement et dans quelques rues environnantes. Je venais de traverser la petite place de San-Domingo, et je causais avec notre adjudant-major qui se rendait à la Poste. J'allais moi-même à l'hôpital, et, comme ces deux établissements sont voisins l'un de l'autre, nous nous apprêtions à faire route ensemble. Nous venions à peine de nous acheminer, que nous entendîmes plusieurs décharges de mousqueterie et que nous vîmes le peuple fuir dans toutes les directions. Nous arrêtâmes un abbé par son

manteau pour lui demander de quoi il s'agissait. Il se retourna, et quand il nous reconnut pour Français, il se mit à fuir de plus belle en décrochant son manteau qu'il laissa entre nos mains. Plus loin nous rencontrâmes un vieux garde wallon, qui nous dit : « Cachez vos cocardes, messieurs, si vous tenez à la vie, on assassine vos compatriotes. » Nous continuâmes notre chemin assez inquiets, mais sans pourtant hâter le pas. Je ne sais comment il se fit qu'en un clin d'œil nous nous trouvâmes au milieu de la rue, que toutes les portes furent fermées et que des piles de briques parurent sur toutes les croisées, mais il est sûr qu'il régna un silence absolu autour de nous et que nous aurions pu croire que la ville était déserte, si nous n'avions vu les rues pleines de monde un moment auparavant.

Ce devait être un singulier spectacle pour les Espagnols que de voir deux officiers en grande tenue et dorés comme des calices marchant seuls d'un pas grave au milieu de la cité et au bruit des décharges lointaines qui se suivaient sans interruption. Nous fûmes assez avisés pour ne pas déranger notre allure, et je suis convaincu que ce calme nous sauva la vie. Mon camarade, qui comprenait comme moi le péril dans lequel nous étions, m'a dit après l'affaire : « Bien nous en a valu d'être de sang-froid, car, si nous avions pressé le pas, nous étions écrasés à l'instant par les fenêtres. » Nous arrivâmes ensemble à l'hôpital. Déjà la populace grondait autour et elle était difficilement contenue par un piquet de cinquante hommes qui formait la garde. Il y avait une grille en fer à la grande porte et nous la fîmes fermer aussitôt. Il était temps, car les pierres commençaient à arriver. Nous pensâmes à faire armer de suite les fiévreux et tous ceux des malades qui pouvaient se tenir debout. On appela aussitôt l'homme qui avait la clé de la salle d'armes, mais cet homme résistait et contrefaisait le fou. Comme le moment pressait et qu'il n'y avait pas une minute à perdre, si nous voulions sauver l'hôpital, je le sommai de donner vite la clé, sinon... Il continua ses grimaces et je lui

envoyai un coup de seconde, bien malgré moi, mais nous eûmes nos armes, et c'était l'essentiel. J'ai souvent déploré la nécessité de me servir de mon sabre contre un goujat pareil, mais je ne l'ai fait que pour remplir un devoir strict, car la population hurlait à la porte de l'hôpital, de gros pavés tombaient autour de nous, et il y allait de la vie de tous les malades. Bientôt l'ordre fut rétabli grâce à nos précautions, et la communication avec le Prado se rouvrit au moyen d'un détachement qu'on nous envoya. Déjà nous étions maîtres de la journée et sur tous les points la résistance avait cessé. Nous rencontrâmes le colonel Frédérich, des fusiliers de la Garde, à la tête de sa troupe. Il était en redingote du matin et en chapeau rond, et il avait en main le sabre d'un trompette des chasseurs à cheval qui avait été tué, car il se trouvait au bain au moment de la bagarre et n'avait eu que le temps de se sauver à demi vêtu pour rallier. Nous nous félicitâmes réciproquement et plus tard trouvâmes dans un groupe d'Espagnols un de nos camarades, que son hôte avait déguisé pour le ramener parmi nous. On peut penser combien nous remerciâmes cordialement ce brave homme.

Dès qu'on commença à s'entendre, les patrouilles circulèrent partout et mirent bientôt fin à l'animation générale. Une notable partie de la municipalité s'était déjà offerte pour faire rentrer les habitants dans l'ordre, et elle marchait avec beaucoup de calme au milieu des coups de fusil, pour remplir cet office de preux. J'avoue que l'aspect de ces hommes de paix s'avançant désarmés au travers des balles pour arrêter une effusion de sang inutile me toucha beaucoup et excita mon admiration. Grâce à leur intervention, l'ordre était complet avant quatre heures de l'après-midi. Il y eut quelques malheureux passés par les armes plus tard, mais le combat avait partout cessé.

On a jugé fort diversement cette journée du 2 mai, qui fit prononcer à l'instant la Péninsule et décida une prise d'armes

immédiate dans tous les lieux où nous n'étions pas en force. On a cru qu'elle avait été prévue, et même on a accusé le prince Murat de l'avoir provoquée. Je n'ai jamais pensé qu'on pût charger sa mémoire d'un fait pareil. Je crois qu'il suffisait du frottement normal qui avait lieu tous les jours, pour que, dans les graves circonstances où on se trouvait, une explosion fût tôt ou tard inévitable. Il faut songer que nous occupions la capitale d'un peuple étranger, quoique ami ; que, sans que nous ayons abusé en aucune manière de l'hospitalité forcée qu'on nous donnait, il était infiniment rare qu'un Espagnol nous vît avec plaisir dans sa maison, que nous venions de surprendre plus ou moins quelques places fortes, d'exporter pour ainsi dire la famille royale, et enfin que nous commencions à prendre un ton de maître dont l'amour-propre national ne s'accommodait pas. Le sang versé à Madrid ne le fut pas légèrement, sans doute, et dans la situation il était tout à fait impossible que nous nous laissions braver impunément, mais le résultat n'en fut pas moins malheureux. Les Gardes du corps, restés sans fonctions et placés par la force des choses entre l'enclume et le marteau, quittèrent aussitôt la capitale et allèrent souffler le feu dans les provinces. Ils furent secondés par l'exaspération générale et par tout ce qui ressentait l'injure faite au pays.

Le massacre du 2 mai, comme ne manquèrent pas de l'appeler ces missionnaires politiques, était peu de chose en lui-même ; je ne crois pas qu'il ait péri plus de cinq cents habitants dans l'affaire, en y comprenant ceux qui furent fusillés le soir, parce qu'on les avait trouvés avec des couteaux. Quant à nous, nous ne perdîmes que quelques hommes ; mais l'exagération particulière aux Espagnols décupla le nombre de leurs morts, et toutes les chaires retentirent d'imprécations patriotiques contre notre barbarie. Les prêtres et les moines appelèrent la nation aux armes, pour punir, disaient-ils, notre déloyauté et nous chasser de la Péninsule à l'instant. Ce fut un *tolle* universel. Nous apprenions ces mouvements par l'intermédiaire de

quelques personnes, dont nous avions gagné l'amitié, et rien n'est plus caractéristique que les entretiens confidentiels que nous avions avec elles; en voici un échantillon : « Vous parlez de révolte, disait un officier à une jeune fille de seize ans, mais que diable pouvez-vous faire? — C'est vrai, nous sommes bien malades. — Songez que vous n'avez pas vingt mille hommes à mettre en ligne, que vos Princes vous abandonnent, que vous n'avez pas un sou dans vos caisses et que nous sommes au cœur de l'Espagne sans avoir tiré un coup de fusil. — C'est vrai, oh! très vrai, disait la signorita en soupirant, tout cela est incontestable. » Puis elle se levait en frappant dans ses petites mains et s'écriait : « Malgré tout cela, nous ne voulons pas, *non quedemos*. »

Le sentiment exprimé si naïvement par cette jeune fille était universel, car de tous côtés arrivèrent bientôt des nouvelles peu rassurantes. Nos communications ne souffrirent pas d'abord du côté du nord, mais il n'en fut pas de même de celles du midi, et on ne tarda pas à se plaindre du manque de plusieurs courriers dont les dépêches avaient été enlevées. C'était par des voleurs, disait-on, mais les Espagnols savaient à quoi s'en tenir.

Madrid avait un aspect sombre, quoique tout eût repris la marche ordinaire, et que le peu de troupes nationales continuassent à assurer, d'accord avec les nôtres, la tranquillité de la ville. Nous nous gardions naturellement nous-mêmes plus soigneusement que par le passé, nous défiant de quelques *Vêpres siciliennes,* comme nous le disions en plaisantant. Il est vrai que les figures qui nous entouraient n'étaient nullement rassurantes, et que, loin d'être abattue, la jeunesse madrilène devenait plus arrogante de jour en jour. Nous nous trouvâmes un soir, mon camarade de Marguerittes et moi, dans un café rempli d'Espagnols, et, sous nos yeux, un homme du peuple assez bien vêtu s'amusait à placer une pièce de 5 francs sur une table et à la percer de son stylet — *segon* — en grinçant des

dents. Nous étions en capote et nous nous retirâmes sagement. Une autre fois, pendant une revue que le prince Murat passait au Prado, j'étais à prendre une tasse de chocolat, et j'avais devant moi le verre d'eau ordinaire, lorsqu'une bande de jeunes gens qui paraissaient fort animés sortit du fond du café, et, me voyant là en grand uniforme, s'arrêta, comme si elle délibérait. Un d'eux se détacha enfin d'un air goguenard et vint prendre mon verre d'eau pour boire à même, en disant : « Pardonnez, cavaliero. » Je me levai brusquement et lui arrachai le verre des mains pour lui en jeter le contenu à la figure, mais toute la bande m'entoura, en me faisant mille excuses de l'outrecuidance de leur compagnon, qui avait, prétendirent-ils, *trop déjeuné*. Comme nos troupes étaient à deux pas de là et que je ne courais aucun danger, je ne donnai point de suite à cette impertinence et aimai mieux accepter les excuses de ces étourdis que de les faire coffrer tout de suite, ce qui était facile et eût pu leur coûter cher. Plusieurs scènes de ce genre se passèrent de temps à autre pendant le mois de mai, et on le savait par les divers rapports; mais nous y mettions, nous Français, une grande modération, non seulement parce que la modération nous était recommandée, mais aussi par esprit de justice. Cependant des nouvelles inquiétantes se faisaient jour, et l'horizon s'embrumait, et sans trop nous rendre compte de notre position au centre de la Péninsule, nous commencions à trouver qu'elle n'était pas aussi belle que nous l'avions pensé d'abord. Nous reçûmes un ordre de départ.

En faisant entrer en Espagne les marins de la Garde, l'Empereur avait toujours entendu les envoyer à Cadix, pour renforcer les équipages que nous avions dans ce port, et qui étaient, en ce moment, sous les ordres du vieil amiral de Rosily. Nous ne faisions donc que suivre notre destination en nous adjoignant à la division Dupont qui marchait vers la Sierra Morena, mais nous ne la ralliâmes qu'après avoir passé la Manche, et, autant qu'il m'en souvient, en sortant des mon-

tagnes. Nous vîmes en cheminant Aranjuez et nous visitâmes avec plaisir cette résidence, où notre ambassadeur de Bourgoing avait passé dans le temps de si mauvais quarts d'heure. Nous traversâmes Mançanarez, Madridejos et enfin Baylen et Bujulanca, puis nous descendîmes en Andalousie. Andalousie! le grenier, la cave, l'écurie et le jardin de l'Espagne; le plus beau morceau de terre qui existe sous le ciel, l'objet des regrets éternels des Maures et le seul pays de l'Europe où se réalisent, quand on le veut, les fictions des poètes. Il est certain qu'à peine sortis de la Sierra, nous éprouvâmes tous une sensation de bien-être toute nouvelle, que l'air nous sembla plus balsamique, la terre plus fertile et les aspects plus riants. Ce n'est pas que jusque-là nous eussions engendré mélancolie, tant s'en faut. En traversant la Manche, nous ne manquâmes pas de rappeler son héros; malheureusement nous n'avions pas assez de temps pour vérifier si, comme Homère, Cervantès avait été aussi fidèle à la topographie des lieux qu'à la peinture des mœurs. Mais comme nous allions bientôt entrer dans la Sierra Morena, au sein même de ses aventures, nous nous bornâmes à en rappeler, chemin faisant, les plus comiques et à rire comme des fous. Notre colonel, Augier, très ferré sur la matière, nous divertissait par ses saillies charmantes; il pensait lui aussi que le sel castillan valait bien le sel attique. Ceux d'entre nous qui savaient l'espagnol étaient de son avis. Bref, Don Quichotte fit les frais de notre gaieté, depuis Aranjuez jusqu'aux montagnes.

En débouchant dans la plaine, nous rejoignîmes la division Dupont, dont nous formions la réserve avec un régiment provisoire de dragons. Nous eûmes bientôt avis que l'Andalousie tout entière s'était soulevée, que les troupes du camp de Saint-Roch étaient en marche et que le passage du Guadalquivir nous serait disputé. C'est ce qui arriva effectivement quelques milles en avant de Cordoue, au pont d'Alcolea. Nous trouvâmes là un rassemblement considérable de paysans conduits

par des militaires isolés, assistés de quelques compagnies de milice et d'artillerie, et assez judicieusement établis. Il faut prendre garde que l'obstacle à surmonter était un pont d'une longueur démesurée, et qu'on avait eu le temps d'en défendre les abords par des abattis et des fortifications de campagne, et que nous ne pouvions tourner la position. Heureusement elle fut enlevée d'emblée par les verts et les rouges de la Garde de Paris, jaloux de faire voir qu'ils étaient bons à autre chose qu'à faire la police d'une grande ville. Les Espagnols ne purent tenir devant l'impétuosité de l'attaque et s'enfuirent vers Cordoue, dès que le pont fut pris. Nous occupâmes le soir même la place où ils avaient combattu et où plusieurs d'entre eux gisaient encore. Nous établîmes là notre bivouac, pendant que la division entrait dans la ville. On lui tira quelques coups de fusil des murailles, non que Cordoue entendît se défendre, mais les habitants ne purent empêcher que les fugitifs du pont d'Alcolea qui s'étaient jetés au milieu d'eux ne brûlassent leurs dernières cartouches et ne donnassent ainsi lieu au pillage de quelques rues, avant que la soumission ne fût acceptée.

Parmi les édifices qui souffrirent de cette introduction violente de nos troupes, se trouvèrent malheureusement des églises, et de là les récriminations qui ne tardèrent pas à éclater et les accusations d'impiété qui nous firent tant de mal depuis. Il est certain que le dommage fut très minime pour les Cordouans, mais il n'était pas moins certain que, si l'acte qui l'occasionna pouvait être empêché, il est malheureux qu'il ne l'ait pas été.

Nous rejoignîmes le lendemain, et on nous logea dans un couvent situé extra-muros, tout près de la porte par laquelle nous arrivions. Nous n'y trouvâmes qu'un vieux moine, les autres étant partis. Nous mangions en ville chez un vieil Aragonais semi-libéral, qui voulut bien nous recevoir et permettre que nous fissions dans sa maison notre établissement culinaire. Cet homme regardait notre entrée en Espagne comme avanta-

geuse à son pays, et, en conséquence, ne nous maudissait pas. Je remarque cette circonstance, parce qu'elle était rare, qu'elle ne s'est présentée depuis, à ma connaissance, qu'une seule fois.

Nous ne restâmes à Cordoue que peu de temps, et nous pûmes prendre position à dix lieues en arrière de cette ville, à Andujar, où nous nous établîmes sur la rive gauche du Guadalquivir. Nous travaillâmes de suite à une tête de pont, à organiser une manutention et un hôpital, car nous étions décidément en campagne et arrêtés tout net dans notre pointe sur Cadix. Il paraît que le général Dupont était déjà informé de la retraite du maréchal Moncey, de la levée du camp de Saint-Roch et de la prise d'armes de tout le Midi. Il communiquait toujours avec Madrid, et sa base d'opération n'était point encore coupée, grâce à la division Vedel qui nous suivait et aux postes que nous avions échelonnés dans la Manche; mais il ne fallut plus compter sur les communications journalières, et déjà l'inconvénient des distances se révélait, non moins que d'avoir tout le pays contre soi. Les courriers non escortés ne passaient plus et les militaires isolés pas davantage. On commençait à entrevoir qu'avant peu il faudrait un bataillon pour porter une lettre ou un ordre, à quelques milles.

Je passe volontiers sur les scènes intermédiaires qui avaient lieu pendant ces mouvements; mais je dois rapporter celles qui peignent principalement les mœurs et le caractère des Espagnols. Chacun put s'apercevoir dès le principe combien le défaut de sécurité relative impressionnait nos soldats. Ceux qui avaient fait campagne au delà du Rhin, habitués à ne pas connaître d'ennemis hors du combat, trouvaient fort mauvais de ne pouvoir se fier aux habitants non militaires, même dans leurs logements; de là la qualification de traîtres qu'ils donnaient aux Espagnols, quoique ceux-ci fussent, de tous les peuples que nous avions combattus, ceux qui méritaient le moins cette épithète. Jamais, en effet, on n'a moins dissimulé

la haine qu'ils ne le faisaient, et l'espoir qu'ils avaient de nous chasser de la Péninsule était non seulement au fond de toutes les âmes, mais ils le manifestaient hautement, en face de nos troupes, sans s'inquiéter des conséquences. Comme je causais fréquemment avec eux, je ne pouvais m'empêcher d'admirer cette hauteur de sentiments qui ne cède point à la mauvaise fortune, bien que ces sentiments me semblassent aveugles et peu en harmonie avec la conduite des bandes hors le combat. J'oubliais alors la théorie des guerres sertoriennes et n'étais pas loin de croire que disperser les Espagnols, c'était les vaincre. Je ne tardai pas à leur rendre plus de justice et à changer de manière de voir, lorsque je connus mieux et la nation et la nature du pays. Je vis alors combien on doit être circonspect dans ses jugements, lorsqu'on prononce sur les aptitudes militaires des peuples, car ces aptitudes peuvent être diverses, sans être moins grandes pour cela, et l'on n'a pas besoin de remonter jusqu'aux Parthes et à Crassus pour voir qu'il est dangereux de mépriser son ennemi. Les soldats espagnols ne tenaient point devant les nôtres en rase campagne, ou, du moins, ils n'avaient pas tenu jusque-là, et comme leur accoutrement ainsi que leur tournure étaient pitoyables, les nôtres s'en moquaient, loin de les redouter; mais il n'en était pas de même des habitants, et l'assurance que ces derniers montraient en toutes circonstances donnait à penser à nos vieilles moustaches.

Un dialogue dont je garantis l'authenticité et que j'ai entendu d'un bout à l'autre, à Andujar, quelques jours avant l'évacuation, fera voir mieux que tout ce que je pourrais dire quels étaient en ce moment les sentiments des uns et des autres. La causerie avait lieu entre mon ami le capitaine Boniface, d'une tenue brillante, et un grand mendiant auquel il avait demandé du feu. Le mendiant lui en donna avec beaucoup de politesse, mais comme il en eût donné à son égal, et la conversation s'établit sur ce pied. « Cavaliero, disait l'officier, quel beau pays vous habitez! — Oui, le pays est bon, fertile, et on vit sans trop

de travail. — Oh! vous n'aimez pas le travail, vous autres Espagnols. — C'est selon. Nous n'aimons pas à travailler pour les autres et nous entendons être maîtres chez nous. — Bueno, reprenait l'officier; mais quant à présent, c'est nous qui le sommes. — Oui. Vous êtes maîtres de la terre que vous avez sous la semelle de vos souliers. *N. M. M. son chiennos de la Sierra que pisan y mador mas.* — Comment! nous sommes à Madrid, à Valladolid, à Tolède! — Oui, oui, mais nous vous en chasserons avec l'aide de Dieu! — Pourtant, voilà déjà un an que nous sommes en Espagne et vous ne nous avez pas encore chassés. » Le mendiant ne répondit pas à cette dernière observation, il se contenta de hausser les épaules et dit, en se retirant, à part lui : « Ces Français sont singuliers. Celui-ci parle d'un an! Nous avons mis huit cents ans à chasser les Maures. »

Nous étions logés à Andujar presque militairement, car la plupart des personnes aisées avaient pris la fuite et laissé leurs maisons aux soins de leurs domestiques. Nous faisions notre cuisine à peu près avec la ration, mais comme les légumes, les fruits ainsi que le vin étaient abondants, nous ne souffrions point de l'absence de nos hôtes Nous nous rendions le soir près du pont et là avaient lieu des colloques fort amusants entre les officiers de toutes armes. A nos pieds coulait la rivière, et en face de nous se dressait un amphithéâtre immense, dont nous n'étions séparés que par une forêt d'oliviers. Sur la hauteur se déployait la masse armée qui nous avait coupé le chemin de Cadix et que nous évaluions à 60 ou 70 000 hommes. Nous savions qu'il y avait dans le nombre une division d'infanterie régulière et quelque artillerie; que le reste se composait de nouvelles levées ou de simples paysans; que parmi ces derniers il y en avait quelques milliers de montés. On nous avait aussi mentionné un régiment suisse et environ 1500 hommes des gardes wallones et espagnoles. Mais si nous étions bien informés, nous avions beaucoup de

raisons pour ne pas ajouter une foi entière aux rapports que nous recevions, et, en conséquence, nous restions dans le doute. Seulement nous ne pouvions nier l'existence de la levée en masse que nous avions sous les yeux et qui était considérable.

Dans nos causeries du soir nous ne manquions pas de débattre avec beaucoup de gaieté et d'originalité les intérêts divers des belligérants et de faire des parades très amusantes, en dépit de notre position un peu équivoque. Nous avions parmi nous quelques jeunes officiers réellement aimables et divertissants. Un, entre autres, avait le privilège de nous faire rire aux larmes, lorsqu'il se drapait dans un vieux manteau espagnol tout troué et, se coiffant avec une *montera* de velours noir bien râpé, il figurait l'alcade dans l'embarras au moment de l'arrivée d'un détachement français : « *Aye*, *senor*, *non tenemos pan cocido*. — Nous n'avons pas de pain cuit, etc... Nous n'avons que de l'eau claire et le vent qui souffle! Seigneur, comment allons-nous faire? — Il est certain que voilà un triste déjeuner, répondait l'officier, mais, seigneur alcade, vous avez des poules, des cochons et autres volailles, vos greniers sont pleins. — *Oui*, *oui*, *non tenemos pan cocido*. » L'alcade ne sortait pas de là. Il n'entendait raison que lorsqu'on le menaçait de se servir soi-même, s'il ne voulait pas servir le détachement; ce qu'il finissait par faire, à la satisfaction de tout le monde.

Pendant que nous restions là à croquer le marmot, comme disaient nos jeunes fous, le général jugea à propos de faire une pointe sur Jaën, ville importante et capitale du royaume de ce nom, et dont nous n'étions qu'à quelques lieues. Il chargea de cette expédition un détachement de toutes les armes, fort de 12 à 1500 hommes. Cette petite colonne, partie au brun de nuit, tomba sur Jaën sans coup férir et en prit possession à l'improviste. J'ai toujours ignoré si elle remplit ou non les vues du général en chef; mais ce que chacun parmi nous put

voir de ses yeux, c'est qu'elle procura une grande abondance de piastres et que, le soir de son retour à Andujar, on changeait couramment le peu d'or qu'on avait contre le double de sa valeur en argent. Un des officiers supérieurs de notre corps commandait à cette occasion et il s'acquitta de sa mission à la grande satisfaction de nos jeunes soldats, qu'il charma par son éloquence et aussi par ses façons d'agir. « Ah! voilà un fameux commandant; il nous a fait trois discours et nous avons retourné les maisons à volonté. » Je rapporte ceci, parce qu'il sera plus tard question de ce commandant et qu'il continua de jouer, jusqu'à sa mort qui fut glorieuse, un rôle à part. Quant à cette première expédition qu'on lui confia, il commit, au dire des officiers qui l'accompagnèrent, plusieurs imprudences qui eussent pu lui coûter cher. Heureusement qu'il ne fut pas attaqué et rentra avec les dépouilles opimes de la ville de Jaën, sans être inquiété dans sa retraite.

J'éprouvai en ce temps-là une perte douloureuse, en ce que mon excellente jument se noya dans le fleuve, en se baignant un soir à l'ordinaire. Mon domestique Crammer la laissa s'engager dans un terrain argileux, où la pauvre Dina se prit les deux pieds de derrière comme dans la glu et ne put plus s'en tirer. Le brave garçon m'annonça cette nouvelle en pleurant à chaudes larmes, car il aimait Dina en véritable Polonais qu'il était. Je me trouvai ainsi démonté ou à peu près, et privé de la meilleure bête qu'on eût dans tout le corps d'armée, bien qu'elle ne fût plus jeune. Je l'avais achetée à Stralsund, et elle était entrée en Espagne avec les chevaux de mon ami Leroy. Elle était encore belle et vigoureuse, et méritait un meilleur sort que de se noyer ainsi, obscurément comme un cheval de meunier. C'était le premier malheur qui m'arrivait dans cette campagne et m'écriais : « Malheur, sois le bienvenu, si tu viens seul! » J'étais bien loin, hélas! de m'attendre à ce qui allait nous arriver bientôt.

J'ai reculé autant que je l'ai pu le moment d'un récit qui

me coûte, comme Français et comme soldat. On comprendra sans peine, lorsqu'on lira ce qui va suivre, mon hésitation, quoique ma personnalité soit tout à fait en dehors de l'affaire, et qu'on ait jamais pu accuser un simple capitaine de la capitulation d'une armée dans laquelle il ne figura qu'en rang subalterne; il n'en est pas moins vrai que je dus prendre ma part de la honte générale que nous éprouvâmes; et je déclare que cette part me parut difficile à supporter. Mais n'anticipons pas sur ce cruel événement et tâchons de le raconter avec simplicité; malgré la douleur qu'il me cause encore depuis tant d'années, et bien qu'il ait été se perdre depuis dans le *mare magnum* d'autres infortunes incomparablement plus funestes.

Après avoir épuisé les vivres d'Andujar, qui n'était point approvisionnée pour un surcroît qui doublait tout à coup le nombre des consommateurs, et ne pouvant tirer des environs un supplément de subsistances, le général Dupont se résolut enfin à se reporter en arrière et à gagner la montagne pour assurer ses communications avec la Manche. Il donna ses ordres en conséquence, et le 18 juillet, à sept heures du soir, nous évacuâmes la ville au nombre d'environ sept mille hommes pour nous porter sur Baylen. Il faisait, comme on peut bien se l'imaginer en cette saison, une chaleur très forte, et la route poudreuse que nous avions à parcourir, quoique fort belle, nous fatiguait beaucoup, car nous étions obligés d'aller au pas des fourgons dont nous avions bon nombre. Nous montions continuellement, et, depuis le moment du départ jusqu'à trois heures du matin que nous arrivâmes au défilé, nous fûmes obligés de faire plusieurs haltes, qui nous retardèrent d'autant. Je ne sais si l'ennemi avait deviné nos projets, ou si c'est par pure prévision qu'il avait occupé Baylen, mais nous le trouvâmes à cheval sur la route et prêt à nous disputer le passage. Nous apprîmes plus tard qu'il était en position depuis deux heures au moment où il découvrit notre tête de colonne.

Une attaque était inévitable, car il fallait passer absolument

sur le corps des Espagnols qui étaient maîtres du défilé, avant que la masse de ceux que nous avions sur notre piste ne nous eût joints, pour nous prendre entre deux feux. Je commandais le dernier peloton de l'arrière-garde et je m'étais établi sur la gauche du petit ruisseau qui descendait de la montagne, en amont d'un pont de pierre, dans lequel nous nous empressâmes, aussitôt que la colonne fut arrêtée, d'enterrer des obus chargés, afin de le faire sauter à la première apparition de l'ennemi sur nos derrières. Nous prîmes, en un mot, de concert avec un brave détachement de la Garde de Paris, qui était avec nous, toutes les précautions que le lieu et le moment nous indiquaient afin de n'être pas forcés de nous retourner, avant d'avoir nous-mêmes franchi le défilé à la suite de nos fourgons. Mais nous nous étonnions de ne pas avancer malgré la canonnade que nous entendions, lorsque notre bataillon qui était arrêté près de nous fut mandé en toute hâte. Il se porta rapidement en avant, mais les hommes, qui avaient un mille et demi au moins à franchir avant d'entrer en ligne, devaient faire ce chemin sur une véritable rampe, et il était probable qu'ils arriveraient essoufflés. C'est ce qui eut lieu, en effet, mais ils n'en donnèrent pas moins le coup de collier qu'on attendait d'eux vigoureusement, et il fallut leur réitérer l'ordre de cesser le feu, le général Dupont ne jugeant pas à propos de continuer le combat pendant la grande chaleur et songeant peut-être déjà à parlementer. Nous ne comprenions rien à l'arrière-garde à ce temps d'arrêt de notre colonne et il ne nous vint pas à l'esprit que les Espagnols pussent nous barrer décidément la route. Nous étions bien un peu inquiets des feux répétés que nous entendions et de voir que nous n'avancions pas; mais aucun de nous ne soupçonna la cause qui nous retenait sur place. Nous voyions parfaitement que nous étions dans une souricière et que l'on pouvait nous fusiller de droite et de gauche à peu près impunément, tandis que nous avions plus de trois mille paysans sur nos derrières. Il fallait donc débou-

cher à tout prix et il ne pouvait être question de parlementaire, car chaque moment perdu ne faisait qu'aggraver notre position. Les choses en étaient là, lorsque nous nous aperçûmes que les Espagnols commençaient à paraître sur les côtés à la hauteur de notre arrière-garde et nous sentîmes que nous allions être littéralement enveloppés. Ils ne descendaient pas encore sur la route, mais cela ne pouvait tarder, et nous songions sérieusement à nous retourner pour défendre le passage du pont jusqu'au moment de le faire sauter lorsque nous vîmes arriver le général Barbou (1), dont les premiers mots furent ceux ci : « Nous sommes aux Fourches Caudines. » Il était à peu près six heures. Comme le mot ne fut guère entendu que de quelques personnes, et que peu en comprirent la signification, il ne produisit pas autrement d'effet; mais la physionomie du général ne l'expliquait que trop, et tout le monde à l'arrière-garde fut impressionné. Nous comprîmes bientôt qu'il ne s'agissait plus de forcer le passage, mais bien de traiter pour obtenir le passage, ce qui est bien différent. Nous prîmes patience en rongeant notre frein, et nous n'avions pas autre chose à faire, car défense fut faite de n'engager la lutte en aucune façon pendant les pourparlers. On peut juger de la nuit que nous passâmes et des inquiétudes que nous dûmes éprouver sur le sort de la négociation.

Nous apprîmes le soir que le général Dupont avait trouvé devant lui une division composée des troupes du camp de Saint-Roch levé par le général Castanos (2), en conséquence des ordres de la junte de Séville; que cette division, commandée par le général Reding (3), colonel du régiment suisse de ce

(1) Gabriel Barbou Bescourières (1761-1817) se distingua d'abord à Saint-Dominique et à Fleurus, fut nommé général de brigade en 1794. Après la capitulation de Baylen où il commandait une division, il gouverna Ancône de 1810 à 1814.

(2) Don Francisco Xavier, comte de Castanos (1758-1852), était en 1808 capitaine général de l'Andalousie. Il fut créé duc de Baylen et devint président du Conseil de Castille.

(3) Théodore Reding, du Canton de Schwitz, était entré au service de

nom, était composée de bonnes troupes, pourvue d'une artillerie bien servie, et qu'elle était établie à la tête du défilé de telle façon qu'il était difficile de l'en déloger; qu'il n'y avait aucun moyen de tourner la position, ce que d'ailleurs les innombrables paysans répandus en tirailleurs de droite et de gauche rendaient impraticable. Nous étions sans vivres et presque sans eau, harassés des fatigues de la nuit et de celles de la journée, en un mot complètement dans le pétrin. Qu'y avait-il à faire dans un cas semblable? Un parti à prendre, je crois, mais un grand parti. Il fallait réunir tous les hommes valides en une seule masse, les former en colonne d'attaque, mettre nos blessés au milieu et tenter une trouée. On eût pu profiter, pour faire le mouvement, du brun de nuit et de la fraicheur qu'elle amène. J'ignore si nous eussions réussi, mais, en tout état de chose, nous eussions succombé bravement et comme il convenait à notre renommée militaire. Je conviens que cette tentative impliquait le sacrifice d'une partie de notre artillerie, mais surtout l'abandon des fourgons et de tous les *impedimenta* qui avaient tant retardé notre marche depuis Andujar; mais que signifiait une perte semblable, en comparaison de celle de l'honneur des armes? Il faut savoir aussi que la division Reding qui nous barrait le passage pouvait se trouver elle-même bientôt entre deux feux, car nous n'étions séparés du général Vedel, qui venait vers nous, que par quelques heures de chemin. Cette circonstance seule devait, à mon humble avis, nous décider à l'entreprendre, et je suis persuadé que, si elle eût été connue du corps d'armée, nul n'eût osé lui parler de capitulation. Le sort en ordonna autrement. Nous capitulâmes à la suite d'une foule de démarches fort bien calculées par les Espagnols qui nous tenaient bloqués dans le défilé, et malgré la survenance de la division Vedel, qu'ils eurent l'art de faire condescendre à capituler elle-même, sous prétexte qu'elle ne pouvait

l'Espagne et était devenu lieutenant-général en 1808. Il mourut en 1809 des suites de ses blessures.

nous sauver la vie qu'à ce prix. C'est ici que l'esprit confondu s'arrête et ne sait plus vraiment où il en est. Que la division Dupont, qui était imprudemment entrée dans un défilé sans l'avoir fait reconnaître, y ait été enfermée de manière à ne plus pouvoir s'en tirer, cela se conçoit à la rigueur. Que cette division, harassée et sans pain, ait été réduite à capituler plus ou moins avantageusement, cela se conçoit encore. Mais que la division Vedel qui vient au-devant de son général en chef, qui n'a qu'à faire demi-tour pour s'en aller, et à laquelle le chemin de la Manche est grand ouvert, vienne se rendre, parce que le général en chef, déjà aux mains de l'ennemi, le lui commande, cela passe toute croyance. Eh bien, les Espagnols surent amener ce résultat par l'habileté qu'ils mirent dans la négociation, et quinze mille Français finirent par mettre bas les armes devant eux, bien qu'il n'y en eût que la moitié de compromis.

Comme je figurais à l'arrière-garde que je ne pouvais quitter, je ne connais que par ouï-dire les phases diverses de cette triste transaction. Je ne puis la raconter sans m'exposer à des erreurs qu'en pareille matière aucun homme consciencieux ne voudrait commettre, car il y va de l'honneur des contractants. Ce que je puis rapporter, ce sont les gros faits, parce qu'ils sont inexcusables et qu'aucun d'eux n'a pu être ignoré. Ainsi il est positif que nous avons quitté Andujar avec l'intention de nous rapprocher de la Manche et de la division Vedel qui n'était qu'à deux marches de nous; que, croyant la route libre, nous avons marché lentement et tout à fait en *escorte de convoi,* par rapport à nos fourgons; qu'au lieu d'arriver à Baylen à minuit ou à deux heures du matin, comme il était facile de le faire, nous n'y sommes arrivés qu'à cinq heures et que nous y avons trouvé l'ennemi établi; que, comme nous allions être pressés par derrière et que nous ne pouvions tarder à l'être sur les flancs, nous devions à tout prix forcer le passage, sous peine d'être bloqués dans une sorte de ravin dans lequel il n'y avait

que bien peu d'eau et où nous serions infailliblement réduits au bout de nos vivres. Ceci était clair comme le jour. On ne comprend guère, dès lors, comment le général Dupont, qui prévoyait sa marche rétrograde depuis plusieurs jours, n'a pas fait reconnaître, au moins, le défilé par lequel il devait passer inévitablement. S'en rapportait-il aux ordres qu'il avait donnés au général Vedel et comptait-il qu'une jonction ne souffrirait aucune difficulté? C'est ce que lui seul pourrait dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce calcul fut déjoué par l'ennemi, en supposant qu'il ait été fait, et que nous fûmes enfermés comme dans un puits dont nous ne pouvions nous tirer qu'en passant sur le corps des troupes que nous avions devant nous, ce que nous entreprîmes en vain. Pourtant, durant le long parlementage qui eut lieu, la division Vedel arriva et attaqua immédiatement, non sans probabilité de succès. Le général Dupont était-il déjà engagé par sa parole, et n'étions-nous plus à temps pour faire un dernier effort pour joindre nos frères d'armes? C'est ce que j'ignore. Il faut bien qu'il y ait quelque raison de ce genre pour que nos plénipotentiaires se soient décidés à traiter non seulement pour la division compromise, mais encore pour celle qui venait à notre secours.

Cette étrange capitulation fut conclue néanmoins, et ce qu'il y a d'inconcevable, c'est qu'elle fut admise par le général Vedel. La plume tombe des mains et le front se couvre de rougeur en rappelant ce honteux dénouement.

Pendant les allées et venues auxquelles donna lieu la transaction dont il s'agit, les tirailleurs qui étaient sur nos flancs nous envoyaient de temps à autre des coups de fusil, auxquels nous ne pouvions riposter, qui blessèrent deux hommes et nous tuèrent quelques chevaux, pendant qu'on cherchait à les mener à l'abreuvoir. Nous ne comprenions que trop ce que négociaient les Espagnols, dont plusieurs officiers étaient venus dans notre camp pour excuser cette sorte de félonie : ils n'étaient pas maîtres, disaient-ils, de leurs nouvelles levées, composées de

paysans enthousiastes et qui tiraient sans ordres, comme de véritables novices qu'ils étaient; mais on allait prendre des précautions. Ils nous représentaient au reste les Andalous comme un peuple de furieux, que les troupes de ligne avaient la plus grande peine à contenir et qui n'entendraient pas raison, tant que nous aurions les armes à la main. Et pourtant la seule manière de nous faire respecter par ces hommes exaspérés était précisément de ne jamais poser nos armes! Nous le sentions au fond du cœur, nous autres jeunes gens, et, si nous avions eu voix au chapitre, je doute que nous eussions jamais consenti à ce préliminaire déshonorant, car que pouvait-il nous arriver de pire que ce qui nous arriva effectivement par suite de la capitulation? Comment le général Dupont, si brave, si expérimenté, et qui connaissait sur le bout du doigt son histoire ancienne, ne se rappela-t-il pas de Crassus et de son triste sort? Comment des hommes tels que les généraux Marescot, Legendre (1) ne prévirent-ils pas ce qui ne pouvait manquer de nous arriver dès que nous serions à la merci des nouveaux barbares? Et pouvaient-ils supposer un seul moment que la parole donnée sur le champ de bataille serait respectée? On a prétendu que celui des délégués du général Dupont qui conserva le mieux son caractère en cette mémorable circonstance fut un de nos capitaines de frégate nommé Baste, le même qui avait conduit la pointe faite sur Jaën, et que les autres étaient tous plus ou moins démoralisés. Je n'ai aucune connaissance personnelle du fait et ne puis par conséquent l'affirmer; ce que je sais de science certaine, c'est qu'il courut dans l'armée que, présent à une conférence durant laquelle le

(1) Armand Manuel de Marescot (1758-1832) avait été capitaine du génie sous l'ancien régime. Il était général de division en 1794, et premier inspecteur du génie en 1800. Envoyé pour examiner les places fortes d'Espagne, il se trouva par hasard témoin de la capitulation de Baylen. Pair de France en 1819, il devint membre de l'Académie des sciences.

Le général Legendre était le chef de l'état-major du corps d'armée du général Dupont.

général Castanos se serait écrié : « Comment votre Empereur a-t-il pu croire que nous lui abandonnerions l'Andalousie? nous nous fussions plutôt fait tuer jusqu'au dernier », le commandant Baste aurait répondu : « Eh! quant à ça, l'Empereur s'en moque, pourvu qu'il lui reste les oliviers. »

Si le propos a été réellement tenu, — il est tellement dans la nature de l'homme auquel on le prête que je l'ai toujours admis comme vrai, — c'est le propos d'un barbare, sans aucun doute, mais il prouve que celui qui le proférait n'éprouvait aucune crainte. Au surplus, nous n'avons jamais compris comment dans cette occasion où il s'agissait non seulement du salut, mais surtout de l'honneur de l'armée, le comte Baste se trouvât parmi les négociateurs, tandis que les généraux surabondaient. Il était certainement aussi brave qu'on pouvait le souhaiter, mais il n'avait aucune habileté et encore moins de mesure. Apparemment que, dans cette pitoyable transaction, tout devait être au rebours du sens commun.

Enfin qu'ajouterai-je? On laissa établir comme chose avérée et désormais indubitable que la division Dupont était positivement sous le couteau, que les paysans exaspérés par le pillage de Cordoue ne voulaient entendre parler d'aucune sorte de merci, avant que la division Vedel ne rendît les armes, comme celle qu'ils tenaient en leur pouvoir, qu'il n'y avait que ce moyen d'empêcher un massacre général.

On tenait ce langage à des hommes épuisés, qui manquaient absolument de vivres et qui étaient dans la plus mauvaise position imaginable, mais qui n'en avaient pas moins les armes à la main. C'est déjà assez étrange; mais le miraculeux de l'affaire, c'est que les Espagnols persuadèrent au général Vedel, qu'ils ne tenaient pas et dont aucun soldat n'était en leur pouvoir, qu'il ferait acte de bon Français en capitulant lui-même pour sauver ceux de ses compatriotes qui étaient sur le point d'être mis à mort. Un tel fait passe toute croyance, et cependant l'outrecuidance des négociateurs espagnols fut couronnée

d'un plein succès! Jamais depuis les moutons de Panurge on n'avait vu pareille chose.

On nous donna quelques voitures de pain pendant les conférences, et nous fûmes chaque jour visités par des officiers espagnols, évidemment envoyés pour nous dorer la pilule, ce qu'ils faisaient avec beaucoup d'adresse. Comme nos soldats étaient généralement fort novices et qu'ils ne voyaient dans ce qui arrivait qu'une occasion de rentrer chez eux, ils écoutaient assez volontiers; mais il n'en était pas de même des vieux routiers et surtout de nos matelots. Plusieurs fois il rabrouèrent les officiers susdits, et j'eus à m'entremettre pour éviter des scènes qui eussent amené une déconfiture générale. Il y avait parmi ces visiteurs ennemis quelques fils de Français établis à Cadix, qui avaient été forcés de marcher pour sauver leur vie et celle de leur famille. C'est par eux que nous connûmes l'état réel des choses et que nous pûmes nous faire une idée de l'esprit qui régnait en Andalousie. On y était sous le coup d'une véritable terreur, et le peuple ayant pris partout l'initiative, chacun avait obéi à son impulsion. De là des formations rapides de bataillons et d'escadrons, des dons patriotiques en masse et un mouvement irrésistible que les classes supérieures étaient forcées de suivre, sous peine d'être emportées par lui. Nous apprîmes en même temps le blocus de notre escadre et sa reddition présumée. Un membre de la junte de Séville, M. le comte de Montijo, était présent à Baylen et paraissait l'individu le plus animé, sinon le plus influent de la conférence.

Je n'avais pas eu l'occasion de me rapprocher de nos camarades, n'ayant pas été relevé à mon arrière-garde, et je n'apprenais que très imparfaitement ce qui se passait à la droite. Cependant j'en savais assez pour voir que tout était perdu. Nous avions en effet capitulé, et, aux termes du traité, nous devions être envoyés à Rochefort ou dans quelqu'un de nos ports de l'Ouest. Mais comme il était admis que nous ne pouvions conserver nos armes en nous rendant sur les côtes de

l'Andalousie pour y être embarqués, nous devions d'abord les déposer, et on nous les rendrait plus tard, au moment de l'embarquement. C'est sous cette couleur menteuse qu'on essaya de dissimuler la honte de la capitulation. « Nous ne faisions, disait-on, que ce qui s'était fait mille fois et nous rentrerions dans la patrie les armes à la main. Elle ne pouvait exiger davantage dans la position où nous nous trouvions fatalement...» etc... J'écoutais ces mauvaises raisons sans les admettre, et mes camarades étaient comme moi couverts de confusion. Pourtant il n'y avait pas plus de leur faute que de la mienne, et ils eussent combattu jusqu'au dernier plutôt que de souscrire à un abaissement quelconque, si on les avait consultés; mais on ne les consulta pas. J'ai encore présent à la mémoire un jeune officier à qui l'idée de rendre son épée aux Espagnols faisait horreur et qui était homme à faire une esclandre si on eût essayé de la lui enlever de force. Comme il était stipulé que les officiers garderaient leurs armes, il put garder la sienne. Je devais retrouver plus tard ce brave garçon alors tout frais venu de l'école de Fontainebleau, et, dans l'acte très périlleux que j'entreprenais, il ne fut pas de ceux qui me secondèrent le moins bien.

Nous déposâmes nos armes le 20 juillet 1808 au matin devant les Espagnols rangés en bataille, et aussitôt nous nous acheminâmes sans escorte vers les ports de l'Andalousie, par petits détachements. Comme, aux termes de la capitulation, les officiers avaient conservé leurs armes et même leurs chevaux, nous avions profité de cette clause pour en faire profiter nos sous-officiers; ce qui ne souffrit pas de difficulté, lorsqu'on sut qu'ils appartenaient à la Garde impériale. Il résulta de cette concession que, quoique privés de nos fusils, nous n'en formions pas moins une masse imposante dont toutes les files extérieures présentaient des sabres. Cette disposition n'était pas indifférente; nous ne tardâmes pas à nous convaincre de son utilité, en voyant à quelle population nous avions affaire et le

peu de protection que nous avions à attendre de notre escorte. C'était, lors de notre apparition dans les villes, des foules furieuses à traverser, et des cris assourdissants à braver. Les habitants tournaient autour de notre petite colonne comme de véritables tigres, mais ils ne pouvaient y pénétrer, et, lorsqu'ils approchaient de trop près, la mine assurée de nos hommes leur grande taille les faisaient reculer involontairement L'officier espagnol qu'on nous avait donné pour guide avec ses quelques soldats ne pouvait certes rien contre un tel danger, et nous eûmes plusieurs fois à nous féliciter des bonnes mesures que nous avions prises pour nous protéger nous-mêmes.

Il faut avouer aussi que presque partout le clergé s'entremettait pour éviter une collision, qui n'eût pu, si elle avait une fois commencé, finir autrement que par le massacre général des prisonniers. Je ne pense pas que cette terrible éventualité entrât dans les vues de la junte de Séville; mais elle pouvait se présenter d'un moment à l'autre néanmoins, et il fallait non seulement de la prudence de notre part, mais aussi beaucoup de fermeté dans notre attitude, pour convaincre les populations que nous ne nous laisserions pas égorger sans vendre chèrement notre vie. Nous étions merveilleusement servis en cela par la stricte obéissance de nos matelots et par leur attitude calme, au milieu des vociférations qui nous accueillaient partout. Jamais aucun d'eux ne s'éloigna de son rang, ni ne répondit aux provocations incessantes dont nous étions l'objet, autrement que par un silence absolu et une contenance intrépide. Extrêmement attentifs au commandement, ils étaient prêts au premier signe de leurs officiers à jouer de leur reste, et cette disposition était si bien écrite sur leurs figures qu'on ne s'aventura pas aux voies de fait avec eux. Je me rappelle même qu'à Ecija, où nous étions serrés de fort près par la foule, nous eûmes recours à notre manœuvre ordinaire, et qu'ayant fait subitement face partout au commandement, la foule se retira avec précipitation et ne nous approcha plus de la soirée.

L'officier qui commandait notre escorte était un bon compagnon; il fut bientôt de nos amis et il prenait toutes les mesures dont il pouvait s'aviser pour nous faire respecter; mais comme il régnait alors une véritable terreur en Andalousie, et que la population était partout la maîtresse, il ne réussissait qu'à demi et ne nous préservait pas des injures. Les habitants qui appartenaient aux classes aisées répugnaient sans doute à cette manière peu généreuse d'accueillir des prisonniers de guerre, mais ils n'osaient manifester leur désapprobation et faisaient partout chorus avec la foule. Ils venaient comme les autres au-devant de notre petite colonne et n'étaient pas les derniers à nous prodiguer l'outrage. Il arriva même qu'à l'entrée de Lebrija notre adjudant-major, ayant manifesté son admiration pour une jeune senora fort bien mise, celle-ci se crut obligée de lui cracher à la figure. Le procédé était violent et l'officier eut de la peine à se contenir, mais force fut de l'endurer sans mot dire. Comme j'étais, attendu que je parlais espagnol, toujours alerte dans ces occasions, je le fis bien vite filer et l'incident n'eut pas de suite. Cette jeune personne était de bonne famille et ne s'était laissée aller à une insulte aussi grossière qu'à l'instigation de ses voisins qu'il eût été dangereux de contredire en un pareil moment. J'en eus la certitude par la suite, le hasard m'ayant rapproché de cette demoiselle et de ses parents dans une situation bien différente.

Nous demeurâmes quelques jours dans cette petite ville de Lebrija, où, plus tard, tant d'officiers de nos dragons furent massacrés, et nous y vécûmes assez paisiblement, grâce à l'extrême réserve que nous observions. On nous avait accordé de faire notre cuisine chez les particuliers, mais nous avions grand soin, une fois notre repas du soir terminé, de rallier nos marins et de nous établir pour la nuit aussi militairement que la circonstance le permettait. Nous évitions ainsi toute collision, et comme nous avions encore nos sabres, aucun des bandits dont le pays abondait ne s'aventurait la nuit auprès de

notre bivouac, bien qu'ils fussent tentés par nos chevaux et les trésors qu'ils nous supposaient; car, selon notre usage, nous payions largement les provisions qu'on nous fournissait, et notre accoutrement militaire étant fort beau, toute cette canaille andalouse nous prenait pour des Crésus. Il faut dire, avant de poursuivre mon récit, qu'au moment de notre dispersion en plusieurs détachements à Baylen, il y avait eu dans notre corps une sorte de séparation que l'on croyait momentanée, mais qui devait être définitive par le fait et sur laquelle je ne m'abusais point.

Le colonel et ce qu'on pouvait appeler l'état-major s'en alla d'un côté et je demeurai de l'autre avec cinq de mes camarades qui ne voulurent pas quitter les matelots. Le capitaine Vattier, poussé par le même sentiment, vint avec nous et prit le commandement. Il dépendait de nous de rentrer en France immédiatement comme nos camarades et d'abandonner nos marins à leur sort. Nous n'ignorions pas que le parti que nous prenions nous exposait à des retards et peut-être à une captivité fort dure, mais nous résolûmes d'en courir la chance, et il ne nous vint pas à l'esprit qu'aucune considération personnelle pût nous affranchir de ce que nous considérions comme un devoir. Il convient d'ajouter, pour être dans le vrai, que rien ne nous indiquait encore que la capitulation serait rejetée comme une lettre morte, et, si quelques-uns d'entre nous prévirent le manque de foi des Espagnols, ils gardèrent leurs soupçons pour eux. En général, nous nous attendions à être transportés en France aussi promptement que faire se pourrait. Toutefois, il était certain que, dans les embarras du moment et au milieu des incertitudes d'un gouvernement à peine établi et qui n'était pas toujours le maître, notre sort dépendait d'un caprice populaire plutôt que d'une stipulation quelconque. Il y avait en outre à prendre garde à l'intervention des Anglais, qui n'étaient pas disposés à voir rentrer dans leur patrie 15 000 Français au travers de leurs escadres. Si nous avions

bien pesé ces considérations, nous aurions vu plus clair dans notre affaire, mais nous n'eussions pas moins pris le parti de ne pas nous séparer de nos matelots. Nous allions vers la côte, d'ailleurs, et nous n'étions pas sans quelque espérance de nous tirer des mains des Espagnols par quelque coup de main éclatant. Encore sous l'impression de nos idées de Grande Armée, nous ne regardions ce qui nous était arrivé que comme un épisode malheureux d'une guerre qui, en définitive, devait aboutir à la rapide conquête de la Péninsule. Nous devions être cruellement désabusés, sans doute, mais nous étions encore trop près des belles campagnes d'Autriche et de Prusse pour admettre que l'Espagne pût nous résister. Le désordre que nous voyions partout, le pauvre aspect des troupes et l'inquiétude, qui perçait, en dépit du patriotisme, chez les personnes un peu instruites avec lesquelles il nous arrivait de converser, entretenaient notre confiance en l'avenir. Bref, nous n'étions nullement démoralisés et nous nous acheminions vers une prison cruelle, la tête haute et persuadés que nous lui échapperions de façon ou d'autre.

CHAPITRE XI

ROTA

Une foule hostile. — Nous rendons nos armes aux prêtres. — Séparés de nos marins. — Notre prison. — El signor Gallego. — Craintes justifiées d'une exaltation nationale en Andalousie. — Sur nos gardes. — Barbieri. — Boniface le séducteur. — La galanterie est interdite. — Projets d'évasion. — Fièvre littéraire. — L'officier ne doit pas être homme de lettres.

Nous arrivâmes enfin à Rota. Là, la scène changea, parce que, enfin arrivés au rivage, nous ne pouvions aller plus loin sans le secours des vaisseaux. On nous avait toujours entretenus de l'espoir de les trouver prêts à nous recevoir, et, comme on ne nous avait point encore séparés de nos marins, nous avions supporté, sans trop d'impatience, notre malheur; mais à Rota, il n'y eut plus moyen de nous abuser, et nous en connûmes toute l'étendue.

Je me rappelle encore l'entrée que nous fîmes dans cette ville, et je me souviens d'autant mieux de la réception qui nous y accueillit, que j'y jouai un des principaux rôles. Il était près de midi, lorsqu'on nous fit faire halte sur une espèce d'esplanade qui est en dehors et tout près de Rota. Nous trouvâmes là, comme toujours, un grand concours de monde et les vociférations accoutumées. Seulement il nous parut qu'il y avait une espèce d'ordre dans ce désordre, et la présence de plusieurs personnes bien vêtues, ainsi que celle de beaucoup de prêtres et de religieux, ne tarda pas à nous rassurer, tout en nous faisant comprendre qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire. La foule nous entoura bientôt et chercha à

nous désunir; mais, ne trouvant sur toutes les faces de notre masse aucune lacune, elle se mit à tourbillonner en poussant des cris féroces et s'en prit à un petit chariot sur lequel étaient nos portemanteaux, ainsi que deux calesines qui portaient deux ou trois malades.

Parmi ceux-ci était un de nos camarades, lieutenant de vaisseau qui n'entendait pas un mot d'espagnol et dont les poches furent retournées en un clin d'œil, sans que ceux qui en prenaient cette peine en tirassent le moindre profit, attendu que le pauvre gisant n'avait pas le sou. Il ne s'en livrait pas moins à des plaintes très vives, et se servit de quelques mots d'allemand qu'il avait retenus pour chapitrer les Espagnols et les faire rougir de leur convoitise.

Cette sortie, faite si mal à propos, amena un sourire sur mes lèvres, en dépit du danger du moment; mais mon hilarité ne dura pas, car, tandis que ceci se passait, on se ruait sur nos chevaux, on les arrachait à nos domestiques et on les faisait galoper dans toutes les directions. D'autres escaladaient le fourgon en criant : « *Registrar*, *Registrar* », c'est-à-dire visiter.

C'en était donc fait de nos valises comme de nos bêtes, sans un brave capucin qui, se faisant hisser sur le chariot, déclara qu'on n'y toucherait que sous son inspection. Il se mit, pendant qu'on cherchait les clés, à haranguer cette canaille avec une grande force de poumons et aussi avec beaucoup d'éloquence. « Voulez-vous, disait-il, flétrir, en maltraitant des prisonniers, les lauriers que vos frères viennent de cueillir a Baylen? Êtes-vous des Espagnols magnanimes et généreux après la victoire ou des Maures sans pitié? Respectez le malheur et ne touchez pas aux affligés, de peur que la Vierge, qui est leur protectrice, ne les venge. » J'étais durant ce sermon fort agité, comme c'est aisé à concevoir, mais il n'en fit pas moins d'effet sur moi et à ce qu'il parut sur la foule, puisqu'elle s'apaisa pour le quart d'heure. On fouilla le fourgon et, comme on n'y trouva que nos portemanteaux, on nous permit de les prendre, ce que nos

domestiques s'empressèrent de faire, puis ils s'allèrent remiser dans la colonne des matelots.

Celle-ci était toujours immobile, mais elle n'avançait pas; car il y eut, après la visite du fourgon, un instant d'indécision parmi les Espagnols; ils semblaient se concerter à quelques pas de nous et délibérer tumultueusement sur ce qu'ils allaient faire. Leur hésitation ne fut pas longue; bientôt nous vîmes s'avancer vers nous les prêtres, accompagnés de quelques bourgeois, et des alcades couverts de leurs manteaux de soie rouge. Cette sorte de députation venait nous signifier la volonté du peuple de Rota, qui ne voulait nous recevoir dans ses murs que lorsque nous aurions remis nos armes en dépôt aux mains du Cabildo (municipalité.) Nous refusâmes sans balancer; mais sentant parfaitement à quoi nous nous exposions, entourés, comme nous l'étions, d'*escopeteros* et sans autre moyen de défense que nos sabres, considérant d'ailleurs que nous étions sur un point de baie de Cadix et que nous pouvions d'un moment à l'autre être livrés aux vaisseaux anglais, nous offrîmes de déposer nos armes aux mains des prêtres. Ce qui fut accepté. Les prêtres s'avancèrent alors pour les recevoir, mais comme le tumulte avait repris et qu'il était difficile de s'entendre, un de nos jeunes officiers, ne comprenant rien, si ce n'est qu'on voulait nous désarmer, dégaina, et engageant le bout de son sabre entre deux pavés, il le brisa plutôt que de le rendre. A peine avait-on vu luire sa lame que la foule cria à la trahison, et il fut frappé à la tête d'une grande épée à deux mains qui fit tomber son chapeau et lui entama le cuir chevelu. Il allait être poignardé infailliblement, et je suis encore à me demander comment nous échappâmes aux suites de sa bravade. Heureusement un grand moine blanc le couvrit du pan de son manteau, et je vois encore la tache de sang dont ce manteau fut imprégné. Il faut connaître les Andalous pour se faire une idée du danger que nous courûmes alors et pour apprécier la générosité du moine. Sans son intervention coura-

geuse, le jeune homme était mis en pièces au moment même et un massacre général s'ensuivait. On réussit à le pousser dans la colonne. Nous reprîmes l'opération que cet incident avait interrompue et nous rendîmes nos sabres au clergé, en stipulant que c'était à titre de dépôt. Je ne me dissimulais pas la vanité de cette formule, mais elle coupait court à tout et fut adoptée par mes camarades sans plus de réflexion. Il n'y avait rien de mieux à faire, certes, que d'en finir tout de suite, car les cloches sonnaient en ville et les portes se fermaient, et nous ne pouvions manquer d'être assaillis sans espoir raisonnable de nous sauver d'aucun côté et emportant en outre après nous une accusation de félonie. Je crois que, si la même chose nous fût arrivée dans l'intérieur des terres, rien ne pouvait empêcher une collision dans laquelle nous aurions fini par succomber. A Rota, bien que nous eussions affaire à la populace qui était la maîtresse là comme ailleurs, il y avait une civilisation plus avancée que dans les terres, et on y était accoutumé aux étrangers. C'est ce qui permit aux prêtres et à quelques bons bourgeois bienveillants de s'interposer et finalement de trouver là la terminaison de nos aventures.

Dès que le tumulte fut apaisé, nous nous acheminâmes vers un grand bâtiment qu'on nous dit être une caserne et où on fit entrer nos matelots. Nous fûmes, nous autres officiers, établis dans une autre maison et, pour la première fois, séparés de ceux pour l'amour desquels nous étions volontairement restés en Andalousie. Cette séparation fut adoucie par l'espérance qu'on nous donna qu'elle n'était que provisoire et motivée seulement par les localités.

Nous prîmes donc possession de notre demeure, où, bien entendu, il n'y avait que les quatre murs, et nous pûmes respirer un peu à l'aise pour la première fois depuis l'assaut du matin. Ce n'était pas le cas de se livrer à des lamentations inutiles. Il fallait d'abord songer à s'installer et à vivre, en attendant qu'on nous expédiât vers la France, ce que nous espé-

rions encore, ou que nos compatriotes vinssent nous délivrer. Nous louâmes en conséquence des matelas, des ustensiles de cuisine... et montâmes notre gamelle de notre mieux. La junte nous accordait deux piécettes par jour, ce qui équivalait à deux francs de notre monnaie, et malgré que notre pourvoyeur espagnol dinât sur les provisions, nous pouvions subsister passablement avec cette somme et pourvoir même à nos petits besoins. Il ne fallait pas s'inquiéter des dépenses extérieures, aucun de nous n'étant tenté de mettre le nez dehors; car la canaille y était toujours menaçante, et quoique nous fussions gardés par une espèce de milice citoyenne, ladite canaille fut plusieurs fois sur le point de nous venir assaillir dans notre logis.

On pense bien que notre ménage ne fut pas monté d'abord et que nous dûmes pour le premier soir dormir dans notre fourreau, comme au reste cela nous arrivait depuis longtemps. Ce n'est pas là ce qui importait le plus, et comme, en dépit des tribulations de la journée, nous avions tous conservé un bon appétit, il fallait voir comment nous nous regardâmes piteusement quand l'heure du dîner sonna. J'entends encore nos domestiques ramassant tout ce qui restait de bribes du repas du matin, et n'y trouvant pas, malgré leur sollicitude, de quoi nous composer un menu présentable. L'un d'eux avait heureusement eu l'idée de demander au caporal de garde de notre prison si on ne pourrait pas avoir quelques bouteilles de vin et du pain; le caporal, qui était bon diable et un peu ivrogne, n'avait vu là qu'une occasion de boire un coup à nos dépens, et il alla chercher lui-même, dès que la nuit fût venue, je ne sais combien de quartillos de vin et du pain à discrétion. Nous étions bien affligés assurément, mais, soit que les scènes de la journée nous eussent mis en goût, soit que nous comprissions que ce n'était pas le cas de nous montrer difficiles, nous soupâmes fort bien pour des gens fatigués comme nous l'étions, et notre blessé de même. « Je l'ai échappé belle, disait-il, et j'ai

manqué nous faire tous massacrer; mais j'en ai été bien puni, car le coquin qui m'a frappé avait bon bras à la manche. Dieu veuille que je puisse lui rendre cela un jour! Amen. » Ce n'était pas la première fois que la tête du brave garçon était compromise, et, quoiqu'il fût encore bien jeune, il avait été frappé d'un biscaïen à bord du *Marengo*, juste à la bouche. Il avait eu plusieurs dents enlevées, mais on lui avait si bien rajusté les chairs qu'il était loin d'être défiguré. Il était fils de l'amiral de Linois et était doué d'un grand courage. Nous l'aimions tous véritablement et nous fûmes charmés que sa nouvelle blessure fût légère, tout en le chapitrant pour une autre fois.

Ainsi se passa notre première journée de prison. C'est que désormais nous étions très réellement sous les verrous, séparés de nos marins et assez mal à l'aise dans nos petites chambres. Il y avait bien une terrasse sur la maison, mais nous ne crûmes pas pouvoir nous y promener du premier coup et avant d'avoir sondé le terrain. On nous avait donné un capitaine marchand, nommé Lopez, pour intermédiaire entre l'autorité espagnole et nous, et en même temps comme une sorte de commissaire. De plus, un médecin fort poli qui s'appelait El Signor Gallego, et qui jouait auprès de nous un double rôle, comme il nous fut facile de nous en convaincre. Nous l'utilisâmes en conséquence, dès que nous connûmes sa portée, et cela, sans qu'il se doutât jamais, grâce à sa vanité, du métier que nous lui faisions faire. Ainsi un de nos premiers soins ayant été d'entretenir une correspondance régulière avec nos matelots dont nous n'étions séparés que par quelques rues, le signor Gallego portait et rapportait tous nos messages sans s'en apercevoir. J'ai vu peu d'hommes aussi complètement contents d'eux-mêmes que ce digne médecin. Il parlait comme ses compatriotes avec beaucoup de feu, mais sans s'écarter jamais, ni sortir des bornes. Il était si charmé de ce qu'il disait qu'il y aurait eu de la barbarie à l'interrompre et à ne pas l'admirer. Nous n'avions garde de

manquer à ce devoir de politesse, aussi nous tenait-il pour de la *gente fina*, c'est-à-dire pour des gens bien élevés. Il s'était dans le principe laissé aller à quelques citations latines, mais il comprit bien vite avec sa pénétration andalouse qu'il avait affaire à partie et ne s'aventura plus que rarement, car le pauvre homme n'était pas en fonds sur cet article. Il nous procura quelques livres ou plutôt souffrit qu'on nous en fît parvenir. Il va sans dire qu'il n'était pas question de journaux et que nous ne voyions que les feuilles qui nous annonçaient quelque perte nouvelle, ou qui déclamaient contre nous. A tout prendre, notre situation était tolérable, si les fréquentes menaces de la plèbe ne nous eussent tenus en alarme.

C'est ici le lieu de remarquer combien les Espagnols diffèrent essentiellement de nous, par rapport à la manière dont ils envisagent les prisonniers. Certes, dans aucun temps en France, quelles que fussent la fureur des partis et l'exaltation nationale, jamais les prisonniers de guerre n'ont eu le moindre risque à courir dans leurs personnes. On peut dire qu'ils ont été constamment traités avec commisération et respect par toutes les classes de citoyens ; qu'il n'est venu à l'esprit d'aucun Français de les insulter, et que ce sentiment de bienveillance est si naturel chez nous qu'on ne lui connaît pas d'exceptions. Il en est de même, à peu pres, en Allemagne, et généralement chez tous les peuples du Nord. Mais en Espagne il règne un tout autre esprit, et il semble que l'ennemi désarmé y soit toujours *l'ennemi*. Il y a plus. On ne conçoit pas, dans la Péninsule, que le prisonnier puisse avoir des moments de répit et de tranquillité. Il doit, pour satisfaire aux idées de la foule, avoir constamment l'air d'un homme en pénitence. Le moindre mouvement de gaieté auquel il se livre est regardé comme une insulte par la populace, qui est violemment tentée de l'en punir. On conçoit facilement que, bien que nous fussions humiliés de notre récent désastre, cette humiliation, qui n'avait rien de personnel et qui ne pouvait nous être imputée en aucune manière,

n'allait pas jusqu'à changer notre nature. Nous restions Français en dépit de tout; et, comme nous étions encore assez jeunes pour aimer la joie, nous faisions quelquefois retentir notre *patio* d'éclats de rire. Nous grisions la garde et nous chantions *la Mère Gaudichon,* comme avant notre malheur.

Ces façons de faire déplaisaient aux patriotes de Rota, et ils ne manquaient pas de s'en plaindre, ou même de nous faire menacer. Secondement nous faisions assez bonne chère, et c'était là un autre grief. Enfin on nous supposait riches, tandis que nous n'étions qu'imprévoyants, et la convoitise entrait pour beaucoup dans la colère de la canaille. Somme toute, quoique on ne nous eût pas encore abordés, debout au corps, il était facile de voir que nous aurions tôt ou tard à compter avec ceux qui nous gardaient si évidemment contre les lois de la guerre et les termes de la capitulation de Baylen.

De temps à autre, il nous arrivait des nouvelles alarmantes des environs, et, bien que supposées grossies par l'exagération espagnole, elles ne nous inquiétaient pas moins. Ainsi nous apprîmes avec chagrin les événements du port Sainte-Marie, au moment où le général Dupont y était entré avec ceux de nos camarades qui l'avaient accompagné; nous sûmes que les fourgons avaient été arrêtés sous le prétexte ordinaire qu'ils contenaient le pillage des églises de Cordoue, que l'escorte avait été dissipée après un semblant de résistance, les domestiques battus, plusieurs officiers bousculés et le général en chef atteint lui-même à la tête par un pain qu'une femme lui jeta; que les prêtres avaient été obligés de s'interposer à l'ordinaire, et qu'enfin on n'avait réussi à introduire les prisonniers dans le fort de Saint-Sébastien qu'avec beaucoup de peine. Jusque-là, il n'y avait pas mort d'hommes; mais ce qui se passa à Lebrija un peu plus tard fut autrement déplorable : de nombreux officiers de dragons périrent sous les coups de la populace, dans ce cantonnement. Assaillis à l'improviste durant la plus grande chaleur du jour, peu échappèrent au massacre.

Ils essayèrent de gagner un champ d'oliviers, et quelques-uns même de monter sur les arbres pour s'y blottir, mais ils y furent tués à coups de fusil. Un seul survécut, dit-on, parce qu'on ne le trouva pas. D'autres assassinats eurent lieu, à ce qu'on nous dit, par la faute des prisonniers qui voulaient se révolter. Nous savions à quoi nous en tenir sur cette imputation dérisoire, mais elle nous prouva, ce qu'au reste nous commencions à soupçonner, que, non seulement on ne songeait point à nous porter en France, mais que l'idée d'un holocauste général des prisonniers pouvait fort bien entrer dans la tête des Andalous d'un moment à l'autre, et nous résolûmes de nous défendre, malgré la pauvreté de nos moyens. Nous étions loin assurément d'accuser les autorités espagnoles de songer à aucune mesure atroce; mais nous connaissions leur impuissance contre l'émeute, toutes les fois que celle-ci avait pour but les prisonniers, et nous craignions qu'elles fussent incapables de nous protéger toujours. Dans la position où nous nous trouvions, il était plus sûr de chercher à nous protéger nous-mêmes. Nous nous entendions journellement avec nos matelots, comme je l'ai dit, et nous n'eûmes pas de peine à leur faire partager nos idées de résistance, si l'on venait nous assaillir dans nos quartiers. Enfin, nos mesures prises de notre mieux, nous attendîmes l'événement, sinon avec confiance, du moins avec résignation. Nous avions besoin, en effet, de cette force d'âme qui soutient l'homme dans l'adversité, et nous nous efforcions de l'acquérir de plus en plus, sans toutefois perdre l'espérance.

Les progrès de nos armées nous étaient connus et nous les voyions, avec joie, s'avancer vers le centre de la Péninsule. Madrid était déjà occupé — 4 décembre 1808 — et les Anglais en retraite sur la Corogne, vivement poursuivis par le maréchal Soult. Les armées espagnoles, battues partout où on pouvait les joindre, commençaient à se décourager et ne tenaient plus en ligne. Bref, leur démoralisation semblait imminente et

sans remède. Il est vrai qu'il n'en était pas de même de la nation et que celle-ci ne perdait pas courage. Elle accusait le sort, les généraux, les Anglais, mais jamais elle-même et encore moins la cause qu'elle défendait. L'Andalousie, particulièrement exaltée par le caractère ardent de sa population à demi mauresque, par l'assistance des flottes anglaises qui ne pouvait lui manquer, et aussi parce que le péril était loin encore, se montrait plus résolue de jour en jour. Fière d'être le centre du gouvernement par la junte de Séville, des lauriers de Baylen qu'on avait cueillis pour elle, et de voir arriver à chaque instant des prisonniers isolés qu'on dirigeait sur ses ports faute de pouvoir les garder ailleurs, elle se regardait comme la citadelle de l'Espagne et le plus sûr soutien de la monarchie. Notre docteur Gallego avait grand soin de nous faire remarquer cette chance glorieuse de sa province et de nous entretenir de ses exploits à venir : « Si jamais nous passons la Sierra Morena, nos Andalous sont des diables, disait-il, et où ils posent l'œil, ils posent la balle. » Nous n'avions pas toujours le sang-froid nécessaire pour laisser passer ces rodomontades, sans mot dire; mais en général elles nous amusaient plus qu'elles ne nous fâchaient, et, comme à travers tout ce verbiage patriotique, le docteur nous apprenait toujours quelque nouvelle, nous l'excitions le plus souvent, au lieu de le contredire. Nous tirions aussi quelques lumières de notre approvisionneur et des hommes qui nous gardaient. Un des marins qui était resté près de nous avait le secret de tirer de ces braves miliciens à peu près tout ce qu'ils savaient, en les faisant boire, et c'est ainsi que nous nous tenions au courant des dispositions du peuple de Rota, par rapport à nous. Nous étions généralement avertis, lorsqu'il y avait quelque algarade à redouter de la part de la canaille. Il n'en était pas de même de celles que nous faisaient quelquefois les autorités elles-mêmes. Ainsi nous vîmes, un beau jour, notre maison se remplir tout à coup de goujats armés jusqu'aux dents et qui assistaient el senor Alcade.

Celui-ci en voulait à nos domestiques qu'il supposait n'être pas Français et prétendait les enrôler de force. Ceux-ci, n'ayant pas la moindre vocation pour le métier de soldat au service de l'Espagne, se sauvaient comme des rats dans leurs trous. Nous expliquâmes à ce brave recruteur municipal la position des individus dont il s'agit. Nous lui fîmes entendre qu'ils n'étaient pas militaires, ni sujets à aucune coercition, qu'on ne pouvait les forcer à prendre le mousquet, etc... Enfin, nous défendîmes si bien nos pauvres serviteurs, que l'Alcade, qui probablement n'avait pas l'ordre de pousser les choses à l'extrême, se retira pour cette fois avec sa suite. Il n'emmena personne, mais il fit grand'peur à nos gens; il ne manqua pas d'être effrayé lui-même par un de nos officiers nommé Barbieri. Celui-ci, surpris par l'invasion subite de la maison, au moment où il se rasait dans la chambre, et croyant qu'on venait nous violenter, s'élança du haut de l'escalier — qui avait une douzaine de marches — avec sa figure barbouillée de savon et ses bras retroussés jusqu'aux coudes. Il tomba précisément devant l'Alcade, qu'il saisit à la gorge avec un poignet de fer, en s'écriant : « Sango de Dios, Signor. » Il ne put en dire davantage, car nous nous jetâmes en travers, pour lui faire entendre raison. Il lâcha son homme, dès qu'on lui eut dit de quoi il s'agissait, mais sa figure était tellement féroce en ce moment-là qu'elle terrifia les Espagnols. Le susdit Barbieri était un marin Corse d'une grande force physique, et haut de cinq pieds huit pouces, au moins; il était très au fait des batailles populaires et habitué à se débrouiller dans les mauvais cas. Le brave a péri plus tard sous les coups des assassins, mais je ne doute pas qu'il n'ait défendu sa vie avec courage jusqu'au dernier moment.

Cette alerte fut suivie de plusieurs autres, à des époques diverses, qui nous alarmèrent plus ou moins. Seulement toutes étaient inopinées et avaient ce caractère de guet-apens qui les rendait fort désagréables. Celles qui étaient occasionnées par la mauvaise humeur des hommes qu'on levait pour les armées

étaient particulièrement dangereuses, ces braves recrues prétendant qu'il était sage d'en finir avec nous, avant d'aller combattre d'autres Français.

Ce raisonnement n'était pas nouveau, et nos Septembriseurs en avaient fait un semblable, il n'y avait pas encore bien longtemps; mais on comprend à merveille que nous ne pouvions pas l'admettre, nous qui étions sous le couteau, et que nous le trouvions détestable. Il nous arriva même de dire : « Si nos troupes viennent en Andalousie et demandent ce que vous avez fait de leurs frères prisonniers, que répondrez-vous? » Nous avions peine à croire au fond qu'aucune autorité espagnole voulût prendre la responsabilité d'un égorgement quelconque. Témoins des efforts de notre commissaire Lopez, pour maintenir, autant que cela était possible, le respect dû au malheur, nous ne pouvions ignorer que, malgré sa figure sévère et impassible, ce marin avait un cœur honnête et incapable d'aucune trahison. Il était fort bref dans ses communications et ne dépensait jamais que les paroles indispensables; mais il maintenait l'ordre, autant que cela dépendait de lui, et finissait toujours par nous conseiller « de ne nous commettre avec personne » .

On commençait à s'habituer à nous, à Rota; et plusieurs de nos matelots, moins rigoureusement surveillés que nous, avaient des *queridas* parmi les filles du lieu. Comme ils étaient en général bien tournés et qu'ils conservaient, en dépit de leur position de prisonniers, une tenue remarquable, ces demoiselles les trouvaient fort à leur gré et, selon la coutume du beau sexe en Andalousie, qui n'aime pas à soupirer en vain, elles s'arrangèrent de façon à voir leurs amis en dépit des gardes qui surveillaient le quartier. Je ne sais comment elles s'y prirent, mais je ne fus pas mal étonné, lorsque plus tard nous fûmes les maîtres de Rota, d'apprendre que des attachements nombreux, et que je croyais récents, dataient du temps de notre prison.

Sous ce rapport, les officiers, étant plus en vue, étaient

obligés à plus de ménagements. Un seul fila une sorte d'intrigue, dont nous nous crûmes en droit de prévenir les effets, parce qu'elle pouvait nous compromettre. C'était mon pauvre ami Boniface, mort depuis, qui avait entrepris ce roman intempestif. Il était rouge comme une carotte, et cette couleur, qui avait peu réussi en Allemagne, le rendit charmant pour des yeux andalous. Il avait en conséquence enlevé haut la main le cœur d'une de nos voisines, et comme à cela il n'avait pas trouvé de difficulté, il crut qu'il en serait de même lorsqu'il s'agirait d'enlever la personne; mais il avait compté sans la captivité qui lui cassait bras et jambes et sans un brave *regidor* auquel la signora appartenait. Nous mîmes de bonne heure le holà dans cette affaire, et, après avoir admonesté vigoureusement notre audacieux camarade, nous le condamnâmes à ne plus reparaître sur notre terrasse nu-tête, puisque l'or de ses cheveux enflammait si facilement les belles et nous faisait courir des dangers. Nous n'avions pas besoin d'augmenter la haine qu'on avait pour nous, en tant que Français, car cette haine allait jusqu'à la frénésie chez beaucoup d'individus, et nous devions veiller avec le plus grand soin sur nous-mêmes pour ne donner prise que le moins possible à la malveillance. Nous ne l'évitions pas toujours, mais, du moins, nous nous efforçions de ne donner aucun motif de plainte à l'autorité. Plusieurs officiers eurent à repousser les avances marquées de plusieurs belles, qui venaient à eux par correspondance, ne pouvant y venir autrement. On pouvait les voir de temps à autre, par hasard, et se faire des mines, ce qui amusait beaucoup les acteurs, mais pas les indifférents, qui risquaient de payer chèrement un plaisir auquel ils n'avaient point participé. Il y eut parmi nous quelques discussions sur ce chapitre délicat. Mais la nécessité d'une retenue complète fut si bien démontrée que la sagesse l'emporta. Dieu en soit loué, car, si la galanterie avait eu le dessus, il pouvait nous en coûter en ce moment-là plus que la chose ne valait.

Le temps passait, comme on pense bien, d'une manière peu agréable, attendu que toute variation dans notre vie journalière était invariablement contre nous. Nous n'étions distraits que par les mauvaises nouvelles que nous apportait le médecin Gallego, par des invasions du Cabildo qui se croyait obligé de voir si nous ne conspirions pas, ou par des émeutes. Il y eut des moments difficiles et périlleux, au point que quelques-uns de nos camarades se plaignaient du peu d'élévation de leurs chambres au-dessus du pavé de la cour, sur lequel, disaient-ils, ils auraient cherché à se briser la tête en cas d'invasion, plutôt que d'être égorgés comme des moutons. Quand la santé revenait, c'était différent. Nous songions à la résistance, nous faisions aussi des plans d'évasion, et j'avoue humblement que la plupart n'avaient pas le sens commun ; mais enfin ils nous occupaient et c'était beaucoup. J'excepte de cette censure générale celui d'enlever, par un temps et une marée favorables, les bateaux qui se seraient trouvés à Rota, et de faire voile au travers du détroit, pour gagner la côte d'Afrique.

Cette opération, qui paraît au premier coup d'œil impraticable, à cause du défaut d'eau et de vivres, était notre seule ressource, au cas où on nous eût trop évidemment menacés dans nos prisons, et nous le concertâmes sérieusement avec nos matelots. Nous formions encore, malgré nos malades, une masse d'environ 300 hommes, tous dévoués et entreprenants. Il était certain que nous en perdrions quelques-uns, mais il n'est nullement impossible que le reste n'eût enlevé les bateaux au môle facilement et n'eût fait voile, avant que les Espagnols n'eussent eu le temps de les arrêter. Restait l'inconvénient du défaut de vivres, mais on pouvait s'emparer d'un des nombreux navires qui venaient à Cadix sans défiance et en trouver ; enfin, le coup de main avait quelque chance de réussir, et, comme nous n'avions pas le choix entre les partis extrêmes, il valait la peine d'être tenté. Les plans d'évasion prenaient beaucoup de temps, mais ils ne nous occupaient guère que le soir.

Durant la journée, chacun travaillait ou jouait aux dames, aux échecs... et tâchait d'employer de son mieux l'insupportable loisir de la prison. Comme nous avions disette de livres, ceux d'entre nous qui avaient le goût de l'étude étaient fort en peine. Quelques-uns repassaient leurs traités de navigation ou cherchaient à apprendre l'espagnol, ce à quoi ils ne réussissaient guère. D'autres écrivaient perpétuellement, et j'étais du nombre de ces derniers. Mon Dieu! que de feuilles de papier j'ai remplies à cette époque, et combien de fois j'ai détruit ce que j'avais fait! On peut trouver que j'ai agi peu sensément en ne profitant pas de mon séjour dans la prison pour me livrer à quelque travail sérieux et de longue haleine; mais le démon de la poésie, dont jusque-là je n'avais senti la griffe que de temps à autre, s'était emparé de moi, tout à coup, et me rendait l'application impossible. Je rêvais continuellement et écrivais en conséquence. Seulement, comme aucun de mes camarades ne partageait mon goût, je me gardais de leur communiquer mes œuvres, que j'en fusse content ou non, car je redoutais par-dessus toutes choses la réputation d'un faiseur de vers. Comment se fait-il que, dans nos armées, où il y a réellement tant d'esprit, les hommes adonnés à la littérature et surtout à la poésie soient, en général, peu goûtés? L'espèce de réprobation qu'ils encourent, tient-elle au défaut de fixité de leurs idées, ou aux excentricités auxquelles ils se laissent aller trop souvent, ou n'est-elle qu'une sorte de compensation? Il se peut que les militaires, habitués à mettre au-dessus de tout l'ordre et l'exactitude, ne soient pas disposés à applaudir à des enthousiastes qui se repaissent ordinairement de billevesées et qui, par cette raison, négligent quelquefois ce qu'ils appellent les minutes du service. Qui sait, d'ailleurs, si ce n'est pas trop pour la faiblesse humaine d'accorder au même homme deux genres de mérite et de convenir qu'on peut être à la fois un bon officier et un écrivain remarquable? On pourrait, sans sortir de la Péninsule, et sans remonter à César et à Xénophon, prouver par des exem-

ples éclatants que les lettres et les armes sont plus près qu'on ne le croit les unes des autres, et que l'on peut se faire distinguer par le courage et par les dons de l'esprit en même temps. Don Diego de Solis, le Camoëns et Michel Cervantès Saavedra sont là pour le prouver; mais, en dépit de ces noms fameux, je ne pense pas que, dans l'état actuel de nos mœurs militaires, il soit sage d'aspirer à une double couronne, et je ne conseillerai jamais à un jeune officier, si doué qu'il soit, de donner dans ce travers. Que s'il est possédé de la manie des vers, comme j'avoue humblement que je l'ai été moi-même, durant une assez longue période, il ait la sagesse de réserver pour lui et ses amis ses productions, bonnes ou mauvaises; mais qu'il se garde surtout de s'aventurer dans l'arène et sous les yeux du public. Ceci est un conseil d'ami, principalement au temps où nous vivons.

En effet, nous voyons aujourd'hui chez nous une classe nombreuse d'individus qui se consacrent aux lettres, en attendant leur bien-être matériel, et pour lesquels les lettres sont comme une espèce de patrimoine. Comment cette classe parasite s'est-elle formée dans le pays, et comment a-t-on souffert que le premier venu osât prendre devant le *juge* la qualité d'*homme de lettres*, avant d'être reconnu pour tel par quelque œuvre recommandable? C'est ce que je ne me charge pas de justifier. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mal existe, que la culture des lettres est devenue souvent un métier qui craint la concurrence, comme tous les métiers possibles, et ne l'admet que lorsqu'il ne peut faire autrement. De là les coteries, les brigues et enfin le *savoir faire*, souvent plus utile que le vrai savoir. De là aussi une jalousie effrénée et toutes sortes de manœuvres peu avouables. Convient-il au militaire, pour qui l'honneur est tout, d'aller de gaieté de cœur se mêler à une pareille cohue? Je ne le crois pas, et, hors les œuvres didactiques inhérentes à sa profession, il fera mieux de ne pas écrire, que de courir à la célébrité.

J'avais du temps de reste, à Rota, pour ces réflexions et pour beaucoup d'autres. Si je ne les fis pas au moment même, il est certain que je me conduisis comme si je les avais faites et que depuis je n'ai jamais succombé une seule fois. J'ai publié quelques brochures, il est vrai, mais c'était uniquement sur des sujets maritimes, et si ces ouvrages ont vu le jour, ça a été par l'ordre du gouvernement.

CHAPITRE XII

LA CAPTIVITÉ

Une formalité fiscale. — Vers les pontons de Cadix. — La *Vieille-Castille*. — La vie à bord. — Les escouades. — Les relations entre officiers. — Les Espagnols sont moins cruels que les Anglais. — L'hôpital de San-Carlos. — Abandonné par l'infirmier, mais sauvé par un officier suisse. — Retour au ponton. — Plans d'évasion. — Mon ami Marbot. — Prisonnier des Guérillas. — Ses aventures. — Il arrive à gagner Tanger.

Pendant que nous vivions ainsi en prison, ballottés entre les espérances que nous donnait le succès de nos troupes et la crainte que nous avions d'être livrés aux Anglais, ou de quelque dénouement encore pis, lorsque les Français descendraient en Andalousie, nos gens avançaient toujours, et nous ne pouvions plus nous dissimuler que nous n'en avions plus à terre pour longtemps. Déjà de sinistres lueurs faisaient pressentir l'orage. Le peu d'Espagnols avec qui nous avions des rapports étaient inquiets et visiblement préoccupés. Nous comprenions, d'après leur manière de faire, que nous ne devions être avertis que par l'événement. C'est ce qui arriva en effet peu après... Au point du jour, chacun de nous vit, en ouvrant les yeux, deux gardes armés jusqu'aux dents auprès de son lit. Ces estafiers nous signifièrent brièvement, mais pourtant sans rudesse, de nous habiller et de nous préparer à les suivre avec nos effets. Nous nous empressâmes de nous lever et de rassembler nos nippes à la hâte; puis nous nous acheminâmes sous la conduite de ces drôles et d'un ou deux Alcades, qui paraissaient chargés de notre transbordement. Nous fûmes donc conduits sur le quai, et, arrivés là, on nous fit entrer dans une petite échoppe trans-

formée en bureau de douane, afin de visiter nos effets avant notre embarquement, comme c'était l'usage pour tout le monde. Nous ne nous doutions guère de quoi il retournait, et nous comprîmes à l'essai qu'on voulait nous rafler notre argent comptant, sous ce beau prétexte d'une formalité fiscale. C'est ce qui arriva, en effet, et je perdis là 84 louis que j'avais rapportés de ma campagne dernière, et mes camarades furent également dépouillés. Il y aurait eu de quoi rire, si nous avions été dans une circonstance moins grave, de la mine que nous faisions, les uns et les autres, après cet allégement de nos poches.

Quoique nous ne fussions point en général attachés aux biens de ce monde, plusieurs d'entre nous avaient compté qu'ils pourraient se tirer de prison au moyen de leur bourse, et ils n'ignoraient pas qu'un prisonnier sans argent est comme un oiseau sans ailes. Ceux-là éprouvèrent quelque chose de ce que doit sentir un gros poisson laissé tout à coup sur le rivage. Enfin, pourtant, nous en prîmes notre parti, mais ce qui nous indigna le plus, ce fut de voir que jamais il n'avait été question de nous embarquer, et qu'on n'avait parlé de la voie de mer que pour nous faire figurer au bureau de la douane et nous dévaliser légalement. Dès que l'affaire fut faite, on déclara que le temps était mauvais, qu'il n'y avait pas moyen d'aller par eau, et on nous achemina par terre vers Sainte-Marie, avec quelques ânes pour porter ceux d'entre nous qui marchaient difficilement. Quelle singulière caravane! Se figure-t-on six jeunes officiers, qui n'avaient pas mis le pied hors de la prison depuis dix mois, et qui, par conséquent, n'avaient eu aucune occasion de revêtir leur uniforme, obligés de se mettre subitement en tenue, au milieu de bandits qui remplissaient leurs petites chambres, et de déloger en quelques minutes pour aller ils ne savaient où, et puis de comparaître devant les douaniers qui les avaient fouillés jusque dans leurs bottes, partant du pied gauche et humant l'air du matin sans avoir rien mis sous la dent! On conviendra qu'ils ne pouvaient être de bonne

humeur, et que les manières expéditives dont on usait envers eux, devaient leur paraître très dures. Telle est cependant l'influence de l'exercice et du mouvement, que nous ne tardâmes pas à reprendre notre aplomb et à considérer, qu'après tout, nous aurions pu être traités beaucoup plus mal. Nous marchâmes donc une bonne partie de la journée sans faire des réflexions trop tristes. Une seule chose nous préoccupait, c'était de connaître notre sort; mais nous devions être promptement tirés de peine, et bientôt nous apprîmes de nos guides que nous allions être mis à bord des pontons mouillés dans la baie de Cadix.

Effectivement, un officier de marine vint nous prendre à bout de notre course avec un canot et nous conduisit sur le vaisseau *la Vieille-Castille*, où étaient déjà bon nombre de prisonniers venus de toutes les parties de la Péninsule, occupées ou non par nos soldats. Une circonstance me frappa vivement durant le trajet, parce qu'elle nous démontra que l'on nous avait conservés à Rota autant que cela avait été possible, et que ce n'était qu'au dernier moment qu'on s'était décidé à nous mettre sur les pontons. Nous rencontrâmes, pendant qu'on nous menait en bateau, une autre embarcation qui était remplie de moines blancs, pour la plupart fort avancés en âge. Ils venaient d'être arrachés de leur couvent par l'imminence de l'arrivée des Français, comme nous l'avions été nous-mêmes de notre prison, pour le même motif. Je ne sais s'ils nous maudirent en passant, ou s'ils nous bénirent, car ils nous reconnurent parfaitement et levèrent les mains au ciel : nous déplorâmes les maux de la guerre qui tombaient ainsi sur des vieillards, et nous les plaignîmes de tout notre cœur.

Nos troupes n'étaient pas loin; tout le faisait pressentir, et, comme la *Vieille-Castille* était affectée spécialement aux officiers, non seulement nous nous y trouvâmes en grande compagnie, mais il nous survenait journellement des prisonniers nouveaux, qui nous mettaient au fait de la marche de nos

colonnes. D'ailleurs, les mouvements, qui avaient lieu autour de nous, nous indiquaient assez que ce que nous regardions comme une solution approchait. Il n'en était rien cependant, et nous avions encore le temps de souffrir. Après les premiers arrangements que nous fûmes obligés de prendre pour être certains de manger, d'avoir une place pour pendre nos hamacs et de nous faire blanchir — tant que nous conserverions des chemises — nous commençâmes à regarder autour de nous. On croira peut-être que nous étions un peu émus de ce qui nous arrivait, et que, tombant du séjour d'une prison dans laquelle nous avions nos aises, et où nous faisions relativement bonne chère, à bord d'un ponton où tout nous manquait, et où nous étions réduits aux deux piécettes journalières que nous accordaient les Espagnols, nous devions éprouver quelque chagrin; mais, pas du tout; nous étions à un âge où l'espérance est encore permise. Nous nous voyions sur un vaisseau où nous n'avions plus à craindre les algarades de la populace, ni aucune vexation particulière. Le spectacle d'une rade animée que nous n'avions pas eu depuis longtemps; le plaisir d'entendre raconter une foule d'aventures plus périlleuses les unes que les autres, qui étaient rarement, néanmoins, sans avoir un côté comique; tout nous faisait prendre notre nouvelle position en patience. Toutefois, nous ne tardâmes pas à en voir les inconvénients.

Il est vrai de dire que les Espagnols, quoique bien barbares sous quelques rapports, n'avaient pas eu la pensée d'adopter, pour la garde de leurs prisonniers, ni pour le régime de leurs pontons, les rigueurs excessives de l'Angleterre; que nous étions à bord de la *Vieille-Castille* parfaitement libres de monter sur le pont pour respirer le grand air et que, dans ce beau climat de l'Andalousie, la vie flottante n'était nullement insupportable. Nous avions été exposés à bien des avanies à terre, et même à être massacrés en masse, chance que nous n'eussions jamais courue chez d'autres ennemis européens;

mais, en revanche, une fois à bord, nous étions entièrement maîtres de nos personnes, et nous ne suivions d'autres lois que celles que nous faisions nous-mêmes. Un munitionnaire patenté venait nous vendre régulièrement de la viande, du pain, des légumes et des fruits, moyennant un prix débattu, et, bien que cet homme exerçât un monopole, ses fournitures n'étaient pas de mauvaise qualité. Les officiers s'étaient divisés en escouades ou en plats de sept. Un d'eux, proclamé caporal à la majorité des voix, prenait le gouvernement de la gamelle, et nous faisions tant bien que mal des repas réguliers. On avait, en général, la sagesse de n'engager qu'une piécette par jour dans cette association. L'autre servait pour acheter du vin et des fruits, ainsi que du fil et des aiguilles et pour se faire blanchir. Lorsqu'on tombait malade, on était conduit à l'hôpital, soit à San-Carlos, soit à l'Aguada. On était bien mal dans le premier, à cause de l'encombrement; mais encore cela valait mieux que de mourir sans secours à bord d'un ponton. On peut bien penser que les journées étaient longues néanmoins, et c'est pour les abréger que l'on s'industriait de son mieux. De là toutes sortes de jeux, depuis le bouchon jusqu'aux échecs, et toutes sortes de parades. C'étaient des travestissements, des chasses à courre et des concerts improvisés qui ne laissaient pas que d'avoir leur prix. Mais ce qu'il y avait de plus intéressant, c'était le récit des aventures de chacun, car il y avait là, en outre des militaires, beaucoup d'employés civils et jusqu'à des courriers de la malle enlevés avec leurs dépêches. La manière dont chacun avait été pris différait, comme on le pense bien, selon les situations et les occurrences, mais, en général, tous avaient passé par les mains des Guérillas, ce qui laissait deviner dans quel pauvre état ils arrivaient à bord. Je vois encore hisser un misérable, couvert d'une mauvaise capote de soldat du train; il paraissait miné par la fièvre et pouvait à peine se soutenir. On le questionna, mais il pria qu'on le laissât respirer un jour ou deux, avant de conter ses aventures, annonçant

seulement qu'il était chef d'escadron et de l'état-major du prince de Neufchâtel, et prisonnier depuis quelques mois.

Il faut comprendre la sensation que faisaient parmi nous des survenances de cette espèce, et combien nous attendions avec impatience que les malheureux arrivant sous de si tristes auspices puissent s'expliquer. Il faut savoir qu'il ne manquait pas à bord de gens assez simples pour s'imaginer qu'à l'arrivée de nos troupes ils seraient libérés immédiatement, que l'Empereur pensait à eux et qu'ils étaient l'objet de sa continuelle sollicitude. L'arrivée parmi nous des officiers de marque, qui étaient tombés aux mains de l'ennemi, prouvait que nos armées n'étaient pas loin, et confirmait les bruits favorables que l'on se plaisait à faire courir. D'ailleurs, le cœur humain est si singulièrement fait que, pour beaucoup de cerveaux faibles ou malades, la présence des nouveaux venus dont il s'agit était comme une consolation.

Malgré l'augmentation quotidienne des prisonniers, le fond des détenus, tant à terre qu'à bord, se composait principalement des provenances des deux divisions Dupont et Vedel et des équipages des vaisseaux de l'amiral Rosily, qui durent se rendre aux Espagnols. Ces marins occupaient le grand quartier de San-Carlos, dans l'île de Léon, et vivaient à peu près comme à leur bord; ils n'étaient point odieux aux habitants avec lesquels une longue habitude les avait familiarisés, et ils avaient conservé avec eux des relations amicales qui leur servirent dans l'occasion. Un traitement uniforme, mais assez doux, leur faisait prendre patience plus aisément qu'aux soldats, à qui la vie des pontons répugnait et qui tombaient malades par centaines. On les conduisait à l'hôpital, mais, soit que leur nombre ne permît pas de leur donner tous les soins nécessaires, soit que leur grande jeunesse les exposât à plus d'infirmités que les matelots, il en mourait comparativement davantage, surtout dans le commencement. Avec le temps ils s'habituèrent au régime du bord et, l'espérance d'une prompte

délivrance aidant, on en perdit un peu moins; mais jamais ils ne s'accommodèrent de la prison. Il n'en était pas de même des vieux et principalement des hommes gradés. Ceux-ci, conservant plus de force morale, s'inquiétaient moins, et il n'était pas rare d'entendre dire, dans les causeries du soir, qu'après tout la captivité n'était point insupportable, que le temps n'en comptait pas moins pour la retraite, et que, puisqu'on avait du vin et du soleil, on pouvait attendre le jour où tout cela finirait, sans se désoler. Je ne sais si l'organisation récente des légions ou des régiments de marche n'entrait pas pour quelque chose dans cette résignation; mais dès qu'on eut séparé les officiers de leurs soldats, c'en fut fait de tout esprit de corps, parmi les prisonniers qui provenaient des divisions prises à Baylen, et il n'exista plus de lien militaire entre les individus.

Il ne faut pas croire néanmoins qu'on vécût en désordre à bord des pontons; tant s'en fallait, et il s'établit partout, comme par un accord tacite, une suite de règles dont on s'écartait rarement. Les soins hygiéniques d'abord étaient généralement observés; puis on se divisait en escouades, ce qui nécessitait une sorte de subordination. Nous avions en outre sur notre vaisseau plusieurs colonels et officiers supérieurs, mis aux mêmes plats, d'abord, à cause de leur rang, et ensuite parce que, recevant une piastre par jour, ils pouvaient se procurer plus de douceurs que les officiers subalternes. Ces messieurs s'étaient logés dans la dunette, et ils y vivaient dans une espèce d'aparté, bien qu'ils communiquassent à chaque instant avec nous. C'était par leur intermédiaire que nous nous faisions rendre justice, lorsque nous avions quelque plainte à faire, soit par rapport aux vivres, soit pour quelque autre motif. Bref, ils formaient un véritable état-major parmi nous, et comme notre obéissance était volontaire, on se conformait sans murmure à leurs décisions.

Il en était à peu près de même à bord des bâtiments qui contenaient des soldats. Il s'était formé sur chacun d'eux un

petit noyau de vieux troupiers qui gouvernaient les autres, d'accord avec les marins. Lorsqu'on embarqua ces derniers, ils prirent la haute main, à cause de leur expérience. Personne ne s'en plaignit, et, grâce à leurs habitudes du bord, les pontons furent tenus moins salement qu'ils ne l'étaient dans le principe.

Somme toute, la vie qu'on menait n'était point insupportable. Nous eussions été pis, si notre destin nous eût conduit sur les pontons de l'Angleterre, ou dans ses dépôts de mille prisons et de Glocester. Il est vrai que nous n'aurions pas couru la chance d'être massacrés, comme en Andalousie; mais nous eussions risqué de nous voir mourir en détail, faute d'air et d'exercice. C'est ici le lieu de rendre justice aux Espagnols. Ils sont cruels, sans aucun doute, mais non de cette cruauté froide et systématique dont les Anglais nous ont donné tant de preuves, et qui est bien autrement odieuse, parce qu'elle paraît calculée. On ne comprendra pas comment une nation qui se croit la première du monde, et qui est parvenue quelquefois à persuader aux autres qu'elle mérite cette suprématie, a pu persévérer jusqu'à nos jours dans une pratique si barbare. Il n'y a point ici l'excuse d'une nécessité qu'on peut raisonnablement admettre dans une forteresse, dans un vaisseau ou dans une société réduite, au point d'avoir à craindre, matériellement, l'agglomération des prisonniers de guerre. Ce n'est ni 50, ni 100 000 de ces prisonniers qui peuvent compromettre la tranquillité et encore moins la sûreté de la Grande-Bretagne, et quand elle traiterait ses ennemis désarmés moins rigoureusement, il est impossible de s'imaginer que son humanité lui fît courir le moindre risque. Il ne peut être question ni des douceurs de la vie ni du confort d'aucune espèce qu'elle pourrait accorder aux malheureux tombés entre ses mains, mais simplement de l'air indispensable et de la liberté des mouvements dans un espace circonscrit : est-ce trop demander que demander de l'air? Je ne veux point entrer dans les détails et faire

ressortir les conséquences funestes de l'agglomération forcée de tant d'hommes sur des vaisseaux, durant des années. A Dieu ne plaise que je soulève le voile qui couvre tant de hideuses misères ; mais que l'Angleterre le sache bien : tant qu'elle persévérera dans sa manière d'empiler ainsi les prisonniers de guerre, elle restera justement au ban de l'Europe civilisée. Qu'elle compare sa manière d'agir avec ce que pratiquent en pareil cas la France, l'Allemagne tout entière et la sauvage Russie, et qu'elle se juge elle-même! Si Dieu ne lui a pas refusé tout esprit de modération et de justice, on ne peut lui souhaiter une punition plus sévère.

Les pontons étaient mouillés en rade de Puntalès et étaient surveillés par des chaloupes canonnières, et en dedans de la ligne des vaisseaux de guerre, mais assez près des bâtiments de commerce qui stationnaient dans la baie. Ils ne communiquaient avec la terre que par le munitionnaire qui leur apportait des vivres et par les bateaux qui, d'après l'examen du chirurgien, conduisaient les malades à l'hôpital. Les maîtres de ces embarcations se chargeaient volontiers du blanchissage et rendaient un compte assez fidèle de ce qu'on leur confiait. L'eau était envoyée par des mulets à Sainte-Marie, et, lorsqu'on en manquait, — ce qui arrivait quelquefois, — on suspendait une barrique vide entre les mâts. Il était rare que ce signal ne produisît pas immédiatement son effet.

Les hôpitaux différaient beaucoup entre eux, tant par la tenue que par la manière dont on y était traité. Il s'en fallait que le plus grand, c'est-à-dire celui de San-Carlos qui était dans l'île de Léon, fût aussi bien que l'hôpital de l'Aguada. Je fus dans le cas d'user de tous deux, et je manquai je ne sais comment de laisser mes os à San-Carlos la première fois que j'y fis une apparition. C'était peu après notre arrivée, et certes, si j'eusse connu d'avance la pénurie dans laquelle j'allais me trouver, j'eusse différé de m'y rendre jusqu'à la dernière extrémité. Je n'avais pas un centime en ma possession depuis

qu'on m'avait dépouillé à Rota, et je m'embarquai sans trop savoir comment je me débrouillerais. Heureusement que je rencontrai là quelques compatriotes un peu moins dénués que moi et qui m'accueillirent. Dans le nombre était le jeune chevalier de Lostende, que j'ai revu plusieurs fois en meilleure situation, et qui est mort général de brigade. Il y avait au quartier, dont l'hôpital était une annexe, beaucoup de marins de l'escadre de l'amiral Rosily, et, parmi eux, s'étaient faufilés quelques officiers venus des divers cantonnements et qu'on y laissait par oubli ou par insouciance. En bonne règle, personne n'avait ainsi le droit de rester à terre, s'il n'était marié, et c'est ce qui faisait que les hommes de cette catégorie pouvaient trépasser tant qu'ils voulaient, assurés qu'ils étaient de ne pas laisser leurs femmes dans l'embarras. Une fois la succession ouverte, c'était à qui consolerait la veuve du défunt et la prendrait pour *sienne* sur le contrôle des Espagnols, à défaut d'état civil plus convenable. Comme on était certain d'esquiver les pontons lorsqu'on avait une femme, aucune de ces dames ne pouvait s'empêcher de convoler dans les vingt-quatre heures, eût-elle été une seconde Arthémise. Les unions singulières, auxquelles cette pratique donnait lieu, amusaient les prisonniers et faisaient sourire les Espagnols eux-mêmes, car ceux-ci, quand il s'agissait de femmes, n'étaient jamais rigoureux.

On ne pouvait courir les champs dans ce quartier de San-Carlos; mais, comme il était fort étendu, on n'y était point mal à l'aise. Les officiers s'y trouvaient à peu près sur le même pied que nous à Rota, avec cette différence que le grand nombre de Français réunis là excluait toute crainte de guet-apens. On n'avait peur que d'une seule chose, lorsqu'on avait eu la chance d'être placé dans ce bienheureux quartier, c'était de l'embarquement. L'hôpital et le quartier communiquant journellement l'un avec l'autre, les malades ne manquaient pas d'être visités par leurs camarades bien portants. Seulement cela n'empêchait pas les pauvres gisants de s'en aller par fournées

dans l'autre monde. Un moment la mortalité fut effrayante ; mais avec le temps elle diminua beaucoup, et quand les plus faibles furent partis, les autres résistèrent assez bien. C'est durant cette période décroissante que je vins à San-Carlos. Je n'en tombai pas moins malade sérieusement, et si sérieusement que l'infirmier, me tenant pour trépassé, allait me jeter le drap sur la tête. Un officier suisse, qui était mon voisin, remarqua que je respirais encore. Il avait conservé un peu de chocolat et le partagea généreusement avec moi, lorsqu'il m'eut, par les soins qu'il me donna, rappelé à la vie. Je ne sais si ce brave homme existe encore, mais le ciel n'a pas permis que je pusse m'acquitter envers lui au moment même, et, depuis, je ne l'ai pas revu. J'ai tâché de rendre à ses compatriotes, en toute occasion, ce qu'il avait fait pour moi, et je suis persuadé que, si quelques-uns de ceux qui furent prisonniers avec moi à cette époque lisent jamais ces mémoires, ils conviendront que j'ai fait mon possible pour m'acquitter.

Je ne restai point à l'hôpital, dès que j'eus recouvré mes forces, et je revins à bord de la *Vieille-Castille*, où tout allait comme à l'ordinaire. Un événement tout simple changea néanmoins ma manière d'être, jusqu'à un certain point. Ce fut le rétablissement du pauvre diable qui était arrivé naguère, et qui s'était annoncé comme chef d'escadron attaché au prince de Neufchâtel. On avait douté, dans les premiers moments, de ses assertions à cet égard, tant il avait mauvaise mine ; mais dès qu'il eut prit le dessus, et que ses forces lui permirent de faire l'historique de sa captivité, on le reconnut pour ce qu'il était, sans plus de difficulté. Il se nommait Adolphe Marbot et était fils du général de ce nom. Or, ce général Marbot était un ancien ami de mon père, et cette circonstance nous rapprocha naturellement, le nouveau venu et moi (1). Nous appartenions

(1) Adolphe de Marbot, fils aîné du baron de Marbot, ancien capitaine de dragons sous Louis XVI, qui devint général de division sous la République, à l'armée des Pyrénées, et mourut au siège de Gênes. Adolphe de Marbot

d'ailleurs à la même province, et c'était une double raison; mais ce qui ne tarda pas à nous lier intimement, ce fut une communauté de sentiments complète relativement à la situation dans laquelle nous nous trouvions. Depuis longtemps déjà je ne supportais plus la captivité qu'avec impatience, et j'avais au cœur le vif désir d'en sortir, à la première occasion. Sans donner, à Rota, dans les projets de quelques-uns de mes camarades, parce que je les jugeais inexécutables, je ne désirais pas moins qu'eux me tirer des mains des Espagnols, à la première occasion favorable. Je savais que je perdais mon temps en prison et le peu de fond qu'il y avait à faire sur l'intervention de celui dont plusieurs attendaient leur délivrance. Comment supposer que, contrairement à la pratique usuelle des conquérants, l'Empereur se préoccupât des restes infortunés de deux divisions dont la capitulation inconcevable venait de dissiper le prestige de ses armées? Il pouvait compâtir, comme homme, au malheur de ses jeunes soldats, parce que ceux-ci n'étaient pas responsables ou accusables de ce qui était arrivé; mais il ne pouvait pardonner, comme souverain, à ce qu'il appelait la faiblesse de leurs chefs, ni s'occuper d'eux en aucune manière. Nous étions d'ailleurs hors de son pouvoir, en supposant même qu'il réussît à compléter la conquête de la Péninsule, les Anglais pouvant nous enlever d'un moment à l'autre. Ces considérations toutes simples frappaient les esprits droits, mais elles n'empêchaient nullement la masse des prisonniers d'espérer que le grand Empereur les tirerait tôt ou tard de peine; et leur confiance naïve à cet égard était touchante, malgré son côté ridicule. Nous nous gardions de la dissiper, mon ami Marbot et moi, mais nous ne pouvions la partager, et une fois que nous nous connûmes l'un et l'autre, nous ne songeâmes plus qu'à nous sauver, au risque de tout ce qui pourrait en arriver.

fit sa carrière dans les états-majors, il devint général de brigade sous la Monarchie de Juillet et mourut en 1844. Il était le frère du célèbre général Marcellin de Marbot, l'auteur des *Mémoires* si connus.

On sait que nous avions du temps de reste pour mûrir nos plans d'évasion, et que nos colloques étaient sans fin sur ce chapitre. Nous passions successivement en revue les *voies* et *moyens* de cette opération capitale et qui ne pouvait avoir pour issue que la liberté ou la mort. Nous pensâmes d'abord à nous saisir du petit bateau qui conduisait les malades du ponton à l'hôpital et ramenait les convalescents de l'hôpital au ponton. Il était monté par trois hommes seulement et nous projetions de l'enlever et de nous hasarder avec, à travers le détroit. La chose n'était nullement impossible quant à la première partie de ce plan ; mais la seconde était d'une grande témérité, pour ne pas dire plus. En effet le susdit bateau n'était point ponté ; et il ne pouvait guère porter au delà d'une douzaine d'hommes, et nous n'avions pas de vivres, pas une arme, pas le moindre secours à espérer, si ce n'est celui de la Providence. Il eût fallu d'abord terrasser les bateliers, les coucher dans le fond de l'embarcation, prendre leurs vestes et leurs chapeaux, puis traverser ainsi une rade ennemie, remplie de bâtiments également ennemis; tout cela au grand soleil et sans être découverts. En supposant que ce premier acte eût réussi, nous nous serions trouvés en dehors de la baie, mais Dieu sait comment, et nous aurions traversé le détroit. C'était par trop hasardeux, et sans l'ardeur qui nous maîtrisait, nous eussions reconnu que nous allions faire une véritable folie. Nous fûmes à la veille, néanmoins, de tenter l'aventure, mais beaucoup plus tard comme on le verra en son lieu.

Avant d'aller plus loin, il faut que je raconte la manière dont Marbot était tombé aux mains des Espagnols, au moment où il s'y attendait le moins. Un jour qu'il était de service chez le prince de Neuchâtel — près de Madrid, — on dut expédier un ordre qui ne souffrait pas de retard. L'officier mis en réserve pour courir, s'étant un moment absenté, ou peut-être employé ailleurs, ne se trouvait plus sous la main ; le prince s'impatientait et on coupa au plus court en ordonnant à l'aide de camp,

qui était tout prêt, de partir sur le champ avec la dépêche. Il n'y avait ni à refuser, ni à répliquer un seul mot.

Le pauvre Marbot, sans avoir un moment pour quitter son bel uniforme, dut enfourcher un cheval de poste et s'élancer sur la route, avec son postillon espagnol, au hasard de tout ce qui pourrait en arriver. Comme il était venu jusque-là avec le Quartier général et qu'il n'avait pas eu occasion de connaître le pays, il s'en allait gaillardement en faisant claquer son fouet, un peu fâché, peut-être, de marcher pour un autre, mais se consolant dans l'espoir de revenir bientôt et de revoir de près les belles de Madrid. Comme la campagne n'avait rien d'attrayant dans les environs de la capitale, et que le costume du brillant aide de camp n'était pas précisément commode pour courir la poste, toute son attention se bornait à se tenir sur sa monture, de manière à ne pas blesser les parties de son individu qui étaient en contact immédiat avec la selle. Au reste, il ne concevait aucune inquiétude pour sa sûreté personnelle durant la route, n'étant point encore sorti de ce qu'on pouvait appeler le pourtour de l'armée. Il alla donc devant lui sans regarder en arrière et songer à autre chose qu'à exécuter fidèlement sa mission, lorsque, arrivé à je ne sais quelle bourgade, vers dix heures du soir, il trouva les premières difficultés. On ne lui avait pas refusé de chevaux à la poste, mais on lui avait amené deux rosses inacceptables, et, comme il avait voulu recourir à l'argument ordinaire et menacer pour être mieux servi, le vide s'était fait autour de lui en un clin d'œil, si bien qu'il demeurait au milieu du chemin sans voir âme qui vive autour de lui, passablement empêtré de son grand sabre et de sa sabretache, et ne sachant véritablement à quel saint se vouer. Son incertitude ne dura guère, il entendit bientôt qu'on revenait vers lui en grande hâte, avec un bon nombre de chevaux, ce qui lui fit espérer que le maître de poste avait entendu raison. Comme la nuit était fort obscure, les survenants ne l'eussent pas trouvé, s'il n'avait pris le parti de leur

crier sus et de les arrêter lui-même. Mais comme il avait compté sans son hôte! Loin que les chevaux dont il s'agit fussent envoyés pour son service, il reconnut, à sa grande stupéfaction, qu'ils appartenaient à un poste de Guérillas qui s'était fourvoyé parmi nos colonnes et qui cherchait lui-même à se sauver au moyen des renseignements que les paysans ne manquaient jamais de donner aux leurs en pareil cas. L'ébahissement de ces braves Guérillas ne fut pas moindre que celui de l'aide de camp; mais comme il était seul et démonté, ils l'eurent bientôt entouré, bousculé, déshabillé et attaché à la queue d'un cheval. Toutes ces opérations ne durèrent que quelques minutes, et jamais, disait plaisamment Marbot, on n'avait vu des valets de chambre si diligents. Lorsque le pauvre diable eut compris sa position, il put, la nuit aidant, lacérer sa dépêche et en jeter les débris dans un lieu où il n'était pas probable qu'on les découvrirait. Ce soin rempli, il se soumit à son destin.

La *partida* sortit immédiatement du village et prit un chemin qui longeait une rivière et qui s'éloignait de la route royale. On marchait au pas, heureusement pour le prisonnier — qui avait des bottes neuves — qui, ayant constamment servi dans la cavalerie, était assez mauvais piéton. Il piquait des deux, néanmoins, dans la poussière, car, jugeant de l'humeur de ces cavaliers par la manière expéditive dont ils l'avaient dévalisé et les bourrades dont ils l'avaient gratifié, il ne voulait pas faire le récalcitrant, au hasard de bourrades nouvelles ou même de quelque chose de pis. Comme il avait arrêté les Guérillas en leur parlant espagnol, ceux-ci ne pouvaient douter qu'il ne les comprît facilement et ils n'étaient pas éloignés de croire qu'il ne fût en Espagne depuis longtemps. Ils ne pouvaient revenir de la richesse de ses vêtements et de sa tournure. Ils s'imaginèrent, fort heureusement pour lui, qu'ils avaient pris au moins un général, ce qui lui valut de n'être pas immédiatement assommé. C'était quelque chose, en ce temps-là; et ce qui a temps, a vie.

Il put aller jusqu'au jour sans explication; mais quand le soleil commença à chauffer et que la *partida* se crut en sûreté, elle fit halte, et alors il fallut que le prisonnier fît minutieusement son historique : « Caramba, vous parlez espagnol comme nous-mêmes. — Ce n'est pas étonnant, je suis Italien. — Et de quel pays? — De Rome. — Pourtant vous êtes bien jeune pour être si avancé, n'étant pas Français. — C'est que je suis enfant de famille. — De ceux qu'on fit marcher par force, apparemment? — Tout juste! » Les cavaliers, pendant cette conversation, étalèrent quelques vivres et se mirent à les manger, à la barbe du prisonnier, qui n'ayant point dîné la veille, et ayant cheminé une partie de la nuit, avait grand appétit malgré son infortune et la douleur que lui causaient ses pieds. Il est vrai qu'on l'avait mis à l'aise quant à ses bottes, qu'on lui avait arrachées dès qu'on s'était aperçu qu'elles étaient neuves et garnies de glands d'or. Enfin il était très fatigué et d'assez méchante humeur. Cependant la faim le talonnait et l'air frais du matin ajoutait à la bonne disposition de son estomac. Il s'aventura à demander un morceau de pain. La demande lui fut sur-le-champ accordée, et on partagea généreusement avec lui un morceau de fromage et les quelques oignons dont les Guérillas étaient pourvus. On lui passa même la peau de bouc, à laquelle il appliqua ses lèvres sans balancer, bien qu'en toute autre circonstance il n'eût pas voulu toucher un de ces sales cavaliers du bout du doigt. Il but après eux, sans témoigner, ni même sans éprouver de répugnance, tant l'élégant favori des salons de Paris s'était converti en quelques heures à la simplicité primitive. Il soutenait depuis fort plaisamment que nul cours de philosophie ne valait la méthode espagnole pour redresser les molles inclinations de la jeunesse, et qu'il en avait plus appris en dix jours passés avec les Guérillas qu'en suivant les cours des moralistes pendant des années. Il est certain que sa métamorphose était complète, pour le moment, et qu'il eût donné toutes les mignonnes chaussures du temps passé pour une paire

de souliers de soldat ou de muletier. Malheureusement il dut se contenter de deux vieilles savates qu'on lui donna par bonté d'âme, et qui ne tenaient qu'à demi à ses pieds. Il fallut marcher cependant quand l'heure vint de se remettre en route, et il marcha de si bonne volonté qu'on lui fit la grâce de ne plus l'attacher.

Tout allait donc bien relativement, et il rendait grâces au ciel de n'avoir pas encore été plus maltraité, comme cela avait lieu souvent en cas semblable, lorsqu'il vint à l'idée du chef de faire chanter son prisonnier pour charmer les ennuis du chemin. Le jeune officier devait cette aubaine à son origine supposée. « Vous êtes Italien, lui dit le capitaine, et vous devez chanter! » Cette intimation faite au moment où le pauvre diable souffrait encore beaucoup, malgré les réflexions consolantes qu'il venait de faire, le prit au dépourvu. C'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase, et Marbot, n'y pouvant plus tenir, s'écria en bon français : « Tas de J...-F..., je n'ai pas plus envie de chanter que de m'aller pendre. » L'Espagnol là-dessus tira sans aucune émotion plusieurs bouffées de son *cigarrito,* puis il reprit avec beaucoup de flegme : « Ah ! c'est l'envie qui te manque, eh bien, je vais la faire venir », et dégageant à l'instant même le canon de son escopette, il l'appliqua tellement bien sur la tête de son interlocuteur que, si celui-ci, voyant venir le coup, ne s'était pas arrangé pour le recevoir en partie sur les épaules, il en eût eu le crâne brisé. Cette leçon ne fut pas perdue, et, bien qu'à demi assommé, maître Marbot se mit à chanter immédiatement, surtout qu'il y allait pour lui de la vie, s'il mécontentait le seigneur capitan.

Il avait une voix naturellement juste et agréable; une fois décidé à s'exécuter, il charma les Guérillas par ses accents et les divertit le soir par des parades, de telle façon qu'ils le firent mettre à table avec eux, dans une *pasada* où ils soupèrent, absolument comme s'il avait eu l'honneur d'être un des leurs. L'hôtesse et deux grandes filles qu'elle avait s'attendrirent sur le

sort du *pobrecito*, enlevé malgré lui à l'amour de ses parents par ces brigands de Français, et admirèrent les belles choses que la *partida* lui avait enlevées. Marbot était jeune, fort joli garçon et d'humeur communicative : et le cœur de ces belles Castillanes n'était ni de bronze ni de glace, ayant déjà été amolli par le récit de ses infortunes; mais il sentit bien que ce n'était pas le moment de faire le galant. Un regard sévère que le capitaine lança aux jeunes femmes, le fit souvenir du coup qu'il en avait reçu le matin et le rendit plus inébranlable qu'un saint Antoine... « J'aurais, disait-il, tourné le dos à Vénus elle-même, tant j'étais convaincu que je serais frappé à mort à la première indiscrétion. » Le brave capitaine décampa au bout de vingt-quatre heures et emmena son prisonnier, à qui il fit passer les montagnes. Une fois en Andalousie, Marbot fut déposé dans la prison de X... avec d'autres Français qu'on avait conduits au même lieu. Après une foule d'aventures dans lesquelles il courut souvent risque d'être occis, il arriva sur les pontons dans l'état que j'ai dit.

Nous passions notre temps en projets, et, quoique nous n'eussions pas l'imprudence de les afficher, nous en étions trop préoccupés pour qu'il n'en transpirât pas quelque chose. Comme il y avait parmi nous beaucoup de têtes ardentes, nous fûmes sondés plusieurs fois par nos camarades d'infortune, et reçûmes des offres de concours que nous dûmes tenir pour très sincères, sans nous dissimuler toutefois que, dans une opération de cette nature, il peut toujours arriver des déchets, et que tel, qui est tout feu pour entreprendre lorsqu'on projette, change souvent d'avis au moment de l'exécution. Nous n'étions, d'ailleurs, plus aussi pressés nous-mêmes, depuis que, mieux informés des mouvements de nos troupes, nous sûmes qu'elles n'avaient point encore passé les montagnes. Il était clair que nous renoncions à enlever le bateau de l'hôpital — enlèvement dont nous étions forcés, avec un peu de réflexion, de reconnaître la folie — nous devions remettre notre évasion au

moment où nos troupes, arrivées en face de la baie de Cadix, pourraient nous accueillir sur un point quelconque de la partie qu'elles occupaient.

Ceci nous décida à revenir à San-Carlos et successivement à l'Aguada où nous restâmes pas mal de temps. Je retrouvai dans cet hôpital, qui était rapproché de la ville, mon camarade Barbieri, que je n'avais pas vu depuis ma première séparation à bord du ponton, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre comme deux frères. C'est que nous restions seuls désormais; car, lors de la crise qu'avait amenée la crainte de l'invasion de l'Andalousie, quelques mois avant, et juste au moment où j'étais si malade, les Espagnols s'étaient décidés à faire une sorte de rafle sur les prisonniers accumulés à bord des pontons et à en déporter une notable partie à Cabrera. Or Gerdy, Boniface, Gérodias, Bouvier, Destouches, Nougueil et de Linois avaient quitté le ponton pour suivre cette destination fatale. Le commandant Vattier échappa pour cette fois et eut le bonheur de ne pas être enlevé avec les autres. J'appréciai pour mon compte, lorsque j'appris l'événement, la grâce que Dieu m'avait faite en m'infligeant une maladie si à propos que celle qui m'avait conservé en Andalousie. Je me promis bien, à partir du jour où je reçus cette information, de me garer, autant que possible, d'une transportation et de ne quitter l'Espagne à aucun prix. Je ne doutais point que nos troupes n'arrivassent un jour ou l'autre dans les environs, et, décidé à tout pour les rejoindre, je ne désespérais nullement de ma liberté dès qu'elles paraîtraient. Or, si j'étais enlevé pour Cabrera ou pour l'Angleterre, c'en était fait de mes espérances. Je sentis ma position et mis tout en usage pour en tirer bon parti.

Je m'étais fait quelques amis parmi les servants des hôpitaux, et j'étais à peu près sûr d'être considéré comme malade tant que je le voudrais; je laissai donc couler l'eau en attendant qu'il plût aux circonstances de changer. Comme de l'hôpital San-Carlos on communiquait facilement avec le quartier,

et qu'il y avait là bon nombre de prisonniers, j'y restai plusieurs mois d'une seule bordée. Il est vrai que j'étais soigné par un chirurgien français, très brave homme et qu'on avait logé dans l'hôpital même, en considération de sa femme, car je dois rendre cette justice aux Espagnols qu'ils se montrèrent constamment humains et même courtois envers les femmes, autant que les circonstances le permettaient.

Les jours se succédaient depuis déjà près d'un an sans amener aucune solution. Néanmoins de temps à autre quelque officier parvenait à s'échapper de l'hôpital de l'Aguada au moyen de contrebandiers qui le portaient à la côte d'Afrique. Les marins avaient ouvert cette marche et plusieurs la suivirent à leur exemple, mais il fallait beaucoup d'argent pour l'entreprendre, et, comme je ne possédais rien, il ne dépendait pas de moi de faire comme eux. Je rongeais donc mon frein avec impatience, mais en silence et sans me décourager. Je savais la force de la persistance et m'y confiais. Marbot, tout aussi résolu que moi de saisir la première occasion de recouvrer sa liberté, n'était pas aussi discret, revenait souvent sur le chapitre de notre évasion, et, nos desseins ne pouvant être un mystère pour les habitants du ponton, nous ne tardâmes pas à passer pour de mauvaises têtes, des hurluberlus qui voulaient tenter des impossibilités, et, ce qui était pis, pour des garçons qui faisaient blanc de leur épée, mais qui bouderaient quand le moment serait venu. Il serait fastidieux de rapporter toutes les suppositions qu'on faisait autour de nous et tous les quolibets auxquels elles donnaient lieu. Pas de conception déraisonnable qu'on ne nous prêtât et qu'on ne fît circuler pour notre compte. Nous nous amusions de ces coups d'épingles donnés en arrière et en riant dans notre barbe de la malice de nos détracteurs, en attendant que nous puissions démontrer combien elle était mal fondée. Malheureusement le moment ne dépendait pas de nous, et il était subordonné à l'arrivée de nos troupes, qui ne se montraient pas encore, et force était d'endurer jusque-là.

Sur ces entrefaites, Marbot reçut de sa mère, par l'intervention bienveillante d'un banquier de Cadix, une somme assez ronde, et il m'offrit sur-le-champ de la partager avec moi. Je ne voulus point, par la raison qu'avec cet argent il pouvait se sauver et que la somme n'eût pas suffi pour deux. Ce n'est pas sans peine qu'il se décida alors à s'en servir pour se procurer la liberté, en passant, comme l'avaient déjà fait beaucoup d'autres, à Tanger, au moyen des contrebandiers. Il partit donc, mais, avant de me quitter, il me força à accepter 400 francs pour mes besoins et ne conserva que la somme qui lui était indispensable. Il réussit, et je me trouvai de nouveau absolument seul et plus déterminé que jamais à me sauver à la première apparition des Français dans la baie.

CHAPITRE XIII

L'ÉVASION

Projets hasardeux. — Les troupes françaises en Andalousie. — Retour au ponton. — Conciliabules. — Dispositions prises. — Le 22 février. — « Allons! coupe. » — Un instant de désordre. — A travers la ligne des vaisseaux anglais et espagnols. — « Navire sur nous. » — Sauvés. — Débarquement sur le sable. — Transports de joie. — Le maréchal Soult. — Je reforme une compagnie très solide. — Le maréchal duc de Bellune.

Il n'y avait personne à bord qui ignorât mon dessein, et, ayant été plusieurs fois interpellé à ce sujet par des officiers supérieurs, je n'en avais pas décliné la responsabilité. « Nous pouvons nous en aller tous, leur dis-je un jour, et lorsque le vent du large soufflera en grande brise, il nous sera facile de couper nos câbles et d'aller faire côte au fond de la rade, à portée des nôtres. » En effet les Espagnols avaient laissé aux pontons sur lesquels nous étions détenus leurs bas mâts et leur gouvernail. Nous n'avions point de voile, mais il était possible d'en faire une avec nos hamacs et de nous en servir aussitôt. Nous manquions d'armes, mais il y avait dans la cale beaucoup de boulets, qui nous permettraient de repousser les petites embarcations qu'on détacherait après nous. Somme toute, l'opération, quoique bien chanceuse, n'était nullement inexécutable, comme on en eut la preuve quelques mois plus tard. Je ne sais si les explications que je donnai à cet égard furent assez claires; mais j'ai lieu de croire qu'elles ne persuadèrent personne, lorsque je les fournis, et qu'il ne fallait pas moins que ce qui arriva par la suite pour convaincre les hommes dont je parle que je n'étais pas décidément fou.

Il y avait pourtant parmi eux des militaires très éclairés, et tous étaient accoutumés à braver, sans sourciller, les chances ordinaires de la guerre; mais le danger, qu'il fallait braver ici, sortait de la règle commune. Il ne s'agissait pas seulement de s'exposer à une mort certaine en cas de non-réussite, mais d'assumer sur sa tête une responsabilité effrayante, puisqu'on eût entraîné après soi, en cas de malheur, l'inévitable ruine de quelques milliers de nos soldats et qu'il n'y avait point à craindre que ceux-ci reculassent devant un péril quelconque pour se sauver, avec ce bon sens pratique qui semble être leur apanage. En beaucoup de circonstances, ils jugeaient leur position ce qu'elle était réellement, c'est-à-dire assez mauvaise pour qu'il fallût la changer à tout prix, dès qu'on en aurait l'occasion. On était donc certain de leur concours; mais, par cette raison même, on n'en devait être que plus ménager de leur sang et ne pas risquer légèrement d'empirer leur sort par une entreprise mal dirigée. Cette considération était très puissante auprès de certains esprits timorés et les empêchait de prendre une résolution qui était évidemment très hasardeuse.

J'eus, à ce sujet, plusieurs entretiens avec un officier supérieur dont je connaissais le courage froid et l'intelligence, et j'avoue qu'il ébranla parfois mes convictions. Ses arguments ne furent pas pour peu de chose dans le parti moyen que je pris plus tard; car, si je voulais bien m'exposer à tout moi-même pour obtenir ma liberté, je n'entendais entraîner avec moi que ceux qui, ayant bien pesé le pour et le contre, se résoudraient à me suivre de leur plein gré.

Cependant la réputation que j'avais à bord de chercher à m'évader, réputation qui m'avait valu beaucoup de mauvaises plaisanteries indirectes, de la part des indifférents, m'attira en revanche l'estime de quelques braves gens, dont je ne soupçonnais pas les inclinations le moins du monde, et qui nourrissaient la même idée que moi. Ils m'entourèrent, et, peu à peu, je me vis à la tête de vingt-cinq officiers décidés à tout pour

conquérir leur liberté. Mon intention était de ne leur dissimuler aucun des dangers que nous aurions à courir, car, ces dangers étant extrêmes autant qu'inévitables, je n'eusse pas voulu leur en cacher la gravité. Certain de n'encourir ainsi aucun reproche, quel que fût le résultat, c'est entièrement exempt de tout souci à cet égard et le cœur joyeux que j'allais me livrer aux événements.

Enfin ! le moment si désiré, si impatiemment attendu, arriva. Les troupes françaises descendirent en Andalousie et leurs progrès furent si rapides qu'elles parurent presque immédiatement au bord de la mer. Rota fut occupé, ainsi que Sainte-Marie et Puerto Real.

J'étais encore à l'hôpital de San-Carlos, et cet hôpital tenait au quartier de ce nom, comme je l'ai dit. Je pus voir arriver, parmi les nombreux prisonniers que l'on faisait refluer des divers cantonnements, bon nombre de marins de la Garde, qu'on avait, je ne sais comment, conservés à Rota. Ces braves gens me croyaient mort, d'après un bruit qui s'était répandu, ou au moins colporté. Ils furent très joyeux de me retrouver et témoignèrent leur allégresse si bruyamment qu'elle fut remarquée des Espagnols. Ceux-ci très inquiets par rapport aux événements qui se pressaient, et un peu embarrassés du nombre toujours croissant des prisonniers arrivant de l'intérieur, voulurent en débarrasser le quartier et mettre en sûreté ces hôtes dangereux. Ils commencèrent naturellement par ceux qui leur parurent le plus en état de concevoir un coup de main, et mes pauvres matelots furent notés en première ligne. Ils furent enlevés le soir même de leur arrivée et mis sur un ponton, en attendant qu'on pût les exporter à Cabrera, ce qui ne manqua pas. Je n'échappai pas cette fois à la prudente mesure des autorités, et je dus me rendre aussitôt à bord de la *Vieille-Castille,* heureux encore qu'on ne songeât point à me placer plus mal.

C'est que les bruits qu'on faisait courir sur mon compte avaient

fini par influencer les Espagnols eux-mêmes. Ils me regardaient comme une mauvaise tête, ou, tout au moins, comme un homme capable de mettre à profit la première occasion qui se présenterait de leur jouer un mauvais tour. C'est ce que ne me dissimula pas un des apothicaires de l'hôpital qui me voulait du bien : « Partez, don Juan, me dit-il, il est temps que vous changiez d'air, celui de San-Carlos ne vous vaut rien. » Le bonhomme ne s'expliqua pas davantage, mais je connaissais ses façons de faire et demandai à retourner sur-le-champ à bord de mon ponton. Bien m'en prit, car j'évitai par ce retour subit d'être envoyé à Cabrera avec les malheureux qui furent peu de jours après enlevés en masse de San-Carlos. Que Dieu rende à cet honnête débitant de pilules le service qu'il me rendit par son avis amical !

Me voilà donc réintégré sur la *Vieille-Castille*, à même maintenant de tirer un plan d'évasion définitif, car nos troupes bordaient une partie de la baie, et il ne s'agissait plus que de les joindre. C'était une véritable partie de barres à jouer, seulement il ne fallait pas se laisser prendre. J'avais sous les yeux toutes les données du problème ; à moi d'en tirer la solution. Il faut avouer que la chose n'était pas facile, mais il suffisait qu'elle fût possible pour que je me déterminasse, sans balancer, à l'entreprendre. Il n'y avait que deux termes à la tentative que j'allais faire, et c'était la mort immédiate, ou la liberté également immédiate. La question serait décidée en moins d'une heure, et rien n'était plus certain que cette prompte solution. De dessus la dunette du ponton, nous voyions notre drapeau sur le fort Sainte-Catherine et nous ne doutions pas qu'il ne régnât sur tout ce côté de la rade. On comprend l'effet d'une pareille apparition sur le marin qui ne voyait entre lui et la cessation de son esclavage qu'un espace d'eau salée plus ou moins difficile à franchir. La tentation était irrésistible. Il en était de même pour le soldat aventureux et pour plusieurs officiers de terre fort ennuyés de la prison, et

qui ne demandaient pas mieux que de jouer le *tout pour le tout,* pourvu qu'il existât une chance de rejoindre ce signe vénéré. Ils s'ordonnèrent autour de moi, pour ainsi dire, et comme si j'avais eu seul le secret de les tirer d'affaire; mais il nous fallut encore bien du temps avant de nous entendre. Chacun d'eux arrivait, comme cela se pratique, avec ses idées et ses plans. Heureusement il était facile de faire toucher au doigt les inconvénients de la plupart de leurs projets, et ils étaient aussitôt abandonnés.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que personne n'avait songé au moyen le plus simple, qui était de nous en aller en plein jour, et, lorsque je le proposai, tout le monde tomba des nues. Je vis même le moment où il allait être repoussé comme les autres, traité d'impraticable. A la réflexion néanmoins, on en jugea différemment, et on finit par l'adopter et en jurer l'exécution, tout périlleux qu'il était aux yeux de mes coopérateurs.

Pour bien concevoir notre situation et pour apprécier les difficultés que nous avions à vaincre, il faut savoir que nous étions mouillés près des forts de Puntalès, en dedans de la ligne des vaisseaux espagnols et des vaisseaux anglais, que des chaloupes canonnières armées stationnaient autour de nous, avec ordre de surveiller tous nos mouvements, et que nous avions à bord une garde de cinquante hommes toujours prête, avec ses fusils chargés; que, lorsque nous nous déciderions à agir, nous ne pourrions le faire sans exciter aussitôt un véritable tumulte, pendant lequel nous devions nous défier, non seulement des Espagnols, mais encore de l'empressement indiscret de ceux de nos compatriotes qui, ne sachant pas quel était notre dessein, y mettraient probablement obstacle par cet empressement même; que nous aurions aussitôt sur les bras toutes les forces de la rade, tandis que nous ne possédions aucun moyen de résistance, soit en armes, soit en munitions. Il n'y avait pas à compter sur le secret pour une opération de ce genre, c'était

évident, car tout le monde à bord connaissait nos projets, et on en attendait l'exécution d'un jour à l'autre. On était même très impatient, ne fût-ce que pour avoir du nouveau, de nous voir nous jeter dans les aventures à corps perdu. On jugeait en général que nous allions faire une folie, et il ne manquait pas de gens disposés à nous accabler de sarcasmes, si nous reculions au moment de l'entreprise, comme ils rapportaient que cela arriverait infailliblement. D'autres, moins péremptoires, s'apprêtaient à nous suivre s'ils trouvaient que la chose tournât bien; la masse ne nous était pas hostile, sans doute, mais elle avait peu de foi en nos reliques et ne nous approuvait qu'à demi. Pourtant elle ne partageait pas l'injustice de ceux qui nous blâmaient d'avance, sans savoir ce que nous projetions et comment nous nous proposions d'opérer. On trouvera peut-être que je rapporte bien minutieusement l'état des esprits et que je m'appesantis trop sur des choses d'un intérêt secondaire, mais si l'on veut bien considérer la difficulté de l'entreprise, on comprendra que, sous peine d'échouer misérablement, on devait faire état des moindres circonstances, qu'il nous importait, on ne peut davantage, de connaître, aussi bien que possible, les dispositions de ceux qui pouvaient en faire manquer l'exécution, rien que par leur force d'inertie; nous vivions au milieu de huit cents officiers, dont nous ne pouvions nous écarter une seule minute, s'il leur plaisait de nous suivre pour voir ce que nous allions faire.

Il était présumable qu'au premier mouvement que nous tenterions, ils se porteraient sur le lieu de l'action, poussés par la curiosité, et nous embarrasseraient par leur nombre et le bruit qu'ils ne manqueraient pas de faire; car il faut se souvenir que nous voulions opérer au *grand soleil* et à *force ouverte*. Peu d'entre ceux dont nous redoutions ainsi l'intervention ne croyaient pas à ce qu'ils appelaient notre folie; mais, dès qu'ils verraient un commencement d'exécution, il était à craindre qu'ils ne nous gênassent en voulant se mêler de l'affaire, hors de

propos, dans un sens ou dans un autre. Pour bien comprendre ceci, il faut savoir qu'il y avait à bord pas mal de personnes disposées à contrarier toute tentative d'évasion, parce qu'elles la jugeaient, non seulement insensée, mais encore dangereuse pour elles-mêmes. De là un mauvais vouloir déclaré pour ceux qui étaient entreprenants, ou passaient pour l'être, et l'intention formelle de contrecarrer leurs desseins, le cas échéant. On peut se faire une idée exacte de notre position et de ce qu'il nous fallait faire pour en sortir. Depuis que nos troupes bordaient une partie de la baie, les précautions avaient redoublé partout, comme il était juste de s'y attendre, et les canots spécialement affectés à notre surveillance couraient la grande bordée et se hélaient de l'un à l'autre dans la nuit; seulement ils s'occupaient beaucoup moins de nous pendant le jour, n'imaginant pas que nous pussions jamais rien tenter autrement qu'à l'aide de l'obscurité. Il en était de même de la garde que nous avions à bord, et en général de tous les vaisseaux extérieurs. Ces derniers se défiaient, il est vrai, du mauvais temps et de la facilité qu'une bourrasque pouvait nous donner, si nous avions l'esprit de couper nos câbles et d'aller faire côte près des nôtres, mais ils ne s'occupaient pas autrement de nous que de venir parer nos amarres, lorsque celles-ci avaient pris des tours.

Voilà où nous étions, quand commencèrent les beaux jours de février 1810. Notre affaire parfaitement concertée entre nous, vingt-cinq, et bien entendue, il ne restait plus qu'à exécuter, lorsque arriverait le moment opportun; c'est-à-dire lorsque se présenterait l'occasion d'enlever un bateau quelconque de ceux qui venaient de temps à autre à bord du ponton, de fairevoile avec ce bateau et de rallier l'armée française par son moyen, en dépit des obstacles que nous ne manquerions pas de rencontrer. Ces obstacles étaient divers, et tous très grands, mais ils n'étaient point insurmontables, et pleins de foi en nous-mêmes, nous pouvions espérer de les vaincre, à force

de présence d'esprit et de résolution. Il n'était pas question de subterfuge d'aucune espèce, c'était ouvertement que nous devions agir, ce qui aggravait les difficultés. Une fois l'entreprise commencée, il n'y avait ni à l'abandonner, ni à la nier, et si elle ne réussissait pas, nous étions assurés d'une mort soudaine.

Nous n'ignorions pas que les Espagnols, après avoir accosté la *Vieille-Castille*, avaient soin de *frapper* (1) les manœuvres courantes de leurs voiles, afin qu'il fût impossible de s'en servir immédiatement; nous savions aussi que, si nous avions le bonheur d'appareiller le bateau malgré le feu des canonnières et celui de notre propre garnison, nous aurions à traverser la ligne des vaisseaux espagnols et anglais, et que nous serions vivement poursuivis jusqu'à terre, si même ils ne nous coupaient la route; nous avions enfin à considérer l'état de l'atmosphère et à nous défier de l'inconstance de la brise, qui devait être favorable et bien envoyée, afin d'assurer notre trajet, autant que cela était possible. Tout cela fut nettement exposé dans un dernier entretien que nous eûmes ensemble et développé pour ceux d'entre nous qui n'étaient pas marins. Nous nous donnâmes réciproquement notre parole, et dès lors nous n'attendîmes plus que l'occasion.

Notre petite bande active se composait d'un enseigne, de quatre aspirants de la flotte de l'amiral de Rosily, d'un capitaine marchand de Nantes et de deux marins de la Garde. Ceux-là devaient regréer promptement le bateau et l'appareiller, sans s'inquiéter des Espagnols, que nos camarades de terre se chargeaient de contenir pendant le travail préparatoire, puis on livrerait la voile aux vents, et vogue la galère!

Les choses ainsi arrêtées, nous attendîmes impatiemment la réunion de circonstances qui pouvait seule nous donner quelque espoir de réussite. Plusieurs fois déjà nous avions été sur le point de tenter l'aventure, mais nous avions été arrêtés par

(1) *Frapper* signifie *immobiliser*.

le vent contraire ou par le calme. Ces contrariétés nous tenaient dans un état violent, et ce n'était pas sans peine que nous supportions les insinuations malignes et les moqueries auxquelles nos hésitations donnaient lieu. Il faut véritablement de la force d'âme pour mépriser les attaques des railleurs en pareil cas, pour ne pas compromettre le sort de l'entreprise pour le malin plaisir de les réfuter victorieusement un peu plus tôt. Nous sûmes attendre et nous en fûmes récompensés, comme on va le voir.

Le 22 février, nous nous étions levés dès le matin et nous avions remarqué que le vent d'Est, qu'on appelle à Cadix le vent de Médine, était sur le point de s'établir et de souffler vigoureusement. Nous pensâmes aussitôt à en profiter, si quelque bateau nous arrivait dans la journée, et nous nous tînmes prêts à tout événement. L'heure du déjeuner sonna sans que rien parût, mais vers dix heures un quart un des gros mulets de Sainte-Marie porta sur nous et nous aborda, comme à l'ordinaire, pour nous donner de l'eau. Il amena sa voile, selon la coutume, défrappa l'écoute et la drisse, puis les matelots espagnols se mirent à couper du tabac pour leurs cigarettes, s'en rapportant aux matelots français pour élinguer les futailles et les hisser. Ces derniers descendirent donc et avec eux les officiers de terre qui étaient dans notre complot, sous prétexte d'acheter du fil, des aiguilles, car les patrons des mulets faisaient ce petit commerce. On commença par travailler avec un empressement simulé et à faire quelques achats, pendant que je me promenais tranquillement sur le pont, comme si je ne me mêlais en rien de l'affaire. Je venais pourtant de déclarer à deux colonels, devenus généraux depuis, mon intention, et, après ce colloque qui fut, on le pense bien, très rapide, je m'acheminai vers le lieu de la scène paisiblement, mais j'eus quelque difficulté d'y arriver, à cause de la foule des curieux qui, se doutant qu'il allait se passer quelque chose, était rassemblée pour juger des coups. Comme j'étais censé le grand

boute-en-train du spectacle qu'on attendait, on criait déjà après moi, et j'entendais distinctement ces mots : « Oh! il les a fait s'embarquer, mais il ne les suivra pas. — Pardonnez-moi, messieurs, » dis-je en me présentant à l'échelle. Arrivé là, j'ouvris les bras : c'était le signal convenu. Aussitôt on sauta à la gorge des matelots espagnols, qui, surpris de cette attaque soudaine, ne résistèrent pas et se jetèrent à la mer, tandis que je descendais et m'allais mettre au gouvernail. Je gagnai ce poste à travers la bagarre et dis aussitôt : « Allons, coupe! » Il s'agissait de l'amarre qui nous tenait au ponton et qui était en bastin (1). L'amarre ne fut point coupée, car elle était très forte et nous n'avions point de hache; mais un des aspirants qui était avec nous, M. Dumoustier, prévoyant la difficulté, remonta sur le ponton et, saisissant l'instant favorable, fit sauter la boucle qui nous retenait à un des patins du gaillard d'avant. Nous dérivâmes de suite, et pendant que nous dérivions, on s'efforça de hisser la voile. Nous avions compté sur un moment de stupéfaction qui eut lieu, en effet, et les canonnières qui voyaient notre action, à moins d'une encâblure, n'en croyaient pas leurs yeux. Mais leur hésitation ne dura pas. Elle nous eût suffi, néanmoins, pour échapper à leur feu, sans un accident causé par l'intervention de la garde que nous avions à bord, et qui, avertie par les cris du factionnaire, monta en toute hâte et nous envoya des balles presque à bout portant. Cette décharge porta sur le matelot Francisque, de la Garde impériale, qui tenait le point, dans lequel on n'avait pas encore pu passer l'écoute, et le tua raide. La voile se mit alors à battre avec force et il devint difficile de s'en rendre maître. Heureusement un brave aspirant, Bellegnic, de Douarnenez, réussit à la saisir et ne la lâcha plus, bien qu'emporté par elle hors du bateau. Sa ténacité bretonne nous sauva; on finit par frapper l'écoute et dès lors nous respirâmes.

(1) Cordage fait en pitre ou en bourre de coco.



ÉVASION DES PRISONNIERS FRANÇAIS DU PONTON ESPAGNOL « LA VIEILLE-CASTILLE »

Mais ce n'était là qu'un premier succès, et ce que nous avions prévu, en cas d'un commencement de succès, se vérifia à la lettre. A peine étions-nous débarrassés des matelots espagnols que beaucoup de prisonniers s'élancèrent par les sabords et vinrent tomber dans le bateau, à croix ou pile pour se sauver avec nous. Cette intrusion intempestive faillit nous perdre, car les nouveaux venus, ne sachant pas qu'il fallait regréer notre voile, ne comprenaient pas pourquoi nous ne nous éloignions pas sur-le-champ. Voyant de plus le feu des canonnières établi, ils s'imaginèrent que le coup était manqué et s'empressèrent pour la plupart de remonter sur le ponton ; ce en quoi ils furent charitablement aidés par ceux de leurs camarades qui n'avaient pris aucune part à l'affaire. Il y eut donc un instant débâcle, qui fût devenue générale, si les officiers qui m'avaient donné leur parole eussent été moins résolus. Aucun d'eux ne broncha par bonheur, et leur dévouement héroïque nous permit de rétablir l'ordre dans notre opération. La voile hissée et bordée, nous nous séparâmes de la *Vieille-Castille* et commençâmes notre course aventureuse, en nous jetant parmi les bâtiments de commerce qui étaient tout près de nous sur notre route.

Les équipages de ces bâtiments, presque tous anglais ou américains, qui avaient vu notre entreprise, loin de tenter d'entraver notre marche, nous saluèrent de leurs cris et de hourras en jetant leurs chapeaux en l'air, et applaudissaient évidemment à notre audace. Cela nous mit du cœur au ventre et nous réconforta réellement. Nous n'en avions pas moins à traverser la ligne des vaisseaux de guerre anglais et espagnols, et à prendre chasse devant une nuée d'embarcations qu'on détacha après nous et qui nous canonnèrent vigoureusement, mais ne nous gagnaient pas, car nous allions bon train, et, si la brise ne mollissait pas, nous avions chance d'échapper, pourvu que le mât ne tombât pas sous quelque boulet. C'était là ma seule préoccupation, car je n'avais pas pris garde à quelques goélettes armées qui entraient en baie en louvoyant, et qui,

par conséquent, nous coupaient la route. Je m'occupais à mettre de l'ordre à bord et à faire coucher les officiers de terre à plat pont, afin de ne pas les faire tuer inutilement, lorsqu'on cria de devant : « Navire sur nous! » Comme nous courions presque vent arrière, la voile me cachait le bâtiment signalé, mais je l'aperçus à l'instant. C'était une des goélettes qui amenait son pic; ce qui me porta à penser que, nous ayant reconnus, elle voulait nous arrêter. La circonstance était critique et il n'y avait pas à hésiter. Nous étions sans armes d'aucune espèce, et si nous étions joints, nous étions pris et égorgés juqu'au dernier. Je suivis alors une inspiration et gouvernai droit sur la goélette, comme si je voulais la couler. Elle évita l'abordage instinctivement et sans se douter de ce que nous étions. Ce n'est que lorsque nous fûmes sur elle qu'elle vit à qui elle avait affaire. Nous en étions alors si près qu'un de ses matelots nous jeta une bûche; mais déjà l'obstacle était franchi, car elle ne pouvait songer à nous poursuivre à cause de son tirant d'eau.

Nous échappions à ce grave danger, et, quoique plusieurs boulets eussent troué notre voile, nous pouvions concevoir désormais un espoir raisonnable de nous sauver. Effectivement, une heure après, nous lançâmes le bateau sur le sable, un peu au nord du port Sainte-Catherine, et nous débarquâmes parmi les nôtres!

Je ne puis dire si j'avais invoqué Dieu, au moment de mon départ, comme j'aurais dû le faire, mais mon premier mouvement en touchant la terre fut de me prosterner et de le remercier avec la plus vive gratitude. Il m'avait, en effet, couvert d'une protection visible, sans quoi je n'eusse pu mener à bien une tentative si extraordinaire. Les cœurs de mes compagnons n'étaient pas moins touchés que le mien, et tous rendirent grâces au Ciel qui venait de les sauver, après quoi ils me témoignèrent hautement leur reconnaissance, en m'assurant d'une amitié sans fin. Ces premiers transports bien naturels, en pareil

cas, eurent pour témoins un caporal du 24e de ligne et ses quatre hommes, qui étaient accourus pour nous reconnaître et nous repousser au besoin, plus un officier du génie qui faisait sa tournée et qui n'était autre que M. Lafond-Blagnac, depuis général. Nous l'embrassâmes et même, je crois, le roulâmes un peu dans le sable, lui et son cheval, car notre joie était tellement grande qu'elle ne pouvait se modérer. Cependant nous nous acheminâmes vers Sainte-Marie, moitié guidés et moitié conduits par un sergent, qui ne comprenait pas facilement comment nous tombions ainsi du ciel. Notre mise hétéroclite ne lui permettait guère de nous croire sur parole, quand nous lui annoncions que nous étions des officiers. Il nous jugeait peu favorablement, en conséquence, et nous prenait pour des fous ou quelque chose d'approchant. Enfin il nous conduisit chez le commandant de la place, où nous fûmes reconnus et où nous reçûmes des billets de logement.

Cependant notre aventure, bientôt connue, nous valut d'être présentés presque immédiatement au maréchal Soult, qui se trouvait à Sainte-Marie. Il nous complimenta beaucoup sur le coup de main que nous venions de faire, et m'adressa particulièrement des éloges très flatteurs. Il me demanda un rapport que je lui remis aussitôt et qui consistait en un récit de l'événement fait en quatre lignes. Cette sobriété de paroles frappa le Maréchal; il ne s'en contenta pas, néanmoins, et jugeant que j'étais à même de lui donner des éclaircissements utiles, il m'engagea à lui communiquer amplement tout ce que je pouvais savoir sur l'état des choses à Cadix, au moment de mon départ. Je passai aussitôt à son secrétariat et lui rendis un compte détaillé de tout ce qui était venu à ma connaissance. Ce devoir rempli, je me retirai. Mes camarades s'étaient dispersés dans leurs logements, mais, avant de se séparer, ils avaient rassemblé le peu d'argent qu'ils possédaient et arrêté que nous dînerions tous ensemble à la première auberge venue, sans avoir égard au rang. Nous avons couru des dan-

gers ensemble, nous devons célébrer notre réussite de même; aussi nous nous installâmes le soir, officiers et soldats et marins, et nous la fêtâmes le verre à la main. Nous fûmes accompagnés par une foule d'officiers du 1er corps, parmi lesquels il y avait des colonels et des généraux. Cet empressement cordial nous toucha vivement et compléta notre bonheur. Je ne dois pas oublier que dans l'intervalle, et à peine entré dans mon logement, je remerciai Dieu de nouveau, et me mis à écrire à mon père, encore tout mouillé d'eau salée : « Mon père, je sors de sous les balles et je suis libre... » Tel fut le début de ma lettre, qui était courte et ne contenait pas autrement d'explications, mais elle était remplie d'affection et de respect (1). J'étais certain de causer une vive joie au vieux Président, non seulement parce qu'il était père, mais encore parce qu'ayant été militaire lui-même, il ne pouvait qu'être bien heureux de la manière dont son fils s'était tiré de prison.

Ma position était incertaine toutefois, et j'ignorais comment je devais me considérer avant d'être mandé chez le Maréchal. En effet, le corps presque entier des marins de la Garde ayant été pris à Baylen, je ne savais pas si on l'avait rétabli, ou si j'en faisais encore partie. Le Maréchal me rassura. « Tâchez de refaire votre compagnie, me dit-il, et sachez que vous êtes toujours capitaine de la Garde impériale, quoi qu'il arrive. » Ces paroles bienveillantes me rassurèrent complètement, et je ne songeai plus qu'à rassembler le plus de marins possible.

Il m'en vint d'abord quelques-uns, qu'on avait cachés à Rota même ou à Xérès, en pressentant l'arrivée de nos troupes. J'en reçus bientôt d'autres, arrivés par désertion le surlendemain, et me trouvai en peu de temps à la tête d'une centaine d'hommes résolus. Je les organisai de mon mieux et me tins

(1) De respect surtout, car l'auteur de ces *Mémoires*, alors étant capitaine de vaisseau, s'étant oublié un jour chez le Président jusqu'à tambouriner des doigts sur la table, celui-ci dit devant tout le monde : « Monsieur, est-ce que vous vous croyez à la caserne? » Réprimande qui fut acceptée avec soumission, comme c'était l'usage alors. (NOTE DE L'AUTEUR.)

prêt à exécuter tout ce qu'on pourrait exiger de moi. Les occasions d'être utile ne manquaient pas, et elles se présentèrent en foule, car l'armée, occupant un littoral étendu, ne pouvait entreprendre aucune opération sans se créer une flottille qui lui vînt en aide. On avait senti de bonne heure cette nécessité, et déjà un régiment de marins, parti de France sous les ordres de mon ami, M. de Saizieu, était annoncé. Il arriva promptement et s'établit à San Lucar de Barrameda, où je ne tardai pas à le joindre. Mais auparavant j'eus fort à faire, car mon expédition avait porté ses fruits et produit, parmi les prisonniers détenus sur les divers pontons, un effet extraordinaire. Ceux de mes matelots qui me rejoignirent les premiers me déclarèrent qu'ils étaient prêts eux-mêmes à enlever le bateau avec lequel je m'étais sauvé et que je n'avais fait que les *primer* de manœuvre. Ils s'échappèrent comme ils purent, moitié à la nage et moitié sur des planches. Animés par la vue de notre succès, ils ne purent se contenir et se livrèrent à leur ardeur sans balancer. Ils ne purent pas tous gagner la terre, et plusieurs payèrent leur témérité de leur vie, mais la plupart réussirent et qu'on juge de ma stupéfaction lorsque je les accueillis à Sainte-Marie !

Ce n'est pas tout; l'exemple que nous avions donné, mes camarades et moi, à bord de la *Vieille-Castille* avait agi sur les imaginations des officiers. Les projets d'évasion en grand que nous avions présentés dans le temps comme réalisables, et dont on s'était tant moqué, cessèrent de paraître insensés, et on en vint de nouveau à les discuter chaleureusement. Ce que nous venions d'exécuter était incomparablement plus difficile, c'était hors de doute, et pourtant nous avions accompli notre dessein. Les prisonniers nous avaient vus débarquer heureusement sur la plage, après une chasse de trois quarts d'heure, et nous n'avions perdu qu'un homme. Cette démonstration était irrécusable; aussi elle était admirée par tout ce qui conservait encore l'espoir de recouvrer la liberté. C'était le plus grand nombre,

et, quoiqu'il y eût une opposition assez vive, le coup de main fut résolu, dès que le moment de le tenter paraîtrait opportun. L'équinoxe de mars approchait, et ce moment ne pouvait se faire beaucoup attendre.

Je m'arrangeai, en *espérant,* comme disent les Bretons, d'un cheval de cuirassier, que je trouvai par hasard dans l'écurie de *l'ayuntamiento* de Sainte-Marie, ainsi que de quelques effets d'habillement qu'on me procura de droite et de gauche, car j'étais fort dénué, comme on pense, m'étant sauvé avec ce que j'avais sur le corps.

Les bonheurs se suivent ainsi que les malheurs. A peine étais-je en liberté que je vis arriver de Tanger mon ami Marbot avec plusieurs officiers de marine de l'escadre Rosily. Il n'est pas facile de concevoir avec quelle joie nous nous embrassâmes. Il partit soudainement pour rejoindre son patron et voulut m'emmener avec lui; mais je ne pouvais entendre de cette oreille, me regardant comme contaminé en quelque sorte par la capitulation de Baylen. Je ne voulais pas sortir d'Espagne sans m'être remis bien avec moi-même et réhabilité à mes propres yeux par la guerre. Je trouvais une occasion de la faire bonne et active, sous les yeux du maréchal Soult, et me décidai à rester. J'étais un peu embarrassé de me trouver sans officiers, mais cela ne m'arrêta pas. J'eus bientôt formé, au moyen de plusieurs marins de l'escadre Rosily qui désertèrent, une compagnie très solide et avec laquelle on pouvait tout entreprendre. Je fus pour le moment cantonné à Sainte-Marie.

Je ne dois pas oublier une circonstance fort heureuse pour moi : c'est que le 1er corps, qui occupait les environs de Cadix et qui devait faire le siège de cette place, était sous les ordres du duc de Bellune. Je n'avais pas vu le Maréchal depuis ma première jeunesse, mais je ne l'avais pas oublié, car il commandait à l'attaque du fort de Rosas, dans la première guerre d'Espagne, sous le général Dugommier, et je servais là avec mon père qui était lié avec lui. Je rappelai cette liaison au Maréchal,

en lui disant combien j'étais heureux, en recouvrant ma liberté, de tomber dans l'armée d'un chef sous lequel j'avais fait mes débuts. Le Maréchal se rappela fort bien du vieux colonel, m'en parla avec beaucoup d'amitié et m'assura de sa protection. Il me présenta à son état-major, m'invita à sa table et m'accueillit, en un mot, de la façon la plus aimable. J'eus ainsi la facilité de disposer de mon monde comme je l'entendrais, et c'était beaucoup.

CHAPITRE XIV

LE SIÈGE DE CADIX

Bateaux à la côte — Un ordre péremptoire. — A la mer! — Je m'en tire à bon compte. — M. de Saizieu. — Vattier. — Installation à San Lucar. — Mon hôte et sa fille. — La vie de famille en Espagne. — Ténacité de la nation. — La *Vieille-Castille* à la côte. — Le sauvetage. — L'*Argonaute* vient aussi échouer. — Je retourne à Rota. — Margarita. — Catalina de Xérès. — Une aubaine de 10 000 francs. — Abnégation des officiers. — Traversée de la rade. — Dîner chez le duc de Dalmatie. — Le camp devant le Trocadéro. — Projets audacieux. — L'escadre invisible. — Un peu trop de circonspection.

L'investissement de Cadix ne pouvait être complet, puisque nous nous arrêtions forcément au pont de Suazo, c'est-à-dire à l'île de Léon. Nous nous bornions pour le moment à occuper Puerto Real et à parcourir la plage avec des patrouilles, en attendant qu'on eût pu établir des postes à demeure et former un camp. C'était le commencement d'une opération capitale et qui devait durer longtemps, si heureuses que fussent pour nous les chances de la guerre; car Cadix n'est plus attaquable par terre, lorsqu'on n'est pas maître de la mer depuis la coupure de San Fernando.

Pendant qu'on prenait les premières dispositions, et autant qu'il m'en souvient vers le 8 mars, un coup de vent d'ouest, comme on n'en avait pas vu depuis longtemps, poussa à la côte une foule de bâtiments dans la baie même. Nous vîmes arriver deux vaisseaux de ligne espagnols et un portugais; de plus, une trentaine de navires de commerce de toutes nations; enfin un gros transport anglais plein de soldats. On accueillit les naufragés avec la plus grande humanité, mais nous ne pûmes nous

emparer des vaisseaux de guerre. Ces derniers, au nombre desquels était la *Sainte-Anne* à trois ponts, avaient donné de bout à terre, à l'embouchure du rio San Pedro, et s'étant échoués sur une plage unie, à demi-marée, ils se tirèrent aisément de cette mauvaise position, quand le coup de vent cessa. Nous n'avions de notre côté aucun moyen de les empêcher de se sauver, car toutes nos ressources navales consistaient, pour le moment, dans deux ou trois bateaux de quatre à six avirons, transportés à la hâte de Sainte-Marie sur des charrettes. La mer était montée si haut à la faveur du vent que la plupart des bâtiments marchands restèrent à sec, ou peu s'en fallait. Ils étaient en général chargés de vin blanc et devinrent la proie des soldats, qui s'y portèrent par centaines. Il y eut un moment de désordre occasionné par le pillage, et ce n'est pas avec une trentaine de marins que j'avais alors que je pouvais m'y opposer.

Je m'occupai d'ailleurs principalement des vaisseaux de guerre et attendais que la mer me permît de communiquer avec eux, lorsque survint le général Daricau. Il m'ordonna brusquement d'aller à bord du trois-ponts sur-le-champ, pour le sommer de se rendre. Un peu étonné de cette injonction qui me semblait intempestive, et surtout du ton dont elle m'était faite, je répondis qu'avant le revirement de marée, il n'était pas sage de traverser le ressac, que la mer était très grosse, et que, le vaisseau ne faisant aucune disposition pour se relever, nous ferions mieux d'attendre encore un peu. Cette observation fut mal accueillie, et je fus même rudoyé, jusqu'à un certain point, ce qui me révolta. Je m'embarquai sans balancer, en disant au général : « Vous allez voir qu'on ne peut pas y aller. » Je me suis souvent reproché depuis cette précipitation, mais en ce moment elle me parut nécessaire, et je me lançai au travers des brisants, avec une colère concentrée, résolu d'aller à bord du vaisseau, ou de périr.

Ce qui devait arriver arriva. A peine avais-je quitté la plage

depuis vingt minutes que mon embarcation fut matée 'presque debout par la lame, et que, tombant sur le côté, elle se remplit en un instant.

Je la quittai de suite, pour ne pas gêner deux pauvres diables qui se tenaient après. Je nageais comme un canard et ne conçus pas pour le moment la moindre inquiétude personnelle. Le patron, qui était un Breton des environs de Morlaix, flottait autour de moi ainsi que deux de ses hommes. Il avait plusieurs avirons près de lui et m'en donna un, ce qui m'aida beaucoup à me maintenir sur l'eau. Il m'avertit aussi d'ôter mon chapeau, qu'il eût été fort imprudent de garder sur la tête, à cause de l'état de la mer. Celle-ci se roulait en volutes énormes et charriait du sable qui n'eût pas manqué d'enfoncer ma coiffure jusque sur mes yeux, ce qui peut-être m'eût étouffé. Je suivis ce bon conseil, quoique je ne m'estimasse point en grand danger, à cause de la proximité du rivage. Lorsque la vague me soulevait, je voyais devant moi la foule des soldats et le soleil si brillant qu'aucune idée funeste ne me préoccupait. Cependant je vins à réfléchir qu'il y avait encore grand jusant, et cette pensée m'attrista, sans néanmoins me décourager. Je luttai ainsi pendant une grosse demi-heure sans gagner à cause de la marée, et je ne dus qu'à un caprice inespéré des flots d'être enfin jeté à terre.

Dès que je sentis le sable sous mes pieds, je m'évanouis complètement. Les matelots m'enlevèrent sans que je le sentisse, me dépouillèrent de mes habits et me roulèrent dans une couverture, puis on me mit sur une charrette de cantinier, et on me porta à Sainte-Marie.

Je ne revins à moi que lorsque la charrette quitta le sable pour rouler sur le pavé.

Je fus fort visité dans la soirée, et j'appris plus tard que le général Daricau témoigna beaucoup de regrets du ton qu'il avait pris avec moi; il avait cru parler à un simple marin, disait-il, et il faut avouer que, n'ayant pu encore me faire

habiller, j'avais une mise fort peu respectable et que l'on pouvait aisément s'y tromper.

Au reste, quel résultat devait-on raisonnablement attendre d'une sommation faite à un vaisseau à trois ponts, échoué, il est vrai, le bout à terre, mais parfaitement droit et qui était hors de portée? Il est clair que ce bâtiment n'attendait que la cessation du mauvais temps pour se renflouer et que nous n'avions aucun moyen de le contrarier dans son opération. Il se leva effectivement, ainsi que les deux autres, sans avarie notable.

Nous ne gardâmes en notre possession que les navires de commerce, parce que ceux-ci, ayant fait côte de pleine mer, étaient à sec à marée basse. On en enleva des quantités de marchandises, ce qui fit donner par les soldats aux vents d'Ouest le nom de coup de *vent de pactole*.

On essaya d'établir un magasin de ces diverses épaves, mais on ne put empêcher que la majeure partie ne fût pillée. C'est pour mettre fin à ce désordre que je pris sur moi, le lendemain, de faire brûler quatre bâtiments qui étaient au plein et dont les coques ne pouvaient nous être d'aucune utilité. Le Maréchal, duc de Bellune, approuva la mesure, parce qu'elle terminait tout.

J'ai souvent pensé à cet événement de la culbute de mon bateau, parce qu'il coûta la vie à quelques hommes, et je me suis quelquefois reproché de les avoir exposés inconsidérément: mais, outre que je marchais avec eux, je marchais par ordre supérieur et je ne me crois pas responsable de leur perte. En tout cas, j'espère qu'elle me sera pardonnée au dernier jour, car la guerre a des nécessités cruelles et auxquelles on ne peut se soustraire, sans altérer la discipline; ce qui serait un mal infiniment plus dommageable.

L'établissement du 1er corps se régularisa bientôt. Des batteries s'établirent, et on commença à se canonner, mais sans grand résultat. Nous n'étions pas encore maîtres du Tro-

cadéro, mais nous occupions Puerto Real, Chiclana et l'embouchure du rio San Pedro.

Sur ces entrefaites, un régiment de marins était arrivé de France et avait été placé à San Lucar, afin d'y organiser une flottille avec les bâtiments du pays. Il était commandé par M. de Saizieu, un de mes anciens camarades, devenu depuis peu capitaine de vaisseau. Je ne tardai pas à le joindre, car mon ami Vattier, revenu de Tanger heureusement, me fit appeler. Il avait pourvu à mon logement d'avance et je me trouvai promptement installé chez un vieux *flamengo*, ancien colonel de cavalerie au service de l'Espagne.

Ce brave homme n'avait pour toute famille qu'une fille de vingt-quatre ans, qu'on appelait la *monja*, parce que, disait-on, elle ne voulait pas se marier. Le logis était petit, mais commode, et j'y fus bientôt comme chez moi. Nous avions en face Don Francisco Theron, riche particulier, ami du Prince de la Paix et *afrancezado,* c'est-à-dire notre partisan. Je dînais là souvent avec Vattier qui y logeait et qui s'y faisait aimer de tout le monde. Il se louait beaucoup des attentions de Don Francisco, et c'était avec justice, car il était traité en *hijo de casa* par la vieille dame et par tous ses parents. Jamais je n'oublierai ces dîners délicieux de San Lucar, mi-partie de viandes de diverses espèces et de fruits délicieux. Je n'avais point été gâté sous le rapport de la nourriture depuis vingt-deux mois, et j'avais à peu près désappris le confort. Je me voyais maintenant à table, parmi des gens bien élevés, avec une nappe blanche, des serviettes, en un mot, tout l'attirail ordinaire d'un dîner de bonne maison.

Je profitai de la circonstance pour me refaire et pour reprendre un peu les allures du monde civilisé. J'avais aussi chez mon hôte, Don Juan Perez, une cuisine fort bonne, quoique simple, et tout à fait appropriée à mes goûts. Mlle Marie-Johanna était aux petits soins pour moi, et disait quelquefois en riant : « Il faut bien que je remplume mon hôte, puisqu'il

vient de jeûner en prison. » Espagnole des pieds à la tête, et aimant son pays avec ardeur, cela n'empêchait pas la bonne Marie-Johanna d'être gracieuse et polie, seulement il ne fallait pas devant elle entamer le chapitre de la guerre actuelle. Elle maudissait ceux qui l'avaient suscitée et espérait que Dieu aiderait la bonne cause. En attendant, elle faisait contre fortune bon cœur, mais elle n'en pensait pas moins. Le colonel qui était un honnête Flamand, déjà fort âgé, prenait les choses beaucoup plus tranquillement et n'avait pas l'air de s'occuper autrement de politique. J'étais au mieux avec lui, et il disait volontiers qu'il avait un enfant de plus à la maison. J'eus l'occasion plus tard de lui prouver qu'il ne se trompait pas, en rendant service à un de ses amis dans une occasion difficile et où il allait pour celui-ci d'une longue prison à Séville, sinon de la vie. Ce n'est pas la seule fois que les officiers français vinrent au secours de leurs hôtes espagnols et adoucirent par leur entremise les rigueurs de l'état de guerre. Il arriva même assez souvent que des jeunes gens évidemment compromis, soit par leurs accointances avec les Guérillas, soit parce qu'ils en faisaient eux-mêmes partie, furent sauvés d'une mort certaine par les liaisons de leurs familles avec leurs ennemis du moment. On peut penser ce qu'on voudra de ces actes de générosité, mais ils contribuaient à rapprocher plus qu'on ne pense ce qu'il y avait d'honnête dans les deux nations.

Je ne sais ce qui se passait dans les autres parties de l'Espagne, mais il est constant qu'aux lieux où je me trouvais, et en dépit de la haine prononcée qu'on avait contre nous, on entendait les *signoritas* dire entre elles, lorsqu'elles parlaient de ces diables de Français : « Celui que nous avons chez nous est un excellent homme, *es un angel.* » Il est possible que ce sentiment de préférence ne fût pas uniquement fondé sur les qualités morales de l'individu ainsi magnifié et que des motifs moins avouables entrassent pour quelque chose dans cette appréciation des dames; mais cette appréciation était par-

tagée par leurs parents. J'ai eu cent occasions de faire cette remarque, ainsi que mes camarades, et les choses en étaient au point que, si un officier n'était pas bien avec ses hôtes, sa réputation de *savoir-vivre* en souffrait parmi nous, à moins qu'il ne fût démontré qu'il avait affaire à des butors.

Je vis qu'il était difficile, lorsqu'on portait un cœur d'homme, de n'être pas touché de l'union bienveillante que présentait l'intérieur des maisons espagnoles. Là, le frère était véritablement un frère, et la sœur une sœur. Le respect pour les vieux parents était universel et se manifestait chaque jour par les attentions les plus délicates, comme par le langage et l'attitude. Rien de faux, rien d'apprêté ne choquait les yeux de l'observateur, et c'était la simple nature dans son expression la plus naïve. Nous étions étonnés et en même temps charmés de ces tableaux de bonheur intime, nous qui, roulant d'une extrémité à l'autre de l'Europe, étions depuis si longtemps sevrés des joies de la famille et des émotions sacrées du foyer.

J'étais, quant à moi, plein encore de mes prédilections germaniques, et, pourtant, je ne pouvais nier, d'après ce que je voyais, qu'en fait de vertus domestiques, les Espagnols ne valussent au moins les Allemands. La simplicité et la sincérité dans le *trato,* c'est-à-dire, dans le commerce journalier de la vie, étaient habituels chez les Espagnols et brillaient d'autant plus qu'on s'attendait peu à les trouver chez un peuple formaliste et souvent qualifié de *traître* par ceux qui ne le connaissent pas. Je dois protester ici contre cette odieuse qualification, non seulement parce qu'elle est souverainement injuste, mais aussi pour rechercher ce qui, dans la conduite générale des Espagnols, a pu y donner lieu. Il est maintenant clair pour moi que c'est à leur manière de combattre que se rapporte cette injure. On sait qu'un pays fortement accidenté, comme la Péninsule, est éminemment propre aux embuscades, aux surprises et enfin à tous les artifices de la guerre sertorienne, que nos meilleures troupes ont souvent éprouvé à leurs dépens combien ce genre

de guerre était dangereux et qu'elles se sont souvent indignées d'être tenues en échec par un ennemi qui ne pouvait jamais leur faire tête en rase campagne. De là ce reproche banal que cet ennemi les prenait en *traître,* reproche fondé seulement en ce qu'on les attaquait à l'improviste. Il serait superflu d'en dire plus long là-dessus. Les Espagnols, loin d'être des traîtres, sont, à mon avis, le peuple de l'Europe qui fait le moins de concessions à ses vainqueurs sous le rapport social. Il le supporte tant qu'il ne peut s'en affranchir, mais il ne le flatte jamais et ne dissimule, ni son ressentiment, ni ses espérances dans les moments les plus difficiles. Honneur à cette ténacité qui a sauvé la Péninsule de nos jours, et qui mérite le respect de tout ce qui aime la vertu, chez quelque nation qu'elle se manifeste!

Je me suis laissé aller au plaisir de rappeler le bonheur réel que me donnaient ces premiers moments de liberté, après vingt-deux mois de prison, et l'impression que fit sur moi le séjour de San Lucar, et j'oublie un épisode intéressant de cette époque. Il s'agit de la venue à la côte du ponton *la Vieille-Castille,* à bord duquel j'avais été détenu et qui se décida à couper ses câbles un beau soir, par un fort vent de l'Ouest, opération qui rendit à nos drapeaux près de neuf cents hommes, la plupart officiers. Ce coup de main, entrepris selon la marche que j'avais indiquée dans le temps, réussit à souhait et on ne perdit qu'une trentaine de prisonniers, encore cette perte fut-elle due à la précipitation inconsidérée des victimes, trop pressées de se voir à terre, et dont la plupart furent noyées avant d'avoir pu atteindre le sable. Le reste fut retiré de l'eau par le secours des embarcations apportées de Sainte-Marie et armées tant par les pontonniers que par les marins de la Garde.

Je me trouvais, la veille de l'événement, à Xérès, où j'avais été voir un de mes compagnons d'infortune qui y était commissaire des guerres et avec lequel j'avais eu de fréquents entretiens durant notre captivité. Ce personnage, fort connu

depuis, sous le nom de Williams, était remarquable à plusieurs égards, et il était difficile qu'il passât inaperçu. Il joignait à beaucoup de résolution un esprit cultivé et des manières engageantes. Bien qu'il fût estropié d'une main, on le regardait comme un homme entreprenant, et capable de mener à bonne fin une opération décisive. C'est par cette raison qu'il partageait avec moi l'espèce de réprobation qui s'attachait, sur les pontons, à tout ce qui paraissait décidé à se tirer *per fas* et *nefas* des mains des Espagnols. Cette communauté de sentiments nous rapprocha et donna lieu, par la suite, à notre liaison.

Dès que je me fus sauvé, il ne supporta pas longtemps la prison et se sauva lui-même, avec quelques hommes de bonne volonté, d'un ponton de soldats dans lequel on l'avait relégué par punition. Son vrai nom était Le Breton des Chapelles. Il passait pour un des meilleurs joueurs d'échecs connus. Il était d'ailleurs bon compagnon et nous trouvions chez lui un accueil cordial avec bonne compagnie.

Après un joyeux dîner que nous venions de finir, je vis le temps se mal disposer et je m'écriai tout à coup « qu'assurément il y aurait du nouveau le lendemain, qu'il n'était pas possible que quelqu'un des pontons ne saisît cette bonne occasion de venir à la côte ». Je montai immédiatement, malgré tout ce qu'on pût me dire, et piquai vers Sainte-Marie, où j'arrivai à onze heures du soir.

A peine le jour se fit-il que l'on vit la *Vieille-Castille* échouée à demi-portée de canon de l'embouchure du rio San Pedro.

Cette intuition que j'avais eue si à propos me permit d'arriver de suite sur le lieu de l'échouage, mais déjà quelques prisonniers impatients étaient venus à la nage demander des secours et avaient communiqué.

Le sauvetage fut facile et organisé en un clin d'œil. Les hommes furent mis à terre jusqu'au dernier par les pontonniers et les marins, et il ne périt que quelques malheureux

qui, en voyant la terre si près, crurent pouvoir l'atteindre seuls. C'est là que j'ai eu le plaisir de tendre la main à plusieurs de ceux qui m'avaient si aveuglément critiqué dans le temps et de les tirer de l'eau pour toute vengeance. Il fallait voir leur jubilation et leurs exclamations involontaires! C'était une scène touchante assurément, mais qui ne laissait pas d'être burlesque.

Nous apprîmes plus tard comment les choses s'étaient passées, et comme quoi on s'était presque battu à bord au moment de couper les câbles, les uns voulant et les autres ne voulant pas en venir à cette extrémité. Enfin les fous, comme on les appelait, l'avaient heureusement emporté sur les sages, et tout le monde était libre désormais. Quelle leçon pour les esprits trop rassis, qui ne veulent pas comprendre qu'il y a, dans la vie militaire surtout, des moments où il faut jeter la prudence par-dessus le bord.

On ne savait que faire au 1er corps de ce flot d'officiers tombés du ciel, et on les achemina sur-le-champ vers la France. Je recouvrai là quelques marins que j'adjoignis à ma compagnie, après qu'ils eurent mis le feu à la *Vieille-Castille,* dont la présence à la côte ne pouvait qu'attirer l'ennemi, sans aucun fruit pour nous.

A quelque temps de là, et pour en finir avec les pontons, l'*Argonaute*, sur lequel il y avait près de 1 200 prisonniers, imita ce qu'avait fait la *Vieille-Castille* et vint également à la côte, mais il eut le malheur d'échouer fort loin du rivage par une brise modérée, qui permit aux chaloupes canonnières de le cribler de boulets, et par suite de l'incendier avec des obus. Nous en tirâmes néanmoins plus de 600 soldats sains et saufs, et parmi eux mon domestique polonais dont j'avais été violemment séparé depuis Rota. Les matelots qui le reconnurent lui crièrent de se jeter à la mer; ce qu'il fit sans délibérer, car déjà le bateau brûlait et on ne pouvait plus s'en approcher. Le soir même, il fut réintégré dans ses fonctions, comme si

de rien n'en était. Il nous semblait à l'un et à l'autre, en reprenant notre ancienne vie, que notre prison n'avait été qu'un cauchemar, et nous l'eûmes bientôt oubliée.

Je ne résistai cependant pas au plaisir de retourner à Rota et à reparaître bien monté sur le même terrain où l'on nous avait enlevé nos chevaux et nos armes vingt-deux mois auparavant. Mon arrivée fit sensation, car en ma qualité d'interprète forcé, comme je l'avais été tout le temps de ma prison, j'étais connu de beaucoup de monde. On vint à moi en conséquence avec moins d'empressement que de crainte, mais je dis au seigneur Alcade que je ne me rappelais pas être venu dans son port, et que ce qui était passé était bien passé. Alors on se rassura.

Je me conduisis en conséquence de ce principe plus tard, lorsque les événements m'eurent conduit avec mon détachement à tenir garnison à Rota, comme cela arriva peu de temps après. Il en fut de même pour mes marins, dont la plupart, comme je l'ai déjà fait entendre, avaient de nombreuses liaisons en ville parmi les pêcheurs et autres gens de même farine. Je revis là mon docteur Gallego déjà converti et devenu une espèce d'*afrancezado* depuis que nous étions évidemment les plus forts. Ce véritable Andalou avait passé d'un extrême à l'autre et était enthousiaste du roi Joseph. A la bonne heure! Il ne tarissait pas sur ce chapitre, et on pense bien que je le laissai dire tout ce qu'il voulut. Au surplus, la douceur du nouveau souverain, la marche rapide en Andalousie et la protection visible qu'il accordait aux Espagnols, lui avaient effectivement gagné beaucoup de cœurs. Malheureusement il était court en *deniers,* et son auguste Frère, qui ne lui épargnait ni les bons conseils, ni les remontrances, ne lui donnait pas avec la même libéralité les *moyens sonnants* nécessaires pour soutenir sa dignité. Fidèle au principe que la guerre doit nourrir la guerre, l'empereur Napoléon n'entendait pas que la France dépensât, en même temps, ses trésors et ses soldats pour dorer les trônes de ses frères, et, sous ce rapport, il était, comme on

le disait dans notre armée, *dur à la détente*. Nous nous ressentions, nous autres prisonniers évadés, de cette pénurie royale, et quoique fort bien accueillis par Sa Majesé catholique, nous n'en eûmes que des compliments. Joseph était bien entouré. Nous eûmes l'honneur de lui être présentés à Xérès, et il nous accueillit cordialement. Je trouvai près de lui, entre autres Français de marque, M. de Clermont-Tonnerre, qui figurait, comme colonel, dans la maison militaire du Roi. C'est le même qui fut depuis ministre de la Marine et successivement de la Guerre, en France, sous la Restauration.

Cependant tout se régularisait au 1er corps, et on se préparait à attaquer le Trocadéro. D'autre part, le régiment de marins cantonnés à San Lucar rassemblait les moyens nécessaires pour transformer les barques côtières du pays en chaloupes canonnières. On fondait des ateliers, et tout s'animait à vue d'œil, sous la direction du colonel de Saizieu et de son brave ingénieur Masquelez. En peu de temps, on rassembla plus de cinquante bâtiments, armés d'une pièce de 24 sur l'avant et de deux obusiers derrière, en outre de plusieurs embarcations légères. On travaillait d'arrache-pied, et avec connaissance de cause, car aux marins proprement dits était joint un bataillon d'ouvriers excellents et portés de la meilleure volonté. Je courus beaucoup, pendant ces préparatifs, de côté et d'autre, et fis de nombreuses connaissances dans le corps d'armée; enfin, je fus envoyé à Rota avec mes hommes et y passai quelques mois. C'est là que je vis Margarita, femme du consul d'Amérique, et alors réputée, à juste titre, une des plus belles personnes de l'Andalousie. Elle habitait une maison riante à l'entrée de la ville et recevait beaucoup. Les officiers français du plus haut rang se faisaient un devoir de fréquenter chez elle et de l'entourer d'hommages. De race française elle-même, elle voyait en eux presque des compatriotes et les accueillait en conséquence.

Je fus quelque temps avant de me décider à suivre le tor-

rent. Elle avait de l'esprit comme quatre et elle était tellement séduisante que plusieurs *beaux* du corps d'armée s'y étaient laissé prendre, sans en être pour cela plus avancés. Mariée de bonne heure à un oncle fort âgé et qui eût pu être son grand-père, Margarita n'en menait pas moins une vie régulière et exempte de tout reproche. Seulement elle se laissait volontiers aller à la gaieté de ses vingt ans et ne faisait pas mystère de ses prédilections pour les hommes aimables et distingués qui foisonnaient autour d'elle. Pourtant on ne lui connaissait aucun goût particulier, et ce n'est qu'en général qu'elle paraissait sensible au mérite de son entourage. Lorsqu'on se rendait chez elle, on la trouvait constamment avec sa mère ou sa cousine, jeune fille fort jolie, mais insignifiante, et on voyait rarement son vieil époux. Les portraits de Monroë et de Maddison et de quelques autres présidents des États-Unis, pendus à la muraille, étaient les seuls gardiens du lieu, et il n'en fallait réellement pas d'autres selon la chronique.

On m'avait logé chez un vieil *escrivano*, assez pauvre homme, mais dont je ne voyais guère la face, aimant mieux avoir affaire à sa famille qu'à lui. Je causais souvent avec sa femme et sa grande fille, qui n'était point remarquable par ses agréments, mais qui était ce qu'on appelle chez nous une bonne pâte. Ces dames me faisaient force compliments sur la beauté de ma troupe, lorsque j'en passais la revue, le dimanche, au sortir de la messe. En cela, au reste, elles n'étaient que l'écho de tout le peuple féminin de Rota, et c'était parmi les fillettes de *medio pelo* à qui aurait un *querido* parmi les marins de la Garde, qui, récemment habillés à neuf et parfaitement équipés, étaient d'un aspect, en effet, irrésistible.

C'est en causant sur ce chapitre que j'appris combien Margarita était étonnée que le commandant de cette belle troupe ne se fût pas présenté chez elle. Je m'y rendis donc un beau jour, et j'y fus accueilli de telle sorte que bientôt je n'en sortis plus. Il va sans dire que je fus immédiatement sous le

charme, mais plus j'avançais dans cette intimité dangereuse, plus je me montrais circonspect. J'avais cependant de fréquentes conversations avec la dame, et je découvrais chaque jour combien elle avait au fond de solidité dans le caractère et de ressources dans l'esprit.

C'était réellement une femme à part, et ses avantages physiques n'étaient rien auprès des qualités viriles qu'elle montrait de temps à autre, lorsqu'on traitait quelque sujet relevé. Il fallait voir avec quelle lucidité elle envisageait les événements et avec quel sang-froid elle appréciait sa position personnelle! Je doute qu'on puisse jamais montrer plus de désintéressement et de délicatesse. Elle ne s'abusait point sur les avantages dont elle jouissait, et savait qu'ils étaient aussi précaires que brillants. Elle n'avait aucune fortune personnelle et dépendait entièrement, ainsi que sa mère, de son vieil époux. « Il m'a prise, disait-elle, par amitié et pour me faire un sort; j'en suis infiniment reconnaissante et ne dois rien demander de plus. Peut-être s'occupera-t-il d'assurer mon existence après lui, mais j'aimerais mieux mourir tout de suite que de lui dire un mot là-dessus. » En vain sa mère la tourmentait pour qu'elle abordât cette matière; sa réponse était toujours un *non* formel, et la vieille dame avait fini par ne plus insister. Le mari, comme tous les vieillards, parlait sans cesse de faire son testament et ne le faisait jamais. Du reste, il était vert encore, autant qu'on peut l'être à près de quatre-vingts ans. Je me souviens d'avoir moi-même traité cette affaire avec elle, à la prière de sa mère, sans avoir pu ébranler sa détermination. Je l'admirais sincèrement, mais je la plaignais, car les suites de son abnégation étaient faciles à prévoir.

On me croyait très heureux, car j'étais évidemment favorisé, et peu de personnes se doutaient des sujets que nous traitions durant nos longues conversations. Elle m'accordait, sans doute, des marques de prédilection très flatteuses, mais elle me les accordait ouvertement et sans le moindre souci de ce qu'on

en pourrait penser. Il était impossible que je ne répondisse pas de tout cœur à ses attentions et que je ne fusse pas entraîné par un pareil caractère; mais jamais il ne me vint à l'idée d'exposer une liaison aussi douce qu'elle était pure à une catastrophe par des empressements inconsidérés. Ceux qui jugeaient Margarita légèrement ne la connaissaient pas, et la plupart ne valaient pas la peine d'être détrompés. Mais le gros du public lui rendait plus de justice, et quand commencèrent pour elle les épreuves de l'adversité, elle trouva parmi ses compatriotes toutes les consolations auxquelles donne droit une conduite sans reproche.

J'allais souvent à Xérès voir l'ordonnateur Denniée, qui m'avait fort accueilli à ma sortie de prison, et je gîtais chez l'ami des Chapelles.

J'eus l'occasion de voir là une autre Andalouse fort en renom, et qui, comme Margarita, était d'origine à demi-française. Elle se nommait Catalina et elle était déjà célèbre par sa beauté, lorsque nous entrâmes dans la province. Elle avait en outre beaucoup d'esprit et de manières. Je cultivai sa connaissance plus tard, lorsqu'elle fut devenue Mme D..., et je ne m'étonnai pas, quand je fus admis dans son intimité, qu'elle eût charmé son mari du premier coup. Celui-ci était créole de nos Antilles et assurément de bonne maison. Il servait en qualité de commissaire des guerres et avait reçu, comme presque tous ces messieurs, une éducation distinguée. Il a péri plus tard en Saxe, je crois, et je me suis associé aux regrets de sa veuve, en la retrouvant à Paris, en 1813.

Dans la position où je me trouvais alors, je pouvais mener de front beaucoup de choses, et c'est ce que je faisais effectivement de mon mieux. J'avais maintenant, dans la main, une compagnie de matelots excellente et fort bien équipée. Je ne tardai pas à les faire participer à la course qu'on organisait à la pointe de Chipiona, course assez fructueuse dans le principe, puisque nous réussîmes à faire entrer dans le Guadalquivir une

douzaine de bâtiments marchands ennemis en peu de temps. La plupart de ces navires étaient chargés d'équipements pour l'armée anglaise et d'orge. Dans le nombre il s'en trouva un qui venait de Terre-Neuve et qui avait une cargaison de morues. C'est le seul dont la répartition immédiate fut faite par l'ordre du Maréchal; il nous valut quelque argent.

Je touchai, pour mon compte, environ 10 000 francs, et comme cette aubaine m'arriva dans un moment où on ne payait pas les officiers régulièrement, il ne fut bruit dans le corps d'armée que de mon bonheur. Étonné moi-même de me voir si riche, je déclarai à mes nombreuses connaissances que je ne demandais pas mieux que de prêter à ceux qui avaient besoin. Personne ne fut sourd à cette offre cordiale et en un instant ma somme fut dispersée à droite et à gauche. Ce n'est pas là l'extraordinaire; mais ce que je ne puis m'empêcher de faire remarquer, c'est que cet argent, si légèrement avancé, me rentra plus tard, sans qu'il y manquât un centime.

Ceci soit dit à la louange des officiers d'alors et à celle de leurs familles, car, quelques uns de mes débiteurs ayant été tués, leurs parents n'en acquittèrent pas moins leurs billets, et je fus bien étonné de trouver, chez mon père, des valeurs sur lesquelles je ne comptais plus. Il arriva même que, parmi les emprunteurs, il se trouva un jeune homme adonné au jeu, dont je ne connaissais nullement les allures, mais dont tous les officiers de son régiment craignaient l'inexactitude et que par cette raison ils surveillèrent. C'est par l'adjudant-major de ce corps que je reçus en Saxe les 2 ou 300 francs que je lui avais avancés. Je rapporte cette circonstance, minime en elle-même, mais caractéristique, parce qu'elle montre quel esprit régnait en ce temps-là dans nos troupes et à quel point on y avait soin de l'honneur du numéro.

L'armée française, qu'on a systématiquement dénigrée durant une assez longue période, était, en effet, beaucoup plus morale que ses détracteurs n'étaient capables de le comprendre. A part

quelques exemples de rapine peu communs, et d'autant plus remarqués qu'ils étaient plus rares, il y régnait un esprit de droiture et de loyauté à peu près universel. C'était surtout parmi les capitaines qu'on trouvait, à côté d'une grande expérience de la guerre, une fermeté de principes tout à fait recommandable et une véritable affection pour leurs soldats.

La fièvre de l'avancement, si intense dans quelques états-majors, semblait respecter ces simples épaulettes, et le devoir passait encore, parmi ces organisations vigoureuses, avant l'ambition. Je suis fier de rendre justice à ces vertus ignorées et, plus tard, méconnues, parce qu'elles étaient réelles et que j'ai eu cent occasions de les admirer.

Je me rappelle une conversation sur ce sujet, qui avait lieu à Puerto Real, au commencement du siège, entre quelques officiers d'élite, et où un d'eux nous frappa beaucoup par ses appréciations. Il disait à un de ses camarades qui croyait avoir à se plaindre d'un passe-droit, mais qui n'avait pas voulu réclamer, et qui s'écriait en riant : « En attendant, je reste là et ne serai jamais sur les tables de marbre. — Combien tu t'abuses, mon cher, penses-tu que, parce que tu restes dans un rang subalterne, tu n'as pas ta part de gloire? Ce ne sont pas les panaches brillants, ni les épaulettes plus ou moins étoilées qui assignent à un soldat sa véritable place dans l'estime des hommes, ni qui tiennent uni le faisceau militaire. Ce sont, au contraire, ceux qui, comme toi, portent le poids du jour sans rien dire, qui ne reculent devant aucune fatigue obscure, et qui, toujours prêts à se sacrifier en silence, savent mourir sans éclat, qui sont l'honneur d'une armée et le rempart le plus sûr de leur pays. » J'aurais volontiers embrassé ce brave capitaine qui prêchait si bien l'abnégation et qui la pratiquait lui-même. Il appartenait à l'artillerie. Eh bien! de pareils caractères n'étaient point rares, au temps dont je parle, et fasse le Ciel qu'on ne les trouve pas romanesques de nos jours!

Qu'on me pardonne ces digressions involontaires; j'écris bien

plus pour communiquer mes impressions que pour rapporter les événements et m'attache davantage à faire connaître, à chaque moment de ma carrière, le cours des choses sous le rapport moral que sous le rapport matériel. Ainsi qu'on en prenne son parti et revenons à Rota.

A Rota, où je tenais garnison avant d'être appelé à San Lucar, à Chipiona, et successivement au camp devant l'île de Léon, j'étais constamment en l'air et prêt à tout. Je n'avais point d'officiers avec moi, et je fus obligé de m'en adjoindre deux ou trois qui provenaient de l'escadre Rosily.

Un d'entre eux était remarquable par sa bonne éducation et la rondeur de ses manières. Il était créole de l'Ile de France et ne me resta pas longtemps. J'avais aussi un Toulonnais provenant des maîtres et assez bon marin, mais au-dessous évidemment des autres.

Nous poursuivions nos travaux à San Lucar, comme je l'ai dit, et la flottille avançant toujours finit par arriver au point où on en pouvait disposer. Restait la grande opération du passage. Il fallait, pour l'amener à Sainte-Marie et successivement au Trocadéro, dont nous venions de nous emparer, doubler la pointe de Chipiona et traverser ensuite la rade jusqu'à Sainte-Marie. C'est ce que nous exécutâmes avec bonheur. Réunis la veille dans le fleuve, nous naviguâmes de nuit autour de la pointe et gagnâmes Rota sans peine avec la petite brise de terre. Arrivés là, non sans avoir laissé, chemin faisant, quelques-unes de nos barques qui, pour avoir serré la terre de trop près, s'étaient mises au plein (1), nous nous trouvâmes ralliés en vingt-quatre heures; mais la plus grande difficulté restait à vaincre.

Nous avions à traverser 4 ou 5 milles de mer, dont l'ennemi était maître, et son opposition était inévitable. Nous l'entreprîmes avec résolution, favorisés par un vent modéré, le sur-

(1) Échouées.

lendemain vers deux heures de l'après-midi. Je commandais l'avant-garde sous les ordres du colonel de Saizieu et le major Picard l'arrière-garde.

Je me tenais dans une embarcation légère par le travers de la canonnière chef de file, et nous ne manquâmes pas d'être attaqués, comme nous nous y attendions, par la flottille ennemie. Elle venait vers nous sur le largue, en ligne de front et en faisant grand feu. Nous ne pouvions riposter, parce que nos barques ne battaient que par l'avant. Il put donc nous approcher de très près; mais quand il fut sur nous et qu'il voulut faire vent arrière, afin de nous poursuivre, nous lui envoyâmes une grêle de balles qui lui tua du monde et parut le déconcerter. Cependant nous ne nous étions point dérangés de notre route d'un seul degré et nous arrivâmes à Sainte-Marie, haut la main, sans aucune avarie apparente. Les voiles de plusieurs canonnières étaient néanmoins percées par les boulets et aussi les coques de quelques-unes; mais nous avions, somme toute, perdu peu de monde.

Ce petit combat fut un spectacle pour notre armée qui bordait le côté de la baie le long duquel nous filions. Les Maréchaux vinrent eux-mêmes au quai recevoir le colonel et le complimenter. Comme ils paraissaient, la première barque de mon avant-garde coulait presque à leurs pieds; malgré que mes marins eussent bouché les trous avec leurs vestes, ils ne purent empêcher l'eau de s'introduire, mais on la releva facilement le lendemain.

Je fus invité ainsi que le major Picard à accompagner M. de Saizieu à dîner chez le duc de Dalmatie (1), honneur assez rare pour qu'on le remarquât. Je fus traité là avec une bonté particulière et en vieille connaissance; ce qui me flatta beaucoup. C'est, qu'outre que le Maréchal n'était pas prodigue de ces sortes de faveurs, je l'aimais véritablement, et un mot de lui

(1) Maréchal Soult.

m'eût fait voler vers n'importe quel péril. D'ailleurs la bienveillance qu'il me montrait me donnait une considération personnelle, dont j'ai toujours été plus jaloux que de l'avancement. Bien que simple capitaine, j'appartenais à la Garde impériale, et je me trouvais naturellement, par cette raison, un peu plus en vue que les autres officiers de mon grade. J'étais d'ailleurs seul de cette arme en Andalousie; ce qui me classait à part.

Je m'arrangeais fort bien avec le colonel de Saizieu, mon ancien camarade, et avec son major Picard. Nous nous étions amatelotés avec une grande cordialité, et je puis dire que j'obéissais, non seulement par position, mais encore avec empressement à leurs ordres. Nous passâmes plusieurs mois ensemble, tantôt au camp devant le Trocadéro, tantôt à Puerto Real où le colonel tenait un grand état, car il était fort généreux. Je faisais de temps à autre des excursions à San Lucar et à Rota, car j'avais des amis sincères parmi les Espagnols, et j'étais bien accueilli partout. Il est vrai qu'il fallait arriver, et que le trajet d'un lieu à l'autre n'était pas toujours sans danger. Comme je partais ordinairement le soir avec mon domestique polonais, je pouvais bien faire quelque mauvaise rencontre; car les guérilleros espagnols étaient partout et se faufilaient facilement entre nos garnisons, comme entre nos colonnes. Un de nos amis, le commissaire des guerres de Castellan, éprouva, un jour, près de Xérès, combien il était dangereux quelquefois de faire une promenade à cheval après dîner. Il fut arrêté non loin de la ville par une *partida*. Il montait heureusement une bête vigoureuse, et il s'en tira le pistolet au poing, sans autre avarie qu'un double trou fait à sa redingote par la décharge des assaillants. C'était un Breton, très bon cavalier et très brave. Sans sa présence d'esprit, il y restait, et il lui en eût coûté cher pour avoir pris ses aises, comme on le faisait en Allemagne.

Le siège avançait peu, bien qu'on eût fait fondre à Séville des

mortiers dits à la Villantroy, et qui devaient, disait-on, chasser des bombes de douze pouces jusque sur Cadix. Malheureusement ces formidables machines ne répondirent pas aux espérances qu'elles avaient fait concevoir. Les bombes arrivaient, mais on avait été obligé de les remplir de plomb, pour les rendre plus pesantes. Je n'ai jamais bien su comment finit cet essai, ayant quitté l'armée avant la levée du siège. Mais ce n'était point avec de pareils moyens qu'on pouvait espérer réduire une place telle que Cadix.

C'est ici le lieu de parler d'un projet que nous avions enfanté dans nos causeries du soir, à Puerto Real, et qui, certes, valait la peine d'être médité. Je vais l'exposer sans aucune prétention, comme il fut conçu, et les marins le jugeront.

Cadix, en ce moment occupé par une forte garnison, mi-partie d'Anglais et d'Espagnols, avait en outre sur sa rade une escadre mi-partie, mais dont cinq ou six vaisseaux anglais faisaient le fond. Les frégates et les bâtiments légers abondaient, et une nombreuse flottille de canonnières et de bombardes complétait les moyens de défense.

L'attaque du pont de Suazo et surtout celle de la coupure de San Fernando étaient extrêmement difficiles, sinon impossibles, tant que l'ennemi serait maître de la mer. C'était évident, et on ne pouvait ni affamer la place, ni compter sur un coup de main de notre armée pour s'en rendre maître. Nous admettions ces données, parce qu'elles étaient positives et irrécusables. Restait la ressource d'une tentative inopinée faite par mer et qui n'était point du tout irréalisable. Nous savions que les remparts de la ville n'étaient pas armés et qu'aucun canon ne battait le mouillage. Toutes ces circonstances bien pesées, voici ce que nous proposâmes. Il existait à Toulon une flotte de vingt vaisseaux, dont on pouvait détacher aisément une escadre de neuf, à bord de chacun desquels on embarquerait un bataillon de ligne; total : quatre mille hommes d'infanterie. Cette escadre se porterait en dehors du détroit à la suite du premier coup de

vent de Nord-Ouest qui éloignerait l'ennemi de la côte, et reviendrait sur Cadix avec un bon vent. Elle entrerait en baie sans tergiverser, et chacun de ses vaisseaux aborderait un vaisseau anglais bord à bord. Si l'abordage réussissait, comme c'était infiniment probable, l'infanterie serait à l'instant mise à terre, au cœur de la place, et une attaque simultanée de notre armée achèverait, peut-être, l'opération.

Nous ne nous dissimulions ni les dangers, ni les difficultés de l'entreprise. Elle pouvait manquer sans aucun doute, mais aussi elle pouvait réussir par sa hardiesse même, et le résultat eût été immense. Il va sans dire que nous demandions à marcher les premiers si on adoptait notre plan, et que jamais on se fût aventuré de meilleur cœur. Nous voyions là un moyen de relever notre marine aux yeux du pays et de l'armée.

On pensera ce qu'on voudra de ce projet en lui-même, mais il n'était point du tout insensé. Il fut dédaigné à Paris, ou au moins peu accueilli, car on ne répondit jamais, que je sache, du Ministère au brave colonel. Il faut dire qu'on avait à cette époque des plans généraux, que, peut-être, un détachement de l'escadre de Toulon eût contrariés; mais on perdait de vue que c'est par des coups hardis et répétés qu'on aguerrit les armées, et qu'on arrive à faire voir aux vaisseaux, comme aux régiments, toute leur valeur.

On ne peut pas assez déplorer le mauvais effet que produisait sur la flotte la circonspection imposée aux commandants des diverses expéditions qui eurent lieu vers le temps dont nous parlons. En général les instructions ministérielles prescrivaient d'éviter les engagements, et on savait bon gré à un amiral de ramener son escadre tout entière en la dérobant à l'ennemi. C'est au point que le nom d'*escadre invisible* donné à une de nos divisions devint pour son chef un titre à l'avancement. Il est possible que les circonstances exigeassent une certaine réserve, et que nos faibles ressources navales nous fissent la loi, mais ce système avait par ailleurs des inconvénients si

manifestes qu'on ne comprend guère comment un homme tel que Napoléon put l'adopter. Outre l'aveu d'une infériorité absolue que ce système impliquait, il favorisait tellement la nonchalance et la couardise, qu'on a vu sous ce règne mémorable des hommes, connus par l'une ou l'autre de ces infirmités, n'en pas moins conserver pendant de longues années des commandements importants. C'était pitoyable, autant que funeste. Que Dieu pardonne à ceux qui inspirèrent au grand Empereur une pareille marche, mais le pays ne saurait leur pardonner!

CHAPITRE XV

RETOUR EN FRANCE

Séville. — Maître Royon. — L'éducation moderne. — Le *moral*. — Les caractères s'effacent de jour en jour. — Mariage de Napoléon. — Nos affaires n'avancent guère. — Le maréchal Victor. — Rappel en France. — Séville. — Notre convoi. — L'arrière-garde. — Le bivouac d'alerte. — Illescas. — Madrid. — Le défilé de Pancorbo et Mina. — Pas de traînards. — Je baise la terre de France. — J'ai perdu les illusions du jeune âge, mais je suis prêt à tout entreprendre.

Je ne m'occupe pas, comme on voit, de suivre, pas à pas, les incidents du siège, ni ce qui arriva à cette époque à nos divers corps d'armée. Je ne puis passer sous silence la bataille d'Albuera, à la suite de laquelle chacun reprit ses quartiers.

Je me rendis à Séville peu après, en compagnie de mon ami Masquelez du génie. C'est là que je fis plus ample connaissance avec l'état-major du maréchal Soult. Nous trouvâmes auprès de lui un autre ingénieur de la marine qui avait nom Royon. Ce dernier était une sorte de bel esprit, faisait des vers au besoin et avait des prétentions en conséquence. Il était neveu d'un homme de lettres plus connu par sa parenté avec Fréron que par ses ouvrages, quoiqu'il en eût produit d'estimables. Comme, malgré ses ridicules, maître Royon était fort amusant, nous le fréquentions beaucoup pendant la huitaine que nous passâmes à Séville.

Je revis là Nathan le Tanneur et en fus reçu avec cordialité. Cet Anglais, établi dans le pays avant notre arrivée, n'était nullement inquiété par nous et poursuivait ses opérations tranquillement, à ce qu'il paraissait. Il avait un neveu, fort

brave garçon et très alerte, qui, trouvant une de ses compatriotes égrainée dans notre armée, je ne sais comment, où elle était devenue veuve, l'épousa sans balancer. Il faut convenir, à la décharge du susdit, que la jeune femme était charmante. J'ai eu l'honneur de prendre le thé avec elle, peu après qu'elle eut convolé, et je fus enchanté de ses manières, aussi gracieuses que réservées. Ce qu'il y a de plaisant, c'est l'opinion que maître Royon avança en cette circonstance. Il prétendait que le thé était la véritable cause de la tenue des dames anglaises et qu'elles devaient aux préparatifs qu'exige cette boisson une grande partie de leurs grâces. Comme le pauvre garçon n'était pas autrement bien doué sous le rapport de la taille et de la figure, il n'avait guère été à même de pratiquer les dames dans aucun pays, et ce n'était pas avec des bons mots, tirés par les cheveux et qui n'étaient pas toujours orthodoxes, qu'il pouvait se mettre bien avec elles et les ramener à lui, malgré ses désavantages physiques et son ignorance des langues étrangères. Il passait néanmoins pour un garçon d'esprit, mais il manquait de mesure et de véritable savoir-vivre. En somme, il annonçait cette étroitesse d'idées, si commune parmi les jeunes gens qui, façonnés par l'école moderne, et une fois hors des bancs, n'étaient remarquables que par une absence totale de caractère. Plusieurs étaient bien doués et surmontèrent leur défaut d'éducation et devinrent des hommes recommandables ; mais combien restèrent médiocres, toute leur vie, parce qu'on avait négligé de cultiver leur cœur en même temps que leur intelligence.

Je ne sais comment Napoléon, dont le coup d'œil était si sûr et les appréciations si parfaites, qui possédait lui-même les sentiments de famille à un haut degré, et qui était un exemple vivant des vertus domestiques, ne s'aperçut pas de l'altération des mœurs nationales à cette époque et de l'abaissement que ne pouvait manquer de produire le système des lycées. Ceux-ci étaient, en général, livrés à des professeurs

plus jaloux de développer l'instruction de leurs élèves que de leur inspirer des notions justes du bien et du mal, et d'en faire des hommes instruits plus que d'en faire des hommes généreux et dévoués. La philosophie voltairienne, un peu passée de mode dans le monde éclairé, régnait encore dans les établissements scolaires à côté des sciences positives. Elle avait depuis longtemps gagné les provinces et y avait produit ses fruits accoutumés. L'enfance, naturellement portée au bien dans la maison, tombait, dès qu'elle échappait à l'œil maternel, sous des maîtres d'étude mercenaires et, en général, incrédules. De là la mauvaise direction que prenait notre jeunesse et son infériorité relative avec celle des pays où les croyances s'étaient conservées. Elle était toujours généreuse et courageuse, par tempérament; mais on sait que ces qualités ne suffisent pas pour former les hommes et les citoyens. On voyait naître et surgir chaque jour de ces ambitions fougueuses, décidées à avancer, *per fas et nefas*, vers une élévation soudaine et peu justifiée. Les exemples étaient là, disait-on, et on pouvait rester en arrière; lorsqu'on voyait de près les grands du jour, on ne regardait pas sur quelles bases s'étaient échafaudées ces fortunes merveilleuses et de quelle série de sacrifices elles étaient le prix.

Je demande pardon de ces sorties contre la marche que nous commencions à prendre alors et contre l'invasion des idées d'avancement exagéré, qui s'introduisait dans notre armée, jusque-là si dévouée et si exempte de toutes convoitises, hors celle de l'honneur. De plus en plus je reconnaissais combien le peu de soins donnés à l'éducation était regrettable et allait devenir pernicieux à la chose publique. C'est principalement au sein des états-majors que se faisait sentir cette influence délétère, et, malgré l'instruction qu'on y trouvait souvent à un haut degré, les esprits prévoyants ne pouvaient s'empêcher de voir que le *moral* baissait chaque jour. Il se soutenait mieux dans les corps, parce que les corps étaient, en quelque sorte,

une image de la famille; mais, en somme, nous commencions à perdre, et, quoique nous fussions toujours estimables sous plusieurs rapports, nous ne pouvions plus nous comparer pour l'abnégation à ceux qui nous avaient précédés dans la carrière. « Nous ne sommes pas les mêmes hommes, s'écriait un brave officier qui, quoique jeune encore, avait eu le bonheur d'échapper à l'influence des écoles modernes : on nous apprend des formules à satiété et on cultive notre intelligence, avant d'avoir fait de nous des enfants obéissants, religieux et *pleins d'amour pour leurs parents*. On nous demande, dans les examens, des connaissances positives, mais on ne s'informe pas si nous avons la crainte de Dieu, si nous sommes bons fils, amis dévoués et fidèles à notre parole. Comment pourrons-nous égaler nos devanciers, élevés dans d'autres principes? » On ne s'attend guère à trouver dans un camp et parmi des militaires, ordinairement fort tolérants en fait de morale, des sentiments pareils à ceux qu'exprimait l'officier dont je parle; mais sa manière de voir, quoique peu commune, ne semblait point étrange encore, et les défenseurs des maximes nouvelles n'osaient le réfuter, chacun avouant, au fond de l'âme, qu'il avait raison et que le moment de la décadence arrivait à grands pas, si déjà il n'était venu.

Je ne veux pas m'étendre davantage sur ce sujet douloureux. Les événements ne prouvèrent que trop, par la suite, combien les caractères allaient s'effaçant de jour en jour. Le temps des épreuves n'était pas loin, au surplus. Nous verrons plus tard comment elles furent soutenues. En attendant, revenons à Puerto Real.

Le siège continuait, mais sans que nous fissions aucun progrès. Nous connaissions depuis longtemps la paix avec l'Autriche et le mariage de Napoléon avec une archiduchesse à la suite de la victoire de Wagram; mais nous étions si accoutumés aux succès, en ce temps-là, que nous ne fûmes pas surpris d'un pareil dénouement. Beaucoup cependant, parmi

nous, donnèrent de vifs regrets aux malheurs de l'Impératrice Joséphine, si universellement aimée dans l'armée française et qu'on associait si cordialement aux destinées de l'Empereur. Cependant ces destinées semblaient encore dans leur période ascendante, et bientôt cent et un coups de canon tirés par nos batteries nous en apprirent l'heureux complément, en nous annonçant la naissance du roi de Rome.

Nous étions aux prises avec de graves difficultés néanmoins, et nos affaires, loin d'avancer dans la Péninsule, étaient dans un état peu satisfaisant. Bien que nous fussions en force sur plusieurs points, nous avions toujours le Portugal sur nos flancs, et l'armée anglaise trouvait là une base certaine d'opérations. Nos communications n'avaient lieu qu'au moyen de grands mouvements de troupes, et nous voyions se vérifier cette ancienne remarque des Espagnols : « Vous êtes maîtres de la terre que vous avez sous la semelle de vos souliers, mais de l'Espagne, jamais ! »

Cependant nous semblions nous accoutumer facilement à l'Andalousie, dont le climat délicieux nous séduisait, non moins que l'abondance relative dans laquelle nous y vivions. Accoutumés, au siège, à une sorte de service toujours le même, nous avions pris des habitudes en conséquence, et chacun s'était installé, pour ainsi dire, à demeure. Comme il était peu sûr de conduire nos barques par mer au Trocadéro, nous préférâmes leur faire franchir un mille en passant par-dessus une pointe, à force de bras. Cette opération, imitée de celle que Mahomet II fit à Constantinople, nous occupa quelques semaines et réussit complètement. Elle servit d'amusement au corps d'armée.

Je ne parle que pour mémoire du siège de Tarifa, décembre 1811-4 janvier 1812, et de la pointe que firent les Anglais et les Espagnols pour venir attaquer notre droite. Le maréchal Victor se porta au-devant d'eux et les arrêta. Bien que la bataille fût indécise, il put rentrer dans ses lignes, comme si de rien n'était.

Nous occupâmes le Trocadéro pendant cette absence du Maréchal, et M. de Saizieu fut chargé du commandement général. C'était en bonnes mains. Il arriva, pendant une des nuits que nous passâmes là, sous les armes, des nouvelles fort alarmantes. Nous avions, disait-on, été complètement battus, et on assurait avoir vu le corps du Maréchal étendu mort sur le champ de bataille. Tout cela était exagéré. Le Maréchal était rentré paisiblement dans ses lignes, et c'est le corps du général Ruffin qu'on avait pris pour le sien. Ce général avait été effectivement porté par terre et si grièvement blessé qu'il en mourut.

Nous fûmes fort soulagés, lorsque nous apprîmes la vérité, bien que nous regrettions les braves qui avaient succombé dans cette lutte indécise; mais nous reprîmes notre siège, comme à l'ordinaire, ainsi que nos habitudes. Celles-ci étaient devenues à peu près sédentaires. Nous avions planté un enclos considérable en légumes, dont on faisait d'abondantes distributions, et, d'autre part, mes hommes se livraient à la pèche, au moyen d'une *seine* que j'avais achetée exprès. Nous vivions par conséquent assez bien au camp, mais sans grande variété.

C'est au milieu de ce calme momentané que je reçus, au moment où je m'y attendais le moins, l'ordre de rallier Séville, avec mon détachement. On me faisait connaître en même temps que nous étions rappelés en France, dont nous étions absents depuis plus de cinq ans !

Comprenne qui pourra notre joie! Elle fut grande, mais non sans mélange, car ce n'est pas sans regret qu'on peut sortir de l'Andalousie.

Nous nous rendîmes d'abord à San Lucar, en attendant que nous pussions remonter le Guadalquivir; de là nous allâmes à Séville. C'est de là que nous devions prendre notre point de départ pour traverser la Péninsule, du sud au nord, ce qui n'était pas une petite affaire. Je crus bonnement d'abord qu'on allait me laisser maître de ma route, et j'eusse, ainsi que tout mon

monde, préféré de beaucoup ma liberté d'allures au désagrément d'être encadré dans un convoi quelconque. Mais on répondit à mes instances un peu téméraires : « Si vous n'avez pas besoin de convoi, il a besoin de vous. » Je ne fus plus surpris de cette réponse quand je vis le nombre d'officiers, d'employés de toute sorte, la plupart sortant des hôpitaux, que nous devions accompagner. Il y en avait des centaines, sans compter les femmes, les amputés et les convalescents. On savait d'ailleurs qu'il fallait être en nombre pour repousser les Guérillas, devenus très hardis et dont quelques-uns pouvaient mettre en travers de la route des milliers d'hommes. Traverser l'Espagne était devenu une opération militaire, et notre convoi, lorsqu'il fut organisé, ne se composait pas moins de douze cents baïonnettes. Il était commandé par un lieutenant-colonel, qui en avait le détail, mais sous les ordres d'un général qui devait bientôt le rejoindre, et que nous sûmes plus tard être le brave Dombrowski, vieux Polonais de nos guerres d'Italie.

Nous prîmes congé de nos amis de Séville, et j'eus pour ma part à faire une exécution assez désagréable, à la première halte, après que nous eûmes perdu la Giralda de vue. Mes hommes avaient, ainsi que je l'ai déjà fait connaître, beaucoup de *quéridas* au bord de la mer, et dans le nombre plusieurs les avaient suivis jusqu'à ce moment. Mais, arrivés là, une revue sévère du convoi fut passée, et il y eut ordre formel d'évincer toutes les femmes qui n'étaient mariées que devant Dieu. Cette séparation douloureuse, mais prévue, ne souffrit aucune difficulté apparente, et je me félicitai de l'avoir accomplie résolument. Je vis même avec plaisir que les matelots ne s'en félicitaient pas moins que moi. Tous n'en furent pas quittes, ainsi qu'ils l'espéraient, et nous découvrîmes plus tard deux ou trois belles opiniâtres qui avaient suivi leurs amoureux malgré vent et marée, et qui arrivèrent fort bien jusqu'à Paris, où je fis régler leur situation par-devant le magistrat et l'église.

Nous nous acheminâmes assez tard le premier jour, à

cause de l'ordre qu'il fallait mettre avant tout dans le convoi. Il était composé, ainsi que je l'ai dit, de débris de toutes sortes et d'une foule d'officiers isolés, destinés à former en France les cadres de corps nouveaux. Il fut arrêté que j'en ferais alternativement l'avant et l'arrière-garde. Ce dernier poste imposait beaucoup de devoirs et surtout une attention rigoureuse de ne laisser personne en arrière, car il y allait de la liberté au moins, sinon de la vie, pour quiconque se fût attardé sur la route. La consigne à cet égard était sévère et devait être exécutée avec autant de fermeté que d'intelligence. Il fallait, en outre, veiller sans cesse et se garder militairement comme dans une retraite, les Espagnols attaquant d'ordinaire plutôt la queue que la tête des troupes en marche. Comme nous étions en nombre, nous pouvions sans danger braver les Guérillas ordinaires, et nous cheminions assez paisiblement dans le principe. Nous traversâmes la Sierra Morena au cœur de juillet, et à peu près à la même époque où j'avais si malheureusement été pris à Baylen. Je revis ce défilé funeste et donnai un souvenir attristé à ceux de nos infortunés compagnons qui y avaient succombé. Il se trouvait parmi nous peu d'officiers qui eussent assisté à cette cruelle affaire et je fus obligé d'en faire souvent l'historique; ce qui me causait toujours une sorte de dépit.

Enfin nous arrivâmes à Val-de-Peñas. Le vin de cette localité est célèbre dans la Péninsule. C'est un véritable bourgogne délicieux, quoique un peu plus chargé d'alcool que son homonyme. Il est recueilli dans des caves creusées dans le roc, qui sont d'une fraicheur parfaite, et de là transporté, à dos de mulets, dans les autres provinces. On pense bien que nous n'étions pas gens à passer impunément devant ces caves bienheureuses, et que nous nous en donnâmes à cœur joie, pendant la soirée. J'étais d'arrière-garde ce jour-là et j'avais, comme de raison, redoublé la surveillance. Déjà j'avais fait dire plusieurs fois au commandant du convoi que la tête allait

trop vite, et, fatigué de voir que la marche ne se ralentissait pas pour cela, je fus au moment d'aller l'instruire moi-même de la difficulté que j'avais à suivre. Je demandai même mon cheval pendant une courte halte que nous fîmes, mais, heureusement pour moi, je ne cédai point à ce moment d'impatience.

Je réfléchis que je ne devais sous aucun prétexte abandonner mon poste, car tout pouvait arriver d'un moment à l'autre. Que serais-je devenu, si notre queue avait été attaquée pendant mon absence? Cette réflexion me sauva d'une imprudence, et je continuai à ronger mon frein, jusqu'à ce que nous prissions position pour la nuit. Il faut dire que nous logions d'ordinaire dans les bourgades que nous traversions, et qu'une fois arrivé, chacun s'établissait dans les maisons, comme il pouvait. Je ne voulus point suivre cette marche et, dès le premier jour, je résolus de bivouaquer constamment au milieu de ma troupe. Le soir venu, et la position que nous devions occuper reconnue, nous nous installions, mon brave médecin Bouret — un de mes camarades d'évasion — et moi, au moyen de l'appareil de nos chevaux, sur la terre, où nous dormions de tout cœur, sans avoir jamais la puce à l'oreille pour les heures de départ ni pour aucune surprise qui pourrait arriver durant la nuit. Je n'ai eu qu'à m'applaudir de ma résolution, et je lui ai dû probablement l'avantage d'avoir marché sans avoir été un seul jour malade, depuis Séville jusqu'à la Bidassoa.

La coutume que j'avais prise était d'ailleurs fort commode pour tout le monde, car on savait où trouver, en cas d'alerte, une troupe tout assemblée sous la main et qui couchait sur ses fusils; or ceci était précieux en Espagne, en ce temps-là. Il ne faut pas croire que nous fussions bien à plaindre au bivouac, dans cette chaude saison de l'année, pourvus de bons vivres et visités d'ordinaire, le soir, par les aimables compagnons du convoi. Je trouvais, quant à moi, cette vie assez douce. Je la préférais de beaucoup à celle que l'on menait dans les villes,

et, à part quelques agréments qu'on pouvait, par occasion, trouver dans celles-ci, la tranquillité d'esprit et la sûreté comparative dont on jouissait en plein air rendaient notre situation préférable, sans compter qu'étant toujours prêts à combattre, nous offrions en tout temps à nos compatriotes un point de ralliement assuré.

Nous arrivâmes ainsi sans encombre jusqu'à Illescas, mais là nous fûmes arrêtés par la bande *del Medico*, partisan célèbre et qui comptait près de quatre mille hommes, dont un tiers en cavalerie bien montée et équipée. Contre la tactique de ses pareils, El Medico nous attendait en bataille et se croyait assez fort pour nous attaquer dans les règles. Nous prîmes position à la gauche de la route, dès que nous eûmes reconnu de quoi il s'agissait, et, faisant filer toujours le convoi, nous nous préparâmes à le soutenir par échelons. Je formais le dernier et tenais, par conséquent, l'extrême gauche. Couvert de tirailleurs, je restai serré en masse, avec mes cent marins et cent grenadiers français de la Garde du roi Joseph, qui nous accompagnaient depuis le départ pour regagner Madrid. J'adossai mes deux pelotons l'un à l'autre et, faisant faire volte-face au second, je formai une masse compacte qui, conservant l'arme au bras, en imposait à l'ennemi. Ce n'était pas sans raison que je m'étais ainsi placé, en attendant que le moment fût venu de m'ébranler pour suivre le convoi. On avait replié les tirailleurs et je demeurais à découvert en face de la cavalerie, qui tourna à plusieurs reprises autour de moi, sans toutefois oser me charger. J'avais été joint dans l'intervalle par un de mes officiers supérieurs qui rentrait en France avec nous et que j'avais particulièrement connu au 1er corps, où il commandait le 24e régiment de ligne. C'était le colonel Jeannin, depuis lieutenant général. Il m'aborda avec beaucoup de politesse et me dit en souriant : « Je viens vous servir d'aide de camp. — C'est bien de l'honneur pour moi, m'écriai-je; mais, comme ceci n'est pas précisément mon métier, je vous prie,

mon brave colonel, de prendre le commandement. — Mais il n'y a rien à faire, répondit-il ; le convoi entre dans Illescas et est bientôt à l'abri, seulement nous aurons à prendre garde à la retraite. Je vous trouve fort bien établi, et si la cavalerie en veut tâter, nous l'attendrons jusque sur nos baïonnettes. » Cela dit, nous continuâmes à l'observer, mais elle ne jugea pas à propos de s'abandonner franchement, voyant que le convoi était en sûreté et ne se souciant point apparemment d'entreprendre une attaque dans laquelle elle n'avait à gagner que des coups de fusil. Pendant que ceci se passait, le colonel m'apprit que les fantassins du Medico avaient été facilement mis en déroute par notre escorte et que l'affaire n'avait pas été douteuse un seul instant. Il convenait, néanmoins, que si l'attaque eût eu lieu dans un défilé, il eût pu en être autrement, car l'ennemi était en force.

Le lendemain, nous arrivions à Madrid. Nous trouvâmes là un état-major considérable et la foule administrative qui l'accompagne d'ordinaire, puis tout le mouvement d'une capitale. Je ne pus voir mon ancien hôte, il était mort et enterré depuis longtemps.

Accueilli par la Garde du roi Joseph qui nous donna à dîner en arrivant, je dus répondre à beaucoup de politesses militaires qui prirent tous mes moments, et ne touchai, pour ainsi dire, presque point du pied à terre. Enfin, après un séjour d'une semaine, nous repartîmes pour continuer notre voyage avec une augmentation notable d'embarras. Heureusement ces embarras étaient surmontables, et, à force de fermeté et de patience, on pouvait en venir à bout.

Nous nous acheminâmes vers Tolède dans le meilleur ordre et nous vînmes successivement à Valladolid. Nous nous arrêtâmes forcément dans cette ville, située, comme chacun sait, sur une jolie rivière. Un certain désordre régnait dans la place, dont le général commandant était à peu près bloqué par l'effet des mouvements de l'armée de Portugal.

Plusieurs événements arrivèrent durant notre séjour. D'abord notre brave Dombrowski se prit de querelle avec le général susdit et fut tué d'un coup de pistolet dans le duel qui s'ensuivit; secondement la bataille de Salamanque, 22 juillet 1812, eut lieu non loin de nous, et comme nous la perdîmes, nous nous trouvâmes resserrés d'autant. Le maréchal Marmont eut un bras cassé dans l'affaire et le commandement passa momentanément en d'autres mains. Il en fut de même de notre convoi, dont le général Meunier se chargea. Nous repartîmes sous ses ordres et nous vînmes tout d'une traite jusqu'au défilé de Pancorbo, célèbre par la prise de deux convois qui nous avaient précédés. C'est que Mina se trouvait là avec sa bande de sept à huit mille hommes, à ce qu'on assurait, Mina, l'empereur des montagnes, comme on l'appelait et le plus fameux des partisans espagnols de cette époque. Il avait une influence considérable sur toutes les populations de la Navarre et de la Biscaye et donnait dans l'occasion des sauf-conduits respectés. Il exerçait une véritable souveraineté au nom de Ferdinand VII et disposait du pays en maître. Nous ne manquâmes pas de le rencontrer, comme il fallait bien nous y attendre; mais, soit qu'il eût été mal informé, soit que notre heureuse étoile nous protégeât, il ne put nous entamer. Il nous attaqua en queue dès que nous fûmes engagés dans le défilé, et nous prîmes aussitôt position pendant que nos *impedimenta* de toutes sortes filaient sur la route.

Comme j'étais arrêté, je vis arriver le général Meunier qui me fit connaître la situation. « S'il nous attend, dit-il, à l'ouvert de l'autre côté, nous aurons fort à faire. » Heureusement il n'en fut rien, et nous nous ralliâmes après deux heures d'une fusillade peu meurtrière, comme si de rien n'était. Le colonel Jeannin, qui se tint près de nous pendant l'affaire, eut son cheval blessé; mais ce fut tout, et nous pûmes nous féliciter tous ensemble, le soir, de cette favorable issue. C'est qu'il y allait pour les convois ainsi attaqués, quand ils succom-

baient, du sort le plus affreux, et une captivité cruelle était la moindre des choses. Nous avions plus de six cents officiers ou employés de toute espèce, bon nombre de femmes et d'enfants, sans compter les malades et les amputés.

Il fallait, pour maintenir l'ordre dans cette foule, beaucoup d'activité et non moins de vigueur. On ne pouvait, comme je l'ai dit, laisser personne en arrière; c'était un devoir rigoureux, car tout homme attardé était perdu sans ressource. Cette obligation obligeait le commandant de l'arrière-garde à faire rallier chacun, qu'il le voulût ou ne le voulût pas, et à employer les procédés même violents sans balancer. Ceux qui étaient ainsi rudoyés jetaient les hauts cris; ils marchaient, néanmoins, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement, mais en menaçant.

J'avais, pour ma part, je ne sais combien de défis sur le corps; mais, à notre arrivée sur la Bidassoa, toute cette rancune fut oubliée, et mes camarades et moi nous reçûmes les plus vifs remerciements de ceux mêmes dont nous avions excité le courroux.

Nous revîmes enfin la France. Je baisai la terre, comme je me l'étais souvent promis, aussitôt que j'eus passé la Bidassoa.

Il n'est pas difficile de concevoir l'état de mon âme en un pareil moment. J'aimais mon pays par-dessus tout; je venais de le servir de mon mieux, en traversant beaucoup de bons, mais aussi beaucoup de mauvais jours; je rentrais sain et sauf, quoique fort tanné par le soleil d'Espagne et par la vie en plein air que je menais depuis plusieurs mois; mais, grâces au Ciel, j'étais robuste encore et accoutumé au dur régime des camps. Je sentais que je devais dire adieu aux jeunes années et qu'en quittant l'Andalousie, il était bien temps de renoncer aux illusions du bel âge.

J'étais loin cependant de songer à faire une fin, ni à aucun établissement avantageux. Ne comptant point sur la fortune paternelle et n'ayant jamais pensé à mettre un écu l'un sur

l'autre, je n'avais à offrir que mon gentil cœur en entrant en ménage, et c'était peu. « On ne va point au marché avec ça, » disait mon camarade Vattier, et personne plus que moi n'était convaincu de cette vérité. J'étais donc décidé à laisser courir, comme disent les marins, et à continuer de vivre au jour le jour. Les circonstances d'ailleurs n'étaient pas favorables. Quoique rien ne périclitait aux yeux de la foule, il était aisé de voir que la fortune guerrière commençait à n'être plus aussi partiale en notre faveur, et qu'elle s'essayait à l'infidélité. Bien que notre insuccès en Espagne ne fût pas assez complet pour ébranler notre puissance, on ne pouvait nier qu'il n'eût, iusqu'à un certain point, dissipé le prestige de nos armes et que notre renommée militaire n'en eût souffert.

Nous faisions au moment même cette fameuse pointe de Russie qui devait nous être si fatatale, et Napoléon allait vers Moscou suivi de la plus belle armée qui fût jamais, entraînant après lui les contingents des nations soumises.

CHAPITRE XVI

LA CONSPIRATION MALET

J'apprends le passage du Niémen sans surprise. — Bayonne. — Je dîne avec mes matelots. — Arrivée à Paris. — Vie de repos et d'agrément. — L'opinion s'alarme. — Un événement extraordinaire. — Le plan de Malet. — Le général Lahorie. — Le général Hullin. — Le commandant Laborde. — L'ordre est vite rétabli. — A quoi tient un Empire! — Retour de l'Empereur. — Jugement et exécution des conspirateurs. — Vincennes. — Le général Daumesnil.

J'appris le passage du Niémen peu après avoir franchi moi-même la Bidassoa, et successivement les marches vers Wilna et Smolensk. Je ne fus nullement surpris par les premiers bulletins, ni par nos progrès, et je me rappelai involontairement les Scythes, lorsque je vis que les Russes nous abandonnaient si facilement le terrain. J'étais loin, néanmoins, de prévoir l'issue malheureuse de la campagne, et ma confiance dans la supériorité militaire de l'Empereur était encore entière, quoique un moment ébranlée. Je supposais toujours qu'il s'arrêterait à temps et ne se séparerait pas de sa base d'opérations par de trop grandes distances.

J'étais bien un peu étourdi de ce que je venais de voir en Espagne, et, quelque bonne opinion que j'eusse de la sagacité de Napoléon, je ne pouvais me cacher à moi-même l'échec que venait d'éprouver sa politique au delà des Pyrénées. Mais à part les moyens dont il s'était servi, et que je réprouvais de toutes mes forces, je ne blâmais pas autrement son désir de donner la Péninsule, ou du moins de l'attacher invariablement à la France, comme un appendice indispensable. Je comprenais

que c'était continuer l'œuvre de Louis XIV et assurer une de nos principales frontières contre toute invasion, sans aucune dépense d'argent, ni de soldats; qu'en un mot, nous avions par l'alliance de l'Espagne ce que ceux-ci appelaient avec raison les épaules gardées et que c'était un avantage énorme. Je convenais aussi que la décadence de la maison royale était tellement manifeste qu'il n'y avait pas à compter sur elle, et, malgré mon respect pour le malheur, je faisais bon marché d'une race qui ne semblait plus à la hauteur de sa position. Napoléon était donc justifié dans mon esprit quant au but qu'il se proposait, et je suis encore persuadé que, s'il eût déclaré la guerre franchement à l'Espagne, au lieu de l'envahir en traître, comme il le fit, les choses eussent pris une tout autre tournure. C'est ce que m'ont dit bien des fois des Espagnols, fort amis de leur pays et assez éclairés pour concevoir ce qu'il y avait à gagner à un changement de régime. Assez là-dessus!

Laissant la conduite de ma compagnie à mon sergent-major, car on se rappelle que je n'avais pas d'officier, je me proposai d'aller, aussitôt que possible, embrasser mon vieux père et, de là, revenir immédiatement à Paris. Mais, avant de me séparer de mes matelots, je voulus, ainsi que je le leur avais promis, que nous dînassions tous ensemble, et c'est sur les allées marines de Bayonne que nous célébrâmes, le verre à la main, notre heureux retour dans la patrie, mon tambour Vincent au bout de la table, et moi à l'autre bout. Mon domestique polonais ne fut pas excepté, en cette occasion solennelle. Les marins vinrent me prier en masse de l'admettre parmi les convives, car il se battait fort bien dans l'occasion, et il était juste, disaient-ils, qu'il partageât nos plaisirs, comme il avait partagé nos périls et nos fatigues. Je n'avais rien à répondre à cette logique, et j'acquiesçai de tout cœur.

La fête fut complète, et il va sans dire qu'on n'y alla pas de main morte pour les santés de toute espèce; aussi étions-nous,

comme cela s'appelait encore, *bien pansés* en sortant de table. J'avais eu soin d'égayer tout ce qui appartenait à la Garde, ou allait lui appartenir, et peut-être existe-t-il encore plus d'un vieux soldat de ce corps d'élite qui se souvient de la joyeuse allocution par laquelle je terminai la cérémonie. C'est qu'en dépit de tous les malheurs qui nous étaient arrivés en Espagne, nous conservions encore toute notre gaieté militaire, toute notre fierté. Nous n'admettions pas encore que nous pouvions être vaincus, tant que nous serions bien conduits. Si nous ne pouvions nier les désastres partiels que nous avions éprouvés, nous en accusions la mauvaise direction qu'on nous avait donnée, ou l'insuffisance de nos forces, et non notre aptitude. Nous nous estimions toujours les premiers soldats de l'Europe, et, sans mépriser nos ennemis, nous nous accordions sur eux une supériorité qu'on ne pouvait, selon nous, contester sans impertinence. Nous convenions volontiers de la bravoure espagnole, du courage des Allemands et de la ténacité des Russes; mais nous nous mettions sans cérémonie au-dessus de ces différents peuples, pour l'intelligence de la guerre. Quant aux Anglais, nous reconnaissions volontiers leur mérite et, comme ils nous avaient souvent battus sur mer, nous les tenions sans difficulté pour nos égaux. Nous finissions toujours par dire, quand il s'agissait d'eux, que si jamais nous nous donnions la main, eux et nous, nous serions capables de tenir tête au reste du monde. Voilà où nous étions, dans nos appréciations soldatesques. Qu'on ne pense pas qu'il entrât la moindre jactance personnelle dans cette bonne opinion de nous-mêmes! Loin de là; c'était, si l'on veut, un sentiment outré de ce que nous valions, mais ce sentiment, il était purement national, et par là même respectable.

Une fois mes marins acheminés vers Paris, où ils ne devaient arriver qu'après plus d'un mois de marche, je voulus faire une courte apparition en Limousin, mais les nouvelles que je reçus à Bayonne me décidèrent à remettre à plus tard le plaisir de

revoir ma famille. Je craignis de ne pouvoir lui donner que quelques jours, au lieu qu'en différant un peu, j'avais l'espérance de lui donner quelques mois. Je me rendis en conséquence à Paris, où je devançai mon détachement. Celui-ci fut caserné à Clichy, aussitôt son arrivée.

Je trouvai au débotté mon camarade Tissier de Marguerittes et son aimable femme, mes parents Arison, Richild et plusieurs autres, qui m'accueillirent comme un ressuscité. On était fort tranquille à Paris, et je confesse que, pendant les premiers mois de mon séjour, je ne songeai qu'à vivre un peu de la vie civile et à m'amuser. Mon vieux parent recevait bonne compagnie, et je fis chez lui plusieurs connaissances, qui me furent fort agréables par la suite. C'est là que je vis, pour la première fois, un de nos Limousins fort instruit qui avait nom Crozat, et qui avait fait ses premières armes dans un de nos bataillons corréziens. Seulement sa ferveur guerrière n'avait pas été au delà d'une campagne, et il n'avait pas tardé à s'accrocher à une administration quelconque, le tout pour s'exempter de porter le sac et le fusil. Comme c'était un garçon d'entendement, il avait été promptement apprécié. Lorsqu'il m'arriva de le rencontrer, il était je ne *sais quoi* dans l'octroi de la ville. Il avait la passion des livres rares et possédait une bibliothèque choisie. Nous avions de temps en temps des colloques fort animés sur toutes sortes de sujets, et particulièrement sur la littérature ancienne. Je dois beaucoup à ces entrevues, car j'avais un peu perdu en Espagne la trace du latin, qu'au reste je n'avais jamais su parfaitement.

Dans le salon où je me liai avec M. Crozat, se trouvait un jeune homme nouvellement marié et qui était dans l'intimité de mes parents. C'était mon cher Delamotte, encore aujourd'hui vivant, et avec lequel je compte bien rester lié jusqu'à ma mort par une sincère amitié. Je fus présenté à sa femme, qui, blonde comme l'or et très avenante, avait encore toutes les grâces d'un enfant. On se livrait à une douce causerie, dans

ce petit cercle où se montraient aussi quelques politiques qui parlaient de nos progrès en Russie. J'avoue que je prenais peu de part à ce qu'ils disaient, et que, sans inquiétude sur l'issue de cette guerre, je laissais reposer mon esprit, en même temps que mon corps, des fatigues passées.

J'avais été, dès mon arrivée, au courant des changements successifs qu'avaient éprouvés les bataillons des marins de la Garde. M. Augier, notre ancien colonel, avait disparu, pour faire place au commandant Baste, le même capitaine de frégate dont j'ai fait mention en parlant de la capitulation de Baylen. Celui-ci s'était rendu si utile dans la campagne de Wagram, qu'il fut bientôt fait comte, capitaine de vaisseau, et plus tard contre-amiral. C'est pour les services rendus dans cette lutte contre l'Autriche, que plusieurs de mes camarades furent dotés et, entre ceux-là, mon ami Leroy. Quant à moi, j'avais été oublié, et c'était tout simple, puisque j'avais été absent. J'étais loin de m'en plaindre, et ma croix d'or me semblait alors très au-dessus des dotations et des titres. Je me tenais donc pour bien récompensé et ne songeais point à l'avancement. Je me trouvais dans un de ces moments de quiétude d'esprit qui rend indifférent aux succès personnels de l'ambition, et me laissais vivre, sans demander de plus que la continuation de cet heureux état de choses.

Pourtant nos destinées marchaient grand train en ce temps-là, et, notre armée avançant toujours en Russie, l'opinion commençait à s'alarmer un peu de la distance qui la séparait du pays. Les militaires expérimentés, sans aller jusqu'à prédire des malheurs, faisaient entrevoir le danger d'une guerre de pointes, où était engagée la masse de nos forces. Ils comptaient pour rien nos auxiliaires, ou, s'ils les comptaient, c'était comme un danger de plus, en cas de revers. Quant aux hommes d'État ou à ceux qu'on a appelés depuis des hommes politiques, leurs prévisions allaient plus loin, et quelques-uns ne craignaient pas de montrer un avenir menaçant pour l'ordre établi.

C'est sur ces entrefaites que surgit un événement extraordinaire, et dont chacun était à mille lieues dans le pays. Je veux parler de la conspiration du général Malet, qui, éclatant le 23 octobre 1812 à cinq heures du matin, était comprimée à huit, sans que Paris se doutât, le moins du monde, du danger qu'il avait couru. Je ne l'appris moi-même que lorsque tout fut heureusement terminé, car j'étais absent en ce moment, et quand même j'eusse été présent, je n'en aurais pas su davantage. Quoi qu'il en soit, mes hommes allèrent occuper le Sénat conservateur, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Gobert de Neufmoulins, mais ils ne firent aucun mouvement, ainsi que plusieurs autres troupes de la Garde, que lorsque Malet fut arrêté. Plus on avait été surpris, et plus on prit de précautions, comme c'est l'usage, pour faire acte de vigilance et pour obvier aux suites que pouvait avoir le coup de main avorté. Le fait est que tout le monde fut pris *sans ver*, comme on dit, et on peut se figurer à quel point, lorsqu'on saura que le préfet de la Seine et le Ministre de la Police lui-même avaient complètement donné dans le panneau. Le premier fit préparer, sans hésitation, à l'Hôtel de ville, une salle pour la première séance que devait tenir le Gouvernement nouveau, et le second trop heureux d'être mis sous les verrous immédiatement.

Il est curieux de remonter à l'origine d'un coup de tête qui, dans moins de trois heures, avait pu produire de tels effets, malgré la présence de l'Impératrice, du grand Chancelier et de tous les membres de l'administration, malgré les dépôts nombreux des corps de la Garde qui se trouvaient à Paris et aux environs, et enfin malgré l'habitude d'obéissance qui paraissait si bien établie dans la nation.

On commençait, il est vrai, à craindre pour notre armée en ce moment, et l'opinion s'inquiétait, comme je l'ai dit, mais personne ne pensait à renverser les institutions impériales, et on eût traité de fou celui qui eût énoncé une semblable idée.

Elle germait pourtant, cette idée, dans les têtes ardentes qui se passionnent de sang-froid et qui, à certaines époques, apparaissent, ainsi que les orages soudains de l'été, au moment où on y pense le moins. Malet avait jugé, à la simple lecture des bulletins de la Grande Armée qu'un mauvais jour pouvait se rencontrer sur la route de ce vainqueur qui poursuivait son ennemi jusqu'au cœur des contrées les plus lointaines, hyperboréennes, sans s'inquiéter de laisser à une distance énorme sa base d'opérations. Le général avait, en conséquence, arrêté son plan et, comme il ne l'avait communiqué à âme qui vive, il ne courait aucun risque d'être trahi. Ce plan était fort simple. Il s'agissait de persuader à quelques personnes que Napoléon était mort, et la suite prouva que c'était un moyen à peu près certain de renverser son Empire, autant que la nouvelle coincïdait avec un grand désastre. Or, le vingt-sixième Bulletin venait de paraître et il avait répandu une sorte de consternation dans Paris Malet choisit ce moment, et le 23 octobre il sortit de grand matin pour commencer son œuvre.

Il faut dire, avant de raconter ses faits et gestes, qu'il était sous la surveillance de la police, comme ancien partisan de Moreau, à ce que ses amis prétendaient; mais, en tout cas, cette police, qui avait la réputation d'être si rigoureuse, le traitait fort doucement, puisqu'elle souffrait qu'il habitât une maison de santé, loin de le tenir en prison. Il n'eut donc aucune peine à sortir en fiacre, plusieurs heures avant le point du jour. Il avait eu la précaution de se procurer un uniforme complet qu'il endossa dans la voiture même, pendant qu'il se faisait conduire à la caserne de Popincourt où était logée la 10[e] cohorte. Arrivé là, il descend, costumé en général, et demande avec autorité qu'on le conduise au chef du corps. Celui-ci était dans son lit, où il dormait de tout son cœur, malgré qu'il eût la fièvre, comme cela fut allégué au procès. Éveillé en sursaut, il voit devant lui cette impassible figure de Malet, qui lui annonce froidement la mort de l'Empereur, la

déroute de l'armée et le changement de gouvernement qui vient de s'opérer à l'instant même. « Levez-vous, colonel, ajoute Malet, et faites immédiatement prendre les armes à votre troupe, pour maintenir la tranquillité publique et proclamer le Gouvernement provisoire. » Cela dit, il prend un piquet, qui l'accompagne volontairement, et va délivrer le général Lahorie, ancien aide de camp de Moreau, qui était détenu à la Force. Il annonce à ce dernier qu'il est nommé Ministre de la Police générale et qu'il faut qu'il aille prendre possession du ministère sur-le-champ. Lahorie ne manque pas de prendre la balle au bond. Il ne doute pas un instant qu'une révolution ne se soit opérée, et il va, en conséquence, à la police. Là il se fait ouvrir toutes les portes et parvient jusqu'au lit du général Savary, auquel il dit, après l'avoir brusquement réveillé : « Je suis Ministre de la Police; mais ne crains rien, Savary, tu es tombé en des mains généreuses. » Savary, arraché à son sommeil d'une façon si étrange, ne sait ce que cela veut dire; mais, sous le coup de la première impression, il obéit à cet homme qui vient le chasser de son palais; non seulement il lui obéit, mais il se laisse écrouer à la Force, car il se défie du premier mouvement de Paris, où il sait qu'il a de nombreux ennemis.

Ceci est déjà pas mal fort, et on voit avec quelle miraculeuse facilité les appuis les plus fermes du système impérial prennent leur parti de sa chute. On voit aussi que les militaires ne sont pas seuls en défaut et que le Préfet du département s'empresse — toujours par ordre de Malet, qui est à lui seul tout le Gouvernement — de faire préparer à l'Hôtel de ville la salle d'inauguration. Que faut-il de plus?

Et pendant que Paris dort encore, une incroyable insurrection est sur le point de s'accomplir. La troupe prend les armes, les premiers administrateurs et le ministre le plus redoutable sont dociles ou en prison; les ordres de Malet s'exécutent comme par enchantement. Encore quelques succès de cette force, et le tour sera joué. Il est à peine jour!

Cependant il reste encore à se débarrasser du général Hullin, ce vigoureux commandant de la place, qui est habitué à exercer l'autorité dans les grandes capitales et qu'il n'est pas facile d'abuser. Malet se rend chez lui, comme il s'est rendu chez les autres. Il le trouve levé et lui débite le même conte de la mort de l'Empereur, de la destruction de l'armée, du Gouvernement provisoire, etc... Le général l'écoute, mais, en l'écoutant, il recule, sans toutefois se détourner, vers une grande table encombrée de papiers. Il étend les mains en arrière pour fouiller en apparence dans les papiers susdits, mais en effet pour y chercher des pistolets, qu'il avait coutume d'y tenir tout chargés et prêts à faire feu. Malheureusement, Mme Hullin, craignant de voir les enfants se blesser avec ces armes, les avait enlevées la veille. Malet, qui ne perd aucun des mouvements du général de vue, s'aperçoit que son interlocuteur n'est pas persuadé, et dès lors il cherche à lui casser la tête avec un pistolet tiré de sa poche. La balle frappe Hullin au visage et lui perce les deux joues. L'assassin, qui le voit tomber ensanglanté, se retire aussitôt pour continuer son œuvre et descend l'escalier, comme si de rien n'était, mais avant qu'il ait pu le franchir et gagner la rue, il a eu la malchance de rencontrer le chef de bataillon Laborde, officier fort connu et chargé de la police militaire de Paris, qui, très étonné de voir Malet — qu'il savait sous le coup d'une sorte de prévention — en liberté, ne lui donne pas le temps de dire un mot et l'arrête brusquement.

Ici finit le danger. On entre en explication et on reconnaît, à l'immense confusion de ceux qui se sont laissé tromper si facilement par un seul homme, que tout ce que cet homme leur a débité est faux, que l'Empereur se porte bien et qu'ils sont dupes d'une mystification qui peut leur coûter la tête. L'ordre, qui, à part la prise d'armes que nous avons fait connaître et l'incarcération du général Savary, n'a pas été troublé un seul instant, n'a pas de peine à se rétablir, et chaque

membre du Gouvernement apprend, en faisant sa toilette du matin, combien l'Empire l'a échappé belle.

Alors c'est un empressement sans égal, une surabondance de mesures plus rigoureuses les unes que les autres et un luxe de précautions inouï. On rappelle de tous côtés, on met les troupes en mouvement sur tous les points et on s'efforce de prouver qu'on est prêt à combattre contre tout venant. On prétend même qu'on a toujours été prêt, que l'échauffourée de Malet n'est qu'une folie méprisable et indigne d'attention. Seulement on veut bien convenir qu'il a trompé la bonne foi du pauvre colonel de la Garde de Paris et celle du préfet Frochot. On rit beaucoup, mais tout bas, de ce qui est arrivé au Ministre de la Police; on rit aussi de son remplaçant Lahorie, dont le premier soin a été d'envoyer chercher un tailleur pour se faire faire un habit de ministre. Enfin à midi on veut bien se rassurer, et tout est dit.

Ainsi se termina ce drame improvisé, quant à ses effets par rapport à l'ordre général; mais la tentative, bien qu'avortée, révéla aux esprits prévoyants la faiblesse trop réelle de la base sur laquelle reposait l'édifice impérial. On reconnut avec effroi que tout tenait à la personne du fondateur et que, si ce fondateur venait à disparaître par un événement quelconque, c'en serait fait incontinent de son système et peut-être de l'étonnante fortune de sa famille.

On n'en était pas encore là. Les malheurs de la campagne se confirmèrent il est vrai, peu après, mais les effets ne s'en firent pas sentir immédiatement, et l'Empereur eut la prudence de les devancer à Paris. Il arriva aux Tuileries au milieu de la nuit et reçut tout le monde presque aussitôt. J'eus l'honneur de lui être présenté, comme les autres, par l'amiral Ganteaume, auquel on avait donné les marins de la Garde depuis peu. L'amiral voulut bien rappeler mon affaire des pontons, et l'Empereur répondit : « Oh ! je le connais, c'est lui qui m'avait préparé les bateaux à Vienne; qu'il se prépare à partir. »

Napoléon était très entouré, comme on le pense bien, et il avait l'air bien portant. On ne voyait sur sa figure aucune trace des préoccupations qu'on pouvait lui supposer, et cependant il en avait d'énormes.

La tentative de Malet l'avait fortement ému et lui avait ouvert les yeux sur bien des choses et sur bien des gens, mais il n'en témoigna rien en public. Malet ayant été jugé et exécuté, ainsi que Lahorie et quelques autres, Napoléon affecta de regarder son entreprise comme une folie; mais au fond il ne s'abusa pas sur ce qu'elle avait eu de dangereux.

Je ne dis rien du procès, parce qu'il fut ce qu'il devait être et qu'aucun incident ne troubla le cours ordinaire de la justice. La cour était présidée par le général Dejean, qui, à cette occasion, mais en d'autres termes, rappela l'ancien axiome monarchique : « Le roi est mort, vive le roi! »

Le général Lahorie, qui n'avait réellement point conspiré, avait supposé qu'il était très légalement Ministre de la Police, et, au fond, disait-il, n'avait fait preuve que d'une crédulité extrême, voulut en appeler à sa vie passée pour prouver qu'il n'était nullement un conspirateur; mais le président l'arrêta en disant : « Accusé Lahorie, il ne s'agit que d'un fait et non de votre vie entière. Renfermez-vous dans le fait. »

Malet parla peu; il se borna à innocenter ses coaccusés et termina par ces mots remarquables : « Quand on conspire pour rendre la liberté à sa patrie, on réussit, ou on sait mourir. »

J'ai tout d'un trait raconté cette affaire et ses suites, passant par-dessus plusieurs scènes intermédiaires qui me concernaient personnellement, mais qui sont de peu d'intérêt.

J'avais été envoyé à Vincennes avec mes hommes pour y tenir garnison, et j'y séjournai un certain temps, près de mon ancien camarade Daumesnil, des chasseurs à cheval, qui, ayant perdu une jambe en Allemagne, avait été fait successivement colonel et général de brigade. L'Empereur l'avait placé là,

comme un homme sur lequel il pouvait compter à la vie, à la mort, et certes il était difficile de mieux choisir. Il lui avait, en outre, fait épouser une demoiselle Garat, et par ce moyen avait établi, ou à peu près, la fortune de ce brave garçon. Daumesnil fut pour moi ce qu'il avait été au temps où il était embarqué sur ma canonnière, et où nous nous trouvions tous deux sur le même phare. Ses honneurs ne l'avaient point changé, et la perte de sa jambe n'avait point altéré sa bonne humeur. Je n'abusai pas, comme on pense bien, de sa familiarité et me tins à ma place sans affectation, mais je tirai bon parti des agréments de la société de M. le Gouverneur. Au reste, cette fréquentation ne dura que quelques mois, et un beau matin je reçus l'ordre de partir pour l'armée.

Je dirai à cette occasion que Daumesnil n'était pas le seul de mes anciens camarades qui eut avancé de plusieurs grades, pendant que j'étais resté stationnaire. Je rencontrais à chaque pas des officiers que j'avais connus dans des positions subalternes et qui étaient devenus des personnages. Plusieurs étaient comtes ou barons, d'autres colonels, ou même généraux, et les quelques années que j'avais passées dans la Péninsule m'avaient si bien arriéré que c'était à ne pas s'y reconnaître. Plusieurs aussi, et des plus distingués, avaient disparu de la scène; pourtant, le fond était resté le même, quant à l'esprit de corps et à la fusion des diverses armes. On était encore rempli d'égards les uns pour les autres, et même de bienveillance.

CHAPITRE XVII

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

Mayence. — Les débris de la Grande Armée. — Francfort. — Leçons d'allemand. — Prestige de Napoléon sur ses soldats. — Les sapeurs de la Garde. — Mon ami Christin. — Lutzen. — Le maréchal Soult me fait nommer capitaine de frégate. — Ma grosse épaulette. — Les ouvriers de marine. — Comer et Pasca. — Un ricochet. — Bautzen. — Dresde. — Il ne s'agit pas de souper, mais de partir. — Mort de Moreau. — Bataille de Leipzig. — Poniatowski. — Évacuation de l'Allemagne. — Les fricoteurs. — Nos ci-devant alliés, les Bavarois. — Sur le Rhin. — Il faut défendre le sol de la Patrie.

Je trouvai un accueil aussi cordial que je pouvais le désirer en arrivant à Mayence. Je ne passai là que le temps nécessaire pour recueillir les débris arrivant de Russie, débris parmi lesquels je fus moins étonné que charmé de retrouver un de mes compagnons de captivité, nommé Vernerey, capitaine de cuirassiers, que j'affectionnais particulièrement, à cause de sa franche bonhomie. « J'ai rapporté ma cuirasse, disait-il, et c'est tout; mais enfin je la pendrai en face de mon lit, quand je regagnerai mes pénates, et elle me rappellera que je me suis tiré d'un fameux gâchis; c'est la seconde fois, gare à la troisième! »

Je vis là aussi pour la première fois un officier de marine, Gueydan, qui avait été admis dans la Garde en mon absence et qui commandait un petit nombre de nos marins qui repassaient le Rhin, en revenant de Russie. Il n'était pas question des autres officiers, mes anciens camarades, tous plus ou moins fourbus, et qui, ayant besoin de se reposer à la suite de cette terrible campagne, avaient devancé le détachement et étaient,

pour le moment, dans leurs familles. Enfin je recueillis tout ce que je pus recueillir, et Gueydan, quoique bien fatigué, voulut continuer avec moi, voyant que j'étais seul, ou à peu près. Il m'accompagna à Francfort, où je fus envoyé bientôt après, pendant que l'armée se réorganisait. Je ne connaissais pas encore cette gracieuse ville, qui, récemment démantelée, avait converti ses fossés en jardins et qui avait au printemps l'air d'être entourée d'une ceinture de fleurs. Je fus logé chez de braves gens fort peu accueillants, qui me séquestrèrent dans mon appartement, tout en m'y faisant bien servir.

Je m'accommodai assez bien de cette séquestration, car j'avais fait connaissance avec quelques personnes aimables qui ne me laissaient pas le temps de m'ennuyer. J'avais d'ailleurs beaucoup à faire pour ma troupe et je l'exerçais chaque jour avec soin, car je commençais à croire que nous serions fort occupés avant peu et qu'il y en aurait pour tout le monde. C'est pendant le peu de loisir que j'avais à Francfort qu'il me passa par la tête de vouloir apprendre l'allemand. J'allais souvent chez un honnête libraire fort érudit et qui m'avait inculqué, je ne sais comment, cette fantaisie. Il m'avait proposé un maître si capable, que cela, disait-il, devait aller tout seul. Il n'en fut rien, néanmoins, et, après un mois de travail, je ne me sentis pas plus avancé que le premier jour. Je réussis assez bien à lire et à écrire les lettres gothiques; mais, mon intelligence ne me servant pas, ou mon maître ne s'y prenant pas bien, je ne fis aucun progrès. Il est juste de dire, à la décharge de ce pauvre diable, que je le recevais toujours avec une bouteille de vin du Rhin, et que je philosophais avec lui à perte de vue, au lieu de nous occuper de la leçon, car il ne manquait ni d'instruction, ni de complaisance. C'était un ancien pasteur, pour le moment sans troupeau, qui, habitué à raisonner *in verbo magistri*, ne sortait pas d'un certain cercle. Je crois que, pour peu qu'un plaisant nous eût regardés, l'un et l'autre argumentant avec chaleur, en présence de la bouteille, tantôt en français,

tantôt en tudesque, tantôt en latin barbare, il eût trouvé matière à s'égayer sur notre compte. La pipe était de la partie, on s'imagine bien, et les nuages qu'elle répandait n'aidaient point à éclaircir la discussion ; mais je reconnus là combien les repos, qu'exige l'aspiration de la fumée, servent l'amour-propre des personnes qui n'ont pas la repartie prompte, donnant un air penseur même à ceux qui ne pensent point. Ce n'était pas le cas de mon homme, qui était une sorte de docteur, véritablement savant et très au-dessus des maîtres de langue ordinaires.

Nous parlions aussi politique, et en considérant les énormes charges que la guerre imposait, en ce temps-là, à son pays, le pauvre homme s'écriait souvent : « *Væ victis!* » Il ne se croyait pas si près d'une revanche.

Je fus bientôt entièrement pris par mon service. Il nous arrivait de France beaucoup d'hommes égrenés, qui rejoignaient les divers corps auxquels ils avaient appartenu, et aussi beaucoup de recrues. J'eus pour ma part des premiers, et bientôt mon détachement fut porté à environ 150 marins. Nous ne tardâmes pas à être passés en revue par un général hollandais à notre service, qu'on appelait le général *des Sacs*. J'appris bientôt pourquoi on le distinguait ainsi, car, après nous avoir adressé toutes sortes de compliments, il nous reprocha notre mauvaise tenue pour cet article essentiel. Il ne fut pas difficile de nous amender au surplus, mais je ne pus m'empêcher de remarquer combien on peut longtemps et sérieusement faire la guerre sans s'apercevoir des petites défectuosités.

Je ne me rappelle jamais cette époque de mon séjour à Francfort, sans m'étonner du peu d'effet que faisait sur moi la situation dans laquelle nous allions bientôt nous trouver. En réfléchissant un peu néanmoins, il y avait vraiment lieu de s'alarmer du peu que nous avions à mettre en ligne et de la masse d'ennemis qui s'avançait contre nous. Je n'ignorais pas que la composition de la plupart des régiments laissait beau-

coup à désirer, et que les vieux soldats manquaient partout; mais je savais que, si nous prenions le parti d'abandonner nos conquêtes, nous trouverions des ressources considérables dans l'armée qui les occupait et qu'il était facile de verser en Allemagne cent mille vétérans très aguerris, tout en gardant les Alpes et les Pyrénées.

Je ne pensais pas, d'ailleurs, que nous pouvions être vaincus, si Napoléon combattait à notre tête; car, malgré la faute de la guerre de la Péninsule et en dépit de la campagne de Russie, son prestige était encore tout entier par rapport à nous; en vain beaucoup de ses instruments politiques s'étaient séparés de lui dans leur âme et commençaient à douter de son étoile; il n'en était pas de même des militaires, plus dévoués et moins prévoyants. Sa présence les électrisait encore, et il pouvait leur demander ce qui leur restait de force et de sang, sans crainte d'éprouver ni hésitation, ni refus. On dira ce qu'on voudra de la liaison mystérieuse qui existait entre ces hommes tout d'une pièce et ce génie extraordinaire, mais il est certain que cette liaison, qui avait sa racine dans le cœur de ses soldats, n'avait pas moins germé dans le sien. Avait-il découvert ce secret que, pour se faire aimer des compagnons de ses travaux, il fallait commencer par les aimer? Je ne sais, mais il se conduisait en vertu de ce principe. Je crois sincèrement qu'il ne faisait en cela que suivre son naturel.

On a beaucoup parlé du dévouement des vétérans de César; mais je doute qu'il égalât celui que nous avions pour Napoléon, ou du moins qu'il fût aussi désintéressé. Ce dévouement ne fut point d'ailleurs mis à l'épreuve par la mauvaise fortune, comme le nôtre, et c'est là une différence dont il est juste de tenir compte. Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à ces grands fascinateurs de notre espèce un tribut d'admiration pour leurs qualités éminentes. Quand on vaut soi-même quelque chose, et lorsqu'ils joignent à la vigueur de l'esprit un cœur sensible à l'attachement qu'on leur montre, il est difficile qu'ils ne soient

pas adorés. La confiance de l'armée était donc encore tout entière en Napoléon, et si, parmi les officiers éclairés, il s'en trouvait bon nombre qui n'approuvaient pas sa politique, il n'y en avait pas, en revanche, un seul qui doutât de sa supériorité militaire dont il avait donné tant de preuves. Il était toujours à leurs yeux le dieu de la guerre et l'espérance du pays. On le savait à Paris, s'occupant de nous envoyer des recrues et des moyens de toutes sortes, et nous nous organisions à force, en l'attendant.

Le renouvellement des hostilités devait avoir lieu aux premiers beaux jours, et nous nous mîmes en mouvement de bonne heure. J'eus la chance d'être directement attaché cette fois au génie et de me réunir aux sapeurs. Ce corps, qui n'existait point anciennement dans la Garde, était magnifique et véritablement excellent. Nous étions commandés supérieurement par le général Kirgener et, sous lui, par le colonel Boissonet. Il y avait, en outre de ces messieurs, un ancien officier d'ordonnance de l'Empereur, nommé Christin, et qui venait d'être fait chef de bataillon. Je me liai avec ce dernier, parce qu'il y avait entre nous des rapports d'âge et qu'il était de la meilleure compagnie. La guerre l'ennuyait, comme elle en ennuyait beaucoup d'autres, et il soupirait après le repos, mais il n'en servait pas moins bien pour cela. Seulement nous nous entretenions volontiers, en cheminant côte à côte, d'une villa bâtie près de Nice où j'avais le projet de me retirer un jour, et de la douce vie que l'on pourrait mener dans ce séjour paisible avec 1 500 francs de rente. J'étais loin de posséder cette *aurea mediocritas*, mais enfin j'avais rapporté d'Espagne de quoi acheter une inscription, qui, ma croix aidant, produirait à peu près cette somme. Que de bonheur alors, au milieu d'une campagne riante et avec un avenir assuré! Des livres, du silence, de l'ombre et un farniente absolu. Que de biens à la fois, comparés avec l'existence nomade que nous menions depuis si longtemps!

Nous nous livrions à ces visions agréables avec un plaisir réel. Elles charmaient nos ennuis, et le singulier de l'affaire, c'est que mon ami Christin, tout autrement partagé que moi des dons de la nature et de la fortune, n'en était pas moins touché que s'il eût été un pauvre diable comme je l'étais moi-même. Il me faisait même l'honneur de me porter envie, par rapport aux facilités que j'avais, disait-il, de mener une vie à ma guise, tandis qu'il était enchaîné, lui, aux gras domaines dont il devait hériter de ses parents, et aux plans que l'on faisait pour son bonheur, sans le consulter. Il était jeune, riche, fort avancé pour son âge et, par-dessus tout cela, très beau garçon; eh bien! il s'en fallait qu'il fût heureux! Je l'ai revu plus tard, lorsqu'il fut marié et père de famille, et j'eus le chagrin de ne pas le trouver corrigé d'une sorte de misanthropie, qui, augmentant avec l'âge, finit par l'emporter.

Nous marchions en avant depuis quelques jours, lorsque l'Empereur nous apparut tout à coup et nous mena sur-le-champ à l'ennemi, et nous remportâmes à Lutzen une première victoire. La veille de cette journée mémorable, qui ne commença que vers midi, il avait fait une pluie battante, et Sa Majesté passa près de nous trempée jusqu'aux os. Son célèbre petit chapeau était si déformé et avait pris une forme tellement bizarre que nous ne pûmes nous empêcher de rire aux éclats et que l'Empereur partagea notre gaieté. Peu après, on vint lui annoncer la mort du maréchal Bessières, duc d'Istrie, tué dans une reconnaissance par un boulet de canon. Cette perte d'un vieux compagnon l'affligea et excita dans la Garde et dans l'armée des regrets universels, car le Maréchal était fort aimé et fort estimé.

Les marins, ni les sapeurs ne furent point mis en ligne. Ils furent occupés à construire des ponceaux pendant l'action, qui ne se termina qu'à la nuit. Il faisait déjà très brun, lorsque je vis venir le groupe impérial. J'étais assis sur le bord d'un fossé de la route. Je m'avançai aussitôt à la rencontre de mon ami

Fain qui m'annonça la victoire que nous venions de remporter. « Elle était complète, » disait-il, mais le manque de cavalerie ne nous permit pas d'en recueillir largement les fruits. Cependant nous avançâmes vers la capitale de la Saxe et entrâmes à Dresde, l'épée à la main, bientôt après.

Sur ces entrefaites il m'arriva d'être rappelé à la mémoire du maréchal Soult; les hasard m'ayant fait passer devant le petit logement qu'il occupait, il m'appela et me dit assez rudement ces propres mots : « Eh ! bien, capitaine, il faut songer à votre troupe. — Monseigneur, répondis-je, un peu étonné et prenant sa recommandation pour un reproche, ma troupe est prête à exécuter vos ordres. » Et là-dessus je commence à entrer dans les détails, mais il ne m'en laisse pas le temps. « Vous n'y êtes pas, capitaine. L'Empereur a une dette envers vous et vos gens, et il faut qu'il la paye. Faites une liste d'avancement et ayez soin de vous porter en tête. Faites-en une seconde de croix; vous me les soumettrez et j'en fais mon affaire. » On pense bien que je n'avais rien à répliquer à un ordre si précis. Je l'exécutai et, quarante-huit heures après, j'étais capitaine de frégate et l'enseigne Gueydan lieutenant de vaisseau. J'obtins de plus dix-huit croix de la Légion d'honneur.

Comme notre organisation nouvelle ne comportait pas de capitaine de frégate, je ne savais trop que penser de cet avancement, par rapport à moi, et pensai un moment qu'on allait me faire quitter la Garde; mais le Maréchal avait prévu le cas, et le décret qui me nommait ajoutait que je n'en conserverais pas moins ma position; ce qui fut regardé comme une double faveur.

Cet avancement au surplus n'excita point la jalousie. Il parut à tout le monde une justice rendue, et rien de plus. J'en eus la preuve dans l'empressement qu'on mit à me féliciter. Les chasseurs à pied que nous précédions immédiatement dans notre ordre de marche l'apprirent au moment d'une halte, et sur-le-champ ils coururent à la droite, leurs officiers supé-

rieurs en tête, se disputant à qui m'offrirait une grosse épaulette. J'acceptai celle du brave commandant Puech, qui me passa la sienne, et je n'en ai pas porté d'autre du reste de la campagne.

Pour concevoir cette galanterie des officiers de chasseurs, il faut savoir que la plupart de ceux qui accouraient ainsi vers moi me connaissaient depuis longtemps, que la plupart d'entre eux avaient fait un grand chemin, tandis que j'étais resté stationnaire et que, voyant ma manière de servir, ils avaient une sorte de vergogne de m'avoir dépassé si complètement. Ils savaient d'ailleurs que, peu désireux d'avancement, je ne m'étais donné aucun mouvement pour en obtenir, et c'était une raison pour qu'ils me souhaitassent toute sorte de prospérités. Les hommes sont ainsi faits.

Je ne changeai pas mes allures et continuai à servir de tout mon cœur, comme par le passé; car, hormis un peu d'appointements que j'eus de plus, mes fonctions n'étaient pas changées.

Je retrouvai à Dresde mon cher camarade Masquelez, et je vis avec joie qu'il avait avancé comme les autres. Il avait sous ses ordres le même bataillon d'ouvriers de marine avec lequel nous avions servi devant Cadix et qui nous avait été si utile. Il le commandait en chef et en tirait un grand parti, car il était un véritable homme de guerre et de plus un habile ingénieur. Nous renouvelâmes connaissance avec un plaisir réciproque, et nous nous contâmes nos faits et gestes depuis notre séparation à San Lucar de Barrameda. Sa troupe était fort belle et l'Empereur, frappé de sa bonne mine, demanda ce qu'il pouvait faire avec elle. « Sire, répondit-il, depuis une pendule jusqu'à un vaisseau de cent canons. » Et certainement le jeune chef ne disait rien de trop, car il est peu de travaux d'art qu'il ne pût exécuter avec ces braves ouvriers et peu de postes dont il n'eût assuré la défense. Il était fort aimé, comme de raison, et très digne d'avoir des amis. Malheureusement il ne devait pas repasser le Rhin. Blessé à mort dans une sortie faite à Torgau, il

succomba, comme il l'avait désiré souvent, en faisant face à l'ennemi. Je le regrettai amèrement.

Je ne veux pas faire ressortir ici ce qu'avait d'excellent l'organisation de ces ouvriers de marine, enrégimentés au temps de l'Empire. J'en ai parlé ailleurs suffisamment, lorsque, appelé par mes fonctions à dire mon avis sur plusieurs parties de notre service, j'ai dû m'expliquer catégoriquement. Je ne conçois guère comment on n'est pas revenu à cette forme si bonne, si simple, si commode, en même temps qu'elle présente plus de garanties qu'aucune autre, pour le bon ordre des arsenaux.

J'ai oublié de dire que nous avions été rejoints depuis Lutzen par deux compagnies ou plutôt deux demi-compagnies de marins de la Garde du vice-roi d'Italie et du roi de Naples, car ces petites gardes étaient composées à l'instar de la nôtre. Il y avait là quelques officiers fort aimables et, entre autres, un Comer de Venise de race patricienne et un Pasca napolitain. Ces messieurs étaient bons à fréquenter et charmaient souvent les loisirs du bivouac, par les drôleries qu'ils débitaient à l'envi l'un de l'autre. Leurs hommes étaient sobres et obéissants; c'était tout ce qu'il fallait. Ils faisaient nombre d'ailleurs, et nous pouvions à tout moment avoir besoin de leurs services.

Je connaissais déjà M. Comer que j'avais vu à Venise, mais sans l'apprécier. Quant à M. Pasca, il était bourré des meilleurs tirades des tragédies modernes, et particulièrement de celles de l'homme qu'il appelait notre grand Alfieri. Il fallait voir comme il prononçait ce morceau si connu : *Schiavi siamsi; ma schiari agnor pementi!* « C'est du pur latin, disait-il, et Alfieri nous a rendu le service de rappeler la langue vers son origine, afin de la rendre plus mâle et plus propre à représenter les grandes pensées. » Ces élans de l'officier napolitain n'avaient-ils pas quelque chose de singulier pour le temps et le lieu? Qu'on songe que nous étions en 1813 et dans le camp de Napoléon.

Il ne faut pas croire, malgré cela, que nous fussions aussi

assouplis au despotisme qu'on l'a prétendu depuis. Nous observions scrupuleusement la subordination militaire et nous faisions assez bon marché du reste, il est vrai, mais nous ne nous sentions nullement humiliés pour cela, et si le grand homme que nous servions de tout notre cœur, sans discuter ses actes, pouvait compter sur notre obéissance empressée, c'était à de certaines conditions, qui, bien que tacites, n'en avaient pas moins d'empire sur ses volontés. Plus on était éloigné de lui dans l'échelle des grades et des distinctions, moins on était exposé à ses boutades, et il ne parlait guère aux soldats ou même aux officiers inférieurs qu'avec ménagement. Il n'avait que bien rarement de ces moments d'impatience ou de brusquerie qu'on lui a tant et si durement reprochés. S'il se plaignait quelquefois avec amertune de la non-exécution de ses ordres, ou de ce qu'on ne les avait pas compris, il n'accusa jamais ses soldats, mais bien ses serviteurs les plus intimes, et c'est, en quelque sorte, en famille, qu'il se plaignait de leur nonchalance et de leur défaut de capacité. Il sentait, en un mot, et nous sentions aussi de notre côté, que ce n'était pas pour lui seul qu'il avait fait sa prodigieuse fortune et que le dernier homme de l'armée y était intéressé comme lui-même. C'est ce que tout le monde comprenait, non seulement parmi nous, mais encore dans le pays; car derrière cette omnipotence impériale qu'on lui accordait volontiers, comme au plus digne, c'était le grand intérêt national de 89 dont nul ne méconnaissait l'importance et dont il était le représentant.

J'avais été blessé à Dresde, un peu en avant du pont, mais blessé légèrement, ce qui n'interrompit mon service que vingt-quatre heures. Nous cherchions à établir un passage au moyen d'un bac, et mes matelots y parvinrent facilement, tandis qu'on se fusillait d'un bord à l'autre. Nous eûmes bientôt jeté quelques compagnies d'infanterie au delà de l'Elbe. Les tirailleurs ennemis s'éloignèrent, mais dans l'intervalle je reçus, pendant que je causais avec le général Rogniat, du génie, une

balle sur la clavicule gauche. Cette balle était sans force, car elle avait frappé la terre avant de m'atteindre, et je ne l'eus que par ricochet; ce qui ne l'empêcha pas de percer ma capote à grand collet et tous mes vêtements de dessous, ni de m'égratigner la peau, de manière à la faire saigner abondamment. C'était une bagatelle qui me fit enfler le cou sur le moment, mais qui n'eut aucune conséquence, et j'étais au travail le lendemain au point du jour, comme si rien n'était.

Nous avions passé le commencement d'août assez tranquillement, car une sorte d'armistice s'était établie, et on croyait que la paix pourrait se faire, mais si on conçut cette espérance de notre côté, on ne tarda pas à être détrompé, et les hostilités reprirent de plus belle, vers la fin de ce mois. Nous fûmes tout à coup forcés à de brusques mouvements, et nous eûmes à faire, avec une rapidité extraordinaire, plusieurs marches et contremarches fort pénibles.

A peine eûmes-nous occupé Dresde que nous poursuivîmes l'ennemi et livrâmes successivement les batailles de Wurtzen et de Bautzen. Cette dernière, de beaucoup la plus importante, nous permit de reprendre nos quartiers à Dresde, bien qu'elle fut sans autre résultat, à cause de notre manque de cavalerie. C'est à Dresde que nous célébrâmes la fête du 15 août, à laquelle je n'avais pas assisté depuis plusieurs années, et que j'étais loin de penser que je voyais alors pour la dernière fois. L'activité que l'Empereur déploya dans ces marches perpétuelles que nous fîmes en Saxe à cette époque fut prodigieuse.

Sa Garde n'avait par conséquent point de repos; et je me rappelle que, lorsque enfin nous fûmes obligés de rester sur place, à Dresde, nous n'en n'eûmes pas beaucoup plus à cause des alertes. Combien de fois, rendu chez mon hôte et prêt à me déshabiller pour tâcher de sécher mes vêtements, je dus bien vite remettre mes bottes mouillées et courir avec ma troupe pour me rendre à telle ou telle porte. Mon lieutenant Gueydan, qui était très ami du confort et qui regrettait surtout le souper,

jurait à faire trembler les vitres, dans ces moments de presse, envoyait le tambour à tous les diables, et ses emportements comiques jetaient quelque gaieté dans ces scènes, au fond peu divertissantes. Qu'on se représente deux paillards de fort appétit qui, à la fin d'une journée très rude, tombent raisonnablement mouillés et crottés dans un appartement bien chaud où les attend un bon repas. Ils entrent, ils respirent et sourient : ils commencent à se débotter et à étendre çà et là leurs casaques imbibées de pluie, et s'apprêtent à venir se prélasser auprès du poêle, jusqu'à l'arrivée de la soupe! Mais tout à coup la grenadière se fait entendre, et les trois coups espacés leur vont au cœur, car il faut sur-le-champ prendre les armes. « Il ne s'agit pas de souper, mais de partir, » s'écriait Gueydan, en rappelant le mot du maréchal de Saxe. Ces prises d'armes subites furent très fréquentes à cette époque, car nous étions en face d'ennemis nombreux, tandis que nous en avions derrière nous une grande armée. Nous attaquâmes les premiers vigoureusement, si vigoureusement qu'en dépit de notre petit nombre nous les battîmes à plate couture. L'empereur Alexandre était présent à cette action si disputée, et nous apprîmes bientôt qu'une de nos premières illustrations militaires, le général Moreau, avait eu les deux mollets emportés auprès de lui. Je ne sais comment le bruit de cette apparition étrange se répandit parmi nous le jour même; mais le fait est qu'on en parla dans la Garde peu d'heures après l'événement. Dire quels sentiments excita cette incroyable nouvelle, n'est pas facile, car ces sentiments furent très divers, quoique presque également passionnés. Les uns, en effet, anciens admirateurs du célèbre proscrit, soutenaient que c'était une calomnie gratuite, qu'un homme tel que Moreau ne pouvait à aucun prix se trouver parmi les ennemis de la patrie, tandis que d'autres affirmaient, par suite de l'ancien esprit de rivalité entre les armées d'Italie et du Rhin, que la chose était certaine. Il y eut à ce sujet beaucoup de raisons alléguées pour et contre

et même de gros mots échangés. Ces gros mots n'eurent pas de suite; les circonstances étaient tellement pressantes que nul n'eût osé tirer l'épée pour son propre compte en un moment comme celui où nous nous trouvions. Mais rien de pareil à la confusion que nous éprouvâmes tous, lorsque nous ne pûmes plus douter de la vérité. Il fut bientôt avéré que Moreau avait été frappé dans le groupe même de l'empereur de Russie et qu'on lui avait fait l'amputation des deux jambes à Pyrna, le lendemain, opération qui avait amené la mort. Paix à sa mémoire, mais qu'on ne parle plus de lui! Car il n'est pas de services passés, ni de gloire acquise qui puissent faire absoudre une semblable fin!

On sait que je n'ai jamais prétendu suivre pas à pas les événements de la guerre, ou m'assujettir à un ordre régulier. Je saute donc à pieds joints sur les suites de cette mémorable journée de Dresde, sur notre marche en Bohême et notre retour a Dresde, après la malheureuse issue de la pointe de Vandamme à Kulm. Bientôt nous dûmes évacuer et marcher sur Leipzig. C'est là qu'eut lieu la dernière grande bataille qui détermina notre retour sur le Rhin, et par conséquent l'évacuation définitive de l'Allemagne.

Nous y fûmes battus à plate couture, sans avoir reculé d'un pouce au moment même, mais nous y épuisâmes nos munitions, et, il faut bien en convenir, l'espérance de rétablir nos affaires. Pendant l'action, le corps saxon qui était à notre service déserta et passa à l'ennemi aussitôt. Cette défection peu honorable, quoique assez naturelle, ne nous fut pas aussi fatale qu'on le prétendit dans le temps, mais elle nous confirma dans l'opinion que nous devions avoir de nos alliés allemands. Ce fut vers ce temps-là, si je me le rappelle bien, que le prince Poniatowski fut fait maréchal de France. Il vint au fort du combat trouver l'Empereur, qui était en ce moment près d'un moulin sur une butte, et autour duquel nous étions rangés. Jamais on avait vu le brave Polonais si beau et d'un aspect si

imposant; il avait l'air de Mars en personne. C'était sa dernière apparition sur la scène, et il devait se noyer le lendemain dans l'Elster.

Comme les événements marchaient vite, et qu'il n'y avait pas une minute à perdre, si nous voulions regagner les bords du Rhin avec quelque chance de ne pas sortir de l'Allemagne absolument en débris, l'évacuation de Leipzig, décidée à la fin de la bataille, commença à deux heures du matin. Il serait impossible de faire comprendre à quiconque ne s'est pas trouvé dans de pareilles échauffourées ce que la retraite, à travers les ponts nombreux qu'il fallait franchir, présentait de difficultés. Ces ponts bâtis sur la petite rivière de l'Elster sont tous étroits et seulement garnis d'un garde-fou peu élevé. Ils devenaient impraticables pour peu qu'il y eût accumulation d'hommes et de bagages à leur abord. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver et ce qui donna lieu à des scènes de violence inévitables. Comme il n'y avait pas de raison de s'arrêter, lorsqu'on avait l'ordre de marcher et qu'on précédait la Garde impériale, je fus obligé de traiter sans cérémonie plusieurs voitures qui se disputaient pour avancer et de les mettre d'accord en les poussant sur les bas côtés de la route, au risque de les faire tomber dans la rivière. Je fus apostrophé en français et en allemand par ceux qu'elles contenaient, mais je ne m'en souciais guère, en un pareil moment. Au reste, le désordre ne dura pas, et nous passâmes, comme on peut bien le supposer, sans nous en inquiéter. L'essentiel était de se retirer de ce pré et de s'en tirer sans perte de temps. Nous étions si pressés que, très peu après, on fit sauter le dernier pont, ce qui mettait une barrière entre nous et l'ennemi.

Cette explosion nous surprit. Nous savions bien que la Garde était passée, mais nous avions encore en arrière plus de vingt mille hommes, auxquels on ôtait ainsi la possibilité de nous rejoindre et qui devaient être pris forcément. C'est ce qui arriva.

On prétendit que l'ordre de faire sauter le pont avait été mal compris, qu'il ne devait être exécuté qu'après le passage du dernier de nos soldats et qu'on avait mis dans cette action une précipitation blâmable; mais peu de personnes crurent à cette assertion et le cas resta douteux. Ce qui ne l'était pas, c'était le mauvais effet que l'événement produisit sur l'armée, qui, après avoir si vaillamment combattu, se trouvait obligée, pour s'assurer sa retraite, de sacrifier un si grand nombre de soldats.

Les Russes et les Prussiens se précipitèrent en avalanches sur ces glorieux débris et les acculèrent à l'Elster devenu infranchissable. C'est là que périt l'héroïque Poniatowski avec beaucoup d'autres. Il avait espéré qu'en se précipitant dans l'Elster, il franchirait aisément ce cours d'eau, et certainement il y eût réussi si son cheval eût pu prendre pied au bord opposé, mais il n'y avait point de rampe, et c'est en vain que l'animal cherchait à s'élancer contre un terrain à pic. L'ennemi survenant, il fut criblé de balles avec son cavalier.

Une division entière fut prise, ainsi que les nombreux blessés et malades trouvés en ville. Enfin les suites de cette sanglante bataille de Leipzig furent telles que nous dûmes songer dès lors à la totale évacuation de l'Allemagne et même nous préoccuper de ses difficultés.

En effet, la défection des Saxons durant le dernier conflit nous présageait des défections nouvelles et, on peut dire, universelles. Nous n'avions plus à compter sur les Allemands, quels qu'ils fussent, et nous en eûmes bientôt la preuve à Hanau, où les Bavarois osèrent se mettre en travers de notre route. Jusque-là, la Garde seule marchait réunie, mais autour d'elle flottaient des milliers de détachements de tous les corps ou de soldats isolés, qui, ne trouvant point de distributions, maraudaient toute la journée et ralliaient le soir au bivouac à volonté.

Il ne faut pas croire que ces pillards entendissent déserter,

ni se rendre pour cela; ils recevaient fort bien les coureurs ennemis à coups de fusil, quand il arrivait à ceux-ci de se présenter, et les recevaient même avec un certain aplomb. Ils n'étaient plus avec leurs officiers, il est vrai, mais il ne manquait jamais d'une vieille moustache, qui prenait le commandement au moment du danger et qui défendait le souper des camarades vigoureusement. On a peine à comprendre, quand on se représente une masse de troupes en dissolution, comment il s'établit, à cause des habitudes militaires, une sorte de discipline, acceptée de tous, dans ces rencontres. Il est certain, néanmoins, qu'il régnait toujours une sorte d'ordre dans le désordre général. On n'obéissait point aux chefs, il est vrai, parce qu'il n'y a pas de subordination qui tienne contre le défaut de distributions régulières; mais on ne les bravait point pour cela et souvent on les nourrissait. Il semble que chacun rentrât, par la force des choses, dans le droit naturel. Cette manière de marcher ensemble, malgré la dispersion générale et le mélange de tous les corps, s'appelait s'en aller en *fricoteurs*. C'était le mot reçu et si bien passé en usage qu'il n'était point étrange de voir des colonels et même des généraux, ayant perdu leurs régiments ou leurs brigades, s'en servir plaisamment en parlant d'eux-mêmes. « Il n'y a que des Français, disait-on, pour offrir de pareilles scènes, sans qu'il en résulte d'affreux malheurs et des massacres même de plusieurs officiers. » Mais il faut considérer que nos soldats n'étaient pas, comme ceux de quelques autres pays, des mercenaires ou des goujats enrôlés à croix ou pile, qu'ils étaient le plus pur sang de la nation et qu'ils avaient généralement un grand fonds de moralité. Ils devenaient pillards, sans doute, dans l'occasion, et surtout quand on ne leur donnait pas de pain; mais rarement leur maraude était accompagnée de violences, ni surtout de révoltes envers leurs supérieurs. C'est que ces derniers étaient de même nature qu'eux, qu'ils sortaient de leurs rangs et qu'il n'y avait entre eux et le soldat aucune différence de

caste, différence qui, dans les armées étrangères, était encore à peu près universelle. On peut dire qu'en dépit des peines qu'on endurait, l'esprit de famille n'était nullement diminué parmi nous, et que nous n'avions pas à craindre la désertion. C'était beaucoup dans un pareil désarroi.

La retraite se continua sans obstacles sérieux jusqu'à Hanau. Là nous trouvâmes les Bavarois du général de Wrède en travers de la route, et nous fîmes halte dans de grands bois, non loin de la ville, pour prendre quelques dispositions. Le temps d'arrêt ne fut pas long, et il en coûta cher à nos ci-devant alliés, pour la vaine gloire qu'ils avaient ambitionnée. Leurs divisions furent culbutées, haut la main et sans la moindre hésitation. Un bataillon de chasseurs de la vieille Garde, restée en colonne, donna avec tant d'impétuosité que la plupart de ses baïonnettes étaient tordues après l'affaire, et l'ennemi fut mis en pleine déroute par cette charge. Beaucoup de Bavarois se noyèrent dans le Mein, et nous arrivâmes à Francfort peu après.

Nous touchions au Rhin, à nos limites naturelles, à cette France vers laquelle nous étions refoulés, il est vrai, mais que nous allions néanmoins revoir avec plaisir. Nous ne pouvions nous cacher que nous serions bientôt suivis par les ennemis victorieux, mais nous n'imaginions pas qu'ils osassent violer notre frontière; car, malgré nos récents désastres, nous étions encore pleins de foi en nous-mêmes, et nous pensions qu'en touchant seulement le sol de la patrie, nous y puiserions une vigueur irrésistible. Malheureusement, nous laissions en Allemagne plus de soixante mille hommes de nos meilleures troupes, dispersés dans les places fortes de la Prusse depuis Dantzig jusqu'à Magdebourg, et c'était autant de perdu. Quel noyau pour la levée générale que nous prévoyions et qui devait, en définitive, défendre le sol! Peut-être le succès de cette défense a-t-il tenu à ce déficit?

CHAPITRE XVIII

CAMPAGNE DE FRANCE

Renforcement de mon détachement. — Le nouvel esprit de la Garde. — Noble propos de bivouac. — Jamais je n'ai tant souffert. — Combats sanglants en Champagne. — Arcis-sur-Aube. — Je suis nommé capitaine de vaisseau. — Fontainebleau. — Appel de l'Empereur. — « A Paris! » — Capitulation de Paris. — Retour à Fontainebleau. — Émissaires royalistes. — Tristes défections autour de Napoléon. — Le cœur de ses soldats lui reste. — La France vaincue, quelle humiliation!

Nous passâmes le Rhin et vînmes à Mayence. Là nous nous arrêtâmes quelque temps, et ce fut heureux pour moi, qui n'en pouvais plus.

Au bout de quelques jours, je fus guéri. Mon domestique avait été malade, lui aussi, et les chevaux très mal accommodés chez le juif chez lequel je logeais. Ils étaient restés, pour ainsi dire, à l'abandon. Jamais ils n'avaient été en si piteux état, ni leurs maîtres non plus.

J'avais une envie extrême de me raccorder avec ma troupe, car, depuis l'arrivée de l'Empereur à Paris, des mesures rigoureuses avaient été prises, afin de compléter les corps, armer les nouveaux soldats et les pourvoir de tout ce qui était nécessaire, pour qu'ils pussent servir utilement. Les marins s'étaient ressentis de cette augmentation, et mon petit détachement fut porté à 450 hommes environ, par l'adjonction de ceux de nos camarades qui étaient restés en France.

Je n'en conservai point le commandement en chef, le major ayant rallié avec plusieurs autres officiers, parmi lesquels se trouvaient MM. Boniface et Gérodias, que je n'avais pas vus depuis l'Espagne. Mais ce qu'il y eut d'heureux pour moi, en

cette occasion, c'est que mon ancien ami de Saizieu était à notre tête. Je ne l'avais jamais oublié, car il était mon chef de file sur l'*Alerte,* lorsque je faisais mes premiers quarts, et je lui devais beaucoup pour mon instruction. Il avait aussi commandé les deux bataillons de marins et d'ouvriers employés au siège de Cadix, et je m'étais trouvé sous ses ordres au Trocadéro, ainsi que dans la flottille dont il m'avait confié l'avant-garde. Nous avions plusieurs fois combattu côte à côte, et c'est avec plaisir que je le revis à notre tête.

Il m'expédia promptement à Paris pour activer les fournitures dont nous avions besoin, et je le rejoignis aussitôt que ma commission fut remplie. C'est alors que nous commençâmes cette campagne de France, si glorieuse pour nous, malgré notre désastre final, et dans laquelle la Garde impériale se montra ce qu'elle était encore, en dépit des changements qu'elle avait subis dans sa composition et dans son essence. Ce n'était plus, en effet, les mêmes hommes, depuis les pertes que nous avions subies en Russie, mais l'ancien esprit de ce corps célèbre régnait encore avec beaucoup de force, bien que l'abnégation ne fût plus aussi complète et que l'ambition de se distinguer, sans arrière-pensée, ne fût plus l'unique mobile de beaucoup de chefs. L'amour des croix, des titres et des grades, surexcité par des avancements miraculeux, avait un peu dénaturé l'institution primitive et fait pénétrer dans les rangs une sorte d'égoïsme, sans exemple jusque-là. La valeur était toujours la même, sans doute, mais elle était moins exempte de convoitise que par le passé, et par conséquent moins pure. En somme, la Garde était toujours une élite; mais la personnalité s'y montrait quelquefois à découvert, ce qu'elle n'eût osé faire dans le principe.

On trouvera, peut-être, que je m'arrête souvent à retracer mes impressions dans ce récit, à bâtons rompus, des événements contemporains, mais je ne puis passer sous silence les époques de décadence, pas plus que celles de la plus grande

élévation des sentiments de notre armée. J'avais vu, dans ma plus tendre jeunesse, éclater tant de vertus militaires et un dévouement à la patrie si parfait, que je demeurai longtemps sous le charme de ces souvenirs. Qu'on ne pense pas que je fusse le seul à remarquer la différence des temps et des hommes! Il y avait dans la Garde plusieurs officiers qui, sans être moins dévoués que les autres à l'Empereur, mettaient avant tout la nationalité et qui étaient aussi jaloux de l'honneur de l'armée que de ses succès. Ceux-là étaient persuadés que leur premier soin devait être d'entretenir dans les âmes le sentiment qui animait les anciens défenseurs de la France. Témoins des miracles qu'avait produits le désintéressement si noble de nos vieilles phalanges, ils se plaisaient à le rappeler dans leurs conversations intimes, et soutenaient que tout serait perdu, le jour où ce sentiment s'altérerait : c'est ce qui leur faisait déplorer les ambitions vulgaires et le désir immodéré d'avancement, et cette soif de récompenses qui se manifestait de plus en plus parmi nous.

Je ne puis malheureusement reproduire une conversation de bivouac dans laquelle un officier d'artillerie, blanchi sous le harnais, faisait l'historique de la guerre de la Révolution, sous ce rapport spécial. Comme il était pénétré de son sujet, il s'exprimait avec une facilité pleine de grâce et une autorité qui entraînait, bon gré, mal gré, ses auditeurs. Il s'adressait en particulier à l'un de nous, qui était victime d'un passe-droit évident, et lui disait : « Un passe-droit est un petit malheur quand on est sûr de l'estime et de l'amitié de ses camarades, quand on sent qu'on fait partie du lien qui unit la masse armée, de l'esprit qui l'anime et qui la vivifie. Croit-on que les grosses épaulettes et les broderies éclatantes suffisent seules pour tenir le faisceau militaire et l'empêcher de se dissoudre? Il n'en est rien, et l'influence qu'exercent sur l'esprit du soldat les sous-ordres dont il connaît le mérite et qui savent supporter l'oubli, sans se décourager ni se plaindre, est autrement puissante

que celle des chefs les plus favorisés, fussent-ils couverts de plaques et de cordons. Ce sont ces dévouements obscurs qui supportent le poids du jour et qui maintiennent par leur exemple la vertu militaire d'une nation. Ce rôle est assez beau, même pour consoler de l'injustice! »

Je ne rapporte peut-être pas, dans les mêmes termes, ce qui fut dit dans l'entretien dont je parle; mais je suis certain d'en rendre le fond avec exactitude. Je puis assurer que cette hauteur de pensée, qui semblerait exagérée de nos jours, n'était pas rare dans cette Garde qu'on croyait si uniquement préoccupée d'avantages personnels, et qui ne tarda pas à démontrer, dans la campagne de France, combien elle avait encore de valeur patriotique.

Je reprends mon récit.

Je ne rapporterai point par le menu les divers incidents qui nous conduisirent de la ligne du Rhin à celle de la Marne et jusque sur les bords de la Seine. Tout le monde les connaît, et ce serait une répétition inutile. Je dois déclarer toutefois que jamais je n'avais tant souffert en faisant la guerre que pendant ces quelques mois que nous employâmes à défendre le sol. La rapidité avec laquelle nous étions contraints de nous couvrir, la nécessité de combattre sans cesse, la rigueur du froid dans les plaines de la Champagne et l'ennemi qui ne nous laissait pas respirer, nous forçaient à développer tout ce que nous avions d'énergie et de courage. C'était comme un défi entre la Garde et les meilleures troupes étrangères; défi glorieux, dans lequel nous devions succomber à cause de notre petit nombre, mais qui devait, en revanche, immortaliser l'armée française, dont nous nous regardions comme les représentants.

Les combats sanglants et multipliés de cette époque font foi de notre résistance. Montereau, Saint-Dizier, Craon, Montmirail et Arcis-sur-Aube sont là pour prouver avec quelle vigueur nous défendions le sol. Je fus avancé pour cette affaire

dernière, qui fut pour moi l'occasion de faire connaissance avec le général Exelmans.

Nous venions de terminer un pont sur la rivière, et nous nous retirions selon notre usage, pour nous rendre ailleurs, — car, à cette époque, nous n'avions pas besoin d'ordres, et nous courions de nous-mêmes au plus pressé — lorsque le général se présenta devant nous, encore tout échauffé du combat, et nous dit que la cavalerie ennemie était aux trousses de la nôtre en nombre extrêmement supérieur et que, si nous ne défendions pas le passage de la rivière, tout était compromis. Nous revînmes nous embusquer au bord de l'eau jusqu'au moment où notre dernier cavalier fut passé. Nous démantibulâmes le pont immédiatement et opérâmes notre retraite au travers de la prairie. Il était temps, car les boulets nous enlevèrent quelques hommes, comme nous la traversions.

C'est pendant que nous étions à Reims que l'Empereur fit tomber sur nous sa dernière munificence et que je fus fait capitaine de vaisseau. Quelques autres avancements et plusieurs croix nous furent également accordés. Ces récompenses furent bien reçues, quoiqu'elles ne fussent pas nécessaires pour nous animer, et pour mon compte je n'avais nul besoin d'un pareil stimulant. J'étais encore plein de foi, malgré nos malheurs quotidiens, et ma confiance dans une bonne fin n'était pas ébranlée. Il ne fallait toutefois pas une grande perspicacité, en ce moment, pour prévoir une catastrophe. Pour peu que je me fusse rendu compte de l'état de nos affaires, il est clair que j'en eusse pressenti la terrible solution; mais j'étais loin de ces idées et ne pensais absolument qu'au présent, absorbé que j'étais par les travaux de chaque jour.

Aussi je buvais du champagne à Reims, sans le moindre souci, car le hasard nous avait poussés dans une bonne maison de cette ville où on nous prodiguait toutes sortes d'attentions. Au surplus, nous n'y restâmes que peu de temps et nous ne tardâmes pas à venir à Fontainebleau, qui fut notre dernière étape.

Il n'entre pas dans mon plan de rapporter les scènes contemporaines, et je n'en parle qu'autant que je le juge nécessaire pour faire connaître ma marche particulière et ma manière de voir. C'est bien plus l'histoire de mes sensations que des événements que j'écris, et cependant je tâche de suivre, autant que possible, les hauts et les bas de notre esprit militaire, afin de me rendre un compte fidèle de ses variations. Elles furent nombreuses à cette époque les variations de l'esprit militaire, et depuis mon entrée au service en 1794, jusqu'à la dissolution de notre armée en 1814, j'ai eu le temps de les observer. Il y en a d'affligeantes, sans doute; mais, en faisant la part de la faiblesse humaine, on peut hardiment se demander, si aucune armée au monde eût résisté plus que la nôtre à l'entraînement des circonstances. Je ne le crois pas et je rends hautement témoignage à la constance héroïque de nos dernières phalanges. S'il y eut des défections plus tard, ce n'est pas à la nation militante qu'elles doivent être imputées, et cette masse guerrière, loin de varier avec la fortune, resta fidèle dans les mauvais jours, non seulement à la personne, mais à la mémoire de l'homme qu'elle regardait comme le représentant du pays. C'était du patriotisme égaré, si l'on veut, mais louable assurément, de quelque façon qu'on le considère. Nous n'étions ni les soldats d'Alexandre, ni ceux de César, nous étions avant tout ceux de la France, et la suite prouva que nos vœux et notre sang étaient principalement pour elle.

Nous arrivâmes à Fontainebleau, comme je l'ai dit, avec les restes de nos forces, et la Garde s'installa autour du Palais. Ce fut durant notre marche sur cette ville que nous apprîmes ce qui s'était passé à Bordeaux, et que nous entendîmes parler pour la première fois de trahison. Les progrès des Alliés dans le Midi expliquaient, jusqu'à un certain point, la conduite des Bordelais, mais ils ne la justifiaient pas à nos yeux; et nous trouvions étrange, nous qui étions en train de nous sacrifier chaque jour pour la France, que chacun ne fût pas disposé à en

faire autant. Nous ne pouvions exiger des citoyens d'une ville de commerce ruinée par la guerre et au fond mécontente, qu'elle résistât à l'ennemi; mais de là à lui ouvrir elle-même ses portes et à l'accueillir comme un libérateur, il y avait loin; et nous ne concevions pas un empressement si honteux. L'exemple de Bordeaux trouva des imitations dans le Midi, et nous devions nous y attendre.

Les partis se remuèrent aussi à Paris, et nous ressentîmes les effets de leur résurrection. On ne put nous cacher plus longtemps la gravité des événements et l'extrémité à laquelle nous étions réduits.

L'Empereur nous les annonça lui-même... Rassemblés autour de lui dans la cour du Cheval-Blanc, il nous dit à peu près ces paroles : « L'ennemi m'a dérobé trois marches. Il s'est porté sur Paris, où des émigrés auxquels j'avais pardonné ont proclamé les Bourbons et arboré la cocarde blanche. Voulez-vous quitter cette cocarde tricolore, sous laquelle vous vous êtes couverts d'honneur pendant vingt ans? ou voulez-vous la défendre et me suivre à Paris? » La réponse ne pouvait être douteuse. Nous levâmes ensemble nos épées, et un immense cri : « A Paris! » retentit aussitôt dans tous les rangs. « Eh bien, reprit l'Empereur, en avant! » Nous nous mîmes immédiatement en route, et, je puis l'attester, avec un entrain remarquable. Il y avait même de la gaieté dans notre allure et, quand on songe que nous allions évidemment combattre des forces décuples des nôtres, on ne peut s'empêcher d'admirer un semblable élan. C'était une dernière partie à jouer, nous le sentions et nous voulions, si nous devions succomber, tomber du moins sous les yeux de nos concitoyens. Jamais je n'avais vu la Garde plus animée, plus contente d'en venir aux mains. Personne ne s'abusait sur l'immense danger que nous allions courir, mais nous étions certains de faire une trouée terrible, partout où nous nous serions présentés, et nous attendions beaucoup du peuple de Paris, si nous parve-

nions à lui donner la main. En somme, nous voulions en finir d'une façon ou d'une autre, car, battants ou battus, une solution définitive ne pouvait manquer de s'ensuivre, et nous étions si fatigués des marches et contre-marches, que nous commencions à craindre d'être usés jusqu'à la corde avant d'avoir pu joindre nos ennemis dans un combat à mort, comme c'était notre désir.

C'est dans ces intentions que nous allâmes jusqu'au lieu appelé La Cour de France. Mais, arrivés là, nous apprîmes, peu après avoir établi notre bivouac, la capitulation de Paris et le revirement du maréchal Marmont, duc de Raguse, et de ses troupes; ce qui nous enleva notre dernière espérance. Nous rétrogradâmes sur Fontainebleau, la mort dans l'âme, profondément humiliés de ce que nous regardions comme une félonie du Maréchal et de ses soldats. Nous ne tardâmes pas à être désabusés sur le compte de ces derniers et leur rendre pleine justice, mais l'effet de leur mouvement n'en fut pas moins funeste, en ce qu'il nous ôta la confiance qui nous avait soutenus jusque-là. On peut dire que de ce moment datent les premiers doutes qui s'élevèrent, dans l'esprit de nos soldats, sur l'issue de la campagne.

Rendus à Fontainebleau, où nous reprîmes la position que nous avions quittée l'avant-veille, nous ne tardâmes pas à être travaillés par des émissaires venus de Paris et qui, s'adressant d'abord à ceux de nos hommes qui appartenaient aux départements réunis, réussirent à débaucher quelques pauvres diables, après les avoir grisés. Mais ils échouèrent en général, et reçurent des corrections tellement rudes, qu'ils disparurent bientôt de tous les cabarets. Malheureusement, ces meneurs du parti royaliste ne se bornèrent pas à corrompre les soldats. Ils pensèrent avoir meilleur marché d'autres gens qui avaient beaucoup à perdre, et ce fut vers eux qu'ils dressèrent leurs batteries. On vit alors autour de Napoléon des choses qu'on aurait cru impossibles en d'autres temps, et qui nous scandali-

sèrent, nous autres pauvres ignorants, comme si nous n'avions pas dû nous y attendre. Nous savions pourtant à merveille beaucoup d'histoires touchant les infirmités de la nature humaine; mais quelle différence de lire des actes d'ingratitude dans un livre ou de les voir s'accomplir sous ses yeux. Il est certain que pour ceux qui n'adoraient pas l'Empereur, mais qui le servaient fidèlement, parce qu'ils le regardaient comme le représentant du pays et comme sa personnification la plus éclatante, le refroidissement subit de quelques officiers de haut rang, qui lui paraissaient plus particulièrement attachés et qu'il avait comblés de biens et d'honneurs de toutes sortes, était une chose incompréhensible.

La défection des hauts fonctionnaires civils et celle de la foule moutonnière qui marchait sur leurs traces ne nous impressionnaient pas au même degré, car, à tort ou à raison, nous estimions que l'honneur militaire devait préserver les guerriers de toute chute de ce genre. Malheureusement il n'en fut pas ainsi, et je ne puis assez dire combien nous en fûmes humiliés; combien l'espèce de contrainte, qui s'organisa autour de Napoléon pour influencer et surtout pour hâter ses dernières résolutions, nous parut détestable, et quelle amertume la conduite, qu'on tenait envers lui, répandit dans nos âmes, quoique nous ne la connussions pas entièrement. Je ne sais pas même comment nous supportâmes ce qui en transpira, mais nous étions sans direction. Pourtant je ne doute pas que, s'il eût dit un mot, nous n'eussions fait place nette, entre lui et nous, à la minute, et que nous ne l'eussions entouré, comme aux plus beaux jours de sa puissance, pour le suivre où il eût voulu nous mener. Les rois de l'Europe avaient beau le proscrire, une partie de la France l'abandonner et la mauvaise fortune s'acharner à sa perte, rien n'y eût fait dans un pareil moment, et nous eussions prouvé au monde que le malheur pouvait lui enlever tout, hormis le cœur de ses soldats.

Les scènes dont nous fûmes, tour à tour, acteurs ou témoins,

dans cet acte final de l'Empire, n'eurent rien de varié, bien que les événements marchassent avec rapidité. Elles étaient, au contraire, pour nous, d'une uniformité fatigante, et je ne pense jamais, sans une peine réelle, au désœuvrement général, qui précéda le dénouement attendu. Le service se faisait toujours au Palais et dans les environs comme de coutume, mais il était aisé de voir que le nerf de la discipline serait bientôt sans force, et que la confiance qu'on avait dans la destinée s'affaiblissait à vue d'œil. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que, dans le grand désarroi que tout le monde prévoyait, les préoccupations personnelles ne se faisaient que rarement jour. Il ne manquait pas parmi nous d'hommes éclairés qui attendaient tout de leur épée et qui étaient en état de juger des suites que l'immense changement qui se préparait devait avoir pour leur fortune militaire; mais, en général, on n'avait pas lieu de s'inquiéter de l'avenir pour soi-même. La catastrophe, qui frappait tout le monde, était si grande et ses effets si terribles, que la pitié l'emportait sur l'égoïsme dans toutes les âmes. Cela ne pouvait durer longtemps, sans doute, et il était impossible que les sentiments généreux qui dominaient encore parmi nous ne cédassent pas, à la fin, au poids des circonstances; mais, pour le moment, ils étaient encore dans toute leur force, et je me plais à le constater pour l'honneur de la Garde et de l'armée en général.

Je ne veux pas décrire les dernières convulsions de l'agonie de Fontainebleau, ni la dispersion qui s'en suivit. Je souffre trop de me rapporter à cette époque fatale. Jamais on n'est tombé du ciel en terre plus complètement que je ne le fis à cette époque; jamais on n'a vu se dissiper d'une manière plus soudaine les illusions de la jeunesse. J'avais passé ce bel âge depuis longtemps, puisque ma trente-cinquième année était commencée. Mais j'avais conservé à un haut degré la chaleur du cœur et l'activité de la pensée, ainsi qu'une abnégation personnelle qui tenait autant à mon tempérament qu'à ma pre-

mière éducation. Je ne ressentais pas en moi les mouvements impétueux de ce qu'on appelle l'ambition; et si je désirais autant qu'un autre me faire remarquer, je n'éprouvais ni la soif de l'avancement, ni celle des richesses. Parvenu par événement à un grade relativement élevé et favorisé au delà de mes anciens camarades du même temps que moi, je voyais renverser mon pot au lait sans sourciller, bien que je n'eusse aucune ressource que mon grade, et que la chute de l'Empire me laissât sans autre fortune que mes appointements courants et quelque argent que j'avais laissé chez M. Chicou. J'avais renoncé depuis longtemps *in petto* à ce qui pouvait me revenir de la maison paternelle et je ne comptais pas aller m'imposer à mon père comme une charge, ne sachant pas s'il conserverait lui-même sa place et s'il ne serait pas embarrassé pour faire vivre mes jeunes sœurs. Eh bien, ces réflexions chagrines, qui eussent été fort naturelles dans ma position, je ne les faisais pas, ou du moins elles ne m'occupèrent qu'un instant. Qu'était, en effet, mon malheur particulier en présence du malheur immense dont j'étais témoin et de ceux plus grands encore que je croyais voir dans l'avenir? La France, pour laquelle j'avais combattu depuis que je pouvais tenir une épée et que j'aimais avec idolâtrie, n'était-elle pas envahie, l'ordre des choses, dans lequel j'étais habitué à vivre, détruit, et la société livrée à l'inconnu? Que fallait-il de plus pour remplir mon âme et me faire compter pour rien ce qui me frappait personnellement? Oui, Dieu n'est témoin que je ne songeais qu'à l'humiliation de la France, en me séparant de mes compagnons d'armes, et que je n'eus aucun souci de ce que je deviendrais.

CHAPITRE XIX

UNE HALTE AU PAYS NATAL

A Paris, la mort au cœur. — L'attitude des Alliés. — L'empereur Alexandre. — L'animation des Tuileries. — Arrivée du Roi. — Le vrai peuple reste froid. — Manifestations déplacées. — Louis XVIII et les Alliés. — Retour au pays natal. — Ma famille. — Pétrification. — Parents et amis. — Intrigues et ambitions. — « Ote-toi de là que je m'y mette. » — Lassitude et paresse. — La France se reprend. — Trop de postulants. — L'armée et le Roi. — Ils n'ont *rien oublié* ni *rien appris*. — Aux eaux de Miers. — Chevalier de Saint-Louis!...

Les marins ayant ordre d'aller au Havre, pour y être licenciés, s'y rendirent, et les autres corps de la Garde reçurent des destinations diverses à la suite des adieux. Je me rendis à Paris, la mort au cœur, et ma première impression fut de me sentir étranger dans cette grande ville. Comme elle était occupée par l'ennemi et qu'un gouverneur russe la commandait, j'étais complètement désorienté, et je ne savais vraiment encore si j'avais une patrie...

Je me souviens que j'hésitai à l'entrée de la rue J.-J.-Rousseau, où j'avais laissé mes bons parents la dernière fois, ne sachant s'ils avaient chez eux quelques militaires étrangers envoyés par billets de logement. Ce ne fut pas sans anxiété que je demandai au portier ce qu'il en était. Heureusement il me rassura, et je ne tardai pas à embrasser ma cousine, qui fut enchantée de me revoir sain et sauf. Son mari, extrêmement occupé des affaires de la ville, ne pouvait guère s'absenter de la Préfecture, et il n'était pas à la maison quand j'arrivai, mais il me fit, à sa rentrée, le meilleur accueil.

C'est de lui que j'appris la manière dont les Alliés en usaient

à Paris, et comment l'ordre n'avait cessé d'y régner, ce qui ne laissait pas que d'être remarquable au milieu d'une invasion compliquée d'événements si divers.

Les Alliés n'étaient pas tous au même degré animés d'un esprit malveillant, et, hormis les Prussiens, ils se montrèrent, en général, modérés, sinon dans leurs exigences, du moins dans leurs façons de faire. Après avoir pourvu au gouvernement et au commandement de la place, assuré le logement des innombrables états-majors, et pris les dispositions militaires qui leur parurent convenables, ils laissèrent volontiers à la garde nationale le soin de la police intérieure de la ville, et à l'autorité française, c'est-à-dire au Gouvernement provisoire nouvellement établi, la direction des débris de notre armée qui affluaient de tous côtés vers la Capitale, soit individuellement, soit par petites parties. Ils se conduisirent sagement en cela; il est certain que toute autre marche eût compromis, sans aucun fruit, non seulement la tranquillité publique, mais l'arrivage des subsistances, dont le service devenait plus difficile de jour en jour à cause du doublement instantané des consommateurs. Il n'est au pouvoir de personne de connaître ce qui se serait passé, s'ils en eussent agi comme le voulaient Blücher et ses Prussiens, mais ce qui est indubitable, c'est qu'une dévastation générale eût régné dans un rayon fort étendu autour de Paris et que ç'eût été peut-être le moindre de nos malheurs.

Nous étions bien bas, certes; l'Europe entière était chez nous, reine et maîtresse au moyen de son million de soldats. Nos armées étaient battues et dispersées, et notre esprit public complètement faussé par les défections et le triomphe d'un parti qui s'était jeté à corps perdu dans les bras de l'étranger; mais que de ressources encore, si nous avions été contraints de reprendre nos armes à demi usées par les vexations des envahisseurs et de recommencer la guerre dans les montagnes ou au delà de la Loire, et de nous unir aux Vendéens ainsi qu'à la

Bretagne encore intacte. Il n'eût fallu, pour nous pousser à cette extrémité, qu'une conduite moins mesurée de la part des Alliés. Heureusement ils sentirent leur position et n'abusèrent pas de leur fortune. Il est même juste de dire que l'empereur Alexandre, tout en donnant la main aux mesures politiques et militaires des Alliés, en adoucit, tant qu'il put, la rigueur et s'exprima plusieurs fois sur le compte de la France avec une courtoisie voisine de la magnanimité. Il se concilia ainsi l'estime de tout ce qui, parmi nous, méritait encore d'être appelé Français, et ce succès en valait bien un autre. Il fut d'ailleurs le seul souverain dont Paris ait gardé la mémoire, et les autres ne firent que peu ou point d'impression.

Je ne m'attache nullement à cette série de faits que l'on appelle l'histoire, et peu importe que je brouille les dates quelquefois; mais je suis sûr de peindre fidèlement les époques, et celle dont je parle était certainement assez curieuse pour rester dans ma mémoire. La physionomie de Paris était si extraordinaire, qu'à force d'étonnement, on avait fini par ne plus s'étonner, et que les allées des Tuileries, remplies d'uniformes étrangers, à ne pouvoir pas s'y retourner, n'en étaient pas moins bordées de femmes élégantes, parmi lesquelles figuraient beaucoup d'officiers français venus récemment de l'armée, beaucoup d'émigrés accourus de tous les points de l'horizon, et même quelques héros de la Vendée, avec leur armement bizarre et leurs panaches à la Henri IV. Tout cela grouillait pêle-mêle et paraissait animé d'un même entrain.

Le beau temps qu'il faisait aidait à cette fusion accidentelle, et il eût été difficile aux passions politiques de ne pas se taire quelques instants devant le plaisir que chacun trouvait à respirer, après d'aussi chaudes alarmes.

En général, on n'avait point de mauvais procédés à reprocher aux officiers russes ou anglais, et les uns et les autres jouissaient d'une sorte de considération personnelle qu'ils tenaient à justifier. Les Allemands et surtout les Prussiens

étaient moins prisés, quoiqu'il y eût parmi eux beaucoup d'hommes honorables. Mais, de tous ces vainqueurs, les plus extraordinaires étaient, sans contredit, les prétendus soldats de l'armée de Condé. Cependant ils n'avaient encore aucune influence, et le comte d'Artois, qui était, disait-on, lieutenant général du royaume, n'en avait pas beaucoup plus.

On attendait le Roi. Le roi Louis XVIII fit, en effet, son apparition plus tard, et je le vis passer au milieu de son cortège. Il avait une belle figure, et on vantait sa grâce et son esprit d'à-propos. On commençait même à parler de la Charte qu'il devait octroyer à son début, mais le gros du peuple et surtout les militaires se souciaient fort peu de ce présent royal, dont ils ne connaissaient pas la valeur. D'ailleurs, toute considération autre que celle de l'humiliation nationale était mise de côté, en ce moment, par ces âmes ingénues, et les rhéteurs politiques, qui devaient bientôt prendre une si grande place dans nos discussions, n'étaient que peu ou point écoutés. Qu'importait, en effet, aux vieux défenseurs du sol français qu'on leur parlât de liberté, lorsqu'ils voyaient la France aux abois et son indépendance en question ; lorsqu'ils ne pouvaient se dissimuler qu'on fondait un Gouvernement nouveau, sous le bon plaisir de l'étranger ; et que la gloire acquise au prix de leurs travaux et de leur sang allait s'évanouir sans retour?

Ces réflexions amères étaient inévitables en un pareil moment, et elles ne pouvaient qu'influer d'une manière désagréable sur l'accueil que le peuple et l'armée firent aux Bourbons. En vain les personnes qui raisonnaient de sang-froid reconnaissaient que Louis XVIII ne pouvait maîtriser les circonstances, qu'après tout il n'avait pas produites ; que si nous avions succombé dans notre lutte contre l'Europe, on ne pouvait imputer nos désastres à sa famille, et que, dans la fausse position que les événements lui avaient faite, il était difficile à ce Prince de faire plus que de nous promettre des institutions libérales, les masses ne se payaient pas de semblables raisons et

ne voyaient dans le nouveau Monarque que la personnification de l'étranger.

C'était là le sentiment général, je puis l'attester, car il va sans dire que je compte pour rien les flatteurs à gage, ni ceux qui, se posant en enfants perdus du parti royaliste, cherchaient à entraîner la foule par des cris de : *Vivat!* Il y en avait bon nombre, il est vrai, et on leur répondait volontiers des fenêtres par une exhibition de mouchoirs blancs ; mais le vrai peuple n'était pas là, et, en aucun cas, il n'eût voulu partager une joie que ce qui s'était passé récemment rendait insultante pour le pays.

Je voudrais, par pudeur, passer sous silence, à l'entrée des Alliés, les excès commis par quelques femmes du grand monde, qui frappèrent douloureusement ceux qui en furent les témoins; mais il faut, malgré moi, que je les rappelle ici, car ils entrèrent pour beaucoup dans la froide réception que l'on fit au Roi. Il est difficile de comprendre comment des personnes élevées dans un cercle d'idées qui semble, au moins, exclure les bassesses, purent descendre à des excentricités qui touchaient à la folie. On est réduit à supposer que ces dames étaient réellement hors d'elles-mêmes, qu'elles avaient perdu la tête. Il faut avoir été témoin de cet ignoble délire, pour y croire, et je doute qu'à aucune époque de nos annales on ait jamais rien vu de pareil. Où était, je ne dirai point l'amour de la patrie, ni les sentiments généreux, mais le simple respect pour soi-même, dont on ne conçoit pas qu'il soit possible de s'écarter dans les hautes positions?

Dieu me préserve d'imputer aux royalistes sincères ces démonstrations insensées, qu'ils désapprouvaient sans doute, au fond de leur cœur, mais qu'ils n'osaient blâmer de peur de discréditer leurs adhérents. Quelle différence, néanmoins, si, au lieu d'accueillir ces coupables folies, la tête du parti eût donné l'exemple contraire à l'entrée des troupes étrangères et que toutes les femmes eussent paru aux fenêtres, vêtues de deuil,

comme il convenait à de véritables Françaises, dans un tel moment! Alors elles eussent pu, plus tard, agiter leurs écharpes blanches et se parer de lis de la tête aux pieds, à l'entrée du Roi, sans que personne y trouvât à redire, et elles eussent gagné tous les cœurs par cette conduite qui eût été d'une sage politique, en même temps que pleine de dignité. Malheureusement il n'en fut pas ainsi, et le parti royaliste perdit on ne peut davantage au scandale qu'il souffrit dans cette occasion mémorable, en supposant qu'il ne l'approuva pas, ce que j'admets de tout mon cœur. C'est qu'on s'attend aux lâchetés d'une populace féroce, qui, enivrée d'un triomphe inespéré, se livre d'ordinaire à ses grossières passions et finit par baiser la main du tyran qui l'a matée; mais on ne supporte pas l'avilissement volontaire de ceux qui, à tort ou à raison, se posent comme les représentants de leur pays et comme l'expression de ce qu'il renferme de plus noble et de plus grand. On se sent humilié du pitoyable rôle qu'ils remplissent vis-à-vis de l'étranger, on les maudit dans la colère patriotique qu'inspire tant d'abaissement.

Les honteuses manifestations dont il s'agit et qui avaient précédé la rentrée du Roi ne furent pas les seules. Les pamphlétaires de toute taille s'étaient escrimés, à l'envi, dès que la fortune commença à nous tourner le dos. Tous avaient leurs armes chargées et prêtes à faire feu, dès qu'il n'y aurait plus aucun danger à courir. Ils n'y manquèrent pas, et il ne tint pas à eux que les envahisseurs de la France ne fussent considérés comme des libérateurs, Napoléon comme un monstre et l'armée comme un ramassis de rebelles incorrigibles. Ils furent secondés par les poètes de circonstance, qui pullulent d'ordinaire autour du pouvoir, quel qu'il soit, et tous ces adhérents de la monarchie nouvelle, si dignes les uns des autres, lui formèrent une sorte d'avant-garde qui ne pouvait que la discréditer d'avance aux yeux de la nation. On dit que Louis XVIII comprit, de bonne heure, les inconvénients du concours de pareils auxiliaires, et

que, s'il eût été le maître chez lui, il les eût immédiatement écartés, non seulement de sa personne, mais de sa cour et de son gouvernement. Je le croirais volontiers; car, en dépit de sa position douteuse, ce Prince montra en plusieurs rencontres qu'il n'avait abdiqué, ni l'orgueil de sa race, ni celui de sa patrie, et ses sentiments français, se faisant jour de temps à autre, embarrassèrent souvent son entourage.

Ainsi Paris apprit un beau matin que le Roi, se trouvant en face d'une porte avec les souverains étrangers, avait pris le pas sur eux et passé le premier, comme naturellement. On n'ignora pas non plus que, lorsque Blücher voulut faire sauter le pont d'Iéna, le Roi avait déclaré que, si on donnait un tel ordre, il ne lui restait plus qu'à faire atteler sa voiture et à s'aller placer lui-même sur le pont pour sauter avec lui : déclaration vraiment noble et digne d'un descendant de Henri IV et de saint Louis.

On peut bien penser que la disposition d'esprit dans laquelle j'étais ne me faisait rien trouver d'agréable dans les scènes journalières qui avaient lieu à Paris, et que j'avais hâte, après tant de malheurs, de revoir ma famille.

Je me rendis donc en Limousin, aussitôt que cela me fut possible, et j'embrassai mon vieux père, qui était toujours président de chambre de la cour royale de Limoges, en vertu de l'inamovibilité. Je retrouvai à Brive ma bonne grand'mère, qui n'avait point voulu quitter sa ville natale. Elle avait près d'elle ma tante Saint-Louis, ancienne religieuse chassée de son couvent qu'on avait détruit en 1792 et qui vivait avec elle.

Mon jeune frère s'était établi à Donzenac, tout près de notre ancienne demeure. Il avait épousé, pendant que je faisais mes caravanes, notre cousine, Mlle de la Tour, et il l'avait perdue, après qu'elle lui eut donné trois enfants. Ma sœur Rose tenait le petit ménage, et une autre de mes sœurs, Mme de La Faurie, s'était mariée du côté de Meyssac, et la plus jeune était au couvent.

Somme toute, nous avions encore beaucoup de proches parents dans le pays, et la famille ne courait pas le risque de s'éteindre.

Je fus reçu à bras ouverts par tout ce monde-là, et je passai quelques semaines qui me semblèrent douces comme du miel, après tant d'agitations. La guerre n'avait point, heureusement, approché de notre province, et quoiqu'elle fut traversée plus tard par quelques détachements de cavalerie anglaise, elle ne souffrit nullement de leur passage. Loin de fouler les habitants, ces Anglais payèrent exactement tout ce qui leur fut fourni et n'exigèrent pas de logements militaires. Au reste, la paix était faite, disaient-ils, et on ne demandait pas mieux que de les croire sur parole.

Je me tins principalement à Donzenac, où mon père ne tarda pas à venir, et ce fut là que nous nous raccordâmes.

J'étais harassé et dégoûté au point de ne plus vouloir lire une gazette, ni de prendre aucune précaution pour mon avenir. J'avais été fait capitaine de vaisseau à Reims, par l'Empereur, mais j'ignorais absolument si ma nomination serait approuvée par le nouveau Gouvernement. Déjà on disait merveille de ce que le Roi allait faire, et les émissaires du parti royaliste répandaient dans le département toute espèce de bruits plus menaçants les uns que les autres pour les gens qui occupaient des emplois publics ou qui avaient des grades dans l'armée. Je ne m'inquiétais pas de ces rumeurs, et j'oubliais tout pour jouir de l'ombre et du silence de la campagne. Jamais on n'a savouré, autant que je le fis alors, le plaisir de coucher dans un bon lit, de ne plus être éveillé par la grenadière et de reposer ses quatre membres *ad libitum*.

La petite vallée dans laquelle mon frère avait son habitation avait à mes yeux, outre les agréments naturels, l'avantage de nous isoler complètement de la ville. Un joli ruisseau, le Maumont, coulait au bas du jardin, et nous avions, de droite et de gauche, des vignes et des arbres fruitiers à foison. C'était, à

mes yeux, un véritable paradis, et je crois que, s'il m'eût appartenu, je me fusse décidé volontiers à y finir mes jours. Je passais des heures entières *in umbra*, sans remuer, sans désirer et presque sans penser. La pendule semblait tout à fait arrêtée, et je crois que jamais je ne fus plus près d'une véritable pétrification. Pourtant, quand venait l'heure des repas, je me retrouvais, car j'avais conservé un vigoureux appétit, mais il n'y avait guère moyen d'être morose, au milieu de l'entrain général de la famille.

Mon père, conteur à son ordinaire et fort gai, lorsqu'il s'y mettait; mon frère non moins jovial, malgré son récent veuvage, et ma sœur Rose qui, en bonne ménagère, avait soin de nous offrir une chère substantielle, ne m'auraient pas permis de bouder au milieu d'eux. Il fallut, bon gré, mal gré, me mettre à leur diapason, et je le fis de bon cœur; car, au fond, j'avais plus de lassitude que de tristesse.

Les malheurs du pays m'affectaient toujours, mais les réflexions très sages de mon père en faisaient souvent disparaître l'amertume. Il prétendait, non sans raison, que, comme nous ne pouvions descendre plus bas, nous remonterions infailliblement un jour ou l'autre; que, puisqu'on ne nous partageait pas, il n'y avait rien de perdu, et que, lorsque nous aurions eu le temps de nous reconnaître, nous serions encore une des nations les plus puissantes du continent; que, pour le moment, ce qu'il y avait à faire pour chacun, c'était d'éviter d'être emporté dans la bagarre et de conserver sa position tant qu'on pourrait; car, disait-il, si on abandonne la partie, et si le Gouvernement qui s'établit ne trouve point de contrepoids dans le pays, il sera emporté par sa propre fougue et fera des sottises, qui amèneront la guerre civile d'abord et, par suite, les étrangers.

En outre de ce *lénitif* de tous les jours que je devais aux entretiens de la famille, je trouvais aussi de la douceur à voir quelques voisins, qui tous m'étaient plus ou moins parents, et

enfin quelques-unes des dames que j'avais connues à une autre époque, et qui, quoique désormais passablement mûres, n'en étaient pas moins fort aimables. Dans le nombre figurait toujours avec avantage une dame, dont j'avais été si épris dans mon jeune temps et qui avait eu mes premières affections. Elle s'en était jouée, comme de raison, puisque, étant déjà grande fille depuis plusieurs années, elle ne pouvait faire aucun fonds sur un gamin de dix-sept ans ; mais néanmoins elle ne m'avait pas oublié, et l'accueil qu'elle me fit fut aussi cordial que je l'aurais pu désirer. Elle était veuve alors, avec trois garçons, et passait pour riche, mais il n'en était rien. Au surplus, je lui souhaitais tous les biens du monde, car elle avait l'âme belle, et la fortune ne pouvait être en meilleures mains.

La vieille Mme de N... existait encore, et son mari, revenu de l'émigration, avait dû sa bonne fortune à un de nos compatriotes, qui, le trouvant malade en Allemagne, lui fit endosser un uniforme de hussard, facilita sa rentrée et le fit rayer plus tard de la fameuse liste. Il faut avouer qu'il ne priva point l'armée de Condé d'un guerrier bien redoutable, car, quoique homme de courage, sans aucun doute, le bon monsieur était d'une complexion chétive, et qu'il faisait sous le costume hongrois une figure tellement comique, qu'on éclatait forcément en le voyant. Je lui ai entendu souvent conter les aventures que, pour comble de ridicule, il avait mises en mauvaise prose rimée, à la manière de La Chapelle et de Bachaumont, et dont il régalait à l'instant ses connaissances, pour peu qu'on le mît sur la voie. Il était, du reste, fort honnête homme, et même homme d'esprit, en dehors de ses manies poétiques, et il avait le bon sens de ne pas se pavaner, comme tant d'autres, de son titre *d'ancien émigré*. Jamais il n'exista de voisin plus inoffensif et de meilleure humeur, et on l'aurait aimé pour ses qualités, lors même qu'il n'eût pas été l'époux de la dame la plus respectée de la paroisse. Je lui dois de bons moments, et lorsque mon espiègle de frère ne venait pas au milieu de nos entretiens

le monter sur son *dada*, il se montrait constamment raisonnable et de bonne compagnie.

C'est qu'il ne fallait pas être sans quelque vertu, dans ce moment, quand on appartenait à une certaine catégorie, pour garder son sang-froid et ne pas devenir insupportable. L'impulsion donnée à Paris par les meneurs du parti royaliste s'était propagée dans les départements, en un clin d'œil, et avait partout produit les plus singuliers effets. Que de têtes grises, jusque-là réputées sages, tournèrent au vent de la fortune et montrèrent une exaltation, dont jamais on ne les eût crues capables; que de gens, sans mérite aucun, et dont on ne faisait nul cas dans le pays, parurent transformés du soir au matin et devinrent des personnages. C'était à ne pas s'y reconnaître, et rien n'était plus stupéfiant!

Je prenais peu de part, comme on le pense bien, à ces changements à vue, parce que, n'étant pas au courant des chicanes locales, je n'y attachais aucune importance et que je ne comprenais pas encore comment on pouvait se passionner pour des intérêts si minimes que ceux que je voyais débattre autour de moi. Que me faisait, en effet, que monsieur un tel restât maire ou fût remplacé dans ses fonctions; que le greffier du juge de paix perdît sa place, supplanté par son cousin; ou que le receveur des contributions directes devînt, tout à coup, un homme considérable, dont il était bon d'obtenir la protection? Je me trouvais dépaysé au milieu de ces infiniment petits et oubliais, mal à propos, le proverbe de mon ami Arlequin, lorsqu'il dit si philosophiquement : « *Tado e mundo e fatto commo la nostra famiglia.* »

Le soir, lorsque nous devisions, après dîner, sur la terrasse de la maison, on ressassait d'ordinaire les nouvelles de la journée, et rien n'était plaisant comme les récits que mon frère nous faisait, lorsqu'il nous dépeignait l'allégresse des uns, le désappointement des autres et l'ébahissement général. Rien n'était encore dérangé, néanmoins, dans nos environs. Les

changements que les uns redoutaient et que les autres appelaient de tous leurs vœux, n'étant encore qu'en perspective, il y avait carrière pour toutes les expériences. Il résultait de cette situation anormale beaucoup d'intrigues et de demandes anticipées, qui, de prudentes qu'elles paraissaient la veille, devenaient ridicules le lendemain, selon que les protecteurs, sur lesquels on comptait, réussissaient ou ne réussissaient pas à Paris. C'était toujours la vieille histoire : « Ote-toi de là que je m'y mette », comédie universelle, qui est de tous les temps et qui se joue au village, comme dans les palais.

Heureusement que nous n'étions pas mêlés directement à ces tripotages locaux, et nous n'y prenions part que pour nous en amuser. Mon père, indépendant par caractère, et un peu aussi par position, s'inquiétait peu de l'avenir, et moi je n'y songeais nullement.

Je jouissais sans arrière-pensée du repos que je trouvais sous ma main et des agréments de la vie de famille, que j'avais si longtemps perdus de vue. Je ne cherchais point à agrandir mon horizon, et hors de la petite vallée dans laquelle je me confinais avec tant de plaisir, j'oubliais volontiers le monde. Je suis persuadé que, si la Providence ne m'eût soudainement appelé hors de ce petit Eden, j'eusse pu y passer le reste de ma vie, mes jours, sans désirer rien de plus que l'existence tranquille que j'y aurais menée avec 1 200 francs de rente. Je ne possédais point, il est vrai, un capital suffisant pour m'assurer un tel bien-être, mais j'avais à Paris 15 000 francs qui, placés sur les fonds publics, pouvaient en approcher, et cela suffisait. Dieu seul sait alors ce que je serais devenu, car le vieil homme n'était pas mort en moi, il n'était que fatigué, et peut-être j'eusse regretté plus tard ma carrière perdue et le prix de mes services abandonnés; mais, au moment dont je parle, ce sacrifice m'eût peu coûté, et je l'eusse accompli sans mot dire.

Mon père ne m'approuvait pas néanmoins. Il prétendait que, malgré l'étrangeté des circonstances et la mauvaise volonté du

Gouvernement nouveau, il était impossible que les services militaires fussent longtemps méconnus et demeurassent sans récompense. « Il faudra toujours des soldats, disait-il, sous quelque régime que nous tombions; on conçoit la France blanche ou tricolore, mais on ne la conçoit pas désarmée, et quelle que soit la couleur de son drapeau, sois certain qu'on l'entourera bientôt, tôt ou tard, de ceux qui auront payé de leur personne généreusement, dans un temps ou dans un autre. » La suite prouva que le bonhomme avait raison.

En dépit des énormes sacrifices que nous dûmes faire à la Coalition, non seulement par la restitution de ce que nous lui avions pris durant une si longue guerre, mais encore par le fardeau de l'occupation militaire qu'elle nous imposa, nous n'en demeurions pas moins, lorsque tout fut réglé entre elle et nous, dans une situation tolérable et qui devait s'améliorer de jour en jour, si, profitant des leçons de l'adversité, nous nous réunissions franchement au Roi. Nos vieux soldats, rentrant de tous côtés sur le sol natal, étaient beaucoup plus nombreux qu'on ne l'avait supposé, et on ne tarda pas à reconnaître que, sous ce rapport, nous n'étions nullement démunis; qu'en fait de finances, le bon usage du crédit public, s'il parvenait à fonctionner librement, nous dégagerait en peu d'années, et que, somme toute, nous ne pouvions manquer de remonter bientôt au rang que la nature nous avait assigné parmi les plus puissantes nations. Cette observation, que de bons esprits commençaient à faire chez nous, eût frappé, sans doute, la diplomatie étrangère et l'eût rendue plus exigeante, si elle n'eût été, pour le moment, exaltée par son triomphe et en train de nous considérer comme absolument à sa discrétion. Au reste, ce qui la rassurait, c'étaient notre défaut de sensibilité politique et les germes de discorde qu'elle laissait parmi nous.

Elle ne se trompait pas, à cet égard, et nous commençâmes à nous disputer sur nos débris, au lieu de panser nos plaies, aussi bien que les circonstances le permettaient. Il est vrai de

dire qu'avec les soldats dispersés en dehors de nos frontières, rentrèrent aussi des milliers d'employés, désormais inutiles, et qui, ne sachant que devenir, étaient un grave embarras pour l'administration nouvelle, dont ils assiégeaient tous les abords. Il n'y avait point de remèdes à un pareil état de choses, et personne ne pouvait faire que, le territoire étant réduit de près de moitié, le nombre des employés de toute sorte ne fût pas réduit dans la même proportion. De là un encombrement, facile à comprendre, et un mécontentement qui, ajouté à tant d'autres, menaçait de troubler l'ordre qu'on cherchait à établir, avant même que cet ordre n'eût porté ses fruits.

L'accumulation des postulants n'était pas moins effrayante; les émigrés rentrés et les royalistes qui avaient constamment suivi la ligne droite, ceux qui avaient servi l'Usurpateur par force, mais qui n'en avaient pas moins conservé précieusement, au fond de leur cœur, leurs sentiments royaux, ceux qui n'avaient rien servi du tout et qui se faisaient un titre de leur abstention, convoitaient, à qui mieux mieux, les places et les distinctions. Le Gouvernement eût-il eu cent mille oreilles et les trésors du Pérou qu'il n'eût pu écouter et encore moins satisfaire ce monde de prétendants. C'est ce que comprenaient les hommes de valeur, dans tous les partis, et ce qui les rendait circonspects. Ils ne doutaient pas qu'après avoir essayé des zélés qui venaient s'imposer, bon gré mal gré, par myriades, le Gouvernement du Roi ne s'affranchît de cette influence pernicieuse et revînt aux capacités reconnues, aussitôt qu'il le pourrait. C'est ce qui serait arrivé, indubitablement, sans l'interruption des Cent Jours.

On n'était pas encore à cette période si malheureuse de nos annales, et les choses marchaient en France, sinon comme on pouvait le souhaiter, au moins moyennement bien, pour le temps. L'ordre s'introduisait dans nos finances, et déjà on couvait l'espérance de voir le crédit public se relever, en dépit de nos désastres. L'armée n'était pas encore au Roi, sans doute;

mais, comme elle était au pays, on l'eût facilement gagnée, en l'accueillant avec des ménagements convenables, et surtout, en n'interposant point entre elle et le Roi des corps privilégiés, dont le règne était passé sans retour. La manière dont il fallait se conduire envers elle était si simple, qu'il semble impossible qu'un homme comme Louis XVIII ne l'ait pas immédiatement comprise. Les changements qu'il apporta dans la Constitution et ceux plus grands encore qui devaient résulter de sa Charte prouvèrent assez qu'il n'était ni aveugle, ni entêté. En conséquence, on est donc réduit à croire qu'il ne fut pas libre d'agir, comme il le voulait dans le principe, et que son entourage lui fit la loi. Malheureusement, les fautes n'en étaient pas moins faites, et ces fautes, minimes à toute autre époque, devenaient graves, à cause des circonstances.

Il faut se représenter ce que devaient immanquablement éprouver des soldats, malgré leur désastre récent, encore pleins de l'orgueil de mille victoires, et qui, le premier moment de stupéfaction passé, se sentaient capables d'en appeler à leur épée de ce qu'ils croyaient un caprice de la fortune. En voyant qu'on leur déniait jusqu'à l'honneur de la résistance qu'ils avaient si noblement opposée à l'invasion de l'Europe, et que le souverain nouveau les écartait de sa personne, au lieu de les en approcher, ils devinrent hostiles au régime établi. Les meneurs des divers partis exploitèrent ces sentiments qu'ils voyaient poindre, et entourèrent tous ces vieux braves avec empressement, les uns dans l'espoir de démontrer au Roi le peu de fonds qu'il devait faire sur l'armée, et les autres avec l'intention de courir les chances d'une reprise de la guerre, plutôt que d'abdiquer leur importance politique. Ainsi furent séparés l'un de l'autre, par l'influence pernicieuse de quelques intrigants ambitieux, les deux éléments de la puissance française qui pouvaient le mieux se combiner et qui avaient le plus grand intérêt à se réunir, *le Roi* et *l'armée*. Séparation funeste, qui amena par la suite tant de malheurs. Que Dieu pardonne à ceux qui la cau-

sèrent! Mais les vrais amis de la France ne peuvent leur pardonner.

Il faut se faire une idée de notre état réel à cette époque et du véritable esprit des soldats, pour comprendre à quel point l'alliance dont nous parlions était facile, combien elle eût été féconde en heureux résultats. L'armée l'eût senti pour peu qu'on ait laissé le Roi rayonner sur elle quelques instants, sans s'interposer entre elle et lui, ni élever des nuages fâcheux, au moyen de cette interposition. Alors on eût eu une Restauration tout autrement solide que celle que rêvaient les partisans des Bourbons, et incomparablement plus utile, en ce qu'on n'eût pas seulement restauré une race, mais un principe. Dieu ne permit pas que cette alliance s'opérât, et il avait décidé, dans sa sagesse, que nous courrions encore les aventures.

En effet, plus on avançait dans la marche nouvelle, et moins on s'y accoutumait. J'ignore si, au fond de leur palais, les Bourbons voyaient le véritable état des choses et suivaient d'un œil attentif leur progrès dans le pays, mais j'ai lieu de croire que leurs agents les trompaient à cet égard, soit parce qu'ils se trompaient eux-mêmes, soit pour d'autres motifs moins innocents. Il n'y avait point d'ailleurs unité de vues parmi eux; et le Roi, à chaque instant contrarié par son entourage, était obligé de subordonner sa politique intérieure à des exigences dont sa sagesse lui eût révélé le danger, s'il eût pu en juger par lui-même. Son vœu principal était de *renouer la chaîne du temps*, selon son expression favorite; il importait qu'on sacrifiât, de droite et de gauche, à cette nécessité de premier ordre, qu'il fallait toujours avoir présente dans les transactions journalières, comme dans les actes publics, et non qu'on rendît vaine la seule pensée qui pouvait sauver le pays, par des façons de faire que la génération actuelle ne pouvait plus supporter.

L'aristocratie française se montra peu éclairée sur ses véritables intérêts, dans cette circonstance décisive, et très au-dessous de la tâche qu'elle avait à remplir. C'est alors qu'elle donna

lieu par sa conduite peu sensée à ce jugement de Napoléon sur ses anciens maîtres : « ils n'ont *rien oublié*, ni *rien appris* » ; jugement célèbre, parce qu'il était juste, et qui devait par la suite être si fatalement confirmé.

Mais revenons à mon récit.

Pendant que j'étais ainsi embobiné dans les joies de la famille, je me rendis avec mon frère aux eaux de Miers, près d'Alvignac. Je me trouvai là en plein Limousin et pus me faire une idée assez juste de mes compatriotes de tout rang, qui venaient à la fontaine pour rétablir leur santé ou pour leur plaisir.

J'avoue que je les fréquentai peu néanmoins, et ce n'est qu'à mon corps défendant que je me laissai introduire près de quelques-uns d'entre eux, car l'esprit de parti, qui était en ce moment fort exalté, dominait dans tous les cercles et les rendait peu agréables. Ce n'est qu'auprès des paysans proprement dits que les militaires dans ma position trouvaient un accueil bienveillant et qu'on leur comptait le prix de leurs services. C'est aussi parmi eux que je me sauvais des questions indiscrètes ou ridicules de ces bavards de petite ville, qui surabondent aux eaux et qui font subir un véritable interrogatoire à ceux qui ont le malheur de les écouter.

Je remarquai quelques personnes fort aimables et distinguées, comme on en voit, de temps à autre, dans tous les rassemblements; et je me souviens d'une famille qui, sous le rapport de l'agrément, ne laissait rien à désirer. Comme elle appartenait à la vieille noblesse du pays, je l'avais évitée d'abord, la croyant infatuée de son origine; mais, le hasard nous ayant rapprochés, je vis que je l'avais mal jugée et qu'elle était parfaitement raisonnable. Elle avait, d'ailleurs, dans sa parenté plusieurs officiers de mérite qui avaient, comme moi, servi le tyran, et c'est d'elle-même que j'appris cette particularité. Rien de piquant comme les conversations que nous avions le soir, et d'original comme les remarques que faisait librement une charmante jeune fille, pleine d'esprit et de viva-

cité, lorsqu'elle parlait de son frère et de son cousin. Elle ne pouvait s'empêcher de les aimer, disait-elle, bien qu'elle aimât le Roi de tout son petit cœur et qu'elle eût donné sa vie pour lui, sans balancer. Elle se souvenait d'avoir joué avec leurs beaux plumets et leurs grands sabres, et même, ajoutait-elle en rougissant beaucoup, d'avoir crié avec eux : « Vive l'Empereur! » Dans beaucoup de familles, c'était la même histoire dans ce temps-là, et on peut bien croire que ce singulier amalgame donnait lieu à des colloques fort plaisants. On n'en était point encore aux scènes odieuses qui eurent lieu plus tard, car nul ne sentait le terrain assez solide sous ses pieds pour avoir le verbe haut, après la commotion qui avait tout bouleversé dans le pays, et bien qu'on entrevît d'inévitables changements dans les positions individuelles, aucun parti ne se croyait encore en mesure de faire la loi sans contradiction. On en était à se regarder, à se mesurer, mais cela n'allait pas plus loin.

En attendant, le Gouvernement marchait comme il pouvait, au milieu des écueils multiples qui obstruaient sa route, et il cherchait lui-même à s'attacher les militaires.

J'en eus une preuve personnelle, au moment où je m'y attendais le moins, par *le Moniteur*, qui annonçait ma nomination de chevalier de Saint-Louis. Mon père allait passer cet article, lorsque mon nom frappa ses yeux. C'était bien moi, l'on n'en pouvait douter; et c'était en ma qualité de capitaine de vaisseau que j'étais promu, ce qui prouvait qu'on me conservait au service.

La nouvelle de cette bonne fortune, qui m'arrivait ainsi inopinément, fit quelque sensation dans le département, à cause de la réserve dans laquelle je m'étais tenu. Comme j'étais à peu près sans espérance et que je n'avais fait aucune démarche pour me rattacher au régime nouveau, je me croyais sincèrement sous la remise, et chacun en jugeait de même autour de moi. Très peu de gens d'ailleurs, dans mon cher pays, savaient ce que c'est qu'un capitaine de vaisseau, et si, à cause de ma

croix d'officier et de la couronne de fer que je portais, on me mettait un peu au-dessus des capitaines d'infanterie ou de cavalerie, c'était par courtoisie plutôt que par conviction. Je ne cherchai point à dissiper cette erreur de mes compatriotes, et je leur dis adieu sans m'inquiéter de leurs jugements à l'endroit de mon grade. Le peu d'intérêt que je témoignais à ce sujet étonnait mon père. Il ne comprenait pas trop lui-même, si j'avais le rang de colonel, que je ne fusse pas venu en uniforme, et je m'en suis voulu souvent depuis de ne pas lui avoir donné cette satisfaction ; mais j'ignorais alors le prix qu'il attachait à de grosses épaulettes, et je ne me doutais nullement du plaisir que je lui aurais fait, en étalant aux yeux de nos compatriotes mes insignes militaires. Que Dieu me pardonne cet oubli !

CHAPITRE XX

LA GARDE

Je regagne Paris. — Le duc d'Angoulême. — Incident sans conséquence fâcheuse. — L'esprit de corps de la Garde. — Son recrutement, ancien et nouveau. — Le Roi fut-il libre d'agir à son gré? — « Il y a quelque chose dans l'air. » — Une époque unique dans l'histoire. — *Iterum venturus est*. — « *A sa santé*, camarades. » — Bonaparte est débarqué.

On pense bien que, aussitôt après la lecture du *Moniteur*, je regagnai Paris au plus vite et que je me rendis, en arrivant, au ministère de la Marine. J'y fus bien traité, mais on ne pouvait encore me donner aucune destination, et je n'étais pas moi-même pressé d'en recevoir une. Je m'occupai immédiatement de me faire recevoir chevalier de Saint-Louis, puisque ma nomination était au *Moniteur*, et je fus averti de me présenter chez le duc d'Angoulême, qui procédait tous les dimanches à ces réceptions.

Je ne manquai point au rendez-vous, le dimanche suivant, et je me trouvai dans la salle d'audience en compagnie de plusieurs de mes camarades de l'armée de terre que j'avais connus en Espagne. Ces messieurs furent accueillis par le Prince, après avoir décliné leurs noms et leurs titres; mais quand mon tour arriva et qu'il vit qu'il s'agissait d'un marin, Son Altesse Royale balbutia quelque chose qui me parut un refus, et il n'en fallut pas davantage pour me donner beaucoup d'humeur. Je n'avais aucune pratique des cours et ne savais point garder la modération qui y est si nécessaire. Je répondis, peut-être un peu plus cavalièrement que je ne l'aurais dû :

« Je n'ai point gagné cette croix, Monseigneur, mais aussi je ne l'ai pas demandée, et si je me présente ici, c'est fort de l'Ordonnance royale; au surplus, on ne me reverra pas de longtemps, » et je sortis là-dessus, sans rien vouloir entendre de plus.

On comprend que j'étais loin d'être à mon aise et qu'ignorant la cause de l'espèce de réprobation qui venait de m'atteindre si publiquement, j'en étais fort contrarié. Ma vieille cousine, qui était d'un royalisme exagéré, m'avait elle-même préparé un beau ruban ponceau, et elle fut au désespoir de ne pouvoir m'en parer immédiatement. Je ne sais si elle ne s'imagina pas que j'avais commis quelque méfait impardonnable envers les Bourbons. En tout cas, son erreur ne dura pas longtemps. J'allai le lendemain trouver le directeur du personnel à la Marine, et je tombai dans un étonnement profond, en l'entendant traiter ce qui m'était arrivé de bagatelle à laquelle il ne fallait pas faire attention. « Allez trouver l'amiral de Rosily, me dit-il, et vous serez reçu de suite. Nous sommes en discussion avec le grand Amiral, et c'est pour cela qu'il ne veut pas se mêler jusqu'à nouvel ordre de ce qui nous concerne. »

Je me garderais bien de rapporter une circonstance aussi minime, si elle ne faisait voir clairement le peu d'entente qu'il y avait dans l'administration nouvelle, la légèreté avec laquelle on traitait les attributions des Princes et le bon marché qu'on faisait de leur renommée de courtoisie. Personne n'était, au fond, plus bienveillant que le duc d'Angoulême et plus désireux de donner de bonnes paroles à tout le monde : eh bien, pour une chicane de bureau qui ne pouvait avoir aucune valeur, on l'exposait à une scène désagréable pour lui et qui eût pu être fatale pour moi, s'il ne se fût montré indulgent.

Je n'avais jamais vu de près aucun membre de la famille royale, j'avais beaucoup entendu parler de la pauvre mine du duc d'Angoulême; je fus forcé de convenir qu'il était réelle-

ment d'un physique désavantageux. Il se dandinait en parlant et ce qu'il disait ne relevait pas sa chétive figure. On pense bien que je ne le voyais pas d'un bon œil, d'après ce que je viens de raconter, et qu'il n'avait peut-être pas en moi un juge bien impartial ; je dois convenir, néanmoins, qu'ayant eu l'honneur de lui être présenté, quelques années plus tard, je le trouvai fort accessible et plein de bonté.

J'ai peu parlé du sort de la Garde impériale, et même je n'avais connu le parti qu'on avait pris à son égard qu'à peu près. Je savais qu'on avait assez heureusement dénommé les grenadiers et les chasseurs, tant à pied qu'à cheval, en leur donnant le titre de grenadiers et de chasseurs de France ; qu'on avait renvoyé les artilleurs au corps de l'artillerie, comme on avait renvoyé les marins à la marine, qu'il en avait été de même du reste. Mais, en me retrouvant à Paris avec une foule de mes anciens camarades, j'appris beaucoup de particularités intéressantes et qui me prouvaient que l'ancien esprit de corps n'était point éteint. Il subsistait, au contraire, dans toute sa force parmi les régiments conservés qu'on avait placés dans le Nord, et où les officiers et les soldats, qui avaient leurs habitudes dans la capitale, entretenaient la mauvaise humeur que leur faisait assez naturellement le rappel de la Maison rouge et des autres corps privilégiés qui avaient pris leur place. Ces sentiments de rancune, à peine dissimulés en présence des autorités nouvelles, éclataient dans mille rencontres et avaient, il faut bien le dire, beaucoup d'écho parmi les Parisiens.

C'est que la Garde avait plus de racines qu'on ne pensait dans la grande ville. Elle y était aimée dans la classe moyenne surtout. Quant à la classe infime, à laquelle ne se mêlaient jamais même les simples soldats, il suffisait, pour apaiser des querelles et même toute sorte de tumulte et de rassemblements, de la présence de quelques vieux patriarches, comme il y en avait tant alors, sous les bonnets à poil, qui, sans se fâcher le

moins du monde, faisaient tout rentrer dans l'ordre, par leur simple aspect. Jamais on ne montra mieux que les prétendus grognards de ce temps-là combien la modération sied à la force et à la véritable valeur. Quoique les soldats de la vieille Garde ne fussent admis qu'après des campagnes multipliées et une renommée militaire bien acquise, ils ne différaient pas moins beaucoup les uns des autres. Appartenant à toutes les contrées de notre pays, chacun d'eux apportait, d'ailleurs, de son régiment, un caractère particulier, mais tout cela ne tardait pas à se fondre dans l'*esprit* de la Garde et à se modeler sur les anciens. On n'envoyait ni tapageurs, ni duellistes, ni buveurs incorrigibles, et, s'il s'en glissait quelques-uns, par hasard, ils prenaient tout à coup des allures réservées et pleines de convenance, ou ils étaient immédiatement renvoyés. On tenait principalement à la conduite dans cette belle troupe, et on n'y eût souffert aucun homme douteux, sous ce rapport. On voulait que cette élite des braves de toutes nos armes se respectât elle-même, et on y était si bien parvenu que les punitions graves étaient presque inconnues dans son sein, et que la salle de police suffisait, le plus souvent, au maintien de la discipline.

Les avantages dont jouissait la Garde étaient réels, sans doute, l'uniforme était soigné, la paye assez forte et l'ordinaire bon, quoique toujours simple. Les hommes étaient fort beaux et plusieurs avaient des armes d'honneur, qui furent remplacées, plus tard, par la croix de la Légion. Cette croix était le but le plus constant de l'ambition des soldats et la récompense militaire à laquelle la plupart d'entre eux bornaient leurs modestes désirs. Satisfaits de leur position et flattés de l'honneur qu'on leur faisait, ils songeaient peu à l'avancement et préféraient, en général, leur galon de laine à une épaulette qui les eût fait sortir de la Garde. Cette conscience de leur valeur personnelle et du rang qu'ils tenaient par rapport aux autres troupes donnait à leurs mâles figures un cachet tout

particulier de calme, qui frappait les masses et leur imposait sans effort.

Il n'était pas besoin, à cette époque, de s'occuper des rapports des militaires avec les citoyens dans Paris. Tout cela se classait sans la moindre difficulté : le soldat était honnête, mais ne se rendait point familier; les bourgeois, rassurés par sa bonne tenue et son exacte discipline, finirent par l'aimer et par le regarder comme l'appui le plus solide qu'ils pussent trouver en cas de besoin. De là une confiance réciproque entre la Garde et la Cité qui ne se démentit jamais, et un sentiment général de sécurité, qu'on n'avait pas eu depuis longtemps au même degré, sentiment qui se conserva sans le moindre affaiblissement jusqu'à la chute de l'Empire.

On pense bien qu'à l'époque de 1813, dont je parle, plusieurs de ces hommes avaient disparu, par l'effet des guerres continuelles, et que la campagne de Russie en avait enlevé bon nombre. Il en était encore resté, néanmoins, assez pour conserver les bonnes traditions, et, comme on tira immédiatement de tous les régiments de France de quoi remplir les cadres, la Garde, ainsi renouvelée, présentait encore un aspect satisfaisant. C'est qu'on n'y admettait, malgré l'urgence, que des sujets véritablement d'élite; et telle était l'ardeur des soldats de la ligne pour ce service que les sous-officiers quittaient leurs galons avec joie, pour être reçus comme simples grenadiers ou chasseurs. Il résultait des soins donnés à ce recrutement, que l'on avait toujours des corps fort beaux et excellents devant l'ennemi, bien que le grand nombre d'introductions simultanées n'eût pas laissé d'exercer quelque influence sous le rapport de *l'unité*. Il est difficile de faire comprendre ce que j'entends par ce mot; et il faut avoir connu la vieille Garde dans ses commencements pour en apprécier la portée; mais il est très vrai que plus nous allions et moins nous nous sentions en famille; que la parfaite conformité des goûts et des sentiments, qui faisait la force de cette arme d'élite, n'existait plus

au même degré, et que l'abnégation, autrefois si générale, devenait moindre de jour en jour. A la génération de vieux soldats illettrés, mais pleins de vertus militaires, qui ne désiraient rien hors de la situation honorable qu'on leur avait faite dans la Garde, avait, peu à peu, succédé une autre génération, qui n'avait pas les mêmes idées, quant à l'avancement, et qui entendait se prévaloir de son admission parmi nous pour faire son chemin. L'introduction des vélites (1) fut pour beaucoup dans cette modification, et l'admission successive des meilleurs sujets venus de tous les corps, lorsqu'il fallut les compléter après le désastre de Moscou, accrut la différence qu'il y avait réellement entre l'ancien état et le nouveau. On avait, en outre, au temps de notre prospérité, formé un régiment de fusiliers, et plus tard on créa ce qu'on appelait la jeune Garde, augmentation considérable et qui fit de nous une véritable armée, où, à force de s'étendre, l'institution première avait perdu quelque chose de son énergie. Cependant cette énergie était telle encore que la Garde put faire plusieurs campagnes avec la même supériorité qu'elle avait toujours montrée, et que, dans la campagne de France, elle fut admirable de constance et de vigueur.

On peut juger de l'animation que nous conservions encore, lors de notre déconfiture, par la manière dont nous prîmes congé les uns des autres à Paris. Il faut savoir que la Marine, ne voulant pas nous recevoir avec le grade supérieur que l'usage nous accordait dans la Garde, plusieurs d'entre nous passèrent dans l'infanterie, sans hésiter, le ministre de la Guerre leur accordant volontiers ce que celui de la Marine leur refusait, et que nous nous réunîmes pour dîner ensemble chez le restaurateur Le Gac, qui était alors établi au jardin des Tuileries, avec nos uniformes nouveaux. Ce changement d'habit fut célébré par une chanson fort gaie en apparence, mais dont le

(1) Soldat ayant une certaine instruction, que l'on poussait afin de faire arriver officier aussi vite que possible.

fond montrait assez l'état de nos âmes pour exciter l'attention. Je me souviens qu'après avoir parlé du changement de costumes, on en venait à dire :

De nos habits qu'importe la couleur?
Chacun de nous n'a-t-il pas sur son cœur
Une couleur qui nous rallie?
Tout pour l'honneur, tout pour la France.
A ce cri nous nous connaîtrons,
Quel que soit le lieu, la distance,
Partout nous nous retrouverons.
Sur la terre ainsi que sur l'onde,
C'est en vain qu'on nous dispersera;
Quand pour la France on nous rappellera,
Nous répondrons du bout du monde.
Ne pensons donc plus qu'à nos belles,
Rions, chantons et buvons frais;
Le soin d'arranger nos querelles
Regarde messieurs du Congrès;
Mais si des nations trompées
L'espoir flatteur ne s'accomplissait pas,
Il reste encore de la force à nos bras
Et du tranchant à nos épées.

On voit que, pour des vaincus, nous avions encore le cœur assez haut; on pense bien aussi qu'on ne manqua pas de recueillir nos accents, mais nous apprîmes, plus tard, que le Roi ne les avait pas trouvés aussi malsonnants que sa police, parce que, en effet, ils ne renfermaient rien contre son gouvernement et qu'ils n'étaient que nationaux.

Il n'est pas surprenant que de tels sentiments, bien ou mal exprimés, fissent fortune dans les masses à Paris, et que l'espèce de commisération respectueuse qui s'attache aux grandes infortunes, courageusement supportées, n'environnât les restes de la vieille Garde partout où ils se présentaient. On peut dire qu'ils étaient à la mode dans un certain monde et que le vrai peuple semblait vouloir les dédommager, par son accueil sympathique, du peu de faveur qu'ils trouvaient à la Cour.

Je n'ai jamais pensé que le Roi fût libre d'agir comme il l'aurait voulu, envers ces glorieux débris. Il avait à subir, non seulement le contrôle des ambassadeurs étrangers, mais encore le mauvais vouloir des prétendus amis de la royauté qui ne voyaient pas les choses comme lui. Sans cette double influence, il est probable que Louis XVIII eût fait tout simplement tout ce qu'il y avait de raisonnable à faire dans la circonstance, et qu'il eût dit à la Garde : « Vous êtes *ma Garde*, » comme il avait dit aux maréchaux : « Vous êtes *mes Maréchaux*. » On comprend, de suite, ce qui serait résulté de cette déclaration, tant pour les dispositions de la Garde envers le souverain que pour celles de la ville de Paris et de la nation, en général.

On peut affirmer, je crois, sans présomption aucune, que le fatal retour de l'île d'Elbe n'eût pas eu lieu et que la dynastie se fût assise du premier coup sur une base solide. Elle ne trouvait pas la France aussi matériellement affaiblie qu'on eût pu le supposer, d'après ce qui venait de se passer, et les traités qui étaient en train de se conclure, tout désastreux qu'ils puissent paraître au premier abord, ne nous laissaient point sans moyens de nous rétablir. Ils détruisaient notre prépondérance, il est vrai, nous ramenaient, à peu près, à nos vieilles limites et nous imposaient des sacrifices pécuniaires considérables; mais comme ils ne touchaient point aux conditions vitales de notre existence politique, tout pouvait se réparer avec le temps. Il ne restait donc aux Bourbons qu'à bien gouverner; mais la question est de savoir si c'est le talent qui leur manqua pour cela, ou simplement l'indépendance nécessaire. Le caractère connu du Roi ne permettait pas d'admettre la première hypothèse; on est bien forcé de s'en tenir à la seconde.

Les événements marchaient au milieu de ce désordre des esprits, et, pendant que des fêtes somptueuses célébraient partout, à l'étranger, ce qu'on appelait alors la délivrance du continent, une opposition formidable se laissait deviner, en France, contre le gouvernement royal. En vain, celui-ci s'efforçait de

rassurer le pays contre l'influence des passions contre-révolutionnaires; en vain il sanctionnait les acquisitions des biens des émigrés et de ceux du clergé, adoptait la noblesse nouvelle et promettait l'admission à tous les emplois, etc... Ses propres agents discréditaient, à l'avance, ses plus sages mesures par leur attitude et par leurs discours imprudents; et il devenait chaque jour plus difficile de s'entendre. Cependant l'ennemi était aux portes, pour ainsi dire, et il était clair que, si on n'y mettait la main, le calme, dont on commençait à jouir, ne serait pas de durée. En voyant rassemblés tant d'éléments combustibles auxquels il ne fallait qu'un instant pour s'enflammer, les amis de la paix étaient loin d'être tranquilles sur sa continuation. Peu de gens pensaient à la façon dont elle serait rompue, sans doute, mais enfin il y avait, comme on l'a dit maintes fois, *quelque chose dans l'air* qui faisait craindre une explosion, dès que la pression exercée par les troupes étrangères se ferait moins sentir.

L'armée, unanime dans ses regrets du passé, ne cachait nullement ses douleurs, et le nombre immense des intéressés à ce qu'on appelait *les conquêtes* de la Révolution sympathisaient avec elle. Joignez à cela les milliers d'employés, de toutes sortes, dépossédés, et enfin les brouillons et les intrigants qui ne vivent que de troubles et d'agitations politiques, et vous aurez le fond de la plus vaste conspiration qui fut jamais. Seulement, comme on ne sait conspirer en France qu'à ciel ouvert, et qu'il ne se trouvait à la portée des mécontents aucune personnalité assez grande pour qu'ils puissent en faire immédiatement leur drapeau, tout se bornait à des paroles; et le Gouvernement, ou aveugle, ou mal informé, laissait courir.

Elle existait pourtant cette personnalité terrible; mais rien ne la révélait encore, et cependant la foule ne s'y trompait pas et l'invoquait journellement, sans se préoccuper de l'effet de ces indiscrétions. Comme l'ordre apparent n'était pas troublé, néanmoins, que les décisions du pouvoir n'éprouvaient au-

cune opposition et que les divers services fonctionnaient, chacun dans sa spécialité, sans autres entraves que celles qui résultaient du bouleversement général occasionné par l'invasion, les zélés serviteurs qui entouraient le Roi s'inquiétaient peu de l'opinion publique, ou même la dédaignaient, en vertu de leur royalisme pur. En tout cas, ils se gardaient d'éclairer Louis XVIII sur ce chapitre, de peur que ce Prince sagace ne prît des mesures qui eussent contrarié le parti. Enfin, soit insouciance coupable ou ignorance, qui ne l'était guère moins, la vérité est que la Cour ne se doutait pas de l'état des choses, et tandis que, jusqu'aux abords du Château, l'espérance de voir les Bourbons expulsés de nouveau se manifestait hautement, on n'avait pas l'air d'y prendre garde au Château lui-même.

Il faut, lorsqu'on veut se faire une idée juste de ce qui se passait alors, ne pas oublier les minimes circonstances qui toutes concouraient à caractériser l'époque. Elle est assez curieuse, certes, pour qu'on ne néglige pas de la faire connaître à ceux qui viendront après nous. Je ne sais si on peut lui trouver des analogies dans l'histoire, mais, quant à moi, je crois qu'elle ne ressemble à aucune autre. Je voudrais, pour cette raison, qu'on la peignît fidèlement. Je ne crois pas que nous manquions d'annalistes qui se chargeront d'en rapporter les traits principaux, et ce n'est pas là mon souci; mais en traduiront-ils bien la physionomie? Il est permis d'en douter, surtout s'ils n'écrivent qu'à distance, et s'ils n'ont pas vu de leurs propres yeux. Combien je regrette de n'avoir pas le talent nécessaire pour la raconter moi-même, comme je la vois encore après plus de trente ans! La France haletante sous la terrible étreinte de l'étranger, respirant à peine et cependant oubliant l'envahissement de son territoire encore occupé, pour se livrer à des discussions politiques, comme si elle eût été maîtresse chez elle et libre de ses mouvements; l'armée en lambeaux n'existant plus de fait, pour ainsi dire, mais vivante par l'esprit qui animait chacun de ses membres, désireuse à tout

prix d'une revanche, sans considérer si cette revanche était possible ou non; les populations rurales enflammées par les récits des vieux soldats rentrés dans leur sein, ne songeant plus à leurs sacrifices passés à la vue des croix de la Légion qui décoraient les plus vaillants de leurs enfants. Enfin, partout, un sentiment vague, mais réel, que tout ce que l'on voyait n'était que provisoire, et que tant d'abaissement ne pouvait durer. Explique qui pourra cet état de l'opinion; mais il était tel que je le signale, et aucun de mes contemporains ne m'accusera d'exagération, pour peu qu'il ait regardé autour de lui.

On rapporte que Philippe disait des Athéniens : « Il semble que je les ai vaincus au jeu des osselets. » Eh bien, c'était là notre histoire par rapport à l'Europe en 1813, et la suite prouva combien ce mot nous était applicable. Que penser d'une nation qui, en dépit de l'évidence, ne peut se croire vaincue et, pendant qu'on lui tient encore le pied sur la gorge, proteste hautement, aux yeux du monde, contre la victoire de ses ennemis? qui regarde sa chute comme un accident passager, et qui en appelle de nouveau à la fortune de la guerre, non seulement dans le secret de sa pensée, mais au grand soleil et aussi publiquement qu'on peut le faire, lorsqu'on n'a pas d'organes légaux? Il est clair que cette nation est folle, ou qu'elle renferme en elle-même des éléments puissants de vitalité, qui se combinent d'eux-mêmes et la poussent vers l'accomplissement de ses destins, sans qu'elle puisse s'en défendre; qu'elle obéit à sa nature à peu près comme un pommier porte des pommes, en commettant des imprudences, et puisqu'en définitive elle ne s'en trouve pas plus mal, son excessive mobilité doit lui être pardonnée. Il faut aussi faire entrer en ligne de compte son caractère essentiellement soldat, qui domine son jugement et lui fait faire faute sur faute dans quelques cas, mais qui la sauve dans mille autres. Ce caractère fait qu'on peut la désorganiser momentanément par l'intrigue, en excitant chez elle des révolutions, ruiner son commerce et piller son trésor, sans

pour cela la réduire, et qu'au premier retour de la fortune, elle se montre encore grande et forte, comme devant. Il ne faut, pour produire ce prestige, qu'une voix qui sache se faire entendre des Alpes au Rhin et des Pyrénées à la mer, qui les rallie, au nom du salut commun, mais surtout au nom de la gloire. Voilà l'éternel talisman au moyen duquel on la ranimera toujours, quelque bas qu'elle soit descendue, et on n'aura plus qu'à lui dire, comme au cheval de l'Écriture : Va! pour qu'elle fasse encore des miracles. Je demande grâce pour cette exubérance de sentiments; mais, puisque je les ai au cœur, il faut bien qu'ils se manifestent.

Reprenons notre récit. Nous étions déjà, comme nous l'avons fait voir, dans un moment de retour sur nous-mêmes, qui annonçait un changement à peu près inévitable. Ce changement s'opérerait-il par une allure plus décidée dans le Gouvernement, par une direction plus habile donnée à l'esprit public et par l'apaisement des passions politiques? C'est ce qu'il n'était guère permis d'espérer; car le Roi, qui ne pouvait vouloir que le bien, et dont le rôle était de marcher dans le sens national, n'était pas libre d'en agir comme son intérêt bien entendu le lui eût conseillé. Dépendant de l'étranger d'abord, et ensuite de la coterie qui dominait dans son palais, il ne pouvait que répéter l'*incedo per ignem* sans être plus avancé.

Les amis sincères, et dont le dévouement ne pouvait être suspecté, ne voyaient pas le danger qui s'approchait et le niaient avec une sorte de colère. Si quelqu'un observait que *Bonaparte n'était pas mort*, et qu'après tout il n'était pas loin, ce dernier était regardé comme un alarmiste malveillant, ou comme un homme à mettre aux petites maisons. La surveillance établie autour de l'île d'Elbe était confiée à des sujets fidèles, sans aucun doute, mais elle était pauvrement organisée et n'empêchait ni les communications journalières, ni les voyages du brick laissé à l'Empereur. Ce bâtiment se rendait partout sur la côte d'Italie et allait et venait sans encombre, cons-

tamment, sans que la croisière s'en inquiétât. Il commençait à être de mode, parmi les grands personnages d'Angleterre, d'aller à Porto-Ferrajo, comme à une sorte de pèlerinage, et il n'était bruit que des merveilles que le génie créateur de Napoléon faisait éclore autour de lui. Les *laitues* de Salone, auxquelles on avait d'abord condamné son activité, n'étaient plus de saison déjà, et l'on pressentait que, tôt ou tard, il reparaîtrait sur la scène politique. On ne savait quand, ni comment, certes, et hormis, peut-être, quelques confidents très intimes, personne ne soupçonnait ses desseins. Pourtant, les violettes portées avec affectation, l'*iterum venturus est* qu'on entendait les militaires s'adresser fréquemment les uns aux autres et, plus que tout cela, ce *sixième sens* populaire qu'on ne peut définir et qui semble deviner les grandes catastrophes, tout annonçait un mouvement avant peu.

Je ne pouvais m'y méprendre, quant à moi, et, bien que je ne fusse initié à aucun projet et que je n'appartinsse à aucune coterie, j'étais sûr, comme de mon existence, que quelque chose de grave allait se passer. Je parlais, au reste, publiquement comme tout le monde, du retour en question et ne laissais point ignorer mes pressentiments à quelques dames de haut parage dont je fréquentais les salons. Il est vrai qu'elles se moquaient de moi et ne croyaient pas une syllabe de ce que je leur disais; mais les choses n'en avançaient pas moins, et il devenait chaque jour plus évident que nous touchions à des événements majeurs.

Je citais, entre autres, une scène caractéristique qui venait d'avoir lieu à une des barrières de Paris. Trois soldats étaient entrés dans un cabaret; ils étaient un peu avinés et avaient demandé une bouteille du meilleur. On les servit sur-le-champ et on leur apporta trois verres; mais ils s'écrièrent aussitôt : « Madame, un autre verre. — Excusez, messieurs, dit la cabaretière, comme vous n'êtes que trois... — C'est égal, portez toujours! le quatrième va venir : « A *sa santé*, camarades »,

et là-dessus un toast enthousiaste en l'honneur de ce quatrième, dont il n'était pas difficile de deviner le nom! Qu'on juge par cette anecdote de l'esprit des soldats et de celui du peuple, au milieu duquel ils se livraient sans défiance à de pareils épanchements! La police ne voyait-elle rien, comme on l'a prétendu depuis, c'est ce que j'ignore; mais elle se conduisait comme si elle ne savait rien, ce qui revenait au même, ou bien on n'avait aucun égard aux rapports de ses agents, et la Cour était encore en pleine sécurité, lorsque tomba comme la foudre cette terrible dépêche : *Bonaparte est débarqué à la côte de Provence.*

CHAPITRE XXI

LES CENT JOURS

Surprise du Gouvernement royal. — Physionomie de Paris. — Démonstration au ministre de la Marine. — Les résolutions de Louis XVIII paralysées par son entourage. — Nouvelles du Dauphiné. — Napoléon à Grenoble. — Inquiétudes des gens compromis — Monsieur obligé de quitter Lyon. — Le 20 mars. — Arrivée de Napoléon aux Tuileries. — Les cocardes tricolores. — Quelle ligne suivre? — Français avant tout devant l'envahisseur. — La défection militaire était inévitable. — L'ordre rétabli. — Réorganisation de l'armée. — Je demande à servir dans l'armée de terre.

C'était le 5 mars, à onze heures du soir, qu'on eut aux Tuileries la nouvelle du débarquement de Bonaparte. Elle se répandit dans Paris avec la rapidité de l'éclair et produisit un effet immense, tant à la Cour que dans la ville et la garde nationale. Parmi les soldats, la jubilation fut générale, à quelque corps qu'ils appartinssent, et comme il y avait, en ce moment, une foule d'officiers sans troupes, de tout grade, il va sans dire que, partout, le nouveau venu trouvait des apologistes en attendant de trouver des soutiens.

Le Gouvernement, surpris par un événement aussi inattendu, et dont il ne pouvait se dissimuler la gravité, prit quelques mesures; les Chambres furent convoquées, des courriers expédiés partout, afin de rassurer les populations sur ce qu'on appelait la folie de Bonaparte. Le duc d'Angoulême, en mission dans le Midi, fut averti de se porter au-devant de l'envahisseur avec ce qu'il pourrait rassembler de troupes et de gardes nationaux. Enfin, Monsieur, frère du Roi, qui était, à ce qu'on disait, la cheville ouvrière du *parti blanc*, dut se préparer à

se rendre à Lyon pour y concentrer les forces qui allaient arriver de tous côtés, et recevoir Bonaparte au pont du Rhône, si toutefois les braves royalistes du Midi le laissaient arriver jusque-là .

Ce qui était remarquable en ce moment, c'était la physionomie de Paris. Je ne puis mieux la caractériser qu'en disant qu'il s'établit immédiatement, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, deux courants contraires l'un à l'autre, l'un supérieur et l'autre inférieur, ainsi que cela se voit quelquefois à la mer. Les Parisiens, représentés par leur garde nationale, eurent généralement un visage pour la journée, et un autre pour le soir, lorsque, dans le secret de la famille, ils pouvaient parler à cœur ouvert de l'événement et de ses suites probables. Le matin ils étaient tout feu pour les Bourbons, indignés de la présomption du *Corse* et de son entreprise déloyale. Ils offraient au Roi leurs biens, leur vie... et ne demandaient qu'à marcher contre le tyran; mais cette belle ardeur s'éteignait d'ordinaire avec les derniers rayons du soleil, et ne pouvait résister au calme de la nuit qui porte conseil. Au reste, il était clair pour tout le monde que la question serait décidée avant que le zèle de la capitale pût être mis à l'épreuve, et c'est pour cette raison qu'ils persévéraient.

Les démonstrations les plus vives furent faites par les diverses administrations, et, comme ces démonstrations étaient, pour la plupart, aussi grotesques que chaleureuses, elles amusèrent au moins autant qu'elles intéressèrent la population. Je me rappelle la figure d'une d'elles, — celle de la Marine — et j'avoue qu'il était difficile de voir quelque chose de plus bizarre. Que l'on se figure, si on peut, une réunion de 7 à 800 individus appartenant tous à la marine, de près ou de loin, les uns en uniforme, les autres en redingote bourgeoise retroussée, tous armés d'une épée qui s'embarrassait dans leurs jambes ou dans celles du voisin. Il y avait peu de véritables marins, dans le nombre, et la majeure partie appartenait aux

bureaux. Je crois que, depuis le portier du Ministère jusqu'aux gros bonnets du logis, tous avaient voulu faire acte de présence, dans cette mémorable exhibition. Cependant, avec l'amiral commandant en chef, l'amiral Duperré figurait dans la bande, et moi, indiqué comme un ancien marin de la Garde, j'avais l'honneur d'être adjudant-major. Ce n'est pas sans peine, comme on le pense bien, qu'il fut possible d'établir un peu d'ordre dans ce rassemblement hétérogène. J'avais commandé en Espagne des compagnies entières, formées d'officiers, et savais ce qu'en valait l'aune. Je me gardai, en conséquence, de vouloir faire le capable et me bornai à aligner de mon mieux ce singulier régiment dans la cour des Tuileries, afin qu'il pût crier : « Vive le Roi! » sans avoir l'air d'une émeute. C'est ce que nous fîmes effectivement; après quoi, chacun rentra chez soi tout essoufflé, et l'affaire fut finie.

Il était visible, en effet, que ce dévouement ne devait pas être mis à l'épreuve et que nos épées resteraient dans leurs fourreaux sans macule. Il fallait à la cause royale d'autres défenseurs que quelques officiers de passage à Paris et des commis de bureau, si on voulait qu'elle triomphât, mais il fallait surtout qu'elle ne s'abandonnât pas elle-même. On a remarqué dans le temps, que le zèle de ceux qui figurèrent dans cette parade, et dans celles des autres administrations qui la précédèrent ou la suivirent, avait bientôt été épuisé, et que presque tout ce qui en faisait partie avait continué ses services sous l'usurpation. La chose, vraie en elle-même, était naturelle. S'il existe une contradiction fâcheuse entre l'enthousiasme manifesté la veille et la conduite du lendemain, c'est que cet enthousiasme était purement de commande chez ceux qui criaient le plus fort, et qu'il n'avait rien de réel. Personne ne doutait que la Cour s'en allât, au cas où Napoléon passerait le Rhône, et ne commençât par se mettre à l'abri, en dehors de la frontière. Or, on ne se sacrifie guère pour les gens qui s'en vont. La débâcle était déjà patente, malgré ce qu'on avait annoncé de la belle résolution du Roi

qui voulait, assurait-on, mourir sur son trône; mais, en admettant que Louis XVIII fût capable d'une résolution aussi vigoureuse, il était certain qu'il ne serait pas le maître de la suivre, quand le danger deviendrait pressant, et que ses alentours l'emmèneraient, bon gré, mal gré, pour le jeter dans les bras de l'étranger.

Que le sort des souverains est quelquefois bizarre! On ne peut refuser au Prince dont nous parlons ni le courage, ni la fermeté, et s'il eût été conformé au physique comme un homme ordinaire, qui sait s'il n'eût pas donné, en cette circonstance solennelle, des preuves de magnanimité qui lui eussent sauvé sa couronne, ou du moins singulièrement embarrassé son adversaire? Mais le Roi était impotent, il ne pouvait se mouvoir qu'avec une extrême difficulté, même dans son appartement, ni agir en vertu d'une impulsion soudaine, sans le secours de ses serviteurs immédiats, qui étaient, en général, des hommes de parti, et non *ses hommes*, comme il semble qu'ils auraient dû l'être. De là une coercition véritable, quoique déguisée sous les formes les plus respectueuses, qui pesait à l'instant sur le malheureux Prince, toutes les fois qu'il essayait de sortir d'un certain cercle. On comprend que, dans une situation semblable, toute détermination devenait difficile et tout élan impossible; aussi ne l'attendait-on pas de lui.

Je voyais pendant ces scènes, et peu après le départ de M. le comte d'Artois pour Lyon, des personnages marquants, auxquels je ne dissimulais nullement la gravité des circonstances, et je me souviens, entre autres, de l'effet que je produisis chez Mme la comtesse de Villelume, où on n'appréciait pas ce qu'elles avaient de menaçant. Il était presque nuit lorsque j'entrai, et je trouvai la comtesse dans un appartement si peu éclairé que je n'aperçus pas un vieil ecclésiastique qui était assis dans un coin et que je la crus seule. Voici notre entretien. « Eh bien, monsieur, votre malheureux Buonaparte est débarqué; mais à quoi pense-t-il donc? Il vient avec 400 hommes, mais il n'arri-

vera pas jusqu'à Lyon; car il est traqué de tous côtés, et le duc d'Angoulême le fait poursuivre chaudement... Aussi quelle folie! — Madame, je ne sais ce que disent les gazettes et ne connais nullement les projets de l'Empereur, mais je crois inutile d'entrer en discussion à cet égard; car à l'heure qu'il est, ou il est pris et fusillé, ou il a passé le Rhône et, dans cette seconde hypothèse, attendez-vous à le voir à Paris dans quelques jours! »

Ce peu de mots, que je prononçai sans animation et en homme tout à fait convaincu, frappèrent douloureusement mes auditeurs, et le Monseigneur que je n'avais pas encore aperçu, mais qui était, je crois, l'archevêque de Toulouse, joignit les mains en signe de détresse. Nous poursuivîmes la conversation sur un ton confidentiel et j'achevai de persuader Mme de Villelume, parce que j'étais persuadé moi-même. Elle savait qu'on pouvait penser tout haut devant moi et ne s'en gêna point. Enfin nous nous séparâmes, fort inquiets les uns et les autres de ce qui allait arriver.

Il ne fallait pas être doué d'une grande perspicacité pour voir que, si Napoléon n'était pas arrêté à Lyon, il arriverait à Paris sans difficulté, et que, la défection des troupes étant à peu près certaine, plus on en enverrait à sa rencontre et plus on le renforcerait. Au reste, il n'avait pas seulement le cœur des soldats, comme on le vit aussitôt après son débarquement, et, dès qu'il eut gagné les montagnes du Dauphiné, les paysans l'accompagnèrent de leurs cris de joie et de leurs vœux empressés. Ce fut une ovation perpétuelle jusqu'à Grenoble, dont les clés des portes lui furent apportées à son bivouac. Les royalistes du Midi ont eu beau dire par la suite que c'est la force des baïonnettes qui avait comprimé leur zèle; la vérité est qu'ils se montrèrent fort peu et qu'ils ne purent jamais expliquer à leur honneur comment quatre cents hommes dépourvus de vivres, d'artillerie et de cavalerie avaient pu traverser une grande partie de la Provence sans brûler une amorce et, pour

ainsi dire, *amicalement*. Quelques gardes nationales et quelques volontaires royaux s'étaient préparés, il est vrai à combattre à la suite du duc d'Angoulême, mais infructueusement, et le Prince ne se retira lui-même des mains du général Grouchy que par une sorte de condescendance de ce dernier. Toute résistance fut ainsi terminée en peu de jours.

Mais, pour en revenir aux scènes de Paris, elles devinrent de jour en jour plus singulières, car le décorum de la Cour fut gardé jusqu'au dernier moment ; et le Gouvernement avait l'air de marcher, quoique son action fût paralysée presque partout, hors des barrières de la capitale. Il résultait de cette agonie visible du pouvoir royal, et de l'approche désormais certaine d'un pouvoir bien autrement vigoureux, que la plupart des fonctionnaires écrivaient de belles proclamations et prescrivaient des mesures propres à stimuler l'esprit public dans le sens des Bourbons, tout en faisant leurs malles et s'apprêtant à déloger.

Il en était de même des coryphées du parti royaliste. Ce n'est pas qu'ils eussent aucune violence à redouter du nouveau venu ; mais il y avait dans le nombre des gens compromis par des trahisons manifestes, et qui redoutaient également d'être poursuivis, ou d'être dédaignés par le vainqueur.

Quant aux pamphlétaires, qui se prenaient pour des publicistes et qui avaient embouché la trompette un peu trop fort, et les énergumènes qui, dans les salons du noble faubourg, avaient inventé et mis en circulation ces noms si terribles d'*Ogre de Corse*, de lâche usurpateur, de tyran, et autres de la même farine, ils s'apprêtaient à gagner le large et à se cacher. Ceux qui s'étaient attelés à l'ignoble corde avec laquelle on avait essayé d'arracher la statue qui surmontait la colonne de la place Vendôme, ou qui avaient attaché la croix de la Légion d'honneur à la queue de leurs chevaux, ne manquèrent pas de les imiter. Il n'y avait pas à dire, les faits et les écrits étaient patents, récents, à la connaissance de tout le monde. Il

fallait se garer, non tant de l'*Ogre* lui-même, qui n'eût pas aperçu ces infiniment petits, mais de ses adhérents, parmi lesquels il pouvait se trouver des brutaux qui appelaient les lâchetés par leur nom, et qui les eussent volontiers punies, à tort et à travers, sans considération aucune. Il y avait de quoi rire de la panique qu'éprouvaient ces pauvres consciences politiques terrifiées, et de la triste figure qu'elles faisaient en ce moment; mais, d'une part, on ne pouvait s'empêcher de plaindre les hommes sincères qui, dévoués à la cause des Bourbons, s'apprêtaient silencieusement à suivre leur vieux maître forcé d'abandonner son palais pour reprendre le chemin de l'exil.

Je connaissais quelques anciens émigrés de cette catégorie qui, ayant servi dans l'armée de Condé, avaient été fidèles jusqu'au bout et n'étaient rentrés qu'avec le Roi. Ils n'avaient pas été autrement favorisés pour cela, et bouclaient de nouveau, sans mot dire, leur vieux ceinturon pour recommencer leurs tristes pérégrinations à l'étranger. Rien de plus touchant que l'abnégation dont ils faisaient preuve et que nous admirions, nous autres officiers de la Révolution, sans toutefois en approuver le motif.

Élevés dans d'autres principes, nous ne pouvions admettre, comme ces braves, que le Prince était tout, à ne voir la patrie que dans ses institutions anciennes. Nous n'en rendions pas moins justice à leur dévouement, car nous sentions que le sacrifice honore, lorsqu'il est dû à un sentiment généreux quelconque; et ceux d'entre nous qui furent assez heureux pour pouvoir donner dans ce moment extrême des preuves de cordialité effective aux malheureux qui partaient, le firent avec empressement. Il y eut plus d'un service rendu à cette occasion et plus d'un échange de bons procédés, entre gens qui allaient peut-être se rencontrer avant peu sur les champs de bataille, et je rappelle volontiers cette circonstance, parce que, au milieu des platitudes du temps, il est consolant de rencontrer des traits de vertu, parmi les militaires de droite et de

gauche. Ceux-là, du moins, conservèrent l'honneur de la France, comme ils le comprenaient, sous quelque bannière qu'ils combattissent, l'héroïque Vendéen, comme le non moins héroïque soldat de la République, et ils arriveront à droits égaux à la postérité.

Le moment fatal ne pouvait tarder. On connaissait, jour par jour, les mouvements de la petite colonne impériale, les adjonctions qui la renforçaient et l'adhésion enthousiaste des paysans. Bientôt on apprit que le Rhône ne l'avait nullement arrêtée, qu'elle était entrée à Lyon, aux acclamations du peuple, et que Monsieur, frère du Roi, avait été obligé de partir à son approche, suivi d'un seul cavalier de la garde nationale, auquel l'Empereur avait eu le bon goût de donner la croix. Toutes ces nouvelles arrivant coup sur coup déterminèrent le départ de la Cour et des adhérents les plus compromis. Au reste, les portemanteaux étaient faits depuis le débarquement, et, si jamais on avait songé à la résistance, personne n'en parla plus, dès que le danger fut imminent.

L'Empereur arriva le 20 mars au soir et fut porté aux Tuileries par le flot populaire. Il y trouva une foule d'officiers de tout grade fort empressés de le voir et quelques-uns de se faire voir. Il donna la main à ceux qui purent l'approcher, avec une sorte de cordialité, et j'eus la chance d'être de ceux-là. Il avait l'air d'être fatigué, et je remarquai que le ceinturon de son épée était un peu affalé. Il me paru vieilli (ce qui n'avait rien d'étonnant après tant de fortunes diverses), mais satisfait d'avoir mené à bien sa prodigieuse aventure. Quand on pense aux difficultés qu'il avait eues en face avant d'entreprendre quoi que ce soit, à l'exiguité des moyens dont il disposait dans le principe et au succès qui couronna son entreprise, on est forcé de convenir que, depuis le retour de Marius à Rome, avant son septième consulat, le monde n'avait rien vu de si étonnant.

Parti de l'île d'Elbe avec moins de 400 hommes de son ancienne Garde, il se fait débarquer sur la côte de Provence à

peu près au même lieu où il avait abordé lors de son retour d'Égypte; il marche immédiatement sur Paris, encouragé, peut-être, par les rapports de quelques affidés, mais au fond très perplexe, car il va détrôner un souverain reconnu, qui a des alliés puissants, contre lequel aucun parti ne s'élève encore, qui règne paisiblement sur un grand pays et qui, en outre de sa maison militaire, est à la tête de 100 000 hommes de toutes armes. Certes, il fallait compter aveuglément sur son étoile pour exécuter un tel dessein et surtout pour le concevoir. Il fallait de plus une grande connaissance des hommes et une confiance absolue dans l'influence qu'il exerçait sur le soldat et le paysan. Rien ne l'arrêta, et il vint s'asseoir sur son trône impérial, à Paris, comme un souverain paisible, qui rentre chez lui sans verser une goutte de sang, ni causer le moindre mal même à ses ennemis stupéfaits de tant d'audace.

On savait, dès le matin, qu'il arriverait dans la journée, et déjà on se portait sur le boulevard à sa rencontre, mais sans empressement, car les Parisiens n'avaient pas encore eu le temps d'essuyer les pleurs que leur avait arrachés le départ du Roi, et de se faire un visage de circonstance. Beaucoup de militaires s'étaient déjà portés au-devant de lui, parés de lambeaux tricolores, comme ils avaient pu ; car on ne trouvait guère de cocardes de cette espèce chez les marchands; et la spéculation, qui se mêle à tout, partagea le peu qu'il y en avait en quatre morceaux qu'on payait 10 francs pièce. J'ai entendu plusieurs de mes anciens camarades se plaindre de n'avoir pu s'en procurer, même à ce prix-là.

Parmi les mille arrangements auxquels donnèrent lieu le départ de la vieille Cour et la brusque installation de la Cour nouvelle, qui était, on le pense bien, à peu près exclusivement militaire, il y en eut de fort drôles, et je ne puis m'empêcher d'en rapporter un, qui excita, à un haut degré, notre hilarité dans le temps, parce qu'il nous fut annoncé comme une chose toute simple et avec une parfaite naïveté de la part de ceux qui

l'avaient conclu. Il faut savoir que le brave homme dont il s'agit était un de nos camarades de la Garde, qui avait bien servi, mais qui appartenait à une famille noble et très en faveur sous les Bourbons, et nous semblait destiné, par la force des choses, à s'en aller avec eux. Je rencontrai, la veille de l'arrivée de l'Empereur, le susdit sur le boulevard, et je lui dis franchement : « Eh bien, mon cher, tu vas suivre ta ligne probablement, et moi de mon côté je suivrai la mienne; mais ça ne nous empêchera pas d'être amis comme devant... — Qu'appelles-tu, me répondit-il, ma ligne? Penses-tu que je sois assez fou pour me jeter hors de mon chemin et me séparer de mes camarades, sans savoir ce que tout ceci deviendra! Nullement. Mon beau-frère suivra le Roi, rien de plus naturel, et moi, je vais demain au-devant de l'Empereur. » Puis, riant aux éclats, il ajouta, comme s'il se méfiait de mon intelligence : « De sorte, vois-tu, que, quoi qu'il arrive, il y en aura toujours un de nous qui surnagera et pourra donner la main à l'autre. » Je laisse à penser si cette déclaration nous divertit. Je note ce trait, comme le premier qui soit venu à ma connaissance sur la marche que suivirent beaucoup de gens. J'ignorais alors qu'il fût de principe, parmi les grandes familles, d'avoir, dans les guerres civiles, quelqu'un de leurs membres dans chaque parti. J'avais pourtant étudié l'histoire, mais que sont ces renseignements à côté de ceux de la pratique.

Il faut que j'ouvre ici une parenthèse, avant de continuer mon récit.

Lorsque je parlais de suivre ma ligne, ce n'est pas que je fusse décidé d'avance à me jeter à corps perdu dans un camp plutôt que dans l'autre; et si le Roi se fût rendu dans la Vendée, en faisant appel à l'honneur de ceux dont il avait reçu les serments, il est très probable que je l'eusse accompagné. Beaucoup de mes anciens frères d'armes eussent fait de même, malgré que leurs sympathies fussent d'un autre côté; et nous nous disions souvent les uns aux autres : « Tant que le Roi aura un

pied de terre de France sous la semelle de ses souliers, nous serons ses soldats; mais s'il va se placer au milieu des baïonnettes étrangères, pour venir avec elles, sous prétexte de reconquérir son royaume, à l'instant même nous prenons les armes contre lui, car nous sommes Français avant tout, et notre premier désir est d'empêcher notre pays d'être envahi. » Cette détermination fut prise, en effet, aussitôt que nous connûmes la direction qu'avait prise le monarque fugitif, et tous nous allâmes incontinent offrir nos services, car, la levée de boucliers étant sûre et en quelque sorte immédiate, il n'y avait pas à délibérer.

Ici se présente dans toute sa force cette pénible question : « Lorsque le souverain se sépare du pays et s'arme contre lui, que doit faire le soldat qui a juré fidélité au souverain et au pays à la fois? » Je ne sais comment les politiques la résolvent; mais, quant à nous, nous suivîmes d'instinct le parti national, tout en convenant que d'autres pouvaient prendre le parti contraire; et je suis persuadé que nous fîmes bien.

Au reste, de quelque façon qu'on juge la défection militaire qui eut lieu à cette époque, il faut convenir qu'elle était inévitable, que les liens qui avaient si longtemps uni l'Empereur et l'armée, quoique rompus en apparence par l'interposition des Bourbons, ne l'étaient point, en réalité, dans les cœurs des soldats, et qu'au premier contact ils devaient paraître plus forts que jamais. C'est ce qui eut lieu, en effet, sans qu'on puisse en accuser personne; car il est des épreuves auxquelles il ne faut pas soumettre notre nature, si on veut qu'elle se maintienne dans la ligne stricte du devoir, et, lorsqu'elle ne succombe, comme elle le fit alors, que par un sentiment d'affection désintéressée, elle est, au moins, pardonnable.

A peine installé aux Tuileries, l'Empereur expédia des ordres dans tous les départements et fut obéi sans résistance. Il y eut quelques rassemblements dans la Vendée, mais sans importance, et les chefs les plus dévoués à la cause royale recon-

nurent bientôt qu'il n'y avait aucun fond à faire sur les campagnes de ce pays jadis si fidèle, tandis que les villes étaient plus ou moins acquises aux idées de la Révolution. La France entière suivit l'exemple donné par ses soldats; et quoique le mauvais vouloir du Midi fût notoire, on ne s'en occupa pas, parce qu'il obéit, comme le reste du pays. Mais ce n'était là qu'une partie très minime des difficultés qu'on avait à vaincre. En admettant que la France fût soumise, dans quel état la trouvait-on? Épuisée d'hommes et d'argent, divisée d'opinion sur le gouvernement qu'elle entendait se donner, sans cohésion et, par conséquent, sans force réelle. Elle ne présentait à ses ennemis qu'une masse confuse dont il ne paraissait pas difficile de triompher.

Et cependant, comme s'il n'eût manqué à cette masse que l'esprit qui devait régulariser son mouvement, à peine sentit-elle la main vigoureuse de Napoléon, que tout s'émut chez elle, que l'ordre s'y établit comme par miracle et qu'elle se montra tout à coup à l'Europe étonnée, non comme une nation moderne qui prend sa force dans une organisation sociale éprouvée, mais comme un vaste camp dans lequel le commandement militaire absorbait tous les pouvoirs. On fit bien quelques parades moitié révolutionnaires et moitié législatives, on laissa même quelques issues à la faconde parlementaire; mais il ne fut pas difficile de faire entendre à tout ce qui avait le sens commun dans le pays que le premier objet et, sans doute, le plus pressant était de défendre le sol.

Tout fut subordonné à cette grande nécessité. Les soins continuels qu'il fallait donner à la réorganisation de l'armée prenaient, à juste titre, presque tout le temps de l'Empereur, et quand on songe qu'il devait mener de front la pacification intérieure, la politique extérieure et les prévisions d'une guerre terrible contre toute l'Europe, on ne concoit pas comment il pouvait suffire à tant de travaux.

J'allais quelquefois aux Tuileries voir le général Drouot et

mon ancien ami Fain, qui avait naturellement repris sa place au Cabinet, et je puis affirmer que personne n'avait une minute à perdre, au Château, en ce temps-là. C'était tout l'entrain d'un Quartier général, chargé en outre des affaires du gouvernement civil; et dans les commencements l'abord était tellement facile que j'ai vu un drôle de la rue demander le général Drouot — dont il ne connaissait pas la figure — à sept heures du matin, pour le prier de le faire placer comme domestique. L'Empereur lui-même n'échappait pas toujours à l'obsession de la populace, et, quoiqu'il s'en indignât tout bas, il n'avait garde de le témoigner. Je sais — quoique je n'en aie pas été le témoin — qu'en passant une revue, on lui présenta des *Fédérés* de Paris et de la banlieue, et que leur bruyant hommage ne lui plut nullement. Il ne pouvait, lui qui était l'ordre et la régularité même, supporter le langage et les façons un peu trop familiers de ces patriotes de la grande ville; ils lui rappelaient trop leurs devanciers de 93.

On comprend que, dans le principe, et avant qu'on eût pu établir quelque règle dans le Château, chacun y entrait librement; mais cela ne pouvait pas durer. On avait placé les vieux soldats de la Garde impériale venus de l'île d'Elbe dans le logis de l'archi-chancelier, et écrit en lettres d'or sur la porte de l'hôtel : *Quartier des braves*. On se servit d'eux, d'abord, pour les premières gardes, mais cette installation, toute provisoire qu'elle était, avait déplu à cause de l'inscription, et on se hâta de faire rentrer les Elbois, comme on les appelait alors, dans leurs anciens corps, aussitôt que ces corps arrivèrent à Paris. En attendant, ils maintinrent une sorte de police et parvinrent à éloigner les manifestations turbulentes, qui, quoique dans le sens du nouveau Gouvernement, ne lui plaisaient pas et lui faisaient perdre un temps précieux.

Jusque-là j'avais suivi les événements, sans m'inquiéter le moins du monde, et m'étais borné à demander à servir dans l'armée de terre. On s'étonnera peut-être d'une demande de

ce genre, de la part d'un capitaine de vaisseau; mais je la faisais avec connaissance de cause. D'abord je comprenais que, dans la partie qui allait se jouer, la marine ne pouvait agir que très secondairement; que c'était dans les champs de la Belgique que la question serait jugée, et je tenais à payer de ma personne, dans ce grand *va-tout* de la France. Particulièrement connu du maréchal Soult, de presque tous les vieux généraux et de l'Empereur lui-même, je pouvais me proposer sans impertinence pour ce service, car j'avais fait plusieurs campagnes avec la Garde, et j'étais rompu aux manœuvres de l'infanterie. D'ailleurs c'était du patriotisme qu'il fallait en un pareil moment, et l'expérience de la guerre active plutôt que la précision de manœuvres qui brille à la parade, mais qui est loin de suffire dans les batailles. J'avais cette expérience et le plus vif désir de prendre une *revanche,* désir commun à tous ceux qui avaient, comme moi, suivi jusqu'à Fontainebleau la fortune de nos armes.

Les premiers temps de la Restauration impériale se passèrent ainsi sans trop altérer la tranquillité de la famille, quoique nous fussions atteints par le malheur de quelques-uns de nos amis royalistes. Dans le nombre de ceux que nous regrettions le plus, se trouvait le comte de Villelume, qui avait épousé la célèbre Mlle de Sombreuil, et qui se crut obligé de s'en aller avec le Roi. Je pris congé de ces gens aimables avec une affliction sincère, et qui fut, je crois, partagée. Je ne croyais pas alors que nous nous séparions pour si peu de temps.

CHAPITRE XXII

MARSEILLE

Je suis envoyé à Marseille. — L'amiral Duperré. — Difficulté de la situation. — Population hostile. — J'exige qu'on arbore le drapeau tricolore. — Le maréchal Brune. — Effervescence méridionale. — Mon aide de camp. — La patache de la douane gagne la Corse. — Le général Verdier. — Le colonel de la garde nationale. — Waterloo. — Le contre-coup à Marseille. — La cocarde blanche. — Paix ou guerre? — Evacuation de la ville. — Les troupes se portent sur Toulon. — Premières dispositions dès l'arrivée. — Je deviens l'aide de camp de l'amiral Duperré.

Je me reposais, comme je l'ai dit, sur ma demande de service, et en attendais l'effet sans impatience, lorsqu'un beau matin je reçus un billet qui m'appelait immédiatement à la Marine. Je m'y rendis aussitôt et appris que la préfecture de Toulon était donnée à l'amiral Duperré et que je devais l'accompagner jusqu'à Marseille, où il me laisserait prendre le commandement supérieur de cette subdivision navale, et que nous devions partir l'un et l'autre dans les vingt-quatre heures. Je fus un peu surpris d'abord qu'on eût pensé à moi pour un poste de cette nature; mais je sus, plus tard, que je devais cette préférence à mon ami Coster? Je n'ai point encore parlé de ce brave garçon qui appartenait aux bureaux; mais depuis une sorte de querelle que nous avions eue ensemble et qui, n'étant causée que par un malentendu, n'eut aucune suite, nous nous liâmes d'amitié. Lors donc qu'on eut nommé l'amiral Duperré pour Toulon, le Ministre dit : « Ce n'est pas tout, il me faut un capitaine de vaisseau pour Marseille et je ne puis y mettre le premier venu, car c'est un diable de pays. » Coster

qui était présent me nomma, et M. Decrès s'écria sur-le-champ : « C'est cela ! Envoyez-le chercher de suite. »

Je ne connaissais le brave amiral Duperré que de réputation, et ne l'avais pas vu depuis Boulogne, excepté le jour de la grande exhibition que la Marine avait faite à Paris, lorsque nous allâmes nous présenter au Château pour offrir nos épées au Roi. Je le rencontrai dans un des couloirs du Ministère et l'abordai incontinent, en lui demandant des ordres. Il me reçut assez brusquement et me dit : « Je n'ai qu'un coupé et je compte amener mon domestique. — Moi aussi, répondis-je, monsieur l'Amiral. » Et, peu encouragé par son accueil, je me disposais à le quitter, lorsqu'il ajouta : « Mon homme est Vénitien, déjà vieux... — Le mien est un Polonais qui a constamment fait la guerre avec moi et qui est solide. — Eh bien ! au fait, nous allons dans le Midi... Qui sait? Venez déjeuner avec moi demain, et nous réglerons ça, à la bonne heure ! » Nous réglâmes effectivement que le Vénitien resterait à Paris et que nous partirions le soir même, accompagnés de mon Polonais sur le devant de la voiture.

Là-dessus j'allai prendre congé de mes parents, et fouette cocher, pour Marseille. Nous suivîmes la route de Lyon, où nous trouvâmes le général Grouchy qui venait d'en finir avec les royalistes du Midi et le duc d'Angoulême, lequel s'était retiré en Espagne.

Nous allions aussi rapidement qu'on le pouvait faire en ce temps-là, car nous n'arrêtions que pour prendre nos repas, et le quatrième jour au soir nous étions arrivés. L'Amiral poursuivit seul pour Toulon, après m'avoir déposé à l'hôtel des Ambassadeurs. Nous avions, chemin faisant, fait plus ample connaissance, et nous étions convenus de nos faits. Nous ne nous dissimulions ni l'un ni l'autre les difficultés que nous pourrions rencontrer, et quoique notre mission n'eût aucun caractère politique, nous ne pouvions ignorer que, dans l'état actuel des choses, nous pourrions avoir d'un moment à l'autre

fort à faire, à cause de l'effervescence méridionale. C'est ce qui arriva, en effet, comme je le dirai en son lieu.

En attendant, je me rendis chez le commissaire de la Marine qui était chargé du service, et j'en pris sur-le-champ la direction.

Je trouvai Marseille assez calme. La prochaine arrivée du maréchal Brune, nommé au commandement de l'armée des Alpes, tenait tous les esprits en suspens, et quoique la rentrée des volontaires royaux, qui avaient été se faire battre à la Palud par les paysans dauphinois, assistés de quelques troupes de ligne, eût mis la garde nationale de mauvaise humeur, il n'y paraissait pas autrement. On comprend que la ville ne pouvait être satisfaite, néanmoins, car la cessation de la paix, qu'elle commençait à goûter depuis si peu de temps, la minait. En effet, toutes les entreprises arrêtées et les armements par suite, sans compter les mises dehors à peu près perdues, ne pouvaient qu'indisposer cette population active qui vit du commerce, et, depuis le dernier portefaix jusqu'au plus riche négociant, chacun donnait de bon cœur au diable le retour de l'Empereur. C'est sous cette impression que je trouvai la population, en général. Il y avait quelques exceptions, sans doute, mais assez rares; cependant on comptait un commissaire de Marine, quelques anciens aspirants, un imprimeur et plusieurs Provençaux des environs. Ces messieurs formaient une sorte de noyau bonapartiste, mais n'obtenaient aucune confiance. Je ne jugeai pas à propos d'user de ces personnes, car je connaissais de longue date l'esprit des Méridionaux et savais à quel point ils sont extrêmes en tout. Et mon rôle était de concilier.

Je commençai par le commencement, comme c'était naturel, et puisque je n'avais que la force morale que me donnaient les circonstances, je l'employai franchement, mais sans le moindre bruit. Le bureau du port marchand avait ôté son tableau fleurdelisé, mais ne l'avait pas remplacé. Les bâtiments marchands, si empressés d'arborer leur pavillon blanc, le dimanche, ne l'arboraient plus, mais ne le remplaçaient pas davantage J'en-

joignis au capitaine du port de ne pas manquer d'arborer l'écusson tricolore, le dimanche suivant, et convoquai immédiatement la Chambre de commerce, à laquelle je parlai en ces termes : « Messieurs, je suis envoyé à Marseille pour commander la marine et y faire exécuter les ordres du préfet de Toulon. Je ne m'inquiète nullement des opinions que vous pouvez avoir et ne compte m'immiscer en rien dans ce qui n'est pas de mon service ; mais vous comprenez que nous ne saurions rester sans pavillon et je ne puis tolérer cette sorte de protestation muette. J'ai donné l'ordre au capitaine du port d'arborer les couleurs nationales, immédiatement, et je vous engage à les arborer dimanche sur tous vos vaisseaux. Vous savez qu'un Maréchal est annoncé, faites en sorte qu'il ne soit pas obligé de faire acte d'autorité. Je vous promets que, tant que vous obéirez de bonne grâce, personne ne se mêlera des choses navales que votre serviteur. Voyez maintenant ce que vous avez à faire. » Je ne parlais pas à des sourds et je fus entendu.

Le maréchal Brune, en arrivant, m'approuva beaucoup et me promit de faire honneur à ma parole. Les bâtiments marchands ne manquèrent pas de prendre le pavillon tricolore, le dimanche suivant, et tout marcha à souhait.

On prétendit que la garde nationale, ne voulant pas changer de cocarde, avait trouvé le biais de superposer des morceaux d'étoffe bleue et rouge sur la couleur blanche. J'ignore si ce fait a eu lieu ; mais, en tout cas, le Maréchal n'avait pas à s'occuper de cet enfantillage royaliste, et comme, lors de la revue, tout le monde se présenta avec la cocarde tricolore, c'était tout ce qu'il en fallait. On s'agitait, en Provence, à cette époque, dans le sens bonapartiste ; mais, hormis les officiers à la demi-solde et les employés de toute sorte mis de côté depuis la Restauration, personne ne se prononçait. Il était, au contraire, patent, pour qui savait lire sur la face de la population, qu'elle était dans des sentiments opposés à l'Empire, car l'Empire, pour eux, c'était la guerre, c'est-à-dire la cessation de tout com-

merce, le recrutement inexorable, les impôts augmentés, etc...

A ces raisons assez fondées de répulsion se joignait un éloignement, poussé jusqu'à la haine, pour le nouveau Gouvernement et pour ses subordonnés. On connaît le Midi. Là, il n'y a ni tiers parti, ni place pour aucune opinion modérée. Si vous êtes calme, vous êtes suspect à tout le monde, et, pour peu que vous parliez d'épargner les ennemis, vous risquez d'être traité, vous-même, comme tel. C'est un délire universel, capable de se traduire en actes de violence, si on ne le comprime à l'instant. On peut dire que la mansuétude des autorités ne convient dans ce pays qu'après coup, et lorsque d'abord on l'a soumis complètement par une manifestation de force. Le Maréchal, qui ne tarda pas à arriver, comprit à merveille sa position, et, quoiqu'il se montrât gracieux, en général, plutôt que froid et sévère, il recommanda la paix à tout le monde, en homme qui voulait être obéi.

J'avais eu l'honneur de faire sa connaissance à Paris, il y avait seulement quelques semaines, par l'intermédiaire d'un député, qui était notre compatriote à tous deux, et qui commençait à compter pour un, dans l'Assemblée. Je trouvai le Maréchal aimable et instruit. Il fut fort accueillant et me reprocha obligeamment de n'être pas venu à lui plutôt, car il n'avait pas perdu de vue ma famille, et il se fût empressé d'aider à mon avancement. Je le remerciai ; mais je lui déclarai, en même temps, que je n'avais pas, en général, recours à mes compatriotes, quand ils étaient dans les positions élevées, et la preuve, c'est qu'ayant eu l'honneur de dîner plusieurs fois à sa table en Poméranie, jamais je ne m'étais réclamé de lui, comme étant de la même ville. Il me répondit là-dessus beaucoup de choses flatteuses pour mon père et pour moi, et nous passâmes de suite aux affaires de service.

Je fis connaître au Maréchal les dispositions de la marine, celles des marchands, et lui fis part de la promesse que j'avais faite à la Chambre de commerce, en le priant de ne pas me

dédire et de me donner toujours ses ordres directement, ce à quoi il consentit. C'était beaucoup, en ce moment de conflit et, on peut dire, de désordre, des premiers actes du gouvernement, d'obtenir qu'aucune autorité ne se mêlât des affaires navales; car il y avait à Marseille, comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, un luxe de précautions à prendre contre le mauvais vouloir de la population. Ainsi, en outre des autorités ordinaires, il y avait un commissaire de police général vigoureux et, par-dessus le marché, un officier d'ordonnance de l'Empereur, chargé de stimuler tout le monde, sans exception. Le hasard fit que j'avais connu ce dernier en Espagne, et que nous fûmes, à l'instant, bien ensemble. Je rendais compte de tout à l'amiral Duperré et ne relevais que de lui, en droit; mais, par le fait, il n'en était pas de même dans les moments difficiles, à cause de la turbulence locale et des promptes mesures auxquelles il fallait, quelquefois, avoir recours. Je me gouvernai, cependant, sans difficulté, au milieu de tout ça et passai mon temps assez bien.

Je m'étais installé dans l'hôtel de la Marine, où le commissaire général m'avait fait placer, — car je ne songeais pas à le déloger.

Mon service marchait facilement. J'avais pris, en arrivant, un jeune capitaine du commerce, ancien aspirant et frère d'un chef du bataillon du génie avec lequel j'avais fait la guerre, et j'en fis mon aide de camp; il se nommait Bompart et me fut fort utile par la suite.

Je reçus la visite des pêcheurs et un présent de quelques poissons qu'ils m'apportèrent. Je répondis à leur civilité, comme je le devais, et leur fis entendre que nous autres marins, ayant des obligations spéciales, qui sont les mêmes sous tous les régimes, nous n'avions à nous immiscer en rien dans les querelles politiques; que notre affaire était de naviguer paisiblement en temps de paix et de défendre le pavillon en temps de guerre. Nous ne devions sortir de notre rôle sous aucun

prétexte, parce que, si nous agissions autrement, il n'y aurait à gagner pour nous que de la misère et des éclaboussures. Tout cela, dit avec une parfaite cordialité, les persuada, et ils promirent au nom de tous leurs camarades de rester tranquilles. Ce point convenu, nous nous séparâmes, satisfaits les uns des autres. Cependant, tout, autour de nous, prenait une attitude guerrière. Les frégates anglaises ne se livraient encore à aucune hostilité; mais on attendait à toute minute leur apparition sur la côte. Le Maréchal passait des revues et s'apprêtait à faire face à une invasion piémontaise et autrichienne et à se défendre sur le Var, en attendant qu'il pût se porter en avant, selon les circonstances.

Toutes les transactions commerciales étaient suspendues, ainsi que les armements, et le mouvement social arrêté, en quelque sorte, sur tous les points du littoral. L'anxiété était générale, et, à Marseille surtout, on sentait que la population frémissante ne ne soutenait qu'avec peine. L'obéissance était complète, sans doute, mais elle était si évidemment forcée que la position des autorités devenait de jour en jour plus embarrassante. Je communiquais fidèlement à l'amiral Duperré mes impressions journalières, et l'opportunité, quand il le pourrait, de m'envoyer un bâtiment armé, pour stationner dans le port et exécuter tel ordre soudain que je serais dans le cas de lui donner. Je n'avais, en effet, aucun moyen de me faire obéir de la population maritime, et ce n'est pas avec mes cinq ou six gendarmes que j'en serais venu à bout, si elle se fût montrée récalcitrante. L'Amiral n'était en mesure, dans le moment, que de m'envoyer un canot pour mon usage, et son assistance se borna là.

Heureusement, j'étais habitué à faire flèche de tout bois, et j'eus bientôt l'occasion de m'ingénier pour venir en aide au Maréchal. Il voulait envoyer des ordres en Corse, pour faire rallier une notable partie des troupes que nous y avions. Il pouvait recourir au port de Toulon pour cela, mais il n'avait

pas de temps à perdre, et il s'impatientait de tout délai. Je lui proposai alors la patache de la douane qui était parfaitement armée et en état de remplir cette mission, n'était la mauvaise disposition présumée de son équipage. Le Maréchal ayant consenti, j'envoyai aussitôt mon aide de camp, suivi de quelques voltigeurs, à bord, avec ordre de prendre le commandement du bateau susdit et de porter immédiatement les dépêches ; ce qui fut fait au brun de nuit, sans la moindre opposition. Bompart sortit avec la brise de terre, et, une fois au large, il trouva le vent de Nord-Ouest, qui le porta en Corse en vingt-quatre heures, à la grande surprise des patachiers qui ne s'attendaient nullement à un tel voyage. Ils lui en gardèrent rancune, comme on le verra par la suite.

La côte était observée, mais non bloquée encore, l'amirauté anglaise n'ayant point eu le temps de donner des ordres. Je profitai de ce moment de répit pour m'aller raccorder avec l'amiral Duperré, et, m'embarquant dans mon canot, je me rendis jusqu'à Bandol, où je pris des chevaux. L'Amiral me reçut avec beaucoup de cordialité, et nous convînmes de nos faits, en cas de guerre subite, comme il était raisonnable de s'y attendre.

Rentré immédiatement à Marseille, je n'y trouvai plus le Maréchal, qui s'était porté au Luc, en laissant le commandement au général Verdier, vieil Égyptien fort recommandable, avec lequel je me mis tout de suite en rapport.

Nous passâmes ainsi quelques semaines assez tranquilles, mais constamment aux écoutes, à cause de la mauvaise volonté à peine dissimulée de la population.

Je voyais alors journellement une famille qui tenait d'un côté au prince Lucien, par la femme de celui-ci, et aux plus fougueux royalistes par un autre de ses membres. J'eus occasion de m'employer pour ce dernier, et je le fis de bon cœur.

J'avais, lors de mon arrivée, renouvelé connaissance avec le colonel qui commandait, en ce moment, la garde nationale et

qui avait été mon capitaine sur le chebeck *le Saint-Hilaire*. Il avait depuis quitté la marine pour le commerce et jouissait de beaucoup d'estime parmi ses concitoyens, dont il avait la confiance. Il n'était pas bien vu de l'état-major du Maréchal, et cela résultait de sa fausse position. Ce colonel se trouvait, comme on dit vulgairement, entre l'enclume et le marteau. Tout en désapprouvant l'outrecuidance de ses concitoyens, il ne voulait pas se mettre mal avec eux par aucun acte public, ni faire aucune concession qui pût l'engager par la suite. Plusieurs fois j'intervins, à la table du Maréchal, pour qu'on ne le pressât point à cet égard, et toujours avec succès. Il me rendit la pareille, dans la suite, comme on le verra avant peu.

Le temps marchait au milieu de ce calme apparent des Provençaux qui ne trompait personne, car chacun d'eux semblait attendre quelque grave événement. Nous étions au mois de juin, et l'on savait le départ de l'Empereur pour l'armée ; une solution quelconque était, par conséquent, imminente !

Elle arriva effectivement, et la nouvelle du désastre du Mont-Saint-Jean éclata comme la foudre, au moment où nous y pensions le moins. J'allais tard au Comité et, trouvant tout le monde parti, je dis au général Verdier : « Je vois qu'il n'y a rien, je vais m'en retourner pour expédier mon courrier. — Vous croyez qu'il n'y a rien, me répondit-il, tenez, lisez. » Il me donne alors un petit bulletin qui m'apprend tout. « Eh bien, mon général, qu'ordonnez-vous? — Moi, mon cher? Je fais imprimer la nouvelle! — A merveille, moi je fais faire mon sac et je reviens près de vous, avec armes et bagages. Heureusement je ne suis pas loin, et j'aurai le temps. — Comment, vous aurez le temps? — Sans doute, car avant une heure, si nous ne prenons pas des précautions militaires, on viendra vous arracher votre drapeau de votre balcon. » Comme, effectivement, il n'y avait pas une heure à perdre, je m'élançai dans l'escalier aussitôt et me rendis chez moi.

J'étais installé à peu de frais, et mon déménagement fut fait

en moins d'une heure au moyen de mon domestique; puis, nous armant l'un et l'autre, nous regagnâmes la maison du général Verdier. Il s'était promptement ravisé, et les troupes, toujours sur le qui-vive, commençaient à arriver. Il pouvait avoir environ mille cinq cents baïonnettes, et quelque supplément en officiers sans troupe et en patriotes compromis.

Tout cela ne pouvait contenir longtemps l'explosion du royalisme marseillais. Il va sans dire que la garde nationale reprenait la cocarde blanche, et que les citadins s'en paraient sous nos yeux. J'ai vu moi-même des corbeilles de ces cocardes, que des individus, apostés exprès, donnaient par poignées à qui voulait en prendre. Déjà quelques officiers avaient été maltraités et se hâtaient de se mettre sous la protection de la troupe. On entendait par-ci, par-là, des bruits inquiétants auxquels succédaient des moments de silence, qui ne l'étaient pas moins.

La garde nationale prit les armes comme la ligne, et c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, pour en rester maître autant que les circonstances le permettaient. Je vis le colonel sur la place, comme il se mettait à la tête de sa légion, et lui fis sentir, en peu de mots, que de notre bon accord dépendait en ce moment la paix ou la guerre; que je supposais que nous ne tarderions pas à évacuer la ville, et qu'il importait à tout le monde que nous nous séparions sans nous fâcher. Il était de cet avis, et j'en informai aussitôt le général Verdier. Au surplus, la présence de nos soldats était capable de modérer l'exaltation des Marseillais. Nous n'étions pas nombreux, sans doute, mais nous étions à même de faire respecter notre drapeau, et nul n'en doutait. Les deux forces se maintinrent, par cette raison, dans une sorte d'équilibre jusqu'au soir, et personne n'eut trop à se plaindre d'aucune infraction à l'espèce de trêve tacite qui s'était heureusement établie.

Du premier coup d'œil on ne comprend guère une situation semblable à la nôtre, et elle eût été, en effet, assez singulière,

dans tout autre pays. Qu'une nouvelle, comme celle qui venait de nous assaillir, fasse éclater les sentiments, jusque-là comprimés, d'une population qui vit du commerce et qui voit la paix au bout de nos revers, cela se conçoit à la rigueur; mais que, non contente de se réjouir publiquement de l'humiliation de nos armes, cette population souffre que des misérables inaugurent, par le massacre de quelques pauvres Égyptiens, dès longtemps établis chez elle, la reprise de la cocarde blanche, c'est inimaginable pour qui ne connaît pas la fougue méridionale.

Nous contînmes heureusement ces mauvaises dispositions, tant que nous fûmes présents, et la justice veut que j'ajoute que nous fûmes aidés dans cette bonne œuvre par la modération des chefs de la garde nationale. J'ignore comment les choses allèrent par la suite, et comment cette même garde nationale ne réussit pas, plus tard, à contenir les assassins; mais je suis sûr que ses chefs déplorèrent, avec la généralité des Marseillais, ces excès coupables et qu'ils en rougirent pour leur ville.

Je parcourus dans la journée le quartier Saint-Jean et eus la satisfaction de le trouver plus paisible que je ne le supposais. Je fus l'objet de quelques quolibets, en passant, mais ils n'avaient aucun caractère d'hostilité directe. « C'est encore un *castagne*, » disaient les commères, ce qui signifiait un bonapartiste, parce que les châtaignes qu'on mange à Marseille viennent de Corse. A part ces mots ironiques, on aurait pu se croire en paix. Dieu sait cependant combien on eût été loin de la vérité! Il était évident, à quatre heures, que, si l'évacuation de la ville était renvoyée au lendemain, la nuit ne se passerait pas sans combat et que, la guerre civile une fois commencée, les plus grands malheurs pouvaient s'ensuivre. C'est ce qui décida le général Verdier à se porter sur Toulon, dès le soir même.

J'avais de bonne heure averti l'amiral Duperré, par une esta-

fette, de notre prochaine arrivée, et ma lettre très courte finissait par ces mots : « Tâchons de conserver à la France le bel arsenal de Toulon. » C'est, en effet, ce que nous avions de plus sage à faire, dans la circonstance. Pas de doute qu'après la victoire du Mont-Saint-Jean l'ennemi ne marchât sur Paris et n'occupât tout le pays jusqu'à la Loire, seule barrière derrière laquelle notre armée pût se rallier; pas de doute par suite que la petite armée du maréchal Brune ne pût défendre longtemps la ligne du Var contre les Piémontais et les Autrichiens réunis, eût-il eu le pays avec lui; à fortiori, lorsqu'il pouvait se considérer partout, — hors de Toulon, — comme en pays ennemi.

Je m'étais rendu chez le général Verdier, comme je l'ai dit, et je quittai la ville avec lui, lorsque la colonne se mit en mouvement. Il était presque nuit close quand les derniers hommes sortirent et furent salués de quelques coups de fusil. Un gendarme fut blessé, dit-on, mais je n'ai pu m'assurer du fait. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plus folle joie éclatait dans Marseille, comme si elle eût été délivrée d'un ennemi, et il n'est pas étonnant que quelque fanatique ait tiré sur nous. Nous prîmes le chemin assez paisiblement, néanmoins, et chacun s'arrangea pour continuer la route comme il put.

J'étais heureusement accoutumé aux départs subits et à déloger sans hésitation. Je cheminai donc résolument à pied avec mon domestique polonais chargé de mes effets, lesquels se réduisaient à mon portemanteau, car il eût été totalement impossible de se procurer un véhicule quelconque. J'eus la bonne chance de rencontrer, quelques heures après, le commissaire général de police Lecointe-Puiraveau, qui me recueillit dans sa voiture avec beaucoup d'obligeance. Je n'étais pas autrement surpris de me voir ainsi, à dix heures, roulant sur la route de Toulon, moi qui m'étais levé avec des intentions bien différentes et qui n'avaient rien de commun avec la politique.

Je retombais sur mes deux pieds, avec mon portemanteau

pour toute fortune, un avenir à peu près perdu, et assez incertain de sauver ma peau ; tout cela ne m'inquiétait guère, mais il n'en était pas de même de mes compagnons, qui se lamentaient, à qui mieux mieux, non de la catastrophe de l'Empire, mais sur eux-mêmes. A la fin cependant, l'un d'eux nous rassura sur son compte, en nous apprenant qu'il avait sur le lac Champlain je ne sais combien de centaines d'ares de terre. Moi, qui n'en avais pas ce qu'il eut fallu pour m'enterrer, je déclarai que je n'avais aucune crainte de l'avenir. J'avais à peine cent écus dans ma bourse, ne savais littéralement pas où mettre le cap, si nous étions forcés dans Toulon, ce qui ne pouvait manquer; eh bien, je n'éprouvais pas la moindre inquiétude personnelle. Je ne m'aveuglais nullement, cependant, sur ce qui allait arriver, mais j'avais au cœur une secrète espérance de me tirer de ce mauvais pas, comme je m'étais tiré de tant d'autres.

J'étais désolé, par exemple, de ce que nous étions vaincus encore une fois; mais, à part ces regrets patriotiques, je n'éprouvais aucune peine d'esprit. Je ne voyais dans ce qui se passait qu'une des oscillations de la fortune guerrière, auxquelles nous étions exposés depuis longtemps. C'est dans ces dispositions que j'arrivai à Toulon.

Je me rendis sur-le-champ chez l'amiral Duperré, que j'avais prévenu, la veille, de notre arrivée. Je lui avais indiqué, brièvement mais clairement, ce qu'il paraissait convenable de faire de nous, car je connaissais l'état dans lequel se trouvait la place, et je ne me dissimulais pas qu'il y avait certaines précautions à prendre, avant d'y introduire un bataillon d'officiers à la demi-solde, presque tous provençaux, et que nous conduisions avec nous et qui, venant s'ajouter aux éléments incandescents qui surabondaient à Toulon, pouvaient, d'un moment à l'autre, donner fort à faire pour conserver le bon ordre.

En effet, aucun de ceux qui connaissent par expérience la difficulté qu'il y a toujours à manier des agglomérations d'offi-

ciers ne s'étonnera que je fusse préoccupé de leur survenance, dans les circonstances politiques où nous nous trouvions, au milieu d'une ville de guerre, où nous avions le plus grand intérêt à maintenir la discipline. Je proposais en conséquence, et sans qu'ils eussent le temps de communiquer avec la garnison ni les habitants, d'envoyer ce bataillon aux Sablettes, pour mettre à profit ses élans patriotiques et aussi pour éviter de graves embarras. Quant aux troupes que nous menions avec nous, elles étaient animées, sans doute, mais pas de manière à inquiéter. Le général Verdier rentra à onze heures du matin, et je le vois encore, sur son cheval blanc, tâchant de calmer l'effervescence de la foule qui ne manquait pas de l'entourer. Je fus près de lui aussitôt qu'il parut sur la place, et lui dis, en peu de mots, ce que je savais : « Prenez que nous sommes en 93; c'est la même exaltation, et peut-être les mêmes excès, si nous ne restons pas les patrons. » On ne comprendra guère, et je suis encore à comprendre moi-même, comment je me mettais en avant, dans cette occurrence difficile, moi qui suis l'homme du monde le moins disposé à désirer aucun genre d'influence ou de pouvoir. Mais il y a des moments où il est impossible, pour celui qui est placé d'une certaine façon, de ne pas agir, et où il est forcé de s'entremettre, quoi qu'il puisse arriver.

Je devins donc, dès le jour même, l'intermédiaire entre la marine et la guerre, tout naturellement. L'amiral Duperré, qui m'avait offert une cordiale hospitalité à la Préfecture, m'accorda sur-le-champ toute confiance, et, comme son aide de camp se trouvait malade, je n'hésitai pas à en remplir les fonctions. Je lui servis aussi, dans l'occasion, d'envoyé. Enfin je me trouvai, par la force des choses, son *alter ego*, pour tout ce qui sortait de la routine du service.

CHAPITRE XXIII

TOULON

Exaltation et turbulence de la population. — Je suis envoyé près du maréchal Brune. — Quel parti prendre? — Louis XVIII remonte sur le trône à Paris. — Inquiétudes de l'armée. — Sentiments royalistes des régions méridionales. — Concentration des troupes à Toulon. — L'amiral Duperré maintient la discipline dans les troupes. — Je pars pour Paris comme commissaire. — Arrêtés à Aix. — Je demande à aller à Marseille voir le marquis de Rivière, lieutenant général du Roi. — Un long tête-à-tête. — Retour à Toulon. — Négociations. — Le roi Murat. — De Saizieu. — L'amiral Ganteaume, commissaire du Roi. — Décision funeste du maréchal Brune. — L'amiral Ganteaume parle aux officiers. — L'insurrection s'apaise. — Le pavillon blanc flotte partout.

Nous avions dans Toulon de quatre à cinq mille hommes d'infanterie, mille cinq cents marins enrégimentés et pouvant être mis, comme on dit, à toutes sauces, quelques compagnies d'artillerie et le régiment de marine de cette arme presque entier. C'était là le plus clair de nos ressources en hommes, si l'ennemi arrivait devant la place, après avoir repoussé la petite armée du maréchal Brune. Mais c'était aussi notre unique bouclier contre un danger d'une autre espèce, non moins redoutable et plus immédiat. Il faut savoir qu'au premier bruit du malheur de nos armes, les Bonapartistes provençaux s'étaient jetés dans Toulon, afin d'échapper aux rancunes de leurs compatriotes, envers lesquels ils avaient pris un ton dans les petites localités et qu'ils savaient sans pitié pour les vaincus. Comme ils étaient presque tous des hommes d'action, et qu'ils étaient animés, en conséquence des persécutions qu'ils prévoyaient, ils montraient une exaltation extraordinaire et une turbulence qui ne pouvait s'arranger des consignes précises

d'une ville de guerre. Ils augmentaient la masse des habitants de Toulon, il est vrai, mais ils accrurent principalement ceux de la pire espèce.

C'est qu'à cette époque il y avait, parmi les ouvriers du port et les hommes de peine de toute sorte, une foule d'étrangers, et surtout de Piémontais et de Gênois, qui avaient plus ou moins des habitudes de désordre et qui n'étaient rien moins que sûrs. Ces gens-là, n'étant attachés au pays que par le gain journalier qu'ils y faisaient, devaient être surveillés en tout temps, mais surtout lors des commotions civiles. Il ne manquait pas non plus, parmi les Toulonnais *pur sang*, de mauvais sujets, disposés à tout entreprendre pour maintenir la position qu'ils avaient prise, depuis le retour de l'île d'Elbe, ou qu'ils se flattaient d'obtenir. Il y en avait aussi dans le nombre qui, ayant perdu, par leur faute, tout espoir de parvenir sous un gouvernement régulier, appelaient les révolutions, de quelque nature qu'elles fussent. En un mot, le bon temps des clubs et des agitations populaires semblait revenu. Contenir ces gens n'était pas facile. Il fallait les dominer, néanmoins, sous peine de tout perdre et de voir l'arsenal si précieux de Toulon encore une fois aux mains de l'ennemi.

Comme le Gouvernement renversé était sans force aucune, et que le nouveau n'était pas établi, il n'y avait de ressource que dans la discipline militaire; et c'est à conserver ce dernier lien que devaient tendre tous les efforts des hommes de cœur qui mettaient la France avant tout. Leur première sollicitude, en apprenant notre défaite, avait été de conserver tout ce qui pouvait être sauvé dans ce grand désastre et de ne pas donner aux Autrichiens, ni aux Anglais, l'occasion d'intervenir dans nos affaires, à la faveur de leur prétendue alliance avec le roi Louis XVIII. C'est ce qui serait immanquablement arrivé, si la discorde avait régné parmi nous et annulé la force militaire, pour laisser la haute main à l'ardente plèbe qui nous entourait à Toulon.

Les premiers jours se passèrent assez bien, chacun cherchant à se caser d'abord et à regarder autour de lui, avant de prendre une allure déterminée. Le Comité de défense, assemblé sous la présidence de l'Amiral, s'occupa sans délai de l'état des vivres et des munitions. Nous n'étions pas mal sous ce rapport essentiel. Nous avions une garnison solide, quoique minime, et de bonnes murailles. Nous pouvions entreprendre une résistance efficace, tant que nous serions unis entre nous, et, si nous devions finalement ouvrir nos portes, ce ne serait qu'après qu'une autorité française aurait été reconnue dans le pays. C'était à ce but que nous tendions, et il n'y avait pas d'autre chose à tenter. Quoique imparfaitement informés des mouvements de l'ennemi, nous voyions clairement, au train que prenaient les choses, que le Roi allait rentrer à Paris, ramené par ses prétendus alliés, et que notre armée se concentrerait derrière la Loire. Dès lors, le maréchal Brune, avec les petites forces dont il disposait, ne pouvait tenir la campagne et n'avait rien de mieux à faire que de se jeter dans Toulon, pour le défendre, en attendant qu'il pût le remettre aux mains d'un Gouvernement français quelconque qui s'établirait. Cette nécessité bien reconnue, je fus envoyé près de lui pour la lui exposer et pour l'engager à nous accorder, d'abord, un régiment de plus, afin d'augmenter nos moyens de défense.

Le Maréchal m'accueillit parfaitement à son ordinaire, mais il n'abonda pas de suite dans le sens de l'Amiral, et il voulut voir un peu plus clair dans sa position, avant de prendre un grand parti. Il n'y en avait pas deux, cependant, qui présentassent la moindre chance de réussite, et il était facile de voir, pour peu qu'on fût habitué à regarder dans la brume, que sauver Toulon était le résultat le plus honorable que pût se proposer le commandant en chef de notre petite armée du Midi. Je n'eus pas de peine à établir cette vérité dans le tête-à-tête que j'eus avec le Maréchal, tête-à-tête qui dura une partie de la nuit. Je regagnai Toulon au point du jour, rendis compte

à l'Amiral, en annonçant la prochaine venue du régiment demandé. Je ne rapporterai point ici ce qui fut dit dans cette longue conférence, mais je puis affirmer en toute sûreté de conscience que les raisonnements du Maréchal étaient purs de toute considération personnelle, et que, s'il hésitait sur ce qu'il avait à faire, c'était dans le désir qu'il avait de se montrer digne de la confiance que Napoléon lui avait récemment témoignée.

Comme il avait été longtemps en disgrâce avec le puissant Empereur au vu et au su de tout le monde, il se croyait d'autant plus obligé de prouver qu'il savait immoler de vieilles rancunes pour faire honneur à sa parole. C'était là son idée dominante et ce qui le rendait perplexe. On avait parlé, je ne sais d'après quels renseignements, d'une division française qui se serait jetée, disait-on, en partisan dans les Ardennes et on nommait même le général qui était à sa tête. On n'affirmait rien, comme de raison; mais, dans l'incertitude où on était, l'exemple pouvait être bon à suivre.

Seulement, les choses marchaient si vite au Nord, qu'avant qu'on eût pu organiser une défense sérieuse et donner la main à l'armée de la Loire, le Roi serait rentré dans Paris, et peut-être la soumission de cette armée obtenue. Dès lors, que devenait-on dans le Sud avec une poignée de soldats? Mais le pivot de toutes résistances manquait évidemment à ce projet. Napoléon, ne trouvant dans les Chambres aucune sympathie, n'avait reparu sur la scène qu'un instant et abandonnait la partie pour toujours. Ce qui restait des siens tâchait de se sauver à droite et à gauche, et rien n'indiquait qu'on pût créer sur aucun point un appui assez solide. La fortune impériale était évidemment à vau-l'eau, et ce qui restait à faire, c'était d'empêcher qu'elle n'entraînât celle de la France et que l'étranger, profitant de nos divisions, n'eût l'idée de nous annuler politiquement. Il valait mieux se rallier aux Bourbons, imposés ou non, que de ne pas se rallier du tout, et d'offrir une proie facile à des ennemis acharnés, qui ne nous laissaient notre

nationalité que parce qu'ils ne pouvaient s'entendre sur le partage de nos provinces.

On concevra l'embarras des chefs, au milieu d'événements si graves que ceux qui se passaient en ce moment loin d'eux, événements auxquels ils ne pouvaient rien et dont, pourtant, ils ne manquaient pas de recevoir le contre-coup. Le Gouvernement qu'ils servaient tombant tout à coup et un Gouvernement nouveau s'introduisant en leur absence, ils pressentaient, non sans raison, qu'on finirait par se trouver, comme on dit vulgairement, entre deux selles. Ce qu'ils avaient de mieux à faire dans une situation équivoque, c'était encore de ne pas mollir devant la foule et de conserver l'ordre matériel, sans lequel il n'y a ni dignité, ni sécurité pour personne. Les militaires comprenaient cela à merveille, et c'était à eux en définitive qu'incombait le périlleux devoir de maintenir ce qui *était,* jusqu'au moment où ils pourraient se raccorder avec le mouvement général de la nation. La difficulté consistait à prévoir à quoi aboutirait, en définitive, ce mouvement; mais, quelle qu'en fût l'issue, ils ne pouvaient ni le devancer, ni s'empêcher de le seconder lorsqu'il leur serait connu. Une fois ce parti pris, tout s'arrangea en conséquence entre l'amiral Duperré et les généraux de terre : on révisa les consignes, on fit des inspections et des rondes plus fréquentes qu'à l'ordinaire, et sur tous les points on tint les troupes en haleine, en vertu de la prochaine arrivée de l'ennemi.

L'Amiral ne passait pas un seul jour sans visiter l'arsenal par le menu, sans entrer dans les principaux ateliers et sans faire voir à tout le monde qu'il entendait que chacun fît son devoir. Le Maréchal se tenait encore dans les environs; mais on savait qu'il pouvait venir d'un jour à l'autre, et on attendait beaucoup de sa survenance. Bref, tout marchait assez bien pour le moment. Nous avions à subir, par-ci par-là, beaucoup de fausses nouvelles, semées par les patriotes chaleureux, sous prétexte d'encourager les troupes et pour soutenir, disait-on, l'esprit

public; ainsi que quelques présentations du buste de Napoléon faites par les soldats, mais personne n'avait ouvertement violé l'ordre établi, et c'était beaucoup. On commençait à savoir, en gros, la rentrée de Louis XVIII, à Paris, et la concentration de l'armée française derrière la Loire; mais on ignorait encore le sort de l'Empereur et celui de sa famille. On n'avait, non plus, aucune information certaine sur ce que feraient les Alliés, ni sur les sacrifices qu'ils exigeraient. On pensait que ces sacrifices seraient énormes, et on s'attendait principalement à ce qu'ils demanderaient la réduction de notre état militaire à un maximum tel qu'ils n'auraient plus à s'occuper de la France, d'un demi-siècle. Or ceci touchait aux intérêts individuels d'une manière directe, et les ennemis *quand même* du Gouvernement à venir ne manquaient pas de faire vibrer cette corde sensible dans leurs entretiens avec les officiers et les soldats. Ces derniers n'avaient rien à perdre, sans doute, puisqu'ils ne possédaient rien, mais ils avaient l'espérance, et c'est ce qu'on s'efforçait de leur ravir, en leur persuadant que, du jour où un Bourbon reviendrait, ils pouvaient renoncer à tout avancement.

A quoi tendaient ces insinuations, plus ou moins malveillantes et plus ou moins fondées? Était-ce la petite armée du Maréchal et la poignée de mécontents refugiés dans Toulon qui pouvaient changer la face des choses, ni empêcher Louis XVIII de remonter sur son trône, si cette seconde Restauration était dans les desseins de l'étranger? On ne connaissait point encore, il est vrai, le parti qu'avait pris l'armée de la Loire, mais il était infiniment probable que cette armée ne manquerait pas de se rallier, sitôt qu'elle pourrait le faire avec quelque sûreté, autour du Roi, par la grande raison que je ne cessais d'alléguer moi-même, raison tirée de la nécessité de réunir autant que possible tous les éléments français n'importe sous quel étendard.

Nous étions de plus en plus rassurés chaque jour, et, sans être positivement éclairés sur ce qui se passait, nous ne pouvions ignorer l'attitude des contrées méridionales qui avaient

toutes repris la cocarde blanche, au premier bruit de la défaite de Waterloo. Nous savions que nous n'avions rien à espérer, par conséquent, et que, si nous étions attaqués sur le Var, nous avions tout à craindre pour nos derrières, loin d'en attendre aucun secours. Le plus sûr était donc de nous concentrer à Toulon et de *voir venir*. C'est ce que je fus chargé de représenter au Maréchal et qu'il finit par admettre. Je fus plusieurs fois envoyé vers lui, pour cet objet capital, et l'état de la province était tel que je ne rencontrai jamais âme qui vive sur la route. On peut dire que, hors les corps de troupes, peu de personnes auraient pu se promener dans toute cette partie de la Provence à cette époque, et qu'il n'eût pas été prudent de s'aventurer hors du petit cercle de notre influence, si on eût été seul, contre le mauvais vouloir évident des populations. Je rapportais toujours de ces courses quelques nouvelles, mais comme elles n'avaient rien d'authentique, je ne les communiquais qu'à l'Amiral et au Maréchal. C'est ainsi que j'appris l'arrivée du marquis de Rivière à Marseille, en qualité de lieutenant général du Roi, et le projet qu'on lui prêtait de venir nous sommer de nous rendre, à Toulon.

Je ne pensais pas que l'autorité dût propager elle-même des bruits de cette nature. S'ils étaient fondés, comme nous n'en doutions guère, ils se confirmeraient assez, sans qu'elle s'en mêlât, et, s'ils ne l'étaient pas, elle ne devait en aucune façon les répandre. On laissa donc aller les choses; mais chaque jour amenait des scènes de plus en plus animées et qu'il était difficile de dominer. Plusieurs fois, des masses de prétendus citoyens se portèrent à la Préfecture, en poussant des cris de rage, excités par les nouvelles que les meneurs prétendaient avoir reçues, ou mieux encore par l'absence de nouvelles et l'isolement auquel nous condamnait l'espèce de cordon qui se resserrait autour de nous de plus en plus. Le préfet maritime et les généraux ne pouvaient ni admettre, ni démentir complètement les allégations de ces furieux, et se bornaient à recommander

la patience et la modération, mais c'était bientôt à recommencer; et les choses en vinrent au point qu'il fut jugé utile de prendre des précautions militaires, afin de n'être pas débordé à l'improviste. La Préfecture fut en conséquence gardée comme une véritable place de guerre. Rien n'était plus indispensable, car les masses qui se portaient sur elle, de temps à autre, devenaient de jour en jour plus inquiètantes et allaient jusqu'à la menace. On sut, par ailleurs, que les meneurs, dans leurs conciliabules, avaient décidé la destitution de l'amiral Duperré comme préfet et désigné un capitaine de vaisseau des leurs pour le remplacer; que ce dernier avait immédiatement composé son état-major, etc.

Cette mesure, à laquelle on ne pouvait assigner d'autre but qu'un *parti pris* d'en venir, à l'abri des murailles de Toulon, aux extrémités les plus coupables, démontrait assez qu'il n'y avait rien de national dans l'esprit qui l'avait dictée, et que, si les troupes, jusqu'alors fidèles à la subordination militaire, se laissaient gagner par l'influence des chefs de la plèbe, la perte définitive de la ville et du peuple était inévitable. On parlait aux soldats d'une Vendée impériale, comme d'un projet réalisable, auquel ne manquait pas de donner la main la prétendue division déjà en campagne dans les Cévennes. Heureusement, on avait affaire à de vieux régiments parfaitement disciplinés et qui repoussèrent par instinct ces provocations imprudentes. Les soldats, quoique très attachés à l'Empereur, comprenaient qu'il valait encore mieux écouter leurs officiers que de donner dans les exagérations ridicules des Bonapartistes de Toulon, et qu'il n'y avait aucun fond à faire sur ces derniers, malgré leur turbulence et leur prétendu dévouement.

Je n'ai point conservé mes papiers du temps et ne puis rapporter par le menu les scènes qui eurent lieu à cette époque, mais je ne puis oublier leur caractère et les dangers véritables que nous courûmes. Je puis affirmer que, sans les bonnes mesures que prit l'amiral Duperré, sans le concours des géné-

raux et le bon esprit des troupes, malgré leur mécontentement visible, des malheurs irréparables pouvaient résulter de la situation. Nous parvînmes heureusement à la dominer, à force de prévoyance et de sang-froid; mais elle fut si tendue pendant quinze jours, que nous ne savions point, décidément, comment elle se terminerait.

Le Maréchal vint enfin, comme il l'avait promis, et prit connaissance par lui-même de nos ressources et de nos espérances. Il fut entouré d'abord, ainsi qu'il devait s'y attendre, d'après ce que je lui avais dit, par la foule, mais il ne répondit que par des paroles de circonstance aux empressements des meneurs et se contenta de recommander la modération à tout le monde. Il parla aussi aux troupes, mais toujours avec mesure, quoique avec l'autorité qu'il devait avoir. Il y eut plusieurs assemblées des généraux à la Préfecture, et on y apprit enfin, à n'en pouvoir douter, la soumission de l'armée de la Loire. Dès lors, il fut résolu de suivre son exemple, et c'était, après tout, ce qui restait à faire dans l'ordre d'idées où nous étions : ne pas nous séparer du faisceau français, réunir autant que possible tous les éléments de force autour de ce faisceau, et ne remettre enfin Toulon qu'entre des mains françaises; tel était notre programme, et l'on voit qu'il était, avant tout, patriotique. Mais ce n'était pas une raison pour qu'il nous fût loisible de l'exécuter sans peine et même sans courir des chances très graves. A peine, en effet, le Maréchal eut-il parlé de prendre la cocarde blanche, qu'une avalanche de Provençaux réfugiés, recrutée de tous les mauvais sujets de Toulon et de bon nombre d'ouvriers de l'arsenal, se rua sur la Préfecture, conduite par un sous-commissaire de la Marine, renvoyé depuis longtemps du service pour ses méfaits, et par un officier de gendarmerie qui n'avait probablement pas une meilleure origine. Ces deux personnages, dont le premier était fort connu, s'écrièrent, en arrivant : « On vous trompe, Maréchal; nous aussi, nous avons des lettres et des informations. L'Empereur va venir, nous en

sommes certains. N'écoutez pas le préfet, ni les généraux, qui sont trompés comme vous. Vive Napoléon! » Et, là-dessus, des vociférations menaçantes, qui ne faisaient que s'accroître de minute en minute. Les portes de la Préfecture étaient toutes grandes ouvertes; mais un fort piquet d'artillerie de marine était en bataille dans la cour, prêt à croiser la baïonnette; et c'est cette précaution qui permit au Maréchal et aux généraux qui l'entouraient de rentrer, en plantant là les émeutiers, qui finirent par se retirer de leur côté.

Il n'y avait plus à tergiverser; il fallait prendre une résolution subite, en conséquence des nouvelles qu'on venait de recevoir, sous peine de se trouver en dissidence complète non seulement avec le pays environnant, mais encore avec la France tout entière, et d'être finalement considérés comme des rebelles. Il fut donc décidé qu'on enverrait immédiatement à Paris deux commissaires, pour porter au Gouvernement nouveau l'adhésion de l'armée et celle de la flotte. Un général de brigade fut désigné par le Maréchal, et l'amiral Duperré me donna l'ordre de me joindre à lui pour porter le vœu de la marine.

Nous partîmes le soir même, à nuit close, dans une calèche, revêtus d'habits bourgeois, afin d'attirer moins l'attention, et avec des cocardes blanches à nos chapeaux. Nous courûmes toute la nuit sans encombre et arrivâmes jusqu'à Aix; mais là, nous fûmes arrêtés par un poste de gardes nationaux qui nous barra le chemin, parce que, disait-il, nous venions du côté de l'*ennemi*. Nous déclarâmes que nous allions mettre aux pieds du trône la soumission de Toulon, mais on nous signifia que, quelle que fût notre mission, nous ne pourrions faire un pas de plus sans l'approbation du marquis de Rivière, lieutenant général pour le Roi, et qu'on allait nous conduire à lui; ce que nous acceptâmes. Un sergent du poste monte alors sur le devant de la calèche et nous entrâmes en ville.

Le bruit s'était répandu que ces coquins de Toulon envoyaient

des députés à Paris, et nous fûmes bientôt entourés d'une foule hostile et criarde, qui nous aurait fait peut-être un mauvais parti sans un brave capitaine de gendarmerie, qui, la main sur un des brancards de la voiture, nous escorta jusqu'au logement du marquis. Arrivés là, nous fûmes reçus par le maître de la maison, vieux gentilhomme à cheveux gris qui nous accueillit avec politesse et nous dit de ne rien craindre puisque nous étions ses hôtes. « Nous ne craignons rien, Monsieur, que d'éprouver un retard préjudiciable aux intérêts de la France, et nous demandons à être présentés de suite au lieutenant général. — M. le marquis est absent, Messieurs, et en ce moment à Marseille. — Qu'à cela ne tienne, m'écriai-je, j'offre d'aller l'y trouver sur-le-champ. »

Mon offre fut agréée, après une courte discussion entre notre hôte et les principaux royalistes de la ville. Sous prétexte que nous n'avions pas besoin de nous présenter tous deux à Marseille, il fut arrêté que mon compagnon resterait à Aix, pendant qu'escorté par un colonel blanc, pris parmi ces messieurs, j'irais voir le lieutenant général.

Je partis pour Marseille dans la calèche qui nous avait amenés, avec un grand bel homme, nommé M. de Monthureux, qui n'était, je crois, qu'un militaire improvisé, mais qui se montra fort poli et convenable. On lui fit quelques représentations amicales sur les dangers du voyage qu'il allait entreprendre; mais il répondit noblement que, lorsqu'il s'agissait du service du Roi, il ne craignait rien. Je crois, Dieu me pardonne, qu'on faisait allusion à ma qualité d'ennemi, et probablement à la mauvaise compagnie en laquelle le susdit monsieur allait se compromettre. En tout cas, je mets cela aux pieds de la croix. Nous voilà en route, six à sept heures après notre arrivée, et cheminant au moyen de nouveaux chevaux de poste. Il va sans dire que mon nouveau compagnon de voyage avait, par le fait, pris charge de ma personne et me servait tout bonnement d'escorte. Il était clair, au surplus, que, sans son assistance, je

n'eusse pas fait une lieue sans être traqué et au moins maltraité par les paysans. Grâce à lui, nous n'éprouvâmes aucun obstacle et nous pûmes dîner passablement, ou souper comme on voudra, quand arriva le soir. Je sentais ma position et allais bride en mains dans la conversation que nous eûmes ensemble sur la route; mais, voyant que j'avais affaire à un homme bien élevé et qui avait des dehors satisfaisants, je me laissai aller à dire quelque chose des événements du jour, afin de tâcher d'apprendre ce qu'il y avait de positif dans les nouvelles données à Toulon. M. de Monthureux me certifia l'entrée du Roi à Paris, la soumission de l'armée de la Loire et la mission du marquis de Rivière; tout cela sans emphase et sans se prévaloir de sa position vis-à-vis de moi. Il me parut même si mesuré que je m'aventurai, dans le courant de la conversation, à dire qu'une des causes de ce qui s'était passé était le changement de drapeau qui avait aliéné l'armée; que si on avait conservé les trois couleurs... A peine eus-je prononcé ces paroles que mon homme fit un haut-le-corps, en s'écriant : « Quoi, Monsieur, les couleurs du crime! » Il n'avait pas fini que je compris mon imprudence, et découvris tout de suite une large zone du terrain sur lequel nous allions marcher. Je ramenai donc la conversation tout doucement, et sans qu'il y parût, car heureusement il faisait nuit, mais non sans faire à part moi des réflexions bien amères sur le sort qui nous attendait avec des gens ainsi préparés... Nous arrivâmes à Marseille au petit jour et descendîmes à l'hôtel.

Nous ne tardâmes pas à nous rendre chez le Marquis, et nous trouvâmes son antichambre remplie d'officiers de la garde nationale et de zélés de toute sorte, qui ne demandaient que plaie et bosse et parlaient d'exterminer les ennemis du Roi. On pense bien que notre survenance excita d'abord la curiosité et, dès que je fus reconnu, une émotion extraordinaire. J'étais en bourgeois il est vrai, mais je venais d'exercer un commandement à Marseille depuis peu, et, comme militaire, je ne pouvais

qu'exciter beaucoup de surprise, surtout quand on sut que j'arrivais de Toulon. M. de Monthureux, introduit d'abord, informa sans doute le Marquis de ce qui s'était passé à Aix, et je prenais patience pendant ce temps-là, comme je pouvais; mais les chuchotements que j'entendis autour de moi, et qui n'étaient évidemment pas favorables, devinrent bientôt si bruyants que je compris la nécessité d'y mettre fin en m'avançant vers la porte du cabinet et en mettant la main sur le bouton de la serrure. Cette porte s'ouvrit au même moment, et j'entrai, accueilli avec une grande réserve, mais cependant avec courtoisie. J'annonçai ma mission en peu de mots et pris immédiatement le ton d'un parlementaire. Le Ministre me reçut sur ce pied-là, sans difficulté, mais il me déclara qu'en vertu des pouvoirs dont il était revêtu, c'était à lui, seulement, que je devais avoir affaire et qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre mon voyage. Je ne pouvais décliner son intervention, bien qu'elle me parût peu régulière, et je compris qu'il y aurait de la folie à l'essayer. Je demandai, en conséquence, à aller rendre compte à l'amiral Duperré et au Maréchal de l'état des choses; ce qui me fut accordé.

Ces préliminaires arrêtés, il fut question de s'entendre. J'eus, sur ce chapitre, un long tête-à-tête avec le Marquis, durant lequel on pense bien que je m'observai avec un soin extrême, tout en ayant l'air le plus naturel. Je ne dissimulai point les difficultés que présentaient la soumission immédiate de la ville, celle de la garnison, et l'état des esprits au moment où je l'avais quittée. Je fis sentir au Marquis que, quelque bonne volonté qu'eussent les autorités et les gens raisonnables d'en venir à un accommodement, il y avait des ménagements à prendre, et que, dans l'intérêt de tout le monde, il convenait de ne pas brusquer les choses. J'ajoutai qu'il fallait surtout se garder de mettre en contact l'exaltation des Marseillais avec celle que conservaient encore les troupes à Toulon, et éviter les airs vainqueurs que les premiers ne manqueraient pas de se

donner. Cette dernière considération, difficile à faire goûter, mais cependant très importante, fut appréciée par M. de Rivière, déjà dégoûté des forfanteries de ses entours aussi complètement que je pouvais le désirer; et, loin de me savoir mauvais gré de l'avoir signalée à son attention, il abonda dans mon sens. Que voulait-il, en effet? Il aspirait à l'honneur de tout terminer dans le Midi et de soumettre Toulon, comme le reste de la Provence, sans avoir besoin d'en référer au Roi. Il devait, en conséquence, saisir toute occasion qui se présenterait d'en venir à ses fins pacifiquement, avec le moins d'embarras possible. Il la trouvait sous sa main ; il ne balança point à la mettre à profit et m'accorda, sur-le-champ, une confiance qui ne se démentit plus. Lorsque je me retirai, il me conduisit jusqu'en dehors de son cabinet avec politesse, et en dit assez pour qu'on me regardât, dès ce moment, avec moins de défaveur qu'à mon entrée. Immédiatement, nous retournâmes à l'hôtel.

J'en avais assez appris, dans le colloque que je venais d'avoir, pour prendre mon parti à la minute et pour ne pas hésiter sur ce qui me restait à faire. Je me devais, sans aucun doute, à ceux qui m'avaient envoyé, et ne pouvais entrer sans leur aveu dans aucune espèce de négociation ; mais il était clair que, dans leur intérêt bien entendu, et sous le coup de la force majeure qui m'avait empêché de poursuivre la mission qu'ils m'avaient donnée, j'avais qualité pour leur représenter l'état des choses, comme il était réellement, pour accepter les ouvertures de M. de Rivière, en les subordonnant, cela va sans dire, au consentement de l'amiral Duperré et du Maréchal. C'est dans ces dispositions que je partis pour Toulon, toujours escorté par M. de Monthureux.

Je laissai ma voiture en dehors avec le colonel et rentrai en ville, à huit heures du matin, à pied, et comme celui qui revient de la promenade. Je me rendis à la Préfecture et montai chez l'Amiral qui prenait son thé, au milieu de ses paperasses. Il me croyait bien loin et supposait que déjà je devais avoir dépassé

Lyon. On peut juger de son étonnement et de la sensation pénible que lui causa mon récit. Je n'eus d'ailleurs aucune peine à lui faire toucher du doigt l'impossibilité absolue devant laquelle je m'étais forcément arrêté et l'urgence qu'il y avait de traiter avec le lieutenant général du Roi, puisqu'on n'avait aucun moyen d'aller jusqu'au Roi lui-même. La présence d'un mandataire supérieur du nouveau Gouvernement simplifiait, en effet, notre position, en ce sens que tout pouvait être terminé en vingt-quatre heures, mais la rendait d'autre part plus dangereuse, en ce que nous n'avions pas le temps nécessaire pour faire entendre raison à nos soldats. On sait comment nous étions entourés, en outre, d'une plèbe furieuse; mais celle-ci ne nous inquiétait pas autrement, tant que nous pourrions compter sur la troupe. J'avais fait connaître ces circonstances au marquis de Rivière, qui, poussé lui-même par les zélés qui l'entouraient, n'était pas moins embarrassé que nous, mais qui, néanmoins, comprenait l'intérêt de ne pas pousser à bout de vieux régiments capables de passer sur le ventre à tout son monde, sans difficulté, si on choquait leur orgueil militaire par des exigences trop brusques. Temporiser n'était pas admissible, mais ce n'était pas le cas, non plus, d'aller tellement vite qu'on n'eût pas le loisir de s'aboucher. A la reddition de toute place, il y a un délai moral indispensable. C'est sur ces données que j'étais retourné à Toulon.

Je n'eus pas de peine à faire agréer par l'amiral Duperré ce que j'avais fait, et il en parla immédiatement au Maréchal, ainsi qu'aux divers généraux. Il fut arrêté que je repartirais aussitôt pour communiquer au Marquis les intentions dans lesquelles nous étions de nous soumettre, mais en insistant, comme de juste, sur l'indispensabilité d'un délai raisonnable, afin d'éviter toute collision.

Je revins, en conséquence, à Marseille et fus, dès ce moment, l'intermédiaire avoué entre les deux pouvoirs. Ce rôle, que je n'avais point cherché, et qui m'était incombé par suite de cir-

constances étranges, dans lesquelles nous nous trouvions, exigeait beaucoup de prudence, mais en même temps de la fermeté et aussi une certaine adresse. Il fallait, tout en ne bravant pas une autorité nouvelle à laquelle on était prêt à se subordonner, ne rien sacrifier de l'honneur militaire et tenir ce qu'on appelle la dragée haute à cette autorité, afin qu'elle appréciât sainement les gens auxquels elle avait affaire. C'est ce que je ne perdis jamais de vue dans mes colloques avec le Marquis, et que j'eus grand soin de lui faire remarquer, de manière à ce qu'il pût comprendre la différence qu'il y avait entre les soldats qui étaient à Toulon et ce ramassis de gens de toute sorte, qui en augmentaient en ce moment la population et l'influençaient si malheureusement. Je ne craignais pas de me porter garant de la droiture des premiers, de la sincérité de leur dévouement au pays et à l'ordre en général, quel que fût d'ailleurs leur attachement à l'Empereur déchu. Mes observations à ce sujet portèrent coup, et, comme on était d'ailleurs d'accord sur le fond, il ne s'agit bientôt plus que des voies et moyens. J'assistai au déjeuner du Marquis et on y porta avec enthousiasme la santé du Roi. Je ne refusai point de me joindre à ce toast, mais je regardai le commandant de la garde nationale avant de tendre mon verre, et celui-ci prit immédiatement la parole pour dire qu'à un dîner chez le Maréchal, il avait été pressé de boire à l'Empereur et que je m'étais hautement récrié contre cette sorte de violence. Cette révélation termina tout. Le fait était exact et n'avait pas besoin de commentaire.

Je revins à Toulon sans compagnon désormais et avec le caractère de parlementaire. Mais cela ne suffisait pas toujours pour me mettre à l'abri des inquisitions malveillantes, le long de la route. J'arrivai, néanmoins, sans mésaventure cette fois et rendis compte de ma mission à l'Amiral. Celui-ci m'expédia auprès du Maréchal, pour prendre les dernières mesures et transférer son Quartier général en ville, où il entra définitivement le jour d'après.

Pendant ces allées et venues, je ne sais comment le roi Murat était arrivé parmi nous; mais il se trouva tout à coup établi aux Marronniers, maison de campagne qui touche presque à la porte de France, avec peu de suite. Il avait seulement près de lui un seigneur napolitain, le marquis de Rocca Romana (1). Le Maréchal s'était déjà abouché avec ce Prince; il m'engagea à l'aller voir en sa compagnie. Nous fûmes gracieusement accueillis et nous y dînâmes. Il fut peu question d'affaires pendant le repas; mais au dessert on commença à s'entretenir de la situation, et je l'exposai, comme je la voyais, sans le moindre déguisement. Le Roi était, du reste, assez tranquille et d'une grande liberté d'esprit. Il comprenait qu'il n'avait pas de temps à perdre pour s'éloigner et passer soit en Corse, soit à la côte d'Italie, et nous le laissâmes dans cette résolution.

Il faut dire, avant d'aller plus loin, que la division navale que nous avions dans le Levant avait fait son retour depuis longtemps et qu'elle avait été désarmée. Elle était commandée par mon ancien camarade de Saizieu, qui, au premier bruit de l'apparition de l'Empereur sur nos côtes, s'était empressé de remplacer son pavillon blanc par le drapeau tricolore, et avait accompagné cet acte téméraire d'une proclamation ronflante, dans laquelle les Bourbons n'étaient pas ménagés. Peu après, la division avait reçu l'ordre de rentrer. Ceci était tout simple, mais ce qui était irrégulier, pour ne pas dire plus, c'était un changement de drapeau, exécuté à l'étranger sans ordre venu de France, et absolument sans autre motif que l'enthousiasme du moment. Mon ami de Saizieu fut éclairé sur son incartade dès que la chance eut tourné, et il se la reprochait d'autant plus que, dans le fond de l'âme, il était sincèrement attaché aux Bourbons. Ce sentiment, qu'il m'avait plusieurs fois manifesté

(1) Le duc (et non le marquis) de Rocca Romana était le Grand-Écuyer du roi de Naples. Il s'était embarqué avec lui à Naples le 19 mai 1815 pour Toulon.

durant notre agonie de Fontainebleau, avait cédé aux obsessions d'un ancien consul qui était alors dans le Levant, à l'empressement irréfléchi de quelques-uns des officiers de son entourage et, peut-être, au désir d'écrire une belle pièce d'éloquence, comme il s'imaginait l'avoir fait. Il convint franchement avec nous de ses torts, avoua qu'il avait agi contre toute règle, et que, le succès définitif n'ayant pas justifié le changement qu'il avait osé prescrire, il n'avait plus qu'à dire *amen* à tout ce qu'on ordonnerait de lui.

L'amiral Duperré qui l'aimait, ainsi que nous tous, tâcha de lui donner de l'importance, afin que, dans la situation difficile où nous nous trouvions, on pût le citer comme ayant été utile. On lui fit commander les officiers de marine qui n'étaient pas embarqués, et dont on forma une espèce de troupe qui fut plusieurs fois appelée à la Préfecture, pour la défendre contre l'émeute, et personne mieux que lui n'était propre à ce rôle difficile. Il m'aida beaucoup dans les démarches multipliées que j'eus à entreprendre, par suite de la confiance qu'on m'accordait, et il mena vigoureusement la partie dont il était spécialement chargé.

Il ne se dissimulait pas la fin que notre résistance devait avoir, et, quoiqu'il n'espérât point rentrer en grâce avec les pouvoirs qui allaient surgir, il travailla de tout son cœur à préparer les voies pour les faire reconnaître, voyant bien que c'était le seul moyen de sauver l'arsenal à la France. Il avait eu près de lui dans le Levant un jeune capitaine de frégate fort réputé en ce temps-là par ses agréments personnels, ses succès dans le monde et plus encore par une belle action de guerre. Il se nommait de Mackau, et il est devenu depuis amiral de France, ministre, etc.

C'est lui qui, étant élève et commandant provisoire du brick *l'Abeille*, avait combattu et pris le brick anglais *l'Alacrity;* ce qui lui avait valu une réputation méritée et un avancement rapide, en même temps que les bonnes grâces de l'Empereur.

Non moins bien accueilli par la Restauration, à laquelle il tenait par les antécédents de sa famille, il servait dans le Levant lors du changement de pavillon, et n'avait pas, disait-on, été sans influence sur la détermination téméraire de de Saizieu. Les autres capitaines de la division étaient de braves gens, adonnés uniquement à leur métier et sans initiative.

Les officiers de marine qui se trouvaient à Toulon n'avaient, en général, aucun caractère politique. La plupart d'entre eux ne songeaient qu'à servir, purement et simplement, et se laissaient volontiers conduire; mais il n'en était pas de même de l'artillerie, dont le colonel était, à cette époque, un Béarnais, nommé Falba. Cette portion notable de la force martime faisait, comme tous les corps qu'on laisse indéfiniment stationner dans les mêmes lieux, à peu près cause commune avec la plèbe, et il était à craindre qu'elle ne partageât ses passions. On avait, disait-on, beaucoup de peine à retenir les canonniers dans le devoir, loin qu'on pût compter sur eux pour contenir les furieux en cas d'insurrection locale, et leur subordination n'était pas aussi parfaite que celle des régiments ordinaires. Tout cela était exagéré. Nous les employâmes sans hésiter, et un piquet de 50 hommes fut constamment à la Préfecture, prêt à croiser les baïonnettes contre tout assaillant. Nous n'eûmes qu'à nous en louer, et le piquet, dont il s'agit, se montra, dans les moments les plus difficiles, fidèle à sa consigne. Il était commandé par un jeune capitaine, qui avait été élève de mon temps et qui se conduisit à merveille. C'est que les choses allaient du tout au tout, dans notre position, et qu'une collision pouvait éclater un jour ou l'autre sans qu'il y eût de la faute de personne, à cause de la pression des événements et de l'incandescence des éléments dont nous étions entourés. Nous avions tout à craindre des masses de réfugiés provençaux et autres, qui se seraient portés aux dernières extrémités, et nous n'avions d'autre garantie contre leur malveillance que les régiments de ligne, sur lesquels nous ne pouvions

compter qu'autant que nous parviendrions à leur faire entendre raison. Il est vrai que nous n'avions à redouter, de leur part, aucune des indignités dont la populace est capable. Ils pouvaient nous tuer, sans doute, dans un moment de délire, mais ils ne nous outrageraient jamais. Ces paroles, que je prononçai hautement, étonnèrent quelques personnes, mais elles furent comprises par tout ce qui était militaire. J'étais retourné à Marseille, pendant qu'on préparait les voies à Toulon, et le Marquis, voulant s'approcher avec son armée de royaux, parlait de venir à Ollioules. Je l'engageai à ne rien précipiter, mais il était pressé, d'autre part, et ne pouvait guère différer de se mettre en mouvement. Il voulait se faire précéder par une sorte de sommation; mais je me prononçai contre cette mesure. « Il vaut mieux envoyer à Toulon un commissaire du Roi, muni de pleins pouvoirs, pour prendre tout simplement le commandement de terre et de mer. Vous avez sous la main l'homme qu'il vous faut, pour une mission de cette nature, lui dis-je, et je crois pouvoir vous répondre qu'il l'acceptera sans balancer. » J'indiquai le vieil amiral Ganteaume, que je savais être dans sa terre d'Aubagne et avec lequel j'avais communiqué, il n'y avait pas longtemps. Le Marquis adopta cet intermédiaire et me chargea d'arranger les choses pour que le délégué pût agir immédiatement. Il me parla du roi Murat, dont il n'ignorait pas la présence à Toulon, et me dit ces propres paroles : « Je ne lui en veux aucunement et souhaite qu'il s'en aille en paix, car je lui ai des obligations et il me serait difficile de le protéger efficacement dans cette circonstance. »

Je partis le soir même pour Aubagne, où j'arrivai à deux heures du matin. Je fus frapper à la porte de l'amiral Ganteaume, qui était couché à côté de sa belle jeune femme, et ils ne furent pas peu surpris, l'un et l'autre, de ma subite apparition.

Je leur fis connaître, sur-le-champ, de quoi il s'agissait, et comment l'Amiral pouvait rendre, en ce moment, un véritable

service à son pays, ainsi qu'au Gouvernement nouveau. Ils étaient parfaitement au courant des nouvelles du côté de Paris et de Marseille, mais ne se doutaient guère de la situation de Toulon, et j'eus quelque peine à leur en faire comprendre la gravité. J'y parvins, néanmoins, et, tout en évitant d'alarmer la comtesse, j'en dis assez pour que l'Amiral vît bien qu'il allait jouer un jeu sérieux. Il s'y décida sans hésitation, toutefois, et déclara qu'il était prêt à tout pour sauver le port.

Je lui annonçai la venue du Marquis pour le jour même, et comme quoi il devait s'attendre à le recevoir à déjeuner. Ce dernier arriva, effectivement, avec son état-major à dix heures, et les pourparlers commencèrent immédiatement. Ils ne furent pas longs, puisque les choses étaient à peu près convenues d'avance ; seulement le marquis de Rivière n'entendait commissionner l'Amiral que pour commander la marine, et il entendait envoyer un vieux colonel ou général des siens pour commander la terre. Je me prononçai à l'instant même contre ce partage d'autorité et en fis sentir l'inconvénient. « Il faut que l'Amiral commande tout ; sans quoi il n'obtiendra point à Toulon l'influence qui convient à son âge, à son rang de grand Officier de l'Empire, etc... et n'y fera pas plus de bien que le premier venu. » Ces raisons déterminèrent le Marquis, et il fut arrêté que l'Amiral agirait avec pleins pouvoirs, tant sur les troupes de terre que sur celles de la marine. Quant aux habitants, il n'en fut pas question, et leur opposition ne pouvait pas entrer en ligne de compte, dès qu'on serait parvenu à faire entendre raison aux soldats. D'ailleurs cette opposition n'était pas réelle ; et, sauf la masse turbulente qui poussait des cris féroces à la porte de la Préfecture et qui se composait principalement de réfugiés, le reste de la population ne demandait pas mieux que d'en finir.

Je partis pour Toulon, dès que ces arrangements furent arrêtés, et, comme la soumission devait avoir lieu dans peu de jours, il ne nous restait que le temps strictement nécessaire

pour préparer la solution finale, de telle sorte qu'elle s'effectuât sans froissement.

Je rendis compte, en arrivant, à l'amiral Duperré ainsi qu'au Maréchal, qui m'approuvèrent tous deux. Il faut dire que, pendant mes allées et venues, j'avais été frappé de la difficulté que l'état actuel de la Provence apportait aux communications, et comme je jugeais que le Maréchal ne pouvait se rendre à Paris par la route ordinaire, sans courir risque d'être insulté, l'Amiral lui avait fait préparer une goélette de guerre pour le porter au Havre avec sa suite. Ce bâtiment était commandé par un brave jeune homme, le lieutenant de vaisseau Benjamin Le Tourneur, qui fut plus tard mon capitaine de pavillon, et dont nous étions sûrs, comme de nous-mêmes. Le Maréchal accepta ce projet et fit porter ses bagages à bord. Malheureusement il changea d'avis plus tard, et cela pour un motif des plus honorables. La troupe, constamment excitée par les bruits mensongers que faisaient courir les meneurs de la plèbe de Toulon, pensa qu'on allait l'abandonner. Elle allait se mutiner, lorsque le Maréchal, pour couper court à cette effervescence, ordonna qu'on débarquât ses effets et se décida à s'en aller par terre; décision funeste, qui plus tard lui coûta la vie.

J'avais suffisamment représenté les dangers de la route et déclaré que ce n'était jamais sans courir des risques personnels que je voyageais moi-même à travers les populations provençales, quoique je fusse couvert par mon rôle de parlementaire. Je ne pouvais insister publiquement sur ces dangers, que j'affrontais tous les jours depuis un mois, sans avoir l'air de me donner de l'importance; mais je les avais plusieurs fois racontés à l'Amiral et au Maréchal. Celui-ci répondit : « qu'il se mettrait en bourgeois ». Je n'eus pas de peine à lui faire sentir l'inanité d'une semblable précaution pour un homme de sa taille, mais il persista dans son idée, malgré tout ce que je pus lui dire. *Quos vult perdere Jupiter dementat!*

Il était impossible de ne pas voir que le moment approchait

où chacun devait prendre son parti. Déjà le marquis de Rivière s'était avancé jusqu'à Ollioules et un des généraux que nous avions à Toulon nous avait quittés subitement pour aller faire sa soumission personnelle : le général d'Alton-Shee (1). L'exemple était dangereux ; car, si on gardait encore des ménagements pour nous, c'était parce que nous étions unis.

Heureusement la crise ne pouvait être différée, et le vieil amiral Ganteaume arriva avec ses pleins pouvoirs, peu après que je l'eus annoncé. Comme nous redoutions avec raison qu'il n'éprouvât quelque désagrément, s'il apparaissait tout à coup avec la cocarde blanche, nous lui avions fait préparer un logement aux Marronniers, en dehors des portes ; mais, arrivé là, le brave homme ne voulut point s'arrêter. « Ils croiraient que j'ai peur, » s'écria-t-il, et aussitôt il entra en ville. Il faut dire que la nuit allait se faire, et que la garde, qui n'avait pas d'honneurs à rendre à cause de l'heure, voyant un vieux général dans la voiture, ne se douta de rien. L'Amiral vint donc paisiblement à la Préfecture, et nous n'eûmes plus qu'à nous occuper de la démonstration du lendemain.

Ce lendemain arriva, et, comme il fallait bien s'y attendre, il donna lieu à plusieurs scènes aussi bizarres que dangereuses, par les conséquences qu'elles pouvaient amener. Il s'agissait, en effet, d'une soumission immédiate aux ordres du Roi, soumission qui, quoique consentie en principe par les autorités, était encore loin de l'être par la troupe et par la ville.

On convoqua à la Préfecture, indépendamment de tous les généraux, une députation de chaque corps d'officiers, et c'est devant cette espèce de Congrès militaire que le vieil Amiral entreprit d'exposer sa mission : « Je suis venu au milieu de vous, avec ma cocarde blanche et ma croix de lys. »

A peine ces mots furent-ils prononcés qu'une explosion de sentiments contraires se fit jour et que des cris tumultueux se

(1) Famille irlandaise à laquelle appartient la femme du contre-amiral Baëhme. Une branche de cette famille s'est établie en France.

firent entendre. Ils furent aussitôt répétés par la foule impatiente, et une sorte de désordre s'ensuivit. Plusieurs officiers s'écrièrent qu'ils voulaient se battre plutôt que de retomber sous l'ancien régime. L'amiral Ganteaume descendit alors une marche du perron et, prenant par le bras un des plus animés: « Eh bien, viens te battre avec moi, dit-il, puisque vous ne respectez pas mon caractère d'envoyé, que les Arabes respectent. » L'officier auquel ces paroles s'adressaient, décontenancé par cette subite boutade d'un vieillard couvert de décorations, ne sut que dire. On intervint de tous côtés pour mettre fin au tapage, et comme tout le monde parlait à la fois, il était difficile de prévoir ce que cet imbroglio deviendrait. Au milieu des voix confuses, celle d'un capitaine d'artillerie se faisait distinguer néanmoins par une sorte de gravité : « On nous demande de quitter une cocarde, disait-il, sous laquelle nous avons combattu, et qui a été la gloire de la France pendant vingt ans. Elle a valu, à ceux qui nous font cette demande, des grades, des décorations et toutes sortes d'avantages. Quant à nous, elle ne nous a rapporté que des fatigues et des blessures. Eh bien, nous voulons la conserver, qu'y a-t-il à répondre à cela? »

Je ne saurais rendre l'effet de ces paroles, ni l'attitude pleine de noblesse de celui qui les prononçait. Elles étaient, au fond, très inopportunes, assurément, et très dangereuses dans un moment pareil; mais comme elles exprimaient un sentiment vrai et, après tout, honorable, il était difficile d'y répondre autrement que par un argument tiré de la nécessité. Ce fut celui qu'on fit valoir, et l'Amiral, au surplus, annonçant qu'on pouvait envoyer deux officiers à Ollioules, où se trouvait en ce moment le marquis de Rivière, pour vérifier les faits et se convaincre qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour se soumettre, si on voulait empêcher les étrangers de se mêler de l'affaire et se constituer en état de guerre civile. Ce parti fut adopté, et les officiers envoyés immédiatement.

Ils revinrent le lendemain et rapportèrent ce qu'ils avaient vu

et appris au Quartier général du Marquis. Mais en attendant on se sépara, et c'était l'essentiel, car, l'émeute grondant à la porte, il était indispensable de terminer la scène de façon ou d'autre.

J'ai beau fouiller dans mes souvenirs, je ne puis rapporter qu'en gros les diverses circonstances que je mentionne, et je suis forcé de laisser de côté les détails. Je ne saurais dire s'il se passa entre la conclusion plus d'un jour ou seulement vingt-quatre heures. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'amiral Ganteaume se décida à faire hisser le pavillon blanc à jour fixe et annonça sa résolution. Est-ce à ce moment-là qu'un des régiments de la garnison prit spontanément les armes et voulut sortir de la ville? Je ne prendrai pas sur moi de l'affirmer. Ce qu'il y a de certain, c'est que le brave colonel de ce corps se mit en travers de la rue en arrachant ses épaulettes et déclarant qu'il faudrait passer sur son corps, avant de faire un pas de plus dans la voie de la révolte. Le régiment s'arrêta devant l'attitude de son chef et, changeant brusquement d'allures, rentra dans son quartier. Dès lors tout se calma, et c'en fut fait de la résistance.

Le roi Murat s'était éclipsé sur ces entrefaites; le Maréchal avait préparé son départ, et l'amiral Duperré également. Comme j'étais venu en Provence avec ce dernier, je trouvai tout simple de retourner avec lui et en demandai aussitôt l'autorisation; mais l'amiral Ganteaume ne voulut en aucune manière consentir à mon éloignement. « C'est vous qui m'avez mis dans ce pétrin, me dit-il, et vous voulez à présent me laisser seul! » Je n'insistai pas, comme on pense bien, et remis mon départ jusqu'à ce que le pavillon blanc fût hissé; ce qui eut lieu peu après.

Il n'y avait plus de résistance sérieuse à craindre depuis que la troupe s'était décidée à obéir; mais le vieil Amiral se défiait de la plèbe de Toulon et surtout des ouvriers du port. Ce ne fut donc pas sans quelque inquiétude qu'on attendit le jour fixé pour le changement de nos couleurs. La veille encore, on fit

venir les officiers de marine à la Préfecture pour les contenir autant que pour en être secourus en cas de besoin, et on passa la nuit à les persuader. Ils étaient généralement soumis; mais il y avait parmi eux quelques têtes incandescentes, qu'il valait mieux tenir sous la main que de les livrer à leur imprudence.

Enfin le moment arriva et le pavillon blanc flotta partout, au point du jour, sans opposition.

Ainsi se termina cette lutte dernière entre ces éléments si divers qui allaient former désormais un tout homogène, mais qui, sans l'habileté et sans la détermination de l'amiral Duperré, pouvaient, en se choquant, amener l'immixtion des étrangers dans nos affaires et par suite la destruction ou le dépouillement du premier de nos arsenaux. On n'apprécia pas, comme on eût dû le faire, cet éclatant service; mais peu importait, et ni celui qui le rendit, ni ceux qui l'aidèrent dans cette œuvre patriotique n'aspiraient à d'autre récompense que celle qu'ils trouvaient dans leur cœur de Français et de marin, et celle-là ne pouvait leur manquer jamais.

CHAPITRE XXIV

LA SECONDE RESTAURATION

Le maréchal Brune massacré à Avignon. — Je pars pour Marseille. — Incidents de route au Beausset. — Nous quittons Marseille en diligence. — Avignon. — Nouveaux incidents. — A Montélimar, nous respirons. — Le ministre de la Marine m'envoie à Lorient. — Charme de ce séjour et de la société. — L'honneur français ne ment jamais! — Faut-il blâmer l'armée de sa conduite, lors du retour de l'île d'Elbe? — Il fallait d'abord défendre la France contre l'étranger. — J'obtiens le commandement de l'*Espérance* à Dunkerque. — Je pars pour les mers du Levant.

Tout était heureusement fini, pour le plus grand intérêt du pays; mais il n'en était pas de même du sort des individus, comme la suite le démontra.

L'amiral Duperré se rendit à Paris sans encombre, et la plupart des généraux l'imitèrent; mais le Maréchal, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, avait fait débarquer ses effets et persisté à ne pas s'en aller par mer au Havre, fut arrêté à Avignon et massacré par la populace de cette ville. J'avais prévu, non sans doute un événement si funeste, mais des embarras pour lui sur la route, et avais fait mon possible pour empêcher ce fatal voyage. J'ignore si le coup était monté d'avance, et si ce meurtre fut ou non prémédité; mais je dois en conscience déclarer que je n'ai jamais eu la pensée de l'imputer à aucun consentement du marquis de Rivière, et que j'ai trop de foi en l'honneur de ce personnage politique pour en charger sa mémoire.

Je partis à mon tour, avec l'agrément de l'amiral Ganteaume, pour Marseille, où je me proposais de prendre un passeport comme capitaine de commerce se rendant dans un de nos ports du Nord.

Le voyage alla bien jusqu'au Beausset; mais là nous fûmes arrêtés, mon domestique polonais houspillé. Ce qui donna lieu à cette algarade, ce fut la présence de mon ancien adjudant Bompart, qui avait, à toute force, voulu m'accompagner un bout de chemin, avant de me quitter tout à fait. On se souvient du voyage impromptu qu'il avait fait faire à la patache des douanes de Marseille, il y avait quelques mois, et les douaniers qui montaient cette embarcation ne lui avaient pas pardonné cette surprise. Or, parmi les royaux qui nous arrêtèrent, se trouvaient plusieurs des susdits, qui le reconnurent et à l'instant crièrent haro sur lui.

Ils conduisirent toute la carrossée devant une sorte de commandant, qui eut grand'peine à le tirer de leurs mains, pour le séquestrer en prison sous prétexte qu'il n'avait pas de passeport. Il n'arriva pas jusque-là sans avoir des bourrades; mais pendant ce tapage un autre incident se produisit, qui manqua nous compromettre tous bien autrement.

Nous nous étions acheminés sans mot dire vers l'autorité devant laquelle il plaisait à messieurs les royaux de nous conduire; mais mon domestique Krammer, que j'avais cru pouvoir laisser, sans inconvénients, à la garde de mes effets, trop fidèle à la consigne, ne voulut pas désemparer, et, comme on voulut l'appréhender au corps, il se défendit avec un sac d'argent qu'il tenait à la main pour plus de sûreté, et en frappa sans façon les premiers qui tentèrent de le faire marcher de force. Il se défendit ainsi avec succès jusqu'au moment où un des assaillants vint par derrière l'assommer avec un gros pavé. On lui arracha bientôt son arme, et les écus roulèrent sur le sol. Mais heureusement qu'on s'aperçut qu'il était étranger, et cette qualité le sauva. Sa résistance fut mise sur le compte de son ignorance de la langue, et non seulement on le laissa tranquille, mais on lui rendit assez fidèlement ses espèces.

Nous parlementâmes à la suite de la bourrasque, et l'officier me dit à l'oreille qu'il répondait de mon adjudant, que ce que

nous avions de mieux à faire était de poursuivre notre route sur-le-champ. Comme il n'y avait, en effet, aucun moyen de prendre un autre parti, nous nous résignâmes. Le brave homme tint parole, car Bompart fut poussé dehors à la nuit tombante et put regagner Toulon. Nous arrivâmes à Marseille le soir même, et j'obtins facilement, au bureau des classes, un passeport en règle.

Nous partîmes par la diligence le lendemain; la nuit se passa tranquillement et nous arrivâmes à Avignon, vers onze heures du matin. Je n'oublierai jamais comment l'estafier, qui se portait à notre rencontre, se mit à causer avec le conducteur, et comme celui-ci lui demandait des nouvelles de Brune : « Il est là, s'écria l'Avignonnais d'un air de triomphe, en montrant le Rhône; le coquin, le scélérat!... etc. »

Qu'on juge de l'impression que j'éprouvai à ces paroles! mais je n'eus pas le temps de me livrer à ma douleur, car, lorsque nous descendions de la diligence, mon pauvre Krammer, que je soutenais, parce qu'il avait été moulu au Beausset, attira l'attention de la foule, qui se mit à crier en regardant sa tête bandée : « Ah! il paraît qu'on les manque là-bas, mais ici on ne les manque pas. Descends, descends... » Heureusement mon bottier de Marseille, qui était en garde national et qui connaissait mon domestique, le prit sous sa protection et dit en provençal : « Vous vous trompez, mes braves, c'est un *topo vollo,* qui n'a fait que se soûler tout le long de la route, comme un Allemand qu'il est, et qui nous a donné la comédie. » Ce renseignement accompagné de la pantomime de l'orateur égaya la canaille, qui nous accompagna jusqu'à l'auberge de ses acclamations dérisoires.

J'avais un passeport de capitaine marchand fort en règle; mais Avignon était, en ce moment, dans un tel état d'effervescence que tout était à craindre si j'eusse été reconnu pour un militaire venant de Toulon. J'avais mes petits bagages dans la bâche de la voiture, et mon chapeau d'uniforme entre autres

pouvait éveiller l'attention. Le conducteur n'aurait eu qu'un mot à dire pour nous faire écharper tous, peut-être ; mais c'était un brave homme et, loin de nous nuire, il détourna les chiens tant qu'il put. C'est ce que nous apprîmes plus tard à Montélimar, lorsqu'il nous dit que, désormais, nous étions en terre chrétienne. Ce qu'il y a de bon, c'est que nous avions tous été muets jusque-là, pour de bonnes raisons, dans la diligence, puisque nous étions tous en défiance les uns des autres et n'osions parler, tant nous nous sentions mal à l'aise dans le pays que nous venions de traverser. La diligence était restée à Avignon six heures. Je ne crois pas en avoir passé de plus cruellement longues. J'étais logé, en face du Palais royal, dans une auberge très connue, où le malheureux Maréchal venait d'être massacré. Je vis le concours de gens de toutes sortes qui se rendaient sur la place de l'événement de la veille, et parmi cette foule, il ne manquait pas de belles dames. Il y eut même une espèce de cérémonie religieuse, à laquelle je ne puis donner un nom puisque je ne la compris pas. Il me sembla cependant que c'était un rosaire.

Le désordre avait à peu près cessé ; mais la ville était loin d'être tranquille. Je voulus profiter de ce séjour forcé pour visiter la maison du vieux drapier chez qui j'avais été accueilli dans mes jeunes années. Après avoir fait panser et coucher mon domestique, je m'y rendis. Le bonhomme avait depuis longtemps payé son tribut à la nature, et je n'y trouvai qu'un de ses fils, qui m'accueillit sans hésitation et m'offrit même son intervention dans le cas où je serais attaqué. Il était fort alarmé et déplorait la fougue cruelle de ses compatriotes. J'abrégeai ma visite en le remerciant de sa bonne volonté, et nous nous séparâmes, l'un et l'autre fort affligés du spectacle que nous avions sous les yeux.

Nous partîmes vers les huit heures du soir et atteignîmes Montélimar au jour, sans autre temps d'arrêt. Là nous respirâmes.

On trouvera peut-être que les scènes que je viens de décrire

ne sont pas autrement intéressantes pour l'Histoire : mais elles tiennent une grande place dans mes souvenirs, parce qu'elles peignent fidèlement l'état des esprits et les dangers de tous les jours que courait à cette époque malheureuse tout ce qui ne donnait pas dans l'exaltation méridionale.

Indépendamment des autres crimes que cette exaltation fit commettre, on peut voir par l'assassinat d'un maréchal de France, resté impuni plusieurs années, que l'action de la justice était entièrement paralysée dans ces belles contrées, et que la fureur des populations pouvait tout se permettre, sans risque aucun.

Je gagnai Paris et me présentai immédiatement au maréchal Gouvion-Saint-Cyr, alors ministre de la Marine. Je m'expliquai franchement avec lui et n'eus pas à m'en repentir. Il m'envoya à Lorient, parce qu'il fallait bien me mettre quelque part, et on comprend que je ne fis pas la moindre façon pour prendre le chemin de la Bretagne. Je ne m'inquiétai même pas de me faire payer mon voyage de Toulon, et aimai mieux abandonner les quelques deniers qui m'étaient dus que de me montrer exigeant pour si peu de chose. C'est qu'à cette époque, et en ce moment surtout, il ne fallait qu'un mot pour perdre la carrière d'un officier, et qu'un mot était bientôt dit.

Je partis, en conséquence, tout de suite, car je croyais que je ne pourrais manquer de dénonciations, qu'il devait en être venu bon nombre de Provence contre moi. On ne les écouta pas, s'il en arriva dans les bureaux, et on les envoya tenir compagnie à celles qui attaquaient l'amiral Duperré.

J'arrivai sans malencontre à Lorient.

Quelle différence avec le pays dont je sortais! Nous tombâmes, à Vannes, dans une patrouille de royaux ou prétendus tels, qui nous déclarèrent que nous ne pouvions pas passer outre, sans l'assentiment de leur chef de division. Ce bonhomme se présenta bientôt avec un habit vert à boutons blancs et un chapeau militaire. Il portait un sabre trainant et paraissait assez bon diable. A peine eut-il vu ma feuille de route qu'il

dit à ses gens : « Laissez passer; ne voyez-vous pas que ce sont des marins : ceux-là ne se mêlent pas des affaires. »

J'eus la bonne fortune de voir arriver, peu de jours après, un de nos administrateurs que j'avais distingué pendant mon séjour à Toulon, et qui, profitant du rétablissement des intendances, avait obtenu celle de Lorient. Je trouvai là aussi le contre-amiral Molini, commandant de la marine, et sa famille, à laquelle je fus immédiatement présenté, bien que ma couleur présumée me donnât peu de droits à une semblable faveur. Enfin, grâce à un aimable ingénieur dont je fis la connaissance, M. Lamblardie, je fus bien vite initié et, je puis le dire, reçu en ami par la compagnie la plus aimable de l'endroit. Je ne dis pas la plus aristocratique, parce qu'il n'y avait pas, en ce temps-là, d'aristocratie dans la ville, et que, hormis quelques vieux officiers de marine rentrants, on ne trouvait guère à Lorient qu'une vieille bourgeoisie au service de l'ancienne Compagnie des Indes; mais cette bourgeoisie, polie par l'influence du commerce en grand, et plus tard honorée par les grades élevés que plusieurs de ses membres avaient acquis tant dans l'armée que dans la flotte, était, en général, plus libérale que celle des petites villes des environs. Il régnait dans ses cercles beaucoup de bonhomie et de simplicité; mais cette simplicité n'était dépourvue ni d'élégance, ni de grâce, et, à tout prendre, il valait mieux vivre là que partout ailleurs dans le Morbihan, à l'époque à laquelle nous nous trouvions.

Je profitai largement de cette disposition du lieu et ne cessai de m'applaudir du hasard qui m'avait si heureusement colloqué après la tourmente politique qui n'était point encore apaisée partout ailleurs. Ce n'était pas que nous n'eussions aussi nos tribulations, mais elles étaient peu de chose, en comparaison de celles qu'on éprouvait dans les autres ports; et nous aurions pu nous croire dans une sorte de pays neutre par rapport à nos opinions.

Mon ancien capitaine, Lefay, du *Saint-Hilaire* était retiré là, après avoir perdu son commandement du beau vaisseau *le*

Diadème. Comme il avait un peu péroré dans les Cent Jours, malgré son bras coupé à bord du *Polonais*, il ne put être conservé au service et fut rayé des cadres, purement et simplement. Je m'entremis alors, avec beaucoup de zèle, pour lui faire avoir, au moins, une retraite, et, aidé par plusieurs personnes bienveillantes, j'y réussis. Je ne craignis point de m'adresser aux officiers rentrants en cette circonstance, et je dois dire à leur honneur qu'ils se joignirent à moi loyalement : noble conduite qui sauva de la misère le pauvre mutilé, et que les militaires devraient toujours tenir les uns par rapport aux autres, en pareille circonstance.

L'esprit de parti, qui nous avait animés plus ou moins, dans de récentes circonstances, était à peu près mis en oubli, et il ne restait plus que la partie avouable des opinions. Ainsi, nous nous réunissions tous dans l'idée générale de l'indépendance du pays que nous mettions avant tout, et, sur ce thème, nous avions de quoi exercer notre verve patriotique. C'est ce qui ne manquait pas d'arriver, à chaque événement majeur de cette époque, et nos manifestations étaient également accueillies par les royalistes et les libéraux les plus avancés. Nous pûmes nous en convaincre dans une circonstance solennelle, où, parmi plusieurs couplets de circonstance, un chant, sorti de notre cénacle, attira l'attention universelle par la vigueur des sentiments qu'il exprimait. On sait qu'on avait prétendu que l'armée s'était déshonorée dans les Cent Jours... Le chant dont il s'agit était une protestation contre ces bruits odieux et contenait entre autres ceci :

Succombant aux murs de Pavie
Ou triomphant à Fontenoy,
Vainqueur de l'Europe ennemie
Ou du sort subissant la loi,
Victime d'un malheur extrême
Comme en ses plus brillants succès,
L'honneur français reste le même,
L'honneur français ne meurt jamais.

Ces paroles, mises dans la bouche d'un officier à demi-solde, produisirent une grande sensation et furent répétées par toute l'assistance, sans distinction d'opinion ou de parti. On ne vit que la bonne intention et le danger qu'il y avait à laisser l'armée sous l'impression d'une injure qui pouvait la conduire à douter d'elle-même et, par conséquent, à la démoraliser.

Au fait, de quoi s'agissait-il?

On a jugé, dans le temps, avec plus de sévérité que de justice la conduite des soldats français, lors du retour subit de Napoléon de l'île d'Elbe; et les moralistes spéculatifs, qui ne connaissent qu'imparfaitement l'esprit militaire, ou ne tiennent aucun compte de son influence, ont unanimement condamné cette conduite, sans prendre garde que, pure de toute convoitise, elle était, par cette raison même, excusable, et qu'elle provenait, au fond, d'un sentiment généreux. En effet, lorsqu'un peuple est depuis longtemps livré aux commotions politiques, que les partis ont triomphé chez lui tour à tour, et lui ont imposé tour à tour des serments, que veut-on que ce peuple devienne, et comment espérer qu'il conservera quelque respect pour un acte que ceux-mêmes qui l'exigent sont les premiers à regarder comme de *pure forme?* Le serment, si puissant chez les Romains, et qui était le fondement de leurs institutions, n'était puissant que parce qu'il était un acte religieux. Aussi, du moment que les Romains commencèrent à mépriser les dieux immortels, c'en fut fait chez eux de la discipline militaire; car ils n'avaient pas le frein de l'honneur, qui, quoique moins sûr que celui de la religion, sert à maintenir en faisceau les armées modernes et les empêche de dégénérer en associations de bandits, après les grandes guerres. Que si les révolutions successives éprouvées pendant de longs mois abâtardissent forcément une nation, comment vouloir que le soldat, tiré du sein de cette nation, ne se ressente point de son origine et prenne quelque souci d'un serment qu'on ne lui a pas appris à respecter? De quoi parlait-on aux soldats français depuis 1790? On leur par-

lait de patrie et de liberté. C'est pour ces deux divinités qu'on leur demandait des sacrifices, et on sait s'ils les épargnèrent. On ne leur parlait pas d'honneur, car on n'avait nul besoin de leur rappeler un sentiment empreint dans leurs âmes. Seulement ils faisaient, dans leur simplicité, consister cet honneur à se bien battre et à rester toujours du côté de leur pays, quel que fût son gouvernement. C'est par suite de cet esprit patriotique, si fortement empreint chez eux, qu'ils ne pouvaient s'attacher, du soir au matin, à un roi venu avec l'ennemi, malgré son origine française, et qu'ils ne cessèrent de protester, au fond de leur cœur, contre une époque néfaste, dont il était, à leurs yeux, le représentant. Ils se soumirent à la nécessité, sans doute, et ils se seraient avec le temps accoutumés au pouvoir nouveau; mais était-il possible qu'ils résistassent à la survenance miraculeuse de leur ancien général, de celui dont on avait fait leur idole, lorsque ce général leur rapportait ce drapeau sous lequel ils avaient combattu pendant vingt ans et qu'ils avaient triomphalement promené dans presque toutes les capitales de l'Europe? C'eût été trop exiger de la nature humaine.

Qu'on déclame, si l'on veut, contre leurs principaux chefs, contre ceux qui, plus près du maître, brillaient de sa splendeur et s'enrichissaient de ses bienfaits — qu'on les blâme de l'avoir deux fois quitté, pour courir après un maître nouveau, et de n'avoir pas été plus fidèles à ce dernier, à la bonne heure! Il y a là beaucoup à dire; mais entre ces félonies réelles ou prétendues et la justice que l'Histoire sera tentée d'en faire, il y aura toujours, de quelque façon qu'on raisonne, cette grande figure de la France qu'il fallait défendre d'abord contre l'étranger, sauf à voir ensuite qui dominerait chez elle; et, cette nécessité admise, l'historien hésitera avant de flétrir aucun de ceux qui combattirent l'étranger en tout temps, quelque serment qu'ils pussent avoir prêté.

Qu'on me pardonne de résumer cette discussion par une anecdote qui m'est personnelle! Nous étions un soir dans le

salon de l'Intendant de la Marine à Lorient, M. Redon de Beaupréau ; nous nous trouvions quatre en tout, en face du feu : les maîtres de la maison, le commissaire général de la police et votre serviteur. On agitait précisément cette question de fidélité, et, après avoir écouté chacun, je dis : « Quelque chose qui arrive, j'ai juré fidélité au Roi et je tiendrai mon serment, tant qu'il y aura un pouce de terre de France sous ses souliers, mais si le Roi sortait demain pour rentrer avec l'étranger, demain je prendrais les armes contre le Roi. » Cette déclaration, à brûle-pourpoint, effraya beaucoup la maîtresse de la maison ; mais heureusement le commissaire susdit était un homme d'esprit et de cœur, en dépit de sa robe, et il prit son parti galamment. Il vint à moi et me dit : « Je vous remercie, Commandant, de la preuve d'estime que vous me donnez. — J'ai compté sur votre loyauté, lui répondis-je, et puis, je n'oublie pas que nous ne sommes ici que quatre personnes. » L'incident finit là ; mais il donne une juste idée de ce que pensaient à cette époque les militaires qui avaient conservé quelque respect pour eux-mêmes, et montre comment ils envisageaient leurs devoirs.

Un beau matin, j'eus le commandement de l'*Espérance*, qu'il fallait aller prendre immédiatement à Dunkerque.

Je quittai Lorient avec peine et cependant fort satisfait de me voir en ligne, au moment où je n'avais pas lieu de m'y attendre, d'après mes antécédents. Je ne pensais, certes, pas à commander, et jamais je ne me fusse mis en avant pour cela, si je n'y avais pas été engagé par un vieux capitaine de vaisseau rentrant, qui revint à la charge plusieurs fois et qui me fit comprendre que, dans ma position d'ancien officier de la Garde impériale, je devais faire acte de bonne volonté. Je me rendis à son instance, et à peine eus-je demandé que je fus pourvu. On me destina l'*Espérance*, corvette de vingt canons qui armait, en ce moment, à Dunkerque et qui était, quoique l'ignorant encore, destinée pour la station du Levant, ce qui m'allait on ne peut mieux.

J'arrivai bientôt, et, en voyant de loin la mâture de la corvette, je saluai mentalement ma nouvelle destinée, non sans quelques réflexions sérieuses par rapport à la situation dans laquelle je me trouvais. J'étais encore au-dessous de quarante ans (1816 ou 1817), mais, depuis plusieurs années, j'avais nécessairement perdu l'habitude de la mer et surtout l'habitude du service des grands vaisseaux. D'ailleurs ce service s'était beaucoup amélioré depuis que j'avais quitté l'*Impétueux*, et il n'était pas le même que dans ma jeunesse. Il avait gagné en précision, et c'était pour moi un nouvel apprentissage à faire. Enfin, comme j'avais toujours été un *sans-soin* de première qualité sous le rapport des espèces métalliques, je me trouvais vis-à-vis d'un portemanteau pour tout potage et de quelques centaines d'écus. Je pouvais me vanter d'être le plus dénué des officiers de mon grade. J'allais, malgré tous ces inconvénients, comme si de rien n'était et le cœur léger, comptant sur la fortune.

C'est dans cette bonne disposition que j'entrai à Dunkerque. Mon premier soin fut de me rendre auprès du commissaire général de la Marine, chargé du service, lequel me retint, sur-le-champ, avec politesse et me déclara que je n'aurais pas d'autre maison que la sienne. Ce brave administrateur, tout frais rentré d'Angleterre, où il vivait depuis l'émigration forcée de Toulon, faisait les honneurs de sa place en conscience et se croyait obligé d'héberger tout ce qui passait à Dunkerque, sans compter avec lui-même. Je m'aperçus bientôt du laisser-aller de la case et me gardai de profiter de son hospitalité, ne voulant pas augmenter les charges de sa famille.

L'état-major était à demi formé quand j'arrivai, et l'équipage également. Je n'eus rien de plus pressé que de faire connaissance avec l'un et l'autre, en attendant que mon second arrivât. J'avais pris ce dernier à Lorient et l'avais choisi parmi plusieurs officiers, à la recommandation de mon ami, le capitaine de vaisseau Gérodias, dont il était le cousin. Ainsi pourvu,

je poursuivis mon armement et me mis bientôt en mesure de partir pour les mers du Levant, où je me rangeai sous les ordres de l'amiral Halgan.

Au départ de cet Amiral, je commandai la station et je visitai l'Égypte, Jérusalem, la côte de Syrie et les ports de l'Asie Mineure.

Ici s'arrêtent malheureusement les notes de l'Amiral. Rien n'a pu être découvert dans les papiers de famille.

Comment croire cependant que cet Amiral, qui aimait tant à écrire ses impressions et voyait si nettement toute chose, n'ait pas continué à exposer et à discuter les nombreux événements très intéressants auxquels il a assisté, dans ses hautes fonctions, pendant la longue période qui s'est écoulée entre sa campagne du Levant et l'année de sa mort en 1869.

Au retour de cette campagne dans les mers du Levant, il revint à Brest et prit bientôt après le commandement de la frégate de 44, l'Astrée, *avec laquelle il se rendit aux Antilles sous le pavillon de l'amiral Bergeret.*

Quelques mois après, il recevait l'ordre de se rendre sur les côtes du Brésil et y remplaçait l'amiral Roussin dans le commandement de cette station. La frégate l'Astrée *ayant accompli son temps d'absence, le commandant Grivel, dont l'attitude*

au Brésil avait été appréciée par le gouvernement de la Restauration, reçut l'avis de porter son guidon sur le vaisseau de 74, le Jean-Bart, *qui lui fut envoyé de France pour continuer sa station dans ces parages.*

Élevé en 1824 *au grade de contre-amiral, il partit avec le* Jean-Bart *et la* Magicienne *pour rejoindre à la Martinique l'escadre de l'amiral Jurien.*

Le contre-amiral Grivel accompagna dès lors l'amiral Jurien dans sa mission à Saint-Domingue et sur les côtes des États-Unis, cette croisière se termina par une série d'évolutions fort intéressantes, où la tactique navale fut passée en revue à la mer.

En 1827, *appelé de nouveau à commander notre station sur les côtes de l'Amérique du Sud, il arbora son pavillon sur la frégate de* 60, *la* Caroline, *depuis la* Dryade. *Pendant la durée de son commandement, des événements graves survinrent au Brésil et amenèrent l'abdication de l'empereur Don Pedro* Ier *en faveur de son fils.*

L'ex-empereur du Brésil reconnut plus tard, dans la lettre autographe ci-dessous, adressée à l'amiral Grivel, l'étendue de ses services et l'habileté de sa conduite.

Mon cher général,

Je suis arrivé à Cherbourg, après une heureuse traversée, et je m'empresse de vous l'annoncer dans la persuasion où je suis, par l'amitié que vous m'avez toujours montrée, que vous serez aussi satisfait des bonnes nouvelles qui vous parviendront de ma part, que vous avez été attristé des circonstances pénibles pour moi, et peut-être pour le Brésil, dont vous avez été le témoin.

Quand vous avez pris le dernier congé de l'ex-Impératrice et de moi, vos yeux étaient mouillés de larmes.

L'ex-Impératrice et moi savons tout le prix des pleurs d'un vieux guerrier, et les miens sont prêts à couler à ce souvenir.

Je vous estime, je vous honore et je vous aime, mon cher général; pour une âme comme la vôtre, la récompense la plus flatteuse du service rendu est l'expression de la reconnaissance de celui qui l'a reçu. Elle vous est due tout entière. Soyez heureux et écrivez-moi que vous l'êtes; ce seront pour moi deux vifs plaisirs à la fois. L'Europe, particulièrement pour un marin, est à deux pas de l'Amérique; quand vous les aurez franchis, je m'attends à vous voir presqu'au moment de l'arrivée et je me flatte de pouvoir bientôt ainsi vous témoigner encore de vive voix combien je suis

Votre affectueux ami,

D. Pierre d'ALCANTARA DE BRAGANCE et BOURBON.

Bord de la frégate *la Volage*, dans le port de Cherbourg, 9 juin 1836.

Pendant cette station à Rio-Janeiro, survint la révolution de 1830. *A cette occasion, l'amiral Grivel donna un bel exemple de respect national et militaire pour les couleurs séculaires de la France. Il ne voulut pas qu'en face des marines étrangères et d'une grande capitale, ce pavillon blanc, jadis si respecté sur les mers et si glorieusement porté par les flottes de Louis XIV et de Louis XVI, et sous lequel la marine venait de servir de nouveau avec honneur pendant quinze ans, fût traité avec moins d'égards et de cérémonie que le drapeau tricolore.*

Au coucher du soleil, les antiques couleurs de la France, amenées en grande pompe devant l'équipage assemblé, furent saluées de vingt et un coups de canon. Le lendemain matin, la Dryade *arborait le drapeau tricolore, avec la même solennité.*

L'Amiral revint en France en 1831 *et l'année suivante il était envoyé comme préfet maritime à Rochefort. Son caractère y fut si vite apprécié que, peu de mois après, il était spontané-*

ment élu député par le département de la Charente-Inférieure; toutefois cette élection ne put être validée par la Chambre, les conditions locales d'éligibilité ne se trouvant pas remplies depuis un temps suffisant.

Élevé au grade de vice-amiral en 1834, *il fut appelé en même temps à diriger le port de Brest, où devait se terminer sa carrière active.*

Pendant les douze années qu'il passa à la tête de ce grand arsenal (période d'administration bien rare et peut-être sans précédents dans les souvenirs de la marine), le vice-amiral Grivel, devenu Breton d'adoption par son mariage, sut s'identifier assez bien avec les habitants et les intérêts de ce port, pour ne plus désirer d'autre commandement.

Son esprit organisateur et réfléchi l'appelait naturellement à y être le promoteur de plusieurs mesures utiles : la plus saillante et la plus durable fut l'organisation, sur la corvette l'Abondance, *de l'école des Mousses, destinée à recruter la maistrance, ainsi que les gabiers, canonniers et timoniers qui forment le cadre indispensable des équipages de la flotte. Par les soins persévérants qu'il lui fut donné de consacrer à cette institution, les rudes enfants de nos côtes de Bretagne, élevés militairement et religieusement, rompus chaque jour, à bord des* bricks-écoles, *aux difficiles épreuves du métier de marin, devinrent, depuis lors, la pépinière la plus estimée des sous-officiers et des matelots d'élite de la flotte.*

L'école des mousses compte plus d'un millier d'enfants de treize à seize ans; il mériterait d'être aujourd'hui doublé, dans l'intérêt de nos cadres et des besoins futurs du recrutement de la flotte.

Sur la fin de ses jours, le vice-amiral Grivel songea plus d'une fois à publier son testament naval. Profitant d'une expérience de plus de trois quarts de siècle (1796-1869), *il eût voulu insister sur les conditions essentielles et les principes constitutifs de la puissance maritime. A ses yeux, la marine*



L'AMIRAL GRIVEL

PRÉFET MARITIME A BREST

D'après un tableau de famille communiqué par l'amiral Baëhme.

de tout pays devait être conçue et basée sur la géographie, la statistique et l'histoire, comme sur ses forces productives et sa puissance de renouvellement. Quant à cette ignorance des choses de la flotte, résultat de notre éducation trop continentale, il eût voulu la conjurer par une administration et de hautes directions, imbues des meilleures traditions de toutes les marines.

Pour y parvenir, il croyait que les liens de la centralisation devaient être plutôt relâchés que resserrés, et qu'un bon nombre des questions relatives à la flotte ne pouvaient être logiquement tranchées que sur place, c'est-à-dire résolues dans les ports plutôt qu'à Paris.

Il estimait que les préfets, commandants en chef de nos arrondissements maritimes pouvaient être efficacement secondés par des contre-amiraux, directeurs au port, centralisant en sous-ordre le service de ces vastes établissements.

Les autres tendances de l'Amiral eussent pu se traduire comme il suit :

Limiter la flotte de transport de l'État et confier de préférence le service des transports de troupes aux grandes compagnies de paquebots largement subventionnées ; construire des navires de combat, vraiment dignes de porter la flamme nationale et capables de faire honneur au pays sous toutes les latitudes ; rétablir publiquement à la tête de nos Comités et autres sphères dirigeantes, comme dans les armements des ports, la prédominance effective du corps militant, *seul responsable du succès devant le pays et devant l'ennemi ; en un mot, rendre la marine aux marins.*

Maintenir ferme le principe de notre Inscription maritime, tout en l'améliorant avec persévérance dans ses détails, au nom du vieux précepte : Salus populi, suprema lex.

Développer parallèlement sur une large échelle nos écoles de mousses, comme la pépinière spéciale de nos sous-officiers et de nos marins d'élite.

Entretenir des cadres d'équipages permanents sur tous les navires de combat susceptibles d'armer à bref délai.

A cette mesure qu'il pouvait suffire de généraliser dans le double intérêt des traditions et de la conservation du matériel, le vice-amiral Grivel associait, comme complément, le principe du transbordement des équipages, entre les bâtiments du même type, désarmant et armant.

Entretenir sur notre littoral une flottille à la fois garde-pêche et garde-côte, destinée à former des pilotes et des officiers familiarisés avec cette navigation difficile. Faire commander et avancer jeunes, les officiers chez qui on aurait découvert l'étoffe du commandement.

Soigner le recrutement de notre École navale, en insistant sur les études littéraires et sur l'anglais, qui, de concert avec l'intelligence pratique du métier, caractérisaient plus particulièrement à ses yeux la bonne éducation de l'officier de marine. Accorder aux officiers de vaisseau, inutiles dans les ports, la liberté de résidence et, par suite, un peu de cette vie de famille, si chère aux marins de tous pays; favoriser l'institution des Cercles maritimes, si propres à maintenir l'esprit de tradition et le niveau normal des officiers.

Il ambitionnait encore que notre Département suivît sans cesse les progrès et les tendances des puissances maritimes. A son avis, l'Angleterre et les États-Unis devaient être régulièrement parcourus par une série d'officiers et d'ingénieurs en mission.

Le Préfet maritime de Brest reçut, à l'occasion de son entrée au cadre de réserve, une nouvelle marque d'estime du roi Louis-Philippe. Il fut élevé à la Pairie, le 6 *avril* 1845, *et créé baron par une ordonnance du* 3 *septembre* 1846 « *en récompense de ses longs et honorables services* ».

Demeuré à l'écart pendant la révolution de 1848, *il fut choisi, en* 1852, *pour représenter la marine dans la commission des vieux services militaires, siégeant à la Légion d'honneur.*

Enfin, le dernier représentant des marins de la Garde fut élevé, sous le second empire, aux dignités de Grand-croix et de Sénateur.

Appelé par le malheur des temps et par sa longue existence à voir se succéder dans notre pays plusieurs Gouvernements, le vice-amiral Grivel avait pour maxime que, sans abdiquer aucune de leurs convictions personnelles, militaires et marins doivent continuer à servir loyalement le drapeau de la France, sous les diverses formes politiques qu'il lui plaisait d'adopter.

Lancé à la mer depuis 1796, *il était de ceux qui n'avaient dû leur carrière qu'à un demi-siècle de services, sur terre et sur mer, et aussi, comme il le disait volontiers lui-même, « au remarquable bonheur de ne s'être jamais trouvé sur le chemin d'une balle ou d'un boulet ». A peine fut-il blessé une fois, durant vingt ans de guerre, sur l'un ou l'autre élément.*

Caractère libéral et indépendant, d'un patriotisme courageux et éclairé, d'un dévouement profond aux intérêts du pays et de la marine, tels étaient avec un esprit gaulois et une gaieté proverbiale, associés à une grande bonté et au désir constant de rendre service, les traits dominants de cette vigoureuse nature. Il répétait souvent : « Aimer et vouloir le bien pour le bien, sans exception de personne ».

En économie commerciale, il inclinait au libre échange avec des tempéraments ; en politique, à l'alliance russe, pour le cas où l'alliance anglaise fût devenue trop onéreuse.

Il aimait à dire que ses croyances religieuses avaient parcouru le tour entier de la boussole, pour le ramener graduellement à la foi de ses pères, point de départ de son enfance!

Il laissa un fils, Richild, qui hérita de ses hautes qualités d'homme et de marin. Il mourut, jeune encore, pendant qu'il commandait, comme contre-amiral, la division navale de l'Atlantique Sud. Sa grande intelligence, ses connaissances très étendues le destinaient à arriver rapidement à la tête de la

marine. Une fille, Fréderica, qui se maria à un officier de marine, Le Saulnier de la Cour, qui devint capitaine de vaisseau.

Elle fut la fille la plus affectueusement dévouée et la collaboratrice la plus intelligente de son père.

Le contre-amiral baron Richild Grivel eut trois enfants, dont l'aînée est la vicomtesse de Trolong du Rumain, puis le baron Jean Grivel, actuellement chef de la famille. Il habite le château de Crénan, dans le département des Côtes-du-Nord. Combien il est regrettable qu'il n'ait pas apporté à la marine sa nature franche, décidée, son caractère intrépide et tenace, qui devaient cependant l'attirer dans la voie si glorieusement tracée par les siens.

On put un instant espérer que le dernier enfant, nommé Richild comme son père, allait reprendre la tradition. Hélas ! Le malheureux jeune homme succomba dans un accès de fièvre typhoïde, peu de temps après son entrée à l'École navale.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VIII

RECONNAISSANCE EN ITALIE

CHAPITRE IX

TILSITT

CHAPITRE X

LA CAPITULATION DE BAYLEN

CHAPITRE XI

ROTA

CHAPITRE XII

LA CAPTIVITÉ

CHAPITRE XIII

L'ÉVASION

CHAPITRE XIV

LE SIÈGE DE CADIX

CHAPITRE XV

RETOUR EN FRANCE

CHAPITRE XVI

LA CONSPIRATION MALET

CHAPITRE XVII

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

CHAPITRE XVIII

CAMPAGNE DE FRANCE

CHAPITRE XXIII

TOULON

CHAPITRE XXIV

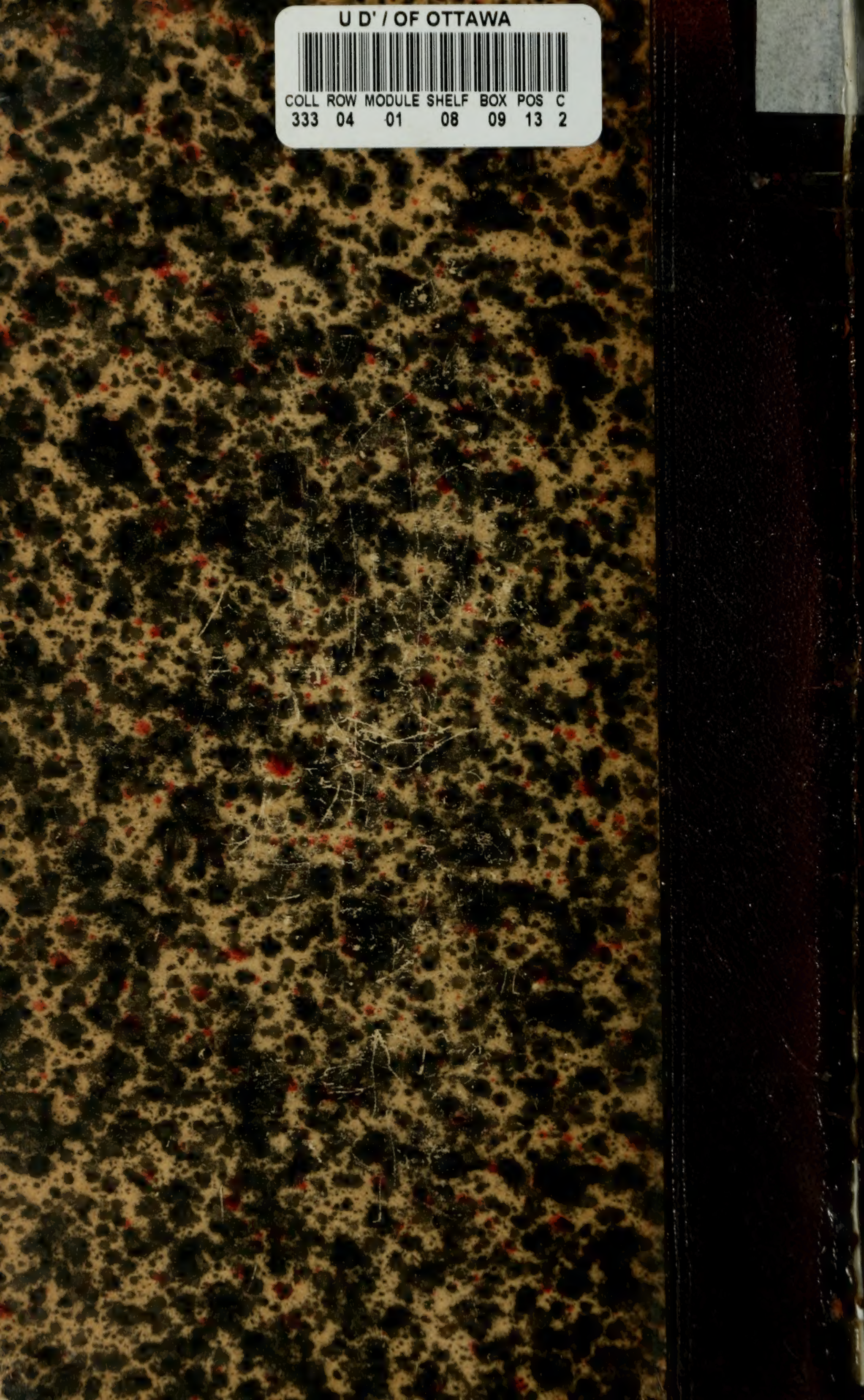
LA SECONDE RESTAURATION

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière, 6e


a39003 012288758b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 08 09 13 2